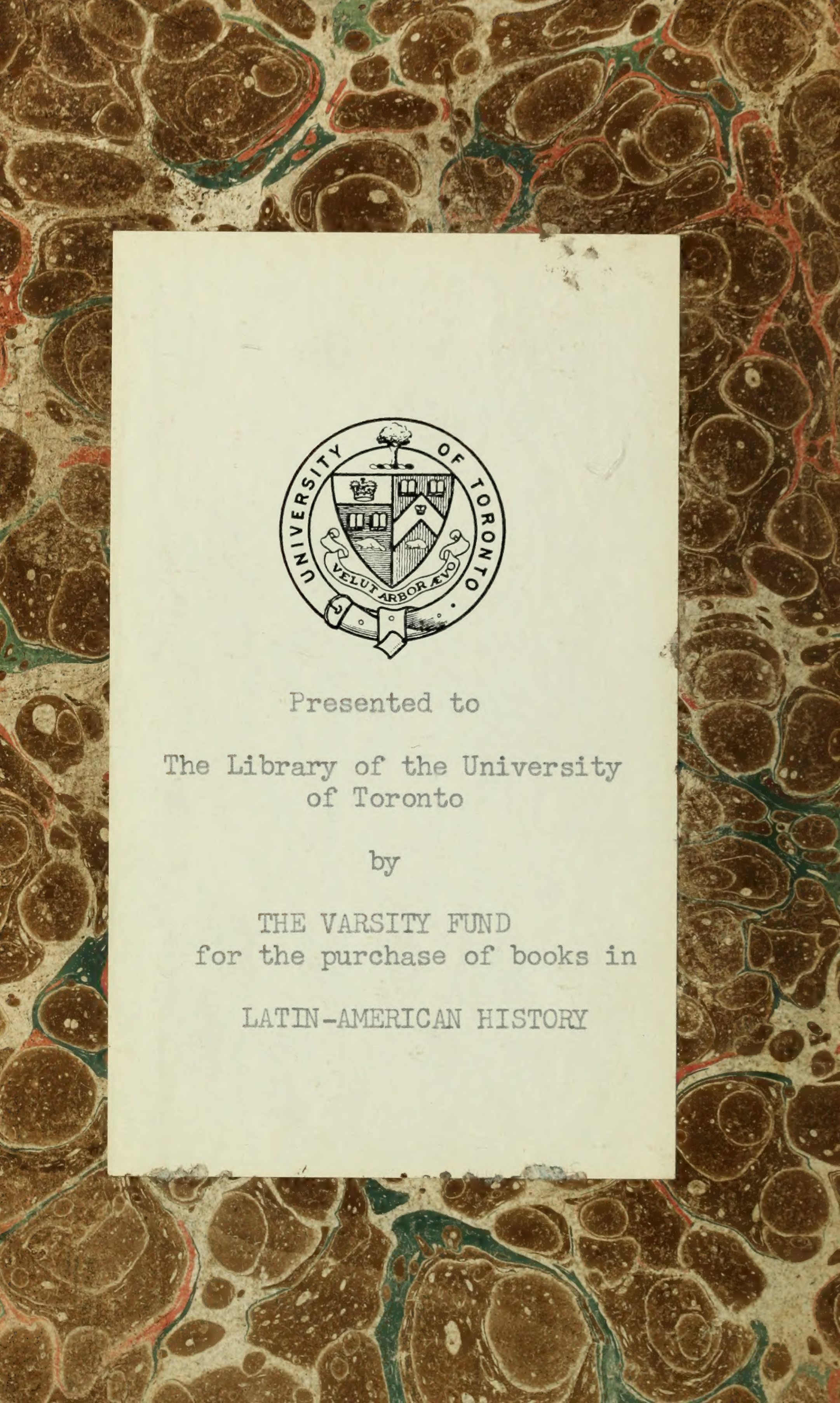
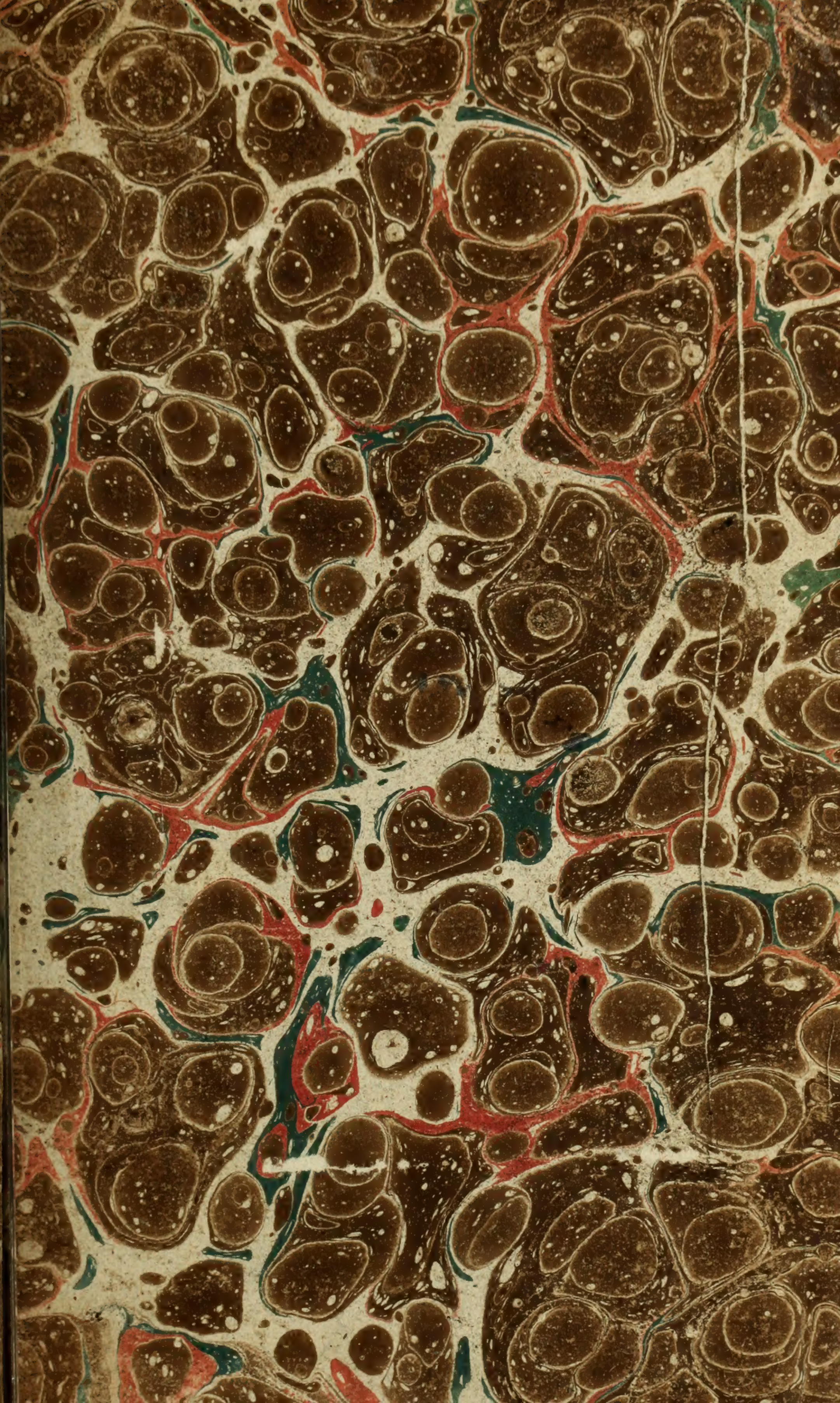
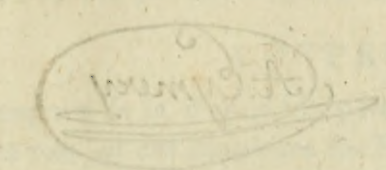

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01520085 0


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



HISTOIRE
DU BRESIL



HISTOIRE

DU BRÉSIL.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

HISTOIRE
DU BRÉSIL,

DEPUIS SA DÉCOUVERTE EN 1500 JUSQU'EN 1810;

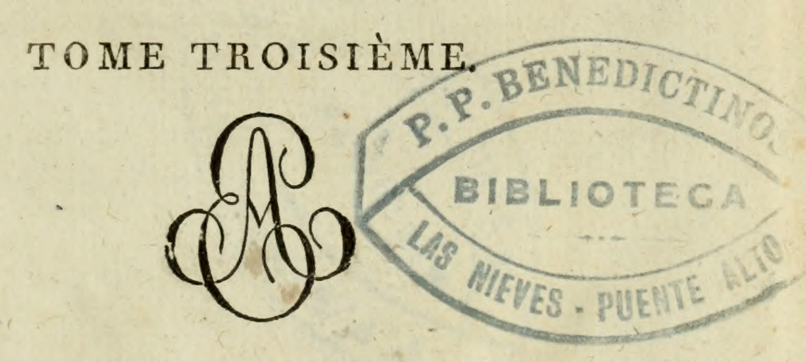
CONTENANT

L'ORIGINE de la monarchie portugaise ; le tableau du règne de ses rois, et des conquêtes des Portugais dans l'Afrique et dans l'Inde ; la découverte et la description du Brésil ; le dénombrement, la position et les mœurs des peuplades Brasiliennes ; l'origine et les progrès des établissemens portugais ; le tableau des guerres successives, soit entre les naturels et les Portugais, soit entre ces derniers et les différentes nations de l'Europe qui ont cherché à s'établir au Brésil ; enfin, l'histoire civile, politique et commerciale, les révolutions et l'état actuel de cette vaste contrée.

PAR M. ALPHONSE DE BEAUCHAMP,
Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, etc.

Orné d'une nouvelle Carte de l'Amérique Portugaise et de deux belles Gravures.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n° 30.
1815.

OCÉAN ATLANTIQUE SEPTENTRIONAL

NOUVe ROYme DE GRENADE

GUYANE PORTUGAISE

RIO NEGRO

TERRITOIRE DES MISSIONS OU PAYS DES AMAZONES

PERNAMBUCO

BRÉSIL

OCÉAN ATLANTIQUE MÉRIDIONAL

GRAND OCÉAN

NOUVELLE CARTE

DU BRÉSIL

et de

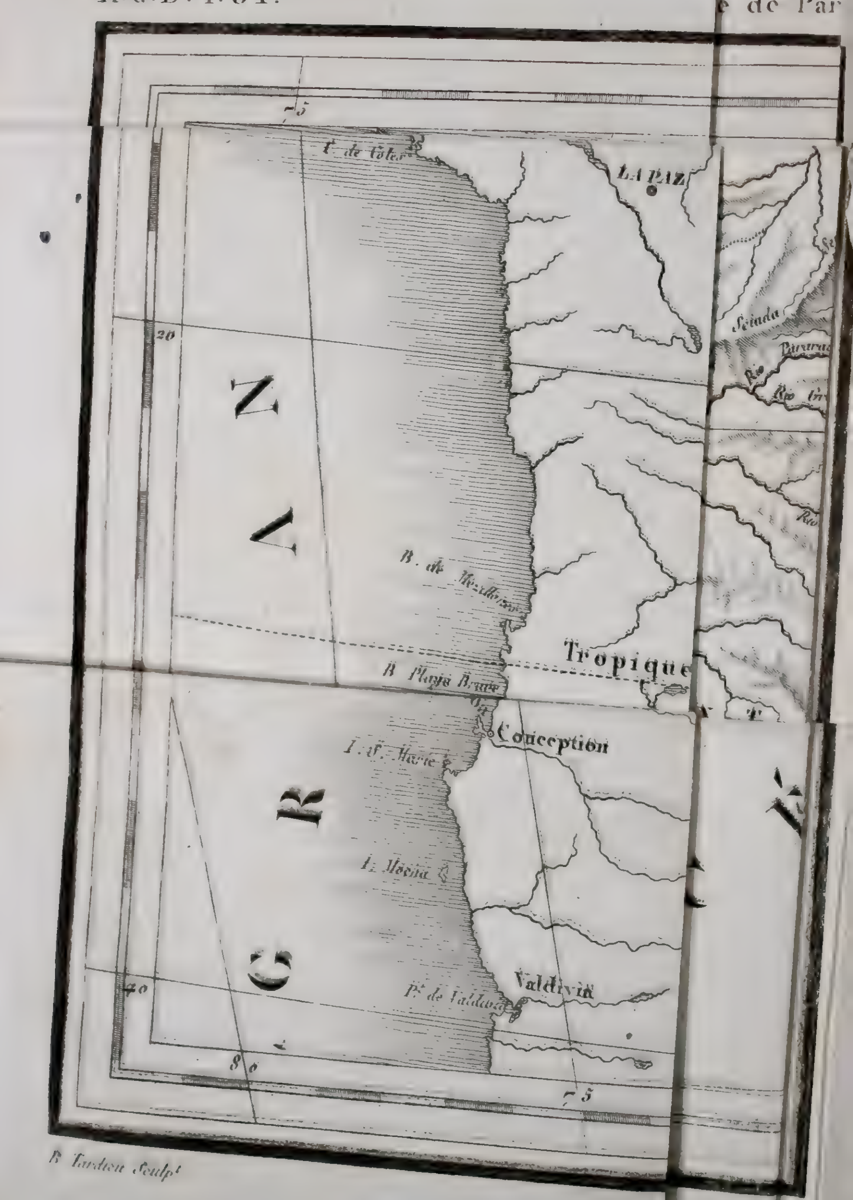
L'AMERIQUE PORTUGAISE,

Dressée sous la direction

DE M. ALP. DE BEAUCHAMP

POUR SERVIR À SON HISTOIRE DU BRÉSIL

H. d. B[d]. T. 3 F.



B. Tardieu Sculp.

HISTOIRE

DU BRÉSIL.

LIVRE XXX.

Teixeira *se rembarque sur l'Amazone. — Il est attaqué par les Indiens chevelus, les repousse, et prend possession de ses nouvelles découvertes. — Description du pays et de la nation Omaguas. — Communications entre l'Amazone et l'Orénoque. — Description des Jurimanas. — — Le Rio-Negro. — Les Portugais se mutinent. — Noble conduite de Teixeira et des commissaires jésuites. — Description de la Madeira. — L'expédition aborde à la grande île des Tupinambas. — Récits de ces sauvages. — Témoignages de l'existence des Amazones. — Expédition du jeune Maciel contre les Tapajos. — Retour de l'expédition à Bélem. — Mœurs, usages, religion des tribus indiennes qui habitent les bords du grand fleuve. — Considération sur le voyage de Teixeira.*

1639.

En remontant le fleuve des Amazones, les Portugais et leur chef Teixeira s'étaient plus occupés de sa navigation intérieure que des

contrées et des peuples qui bordent ses rives ; mais le retour de l'expédition allait jeter un plus grand jour sur cette immense région de l'Amérique du sud. Tout avait été disposé dans cette vue. Le père d'Acunha, l'un des commissaires du Pérou, avait eu soin de se procurer d'habiles interprètes et des informations positives sur les premières peuplades américaines qu'on devait rencontrer sur la route. Le général portugais apprit de lui, avant son départ de Quito, que la bourgade indienne, près de laquelle il avait établi son camp expéditionnaire, se nommait Açore, et que c'était dans ce même canton qu'avait péri Palacios, avec la plus grande partie de sa suite. Il apprit aussi que, vingt lieues au-dessus du camp d'Açore, coulait la rivière Agaric, célèbre par la quantité d'or qu'elle roule mêlé dans le sable, et que c'était par cette raison même qu'on l'avait nommée Rio-d'Oro ; qu'à son embouchure commençaient sur les deux rives du grand fleuve des Amazones, les établissemens de la nation des *Indiens chevelus*, qui s'étendent sur plus de cent quatre-vingts lieues du côté du nord, et où les eaux du

fleuve forment de grands lacs. La première connaissance de ce pays avait fait naître parmi les Espagnols de Quito, le désir d'en faire la conquête; mais ils l'avaient inutilement tentée sous prétexte de convertir les sauvages à la foi chrétienne; le sort de Palacios avait achevé de les rebuter, et de leur faire perdre tout espoir de subjuguer les Indiens chevelus.

Cependant tous les préparatifs du retour au Brésil touchaient à leur terme, et bientôt les commissaires péruviens et le général portugais se mirent en marche. Mais Teixeira avait trouvé la route par terre depuis Payamino si difficile, qu'il ne jugea pas convenable de suivre la même direction; il préféra s'embarquer près d'un établissement espagnol appelé Archidona, sur l'une des sources qui forment le Napo, où maintenant les missionnaires du Pérou s'embarquent d'ordinaire pour le petit nombre de réductions, qu'il ont établies sur le Napo même. Teixeira était d'ailleurs impatient de rejoindre son camp d'Açore. Près de onze mois s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait établi. Les Portugais et les Brasiliens ne s'y étaient soutenus qu'avec peine et au milieu des plus vives

alarmes. Les *Encabellados* (chevelus), qui d'abord leur avaient fait un bon accueil, n'avaient pas tardé à s'apercevoir que leurs nouveaux hôtes cherchaient à venger la mort de Palacios. Ils avaient pris les armes dès qu'ils s'étaient crus menacés de la perte de leur liberté et de leur territoire. Battus par les Européens dans les premières rencontres, ils avaient éprouvé une perte considérable; mais naturellement belliqueux, ils s'étaient réunis en plus grand nombre, et, reprenant l'offensive, ils avaient enlevé quelques Indiens de Para, qui faisaient partie de l'expédition. Les Portugais, retranchés dans leur camp, ne pouvaient plus se procurer des vivres qu'à la pointe de l'épée. Réduits à cette extrémité fâcheuse, ils étaient minés en outre par les maladies; aussi concevra-t-on facilement avec quels transports de joie ils virent arriver le général en chef, avec des secours qu'ils n'osaient plus espérer de leurs compatriotes et encore moins des Espagnols.

La jonction opérée, Teixeira s'établit dans le camp, et reprit l'offensive sur les Chevelus, qui furent partout repoussés. Il fit

construire à la hâte de nouveaux canots, car la plus grande partie de ceux qu'il avait laissés avaient été détruits au milieu même de cette guerre. Pendant son séjour à Açore, il prit possession de ses découvertes pour la couronne de Portugal, au nom de *Philippe IV*. La cérémonie eut lieu avec tout l'appareil que permettaient les lieux et les circonstances. Teixeira, entouré des troupes indiennes et portugaises, prit plusieurs poignées de terre, et les jetant en l'air, il déclara que si quelqu'un connaissait une juste cause qui empêchât qu'on prît ainsi possession de cette contrée, il n'avait qu'à se montrer et faire au greffier royal ses objections. Nul contradicteur n'ayant paru, le greffier prit alors de la terre et la mit dans les mains de Teixeira, lui livrant ainsi le pays pour la couronne de Portugal, au milieu des acclamations des assistans.

L'état de guerre ne permit pas à Teixeira et aux commissaires espagnols de recueillir des informations détaillées sur les Indiens chevelus, ainsi nommés par les Espagnols, d'après la singulière coutume de laisser croître leur chevelure à une longueur extraor-

dinaire, coutume commune aux deux sexes.

Cette peuplade, dont le nom originaire est resté inconnu aux explorateurs, était continuellement en guerre avec cinq tribus voisines, établies sur la même rive du fleuve; elle était cannibale. Le dard était son arme favorite ; ces sauvages montraient un goût particulier dans la construction et dans la distribution de leurs huttes, qu'ils couvraient de palmiers.

La contrée opposée, entre le Napo et le Curaray, qui mêlent leurs eaux à quarante lieues au-dessous des terres des Chevelus, était possédée par quatre tribus dont on ne connaissait que les noms, savoir : les Abigiras, les Jurussumes, les Zapotas et les Yquitas. Le Napo et le Curaray, quatre-vingts lieues au-dessous de leur jonction, viennent s'engloutir dans le grand fleuve. Là se bornèrent les notions locales que les navigateurs portugais purent recueillir sur les Indiens chevelus et sur les peuplades voisines.

Toute l'expédition étant réunie et la flottille ravitaillée, Teixeira leva le camp d'Açore, et après avoir rembarqué ses troupes,

il reprit sa navigation pour descendre le fleuve, mais avec une extrême lenteur, afin que les observations des commissaires pussent se faire librement, et qu'on en tirât tout le fruit qu'on s'en était proposé.

A soixante lieues au sud, l'expédition se trouva au milieu de la grande nation des Omaguas, dont les habitations, très-nombreuses et très-rapprochées, s'étendent sur plus de deux cents lieues le long du fleuve, dont il possèdent les îles principales. Quelques-unes sont d'une étendue considérable, et la nation des Omaguas était alors très-puissante, quoiqu'elle n'eût pas de possession sur l'autre rive.

La flottille portugaise ayant abordé sans obstacle près d'une bourgade, le général la fit mettre à l'ancre. Des communications amicales s'établirent aussitôt entre les Européens et les Omaguas.

Orellana avait entendu parler de ces peuples, car il fait mention d'un chef appelé Aomagua, et il était facile de confondre le nom de la nation et du chef. Probablement elle n'était pas encore établie alors le long du fleuve. On ne dit pas qu'Orellana l'ait

vue, car il eût été presque impossible qu'il n'eût pas été frappé de l'usage extraordinaire et difforme par lequel les Omaguas se distinguent des autres peuplades. Ils y parvenaient en pressant le devant et le derrière de la tête de leurs enfans pour l'aplatir, opération dont le but était de rendre leur figure semblable à la pleine lune, qui est pour eux le modèle de la beauté humaine. Les Omaguas ne se servent plus de planches maintenant pour cette opération; ils moulent la tête du nouveau né, en la pressant entre les mains, de sorte que le crâne s'étend des deux côtés, et ressemble plutôt à une mitre informe qu'à une tête humaine. C'est de cette coutume que ce peuple a pris son nom d'Umanas, têtes plates, nom que les Espagnols ont changé en celui d'Omaguas, et, pour la même raison, les Portugais les appelaient Cambabaz dans la langue tupi. Il paraît toutefois que l'usage difforme de l'aplatissement de la tête n'avait pas l'assentiment des femmes, puisque, par un principe de coquetterie, inné sans doute, elles portaient beaucoup de cheveux pour cacher la difformité de leur crâne. On pour-

rait croire que cette coutume contre nature faisait des Omaguas un peuple idiot et stupide en altérant ses facultés intellectuelles ; mais ils paraissaient au contraire avoir si peu souffert par là dans leur intelligence, que les relations les plus anciennes et les plus récentes les représentent comme la peuplade la plus civilisée, la plus raisonnable et la plus docile de toutes celles qui sont établies le long de l'Amazone. Peu d'années après le voyage d'Orellana, quelques tribus d'Omaguas, qui s'étaient transportées dans la province de Quixos, sous la domination des Espagnols, trouvant ensuite le joug trop pesant, émigrèrent dans la direction de leurs anciens établissemens, et y trouvèrent le corps principal de leur nation, qu'ils enrichirent de l'industrie dont les Européens leur avaient donné l'exemple.

Depuis cette époque, les Omaguas récoltent le coton ; ils en font des tissus ; ils teignent leurs étoffes de couleurs vives, qui les font rechercher des tribus voisines avec lesquelles ils trafiquent. Mieux policés que les autres peuplades de l'Amazone, ils sont vêtus avec décence, quoique les habillemens

des deux sexes soient grossièrement faits : ils consistent en une espèce de sac ouvert, avec deux ouvertures pour y passer les bras. La soumission la plus aveugle est le fruit du respect presque religieux qu'ils portent à leurs caciques. Leurs armes favorites sont la flèche et le bâton de jet. Ils ne sont point antropophages ; ils se contentent de tuer, dans leurs fêtes guerrières, les plus braves de leurs prisonniers, non pour les dévorer comme font les hordes cannibales, mais pour n'avoir plus à redouter la valeur de tels ennemis ; ils jettent leurs corps dans le fleuve, et ne gardent que les têtes comme des trophées. Ils se montrent très-affectionnés aux prisonniers, qu'ils épargnent, et refusent même de les vendre comme captifs, regardant une telle proposition comme une chose monstrueuse qu'ils ne peuvent comprendre : on peut les porter à se dessaisir de tout autre chose, mais non de trafiquer d'un être humain. Les Omaguas connaissent l'ivresse par le moyen de deux plantes, l'une nommée par les Espagnols *floripondio*, et l'autre désignée dans leur propre langage sous le nom de *curupa*. Cette ivresse

dure vingt-quatre heures, et on assure qu'elle produit d'étranges visions. Ils font aussi du tabac avec le curupa, qu'ils aspirent avec des grimaces ridicules, moyennant un roseau percé qu'ils insèrent dans les deux narines.

C'est des Omaguas que les nations maritimes de l'Europe ont reçu le *caoutchouc*, propre à tant d'usages utiles. Les Portugais de Para apprirent les premiers à l'employer: ils en font des souliers, des bottes, des chapeaux et même des habits. L'imperméabilité de cette matière la rend très-précieuse dans un pays où l'on voyage si souvent dans l'eau. Les mêmes Indiens se servent de bouteilles de gomme élastique en guise de seringue, usage connu depuis peu seulement en Angleterre; ils sont dans l'habitude d'en présenter une à chaque hôte au commencement d'une fête.

Telle était la nation des Omaguas quand Teixeira fit son expédition; elle faisait alors la guerre aux Urinas du bord méridional, et aux Tucumas du nord, peuplades qui sont encore dans le même état d'hostilité. La dernière croit à la métempsycose; elle

pratique la circoncision et l'excision, et adore une idole qu'elle appelle *Ito-Ho*, avec plus d'obstination que les autres sauvages d'Amérique, peu attachés en général à leurs erreurs superstitieuses. Depuis le voyage de Teixeira, les Portugais ont rassemblé quelques centaines de Tucumas dans des villages ; mais il n'a jamais été possible de leur faire abandonner la croyance de la divinité de leur idole monstrueuse. Les peuplades qui habitent les bords de l'Amazone, vers cette même latitude, ont la plupart une marque extérieure qui les distingue. Celle des Tucumas est une ligne droite et noire des oreilles au nez. Ces sauvages ceignent leurs reins d'une étoffe fabriquée avec l'écorce d'un arbre qu'ils appellent *anhama* ; les femmes vont nues. Ils sont remarquables aussi par leur adresse à empailler les oiseaux qu'ils tuent avec la sarbacane. On exige d'eux plusieurs de ces beaux ouvrages en tribut, pour être envoyés à Rio-Janeiro et en Europe.

Les Urinas, ainsi désignés dans la relation du père d'Acunha, sont appelés Mayuranas par les Portugais ; ils habitent parti-

culièrement les bords de la rivière Yanari ou Javari, l'un des affluens de l'Amazone. Ils ont le sommet de la tête rasé, le reste touffu; ils ont le nez et les joues percés en plusieurs endroits avec des épines; des plumes d'azara ornent les coins de leur bouche, et des anneaux de coquillages leur pendent aux oreilles, aux narines, et à la lèvre inférieure. Leurs mœurs sont aussi barbares que leur aspect; ils dévorent leurs ennemis, et font subir le même sort à leurs malades et aux infirmes; on dit même qu'ils n'épargnent pas leurs propres enfans, et qu'ils n'en sont point épargnés. Quelle différence entre les mœurs des Omaguas et celles des Urinas, entre deux nations sauvages séparées seulement par les bords du même fleuve, dans la même zone et dans la même latitude!

La flottille resta trois jours entiers au milieu des Omaguas, et là, elle ressentit un froid très-vif, qui força les troupes et les équipages à se vêtir plus chaudement. Le père d'Acunha crut avoir découvert la cause de ce changement de température dans la direction des vents qui dominent

pendant les lunes de juin, juillet et août, et qui, soufflant au sud à travers une chaîne de montagnes toujours couvertes de neige, font ressentir leur influence jusque vers la ligne équinoxiale. Le commissaire péruvien ne s'étonna plus dès lors de voir la terre produire en cet endroit du froment en abondance, et toutes sortes de légumes des régions tempérées.

A seize lieues au-dessous de leur station chez les Omaguas, les Portugais trouvèrent l'embouchure de la Putumayo, qui vient du nord se précipiter dans le grand fleuve. Elle prend sa source dans les montagnes près de la ville de Pasto, et reçoit dans sa longue course les eaux de plus de trois cents rivières considérables, entre autres une branche de la Caqueta, qui s'unit ainsi aux deux grandes rivières du Popayan. Les Portugais recueillirent quelques parcelles d'or dans les sables qu'elle charrie, et ils apprirent que peu d'années auparavant un parti espagnol, venu du Popayan, avait tenté de faire une expédition pour visiter les bords de ce grand courant, attirés par sa réputation d'être aurifère;

mais que, trouvant ses rives habitées par des tribus nombreuses et féroces, ils se virent forcés de rétrograder, après avoir éprouvé quelques pertes. Les richesses de la Putumayo ont encore aujourd'hui une grande célébrité ; mais les hordes qui habitent ses bords sont tellement redoutables, qu'elles ont intimidé tous les aventuriers, et les ont détournés d'entreprendre de nouveau sa conquête, ou même sa découverte.

Cinquante lieues plus bas, et au sud, l'expédition reconnut l'embouchure de l'Yetan, ou Yutay, qui sort des montagnes de Cusco, selon les récits recueillis par les missionnaires, mais qui traverse cependant la partie la moins connue de l'Amérique du sud. On la croit navigable ; sept grandes nations peuplent, dit-on, ses rivages; mais ces nations sont peu connues. Les larges plaques d'or qu'elles portent aux narines et aux oreilles, ont fait penser que leur territoire renfermait une grande quantité de ce métal.

Les Omaguas avaient leur dernier établissement à quatorze lieues au-dessous de

l'Yutay, et cet établissement était grand et fortifié comme une place frontière ; ils étaient maîtres par-là du cours du fleuve ; et, dans l'espace de cinquante lieues, il n'y avait en vue sur ces bords aucune autre nation, tant la supériorité des Omaguas était grande ! Les Curis et les Guayrabas au nord, les Cachiguaras et les Tucuris au sud, avaient leurs villages dans l'intérieur, et descendaient les plus petites branches et les canaux les plus étroits du grand fleuve, quand ils jugeaient nécessaire de s'y aventurer. L'expédition n'en vit aucun jusqu'à l'Yurna, à vingt-quatre lieues de l'île frontière des Omaguas, et à trente-huit lieues de l'Yetan. Selon ce que d'Acunha apprit des Indiens, ces deux rivières sortent d'une source formant un delta avec l'Amazone, dont elles viennent grossir les eaux.

Vingt lieues au-dessous, sur la même rive du sud, commence le territoire de la grande et puissante nation des Caruzicaris, ou Caruciraris, qui s'étend à plus de quatre-vingts lieues, en suivant le cours du fleuve, dans un pays inégal et montagneux.

Sur l'autre rive se développe, au contraire, une terre plate coupée par une multitude de rivières qui forment des lacs et des îles. Le pays des Caruzicaris paraissait très-peuplé, et leurs établissemens n'étaient éloignés les uns des autres que de quatre lieues, et quelquefois ils étaient contigus pendant une demi-journée de marche; mais la crainte en avait fait disparaître presque tous les habitans; ils avaient fui dans les montagnes, sur le faux bruit que, partout sur leur passage, les Portugais tuaient les Indiens et faisaient des esclaves. On trouva dans leurs huttes désertes toutes les marques de l'ordre domestique et d'une propreté peu commune parmi les peuplades de l'Amérique du sud. De tous les peuples qui habitent les bords de l'Amazone, les Caruzicaris sont les plus timides sans doute; mais les plus civilisés, quoiqu'ils ne portent pas de vêtemens. Ils excellent dans l'art du potier, et surpassent même les Tupinambas; car ils ne font pas seulement des jarres, des terrines, et d'autres grands vases pour l'usage commun, mais encore ils fabriquent des fours, des poêles à frire,

et une sorte de poterie fine; ils trafiquent de tous ces objets avec les tribus limitrophes.

Quand Teixeira avait remonté le fleuve, il s'était procuré au premier village de ces peuples, quelques ornemens d'or qu'ils portaient à leurs oreilles et à leur nez; ils s'aperçurent bientôt avec quelle avidité on les leur demandait, et comme on ne leur en vit plus au retour, on supposa qu'ils les avaient prudemment cachés. L'or essayé à Quito avait été trouvé à vingt-un karats. Le général portugais, qui, faute d'interprêtes, n'avait pu savoir d'où provenait cet or, apprit par eux cette fois, qu'un peu au-dessous, du côté nord, était l'embouchure de l'Yurapan; que le chemin se prolongeait au-dessus de cette rivière; qu'il fallait ensuite traverser les terres pendant trois jours, jusqu'à la grande rivière Caqueta, et de là à la rivière d'or, appelée Yquiari, qu'on trouvait enfin au pied d'une montagne des grains d'or qu'on aplatissait pour leur donner la forme usitée parmi les Indiens de ces contrées. Le peuple qui recueillait cet or, s'appelait Yuma-

guaris, tireur d'or, ou collecteur de métal; car le mot yuma en langage tupi, s'applique indistinctement à l'or et au fer des étrangers. Les Indiens Yacarets venaient ensuite. C'est parmi cette nation qu'on plaçait du côté du nord, vers le centre de la Guyane, le fameux lac d'or, sur lequel une tradition fabuleuse avait bâti la ville d'*Eldorado*. C'est le lac Parima. La peuplade qui fournit ces informations à Teixeira, était celle des Amanaguas; on les consigna sur les cartes de l'expédition, et sur ces données les Portugais entreprirent depuis plus d'une excursion, mais toujours inutilement.

Quatorze lieues au-dessous du village des Amanaguas, la flottille reconnut l'embouchure de cette grande rivière, qui est désignée sur les cartes espagnoles sous le nom de Gran Caqueta, mais que les Portugais nomment Japura ou Yupura, comme d'Acunha l'entendit prononcer sur le lieu même. Elle prend son nom de la tribu Yupura, ainsi appelée d'un fruit dont elle fait une pâte noire et puante, et qui lui sert de nourriture. Dans le Popayan, cette

grande rivière est considérée comme la véritable source de l'Amazone. C'est, après le Rio-Negro, son principal affluent ; et si l'immense quantité d'eau qu'elle roule n'était pas brisée par des îles nombreuses, elle ne serait pas navigable. Son cours est de l'est à l'ouest, comme celui du Rio-Negro et de l'Amazone; mais elle penche vers le sud, dans la latitude de trois degrés quelques minutes avant de s'engloutir dans le grand fleuve.

A trente jours de marche au-dessus de son embouchure, elle forme des torrens et des chutes d'eau. Entre ses bouches et ses cataractes, elle reçoit sur son bord méridional plusieurs rivières considérables, telles que l'Acuanani, le Maurapi, l'Ynauciani, l'Ynamemerin, et le Purui, dont les bords sont très-peuplés ; la Cunama et l'Arapi, d'où, par un court portage, on communique avec l'Iça ou Putumayo. Au-delà des cataractes, aussi loin que les Portugais ont pu pousser successivement leur navigation, sort, du même côté, le Caninari et la Meta, qui communiquent avec l'Iça par le Pereda. Par sa rive droite,

elle reçoit la petite rivière Moras, les eaux du lac Camapi, la petite rivière Menaus, qui, par un court portage entre les deux sources, communique avec l'Urubaxi, et par lui avec le Rio-Negro, le Puapua, et l'Amanyn-Parana, dont les sources sont contiguës à celle de l'Ynnuvixi, qui coule dans le Negro. Elle reçoit encore l'Uacapu-Perena, l'Yacarupi, et l'Apuaperi, dont les bords sont très-populeux, et qui communique avec les Vaopes, et des Vaopes avec le Negro. Au-delà des cataractes, on trouve sur la même rive le Muruti-Parana, l'Uania, l'Iraparana, et l'Yari, dont les explorateurs de l'Amérique n'ont point encore dépassé les bornes.

L'académicien la Condamine, qui en 1736 descendit l'Amazone, dit que le Jupura se jette dans le grand fleuve par huit embouchures, et en conséquence on l'a représenté ainsi sur les cartes; mais Ribeiro qui, près de quarante ans plus tard (en 1773), a visité officiellement les établissemens portugais, assure que le Jupura ne mêle ses eaux à l'Amazone que par une seule embouchure. Les trois bras au-delà

ne sont que des torrens qui coulent au contraire de l'Amazone dans le Jupura, et qui souillent, par leur mélange, les eaux pures de ce célèbre affluent, et facilitent la navigation. Il n'y a là ni dangers ni difficultés; les chaloupes suivent avec sécurité le courant, ou sont poussées contre lui par le plus petit coup de rame; ils forment mille détours parmi des champs remplis d'oiseaux, et des prairies couvertes d'une innombrable quantité d'œufs de tortues. D'autres sources encore sortent des lacs Amana et Cudayas.

Quatre lieues au-dessous de l'Yupura, la Tefe vient du sud se jeter aussi dans l'Amazone. Les Paguanas en possédaient la partie supérieure, et avaient formé leurs principaux établissemens dans une contrée montagneuse, abondante en pâturages. A vingt lieues au-dessous, et du même côté, est aussi le confluent de l'Amazone avec l'Acari-Coura, qui forme une baie d'une vaste étendue, avant que son eau claire se mêle avec le courant trouble du grand fleuve.

Deux lieues au-dessous des Curuzicaris,

commençait le territoire des Jurimanas, la plus belliqueuse de toutes les peuplades riveraines, et qui possédait la plus belle partie du fleuve. Elle était excessivement nombreuse, et habitait la rive du sud et les îles, dans une étendue de soixante lieues. Ces peuples étaient grands et proportionnés, intrépides, et d'une plus belle race que les autres sauvages de cette partie de l'Amérique. Ils avaient inspiré une sorte de terreur à la flottille, lors de son premier passage; mais au retour, les Portugais, plus nombreux et mieux dirigés, imposèrent assez à cette nation sauvage pour obtenir d'elle des rafraîchissemens et des provisions en échange de divers ustensiles de l'industrie européenne. La liberté avec laquelle les Jurimanas établirent leurs communications, dénotait une confiance qu'ils devaient sans doute au sentiment de leurs propres forces, mais qui ne laissait pas d'étonner les Portugais.

Vingt-deux lieues au-dessous des premières habitations de cette grande peuplade, les navigateurs furent frappés d'étonnement à la vue d'un bourg, ou plutôt

d'une ville de plus d'une lieue d'étendue, et dont toutes les maisons, régulièrement contiguës et alignées, contenaient quatre ou cinq familles, et quelquefois plus. Là, Teixeira fit faire halte à la flottille, et obtint, moyennant de petites boules de verre, des aiguilles et des couteaux, près de huit cents boisseaux de farine de manioc, provisions suffisantes pour le reste de sa navigation. Trente lieues au-dessous, était une île occupée par le corps principal de la nation; et dix lieues au-delà, on trouvait ses derniers établissemens. Quoique les Jurimanas fussent craints et respectés alors par les peuplades voisines; quoiqu'ils fussent braves, ils ont depuis entièrement disparu; les restes de la nation ayant été emmenés et confinés, en 1709, dans une réduction, par des missionnaires espagnols.

L'Yanapuary fut la rivière la plus considérable que les navigateurs portugais trouvèrent au-delà des frontières des Jurimanas; ils la nomment Perus, du nom de la tribu la plus puissante qui habitait ses bords; elle se jette par quatre bouches dans l'Amazone, du côté du sud, et est navi-

gable, quoique parsemée de rocs dans son cours.

Là, Teixeira eut connaissance d'une tribu appelée Cariguères, qui habitait à soixante journées de marche, en remontant la Yanapuary. C'étaient des Indiens gigantesques, selon le témoignage des Perus, ayant seize palmes de hauteur, mais braves en proportion de leur énorme stature. Quelques Perus affirmaient les avoir vus, et s'offraient à guider les Portugais dans ce pays lointain, ajoutant comme pour les tenter, que ces géans nus portaient des pendans d'oreilles et de nez en or, d'une grandeur égale à de tels nez et à de telles oreilles. Ces fables cachaient sans doute un piége.

Les Perus, qui ont donné leur nom à l'Yanapuary, sont remarquables par leurs jeûnes expiatoires et obstinés, pendant lesquels aucun état d'infirmité ou de maladie n'est admis pour excuse. On en voit alors un grand nombre mourir d'abstinence. Ceux qui, depuis, ont été rassemblés dans des villages par les Portugais, ont conservé leurs préjugés et leurs coutumes à cet

égard, malgré les efforts des missionnaires.

De tous les affluens de l'Amazone, le Perus est le plus riche en cacao, en salsepareille, en gomme de capaïba; mais ses bords sont maintenant presque dépeuplés par les continuelles incursions des Muras, sauvages qui sont le fléau de cette contrée et de ses habitans naturels. Les Muras sont probablement les mêmes que les Aymures, dont les capitaineries vers le sud du Brésil eurent tant à souffrir.

La rive méridionale au-dessous de l'embouchure de l'Yanapuary, était possédée par les Caripunas et les Zurinas, peuples d'une adresse admirable. Avec les outils les plus grossiers, ils sculptaient leurs meubles et leurs idoles, et obtenaient par l'assiduité de leur travail un degré de perfection inouï. Les Portugais admirèrent l'excellent goût qui présidait à la construction de leurs siéges, auxquels ils donnaient presque toujours la forme de quelque animal : non seulement ils étonnaient par leur élégance, mais ils offraient encore une grande commodité pour s'asseoir. Leurs idoles étaient si artistement fai-

tes, selon le père d'Acunha, que les sculpteurs européens n'auraient pu les imiter que difficilement. Tous ces peuples possédaient à un degré remarquable un talent qu'on ne trouve guère parmi les sauvages ; leur arme favorite était le bâton de jet ou javeline, et ils le travaillaient avec tant de soin et de perfection, que c'était à la fois un objet de luxe et de curiosité pour les tribus voisines.

A trente lieues au-dessous, les navigateurs portugais trouvèrent un pays coupé par plusieurs lacs, formant des îles très-peuplées par des Indiens qui portent en général le nom de Carabayarès ; mais chaque tribu se distingue par des noms particuliers. Parmi les armes dont se servaient ces Indiens, les Portugais remarquèrent des haches, des hallebardes, des serpes et des couteaux. Ce fut un grand motif de curiosité et de recherches. On apprit par les interprètes que les Carabayarès tenaient ces instrumens étrangers de certains hommes blancs qui habitaient la côte maritime. A quelques indications plus précises, on crut reconnaître les Hollandais, qui s'étaient mis en possession depuis peu de la rivière Phelipé.

A soixante lieues au-dessous des Perus, les navigateurs trouvèrent l'embouchure du fameux Rio-Negro, qui vient du nord mêler ses ondes au vaste courant de l'Amazone. Son nom originaire, vers sa source, est l'Uneya ; il prend ensuite le nom de Guiari. Les Portugais l'ont nommé Rivière-Noire, parce qu'à son embouchure, et à plusieurs lieues au-dessus, son extrême profondeur fait paraître ses eaux aussi noires que si elles étaient teintes, ce qui est encore plus sensible par la limpidité de celles que plusieurs grands lacs versent dans son lit. Toutefois, les eaux du Rio-Negro, en petit volume, ont là clarté du plus fin cristal. Ce grand affluent de l'Amazone coule des frontières de la Terre-Ferme, et reçoit dans son sein le Parima, qui arrose la Guyane. L'académicien la Condamine l'a nommé une mer d'eau douce ; c'est en effet la plus belle et la plus grande de toutes les rivières qui viennent grossir l'Amazone dans son cours immense ; elle semble mêler à regret ses ondes à celles du fleuve dont elle devient tributaire. Pendant plus de douze lieues, à partir du confluent, elle roule séparément ses flots

dans la moitié du lit commun. Acunha estime que sa largeur, à son embouchure, est d'une lieue et demie, erreur de calcul singulière ; car elle n'excède pas un mille, quoique dans plusieurs endroits de son cours le Negro s'étende à la largeur prodigieuse de sept à huit lieues. Le mélange de ces deux puissantes rivières est remarquable. Le Negro coule droit à travers le courant de l'Amazone, et pendant plusieurs lieues ses eaux claires et limpides ne se mêlent point avec les eaux troubles du grand fleuve.

Au-dessous du Rio-Negro et du Parana-Meri, l'un de ses affluens, Acunha entendit parler de plusieurs nations, dont les plus éloignées portaient des habits et des chapeaux à la mode d'Europe. Il en inféra d'abord que ces peuplades indiennes confinaient avec quelques villes espagnoles ; mais on lui dit ensuite qu'une des branches du Rio-Negro communiquait avec une autre grande rivière qui tombait dans l'Atlantique du nord, et sur laquelle les Hollandais s'établissaient à cette époque. Il en conclut que c'était le Rio-Phelipé, avec lequel on avait

déjà reconnu que des peuplades de l'Amazone étaient en communication; c'était d'ailleurs le premier grand fleuve près le Gabo de Norte, et celui par lequel Aquila, selon d'Acunha, était entré dans l'Océan; car il ne croyait pas possible que ce fût l'Orénoque. Les géographes ont long-tems persisté avec obstination dans l'idée qu'il ne pouvait y avoir de communication entre l'Amazone et l'Orénoque; mais le fait est démontré maintenant, sans qu'il puisse donner lieu à aucune espèce de doute. Les données recueillies alors par d'Acunha sur un effet naturel qui se passait à une si grande distance, sont une nouvelle preuve des étonnantes relations qu'avaient entre elles les peuplades de l'Amérique du sud, et de leurs connaissances géographiques.

A l'embouchure du Rio-Negro, d'Acunha remarqua plusieurs positions excellentes pour y établir des forteresses, d'autant plus qu'on avait là sous la main tous les matériaux nécessaires; mais il recommandait plutôt qu'on fortifiât l'entrée du Branco, canal qu'il croyait important de fermer aux Hollandais, afin de s'opposer à leurs

vues d'agrandissement dans cette direction.

Les bords du Rio-Negro fournissent du gibier en abondance, et les peuplades qui s'y étaient établies avaient pour armes des flèches empoisonnées, ainsi que la plupart des tribus qui bordent l'Amazone jusqu'à son confluent avec le Negro. C'est là sans doute ce qui avait fait nommer le grand fleuve *rivière des Poisons*; car ce n'est qu'à partir de l'embouchure du Rio-Negro, qu'il prenait le nom de *Maragnon*, auquel a succédé celui d'*Orellana*, en l'honneur de l'Espagnol Orellana, qui s'y était embarqué le premier, et enfin celui de l'Amazone, que l'usage a fait prévaloir.

La flottille s'était arrêtée au confluent du Rio-Negro. Là, les Portugais se considéraient comme sur leurs terres; car leurs incursions, depuis Bélem, s'étendaient aussi loin. L'idée d'avoir tiré si peu de fruit d'un voyage de deux années, avait découragé les soldats de l'expédition. Ils étaient aigris; ils s'attroupèrent pour se communiquer leur mécontentement. Après tant de rudes travaux, après avoir employé plus de deux ans

à cette expédition inutile, qu'avaient-ils gagné, qu'avaient-ils à prétendre? Ils n'avaient point trouvé d'or, ils n'avaient point fait de conquêtes. Quant au mérite des découvertes, comment se flatter que la cour de Madrid leur en sût gré, elle qui avait laissé mourir sans secours et dans la misère tant de Castillans qui avaient épuisé leurs forces et prodigué leur sang pour étendre la domination espagnole? Tels furent les griefs, telles furent les plaintes que portèrent en tumulte les Portugais et leurs alliés au général en chef; ils le conjurèrent de leur permettre de profiter d'un vent favorable pour entrer dans le Rio-Negro, afin d'y faire des esclaves qu'ils vendraient à Bélem, gain généralement usité au Brésil, le seul qui pût les dédommager de tant de fatigues et de peines. « Ne serait-il pas hon-
» teux, ajoutèrent ces hommes exaspérés
» et avides; ne serait-il pas honteux que
» nous rentrassions dans nos quartiers,
» dans nos familles, sans avoir aucune es-
» pèce de butin? Les Indiens de Para ne se-
» raient-ils pas fondés à nous reprocher
» notre lâcheté, si, après avoir traversé

» tant de provinces, nous allions reparaître
» à leurs yeux sans avoir fait un seul pri-
» sonnier parmi des peuplades hostiles qui
» viennent souvent jusqu'à nos avant-
» postes enlever nos alliés et nos propres
» soldats? »

Teixeira voyant que les troupes et les équipages étaient prêts à se mutiner, leur accorda leur demande : il s'était concerté toutefois avec les deux religieux, commissaires de l'expédition, afin d'employer les armes de la religion, ne pouvant pas déployer la force. Les deux jésuites, après avoir célébré avec beaucoup d'appareil une messe, protestèrent hautement contre une détermination aussi injuste qu'inhumaine. Teixeira ordonna aussitôt que la protestation fût proclamée sur toute la flotte, persuadé que le rang, le caractère et le langage des deux religieux imposeraient aux mutins. En effet, ils montrèrent quelques remords, et Teixeira ordonna aussitôt aux soldats qui avaient poussé les canots jusqu'au Rio-Negro de rétrograder : tous obéirent, à regret sans doute, mais tous cédèrent à la voix et à l'ascendant d'une religion qui

avait déjà arrêté ou adouci tant d'excès dans le nouvel hémisphère.

Quarante lieues au-dessous du Rio-Negro, la flottille aperçut l'embouchure de la rivière que les naturels nommaient Cayari, mais à qui Teixeira, en remontant l'Amazone, avait donné le nom de Madeira, à cause de la grande quantité d'arbres qu'il y vit flotter. C'est une des rivières secondaires les plus considérables de l'Amérique du sud; elle doit occuper le même rang que le Rio-Negro. Sa source est dans les mines du Potosi. Elle arrose d'abord le pays des Moxes. C'était par la Madeira qu'étaient redescendus les Tupinambas, après leur grande émigration du Brésil. Les Portugais ne tardèrent pas en effet à trouver une colonie de cette vaillante nation. Ils reconnurent d'abord, au-dessous de la Madeira, mais venant du septentrion, l'embouchure de la Saraca, qui entre dans l'Amazone, après avoir reçu l'Uaruba. Elle communique avec un labyrinthe de lacs et de canaux; mais le terrain est élevé et à l'abri des inondations, même quand les eaux sont à la plus grande hauteur. Les naturels qui habitaient ses

bords avaient des outils de fer qu'ils recevaient d'une peuplade voisine de l'Océan, laquelle disait les tenir d'hommes blancs comme les Portugais, armés de la même manière, mais qui différaient par la couleur rouge de leurs cheveux. Les Portugais comprirent par cette description qu'il s'agissait des Hollandais.

Ces tribus sauvages vivaient dans un pays abondant en maïs, en manioc, en différens fruits; le gibier de toute espèce et le poisson y abondaient également: elles étaient très-nombreuses, et voyaient leur population augmenter chaque jour.

Vingt-huit lieues au-dessous de la Madeira, la flottille aborda à la grande île possédée par les Tupinambas, île qui porte leur nom, et à laquelle on donne plus de soixante lieues d'étendue. Ces sauvages célèbres parlaient un langage avec lequel tous les Portugais du Brésil étaient familiers; ainsi l'on put converser avec eux sans le secours des interprètes, et recueillir sans altération les informations qu'ils s'empressèrent de donner. Les principaux de la nation confirmèrent à Teixeira les circons-

tances de leur transmigration : ils les tenaient, par tradition, de ceux de leurs ancêtres qui avaient abandonné les lieux voisins de Rio-Janeiro, pour échapper au joug des Européens. Cette résolution hardie avait été formée par les Tupinambas de quatre-vingt-quatre établissemens réunis ; ils avaient suivi la chaîne d'une grande cordillère qui était à leur gauche, et avaient passé, à leurs sources, les rivières qui se déchargent dans l'Atlantique du nord. La difficulté de se nourrir en masse les ayant forcés de se diviser, une de leurs colonnes s'était arrêtée vers la source de la Madeira (plus probablement le Beni ou l'une des bouches de la Mamore), et s'était mise en relation avec les Espagnols du Pérou ; mais l'un des émigrans ayant été maltraité, toute la peuplade indignée se retira encore plus loin, descendit en canots la Madeira jusque dans l'Amazone, et aborda enfin dans la grande île où elle était alors établie.

Les arcs de ces Brasiliens étaient toujours si redoutables, qu'ils avaient mis en fuite ou soumis les tribus sauvages établies sur ces mêmes bords.

Parmi leurs voisins du sud, il y avait, disaient les Tupinambas, deux races également remarquables : l'une, nommée Guayaris, était composée de nains; l'autre, celle des Matayces, avait les pieds tournés en arrière, de sorte qu'en marchant sur leurs traces, on s'éloignait d'eux encore davantage, si l'on n'avait pas connaissance de ce vice de conformation. On aurait pu croire que l'amour seul du merveilleux dictait ces fables, si, pour mieux les accréditer, les Tupinambas n'avaient ajouté que les peuples singuliers qu'ils venaient de faire connaître, étaient depuis long-tems leurs tributaires, et qu'ils leur payaient leurs tributs en haches de pierre fabriquées avec beaucoup d'art. Le bord septentrional du fleuve était occupé, selon les Tupinambas, par sept nations nombreuses, mais sans courage et sans énergie, qui ne songeaient qu'à vivre paisiblement de fruits et d'animaux sauvages, sans avoir jamais rien à démêler avec les peuplades voisines, qui les méprisaient trop pour leur faire la guerre. Ceci était aussi fabuleux que ce qu'ils venaient de rapporter de la race dont les pieds

étaient tournés en arrière. Malheureusement pour l'espèce humaine, il n'a jamais existé sur la terre, et il ne peut pas exister de nation civilisée, ou de peuplade sauvage, dans un état de paix perpétuelle, c'est-à-dire sans être forcée de combattre : il était réservé à une communauté de chrétiens de donner l'exemple d'un tel phénomène dans l'ordre politique. Les Tupinambas assuraient encore qu'ils trafiquaient pour avoir du sel avec une tribu très-éloignée, au moyen d'autres tribus placées en échelons. Comme tout n'était pas fabuleux dans les récits des Tupinambas, le père d'Acunha attacha une grande importance, pour la conquête et la colonisation du grand fleuve, à cette dernière notion touchant une denrée si nécessaire à la vie. Il pensait que, si l'on ne pouvait se procurer du sel par la voie des Tupinambas, on pourrait en trouver abondamment sur l'un des bords du fleuve, vers le Pérou, où deux aventuriers avaient découvert récemment une carrière de rocs salés, dont les naturels faisaient un commerce avantageux.

Enfin les Tupinambas confirmèrent aux Portugais l'existence des Amazones près du fleuve qui en porte le nom. Ce nouveau témoignage se rapportait trop exactement à ceux qu'on avait réunis à cet égard dans les habitations indiennes, pour que les commissaires espagnols pussent se dispenser d'y apporter une sérieuse attention : ils n'auraient pu l'infirmer ou le regarder comme fabuleux, qu'en admettant qu'une même imposture eût été convenue dans toute l'Amérique du sud. On avait fait à Quito des recherches sur l'existence des Amazones auprès de plusieurs Indiens qui avaient habité les bords du fleuve ; on avait répété les mêmes recherches à Pasto, capitale du Popayan, et en particulier auprès d'une femme indienne qui assurait avoir été elle-même dans les pays de ces femmes guerrières. Pendant tout le cours de leur longue navigation, Teixeira et les commissaires espagnols avaient renouvelé ces informations, et partout l'existence des Amazones leur avait été confirmée ; toutes les peuplades indiennes s'accordaient dans leurs versions et dans leurs traditions sur

ce point. Etait-il croyable que le mensonge eût une telle ressemblance avec la vérité ; qu'il fût reçu et propagé par tant de peuplades parlant différens idiomes et habitant une si vaste étendue de pays ? Mais ce fut des Tupinambas de qui l'on reçut les renseignemens les plus amples et les plus positifs. Voici les détails que le père d'Acunha recueillit de la bouche même d'un de leurs chefs.

« Trente-six lieues au-dessous du dernier » de nos établissemens, se trouve, du côté » du nord, une rivière nommée *Canaris*, » ainsi appelée de la tribu qui habite ses » bords. Derrière les Canaris, et en re- » montant la rivière, on trouve les *Apan-* » *tos*, ensuite les *Taguans*, puis les *Gua-* » *cares*. C'est avec ces derniers que les » Amazones trafiquent, et qu'elles ont des » communications sans lesquelles leur race » se serait déjà éteinte. Elles habitent de » hautes montagnes, parmi lesquelles s'é- » lève celle qu'on nomme *Yacamiaba*, tou- » jours battue par les vents et les tempêtes, » qui la frappent de stérilité. Les femmes » guerrières se maintiennent sans le se-

» cours des hommes sur ces montagnes
» escarpées, particulièrement sur la Ya-
» camiaba. Elles règlent elles-mêmes le
» tems auquel les Guacaras doivent les vi-
» siter. Elles les attendent alors l'arc et la
» flèche à la main de peur de suprise; mais
» à peine se sont-elles assurées de leurs in-
» tentions, qu'elles courent en foule aux
» canots des Guacaras. Là, chacune d'elle
» saisit un hamac, puis va le suspendre
» dans sa cabane, et se livre ensuite au
» Guacaras auquel appartient le hamac.
» Après quelques jours de cohabitation,
» ces hôtes passagers retournent dans leur
» pays, et tous les ans, à la même époque,
» le voyage se renouvelle. Les filles qui
» naissent de ce commerce sont nourries
» par leurs mères, qui les instruisent sur-
» tout au travail et au maniement des ar-
» mes. On ignore ce qu'elles font des mâles.
» Selon quelques témoignages, elles les
» donnent aux pères, d'autres croient, ce
» qui est plus probable, qu'elles les tuent
» au moment de leur naissance. »

Telle était aussi l'opinion du père d'A-
cunha sur ce point; car, si les mâles eus-

sent été livrés aux Guacaras, il y aurait eu une grande disproportion entre les deux sexes chez cette nation indienne.

Le témoignage d'Orellana, concernant les Amazones, et celui du dominicain son garant, ont pu être justement suspectés ; mais la véracité du père d'Acunha ne peut être révoquée en doute. Ce grave et savant religieux a certainement obtenu et recueilli les renseignemens qu'il a consignés dans sa relation authentique. Ces détails portaient un tel caractère de vérité, ils étaient d'ailleurs appuyés de preuves si fortes, que d'Acunha déclare franchement qu'on ne pourrait se dispenser d'y croire sans renoncer à toute *foi humaine*.

Les preuves citées ici d'un fait regardé si long-tems comme très-douteux, ont été adoptées et fortifiées par la Condamine. Le savant académicien, en voyageant sur l'Amazone un siècle plus tard (1743), ne négligea aucune recherche, aucune information. Il demanda aux Indiens de toutes les peuplades qu'il rencontra sur sa route, s'ils avaient quelques connaissances de ces femmes belliqueuses, et partout il acquit

la certitude qu'une tradition, répandue sur une étendue de douze à quinze cents lieues, attestait l'existence des Amazones vers le centre de la Guyane, la seule partie de l'Amérique du sud que les Européens ne sont point encore parvenus à explorer; que ces différens noms par lesquels les Amazones étaient désignées dans plusieurs langues, répondaient à la signification de *femmes sans maris*, *femmes excellentes*; qu'enfin, elles étaient connues sur les bords de l'Amazone bien avant que les Espagnols eussent pu y pénétrer, puisque, dès 1540, un cacique en avait inspiré la crainte au premier Européen qu'on y eût vu paraître. Si jamais, ajoute la Condamine, il a pu subsister (ce qu'il serait difficile de révoquer en doute) une société de femmes indépendantes et éloignées du commerce habituel des hommes, c'est surtout parmi les sauvages de l'Amérique, où généralement les femmes sont presque réduites par leurs maris à la condition d'esclaves et de bêtes de somme, et où, par conséquent, le sentiment de leur dignité naturelle a pu réveiller chez quelques-

unes d'entre elles le désir et le besoin de s'affranchir d'une servitude aussi avilissante. La Condamine conclut qu'il y a eu des Amazones américaines ; mais il pense que leur race est éteinte. Ribeiro a confirmé depuis les recherches et les données de l'académicien français, dont il partage l'opinion, sous le point de vue de l'universalité des témoignages ; mais il se met ensuite en contradiction avec lui-même, en ajoutant qu'il regarde le tout comme une fable : sentiment qui peut être juste, mais que Ribeiro appuie sur un fondement erroné. Il soutient, par exemple, que, dans un tel climat, aucune communauté de femmes ne pourrait être portée à vivre séparée de l'autre sexe. Mais ignore-t-il le pouvoir des institutions politiques sur la nature humaine ? Ne sont-elles pas capables de modifier, d'exalter, de pervertir, et même d'éteindre l'instinct de la nature ? Pour que son argument fût admissible, il faudrait qu'il pût s'appliquer aux religieuses de sa nation, et non pas aux Amazones, qui étaient censées avoir, ainsi que les oiseaux, leur tems d'union

chaque année. L'existence de ces femmes guerrières, si elle pouvait être irrévocablement avérée, serait honorable à l'espèce humaine, puisqu'elle aurait commencé par la résistance à l'oppression. Pourquoi les femmes d'une horde sauvage ne pourraient-elles pas avoir fait ce que les Danaïdes firent, dit-on, avant elles ? A plus forte raison, puisqu'ici cette détermination hardie et courageuse aurait été une conséquence naturelle de l'excès de la tyrannie des maris envers leurs femmes. Cette tradition est moins improbable encore, puisque d'ordinaire les femmes sauvages accompagnent leurs maris aux combats, habitude qui leur donnait sans doute plus de facilité de se constituer en race indépendante, et d'assurer à leurs filles, par un tel genre de vie, la liberté qu'elles avaient obtenue pour elles-mêmes. C'est le sentiment de l'Anglais Southey, qui a discuté longuement ce point de géographie et d'histoire. « Lors même, ajoute-t-il, que » nous n'aurions jamais entendu parler » des Amazones de l'antiquité, je croirais » sans hésiter à celles de l'Amérique, leur

» existence étant encore plus vraisembla-
» ble, et quoiqu'une vérité problématique
» puisse être suspectée par sa ressem-
» blance avec une fable connue. »

Terminons ici une discussion provoquée par le sujet même, et suivons les navigateurs portugais jusqu'à leur retour à Bélem.

Vingt-quatre lieues au-dessous de la grande île des Tupinambas, la flottille aperçut le confluent de l'Uruxiauna, maintenant appelé Rio dos Trombetas. Là le grand fleuve est si resserré par des terres hautes, qu'il n'a pas, dans une étendue de quatre lieues, un quart de lieue de largeur. Une position si favorable ne pouvait échapper aux investigateurs; aussi observèrent-ils qu'une forteresse placée de chaque côté commanderait le fleuve, et rendrait maître de sa navigation.

Le gouvernement du Brésil avait déjà établi sur le bord septentrional un fortin appelé San-Antonio, situé à soixante-douze lieues de l'embouchure de la Madeira. Là, sur ce point éloigné de trois cent soixante lieues de l'Océan, les marais

se font distinctement sentir, fait qui fut vérifié et reconnu par la flottille.

Quarante lieues plus bas, au sud, elle trouva la nation des Topajos, qui donne son nom à une rivière d'une grande étendue, dont ces sauvages possédaient l'embouchure, et qui se jette aussi dans l'Amazone. Ce pays est très-fertile; mais les Topajos, déjà connus des Portugais, étaient redoutés des peuplades voisines, à cause de leurs flèches qu'ils imprègnent d'un poison si subtil, que la plus légère piqûre occasionne une mort inévitable. Les Portugais avaient essayé de les réduire par des moyens pacifiques, et de leur persuader de se joindre aux Indiens civilisés, c'est-à-dire soumis : mais les Topajos étaient trop prévoyans et trop sages pour y consentir. Ils se contentaient de vivre en bonne intelligence avec les Portugais, et de partager avec eux tous les avantages qui devaient résulter d'un commerce libre.

La flottille aborda à un de leurs établissemens qui contenait environ cinq cents familles. Ils apportèrent abondamment,

pour des échanges, de la volaille, du poisson, de la farine, des fruits, et même des hamacs tissus par leurs femmes. Dans tout ce trafic, ils manifestèrent la plus grande confiance et beaucoup de bonne foi. Ils offrirent d'accueillir les Portugais, s'ils voulaient s'établir sur leurs terres, pourvu qu'on n'exigeât pas qu'ils en sortissent eux-mêmes, non plus que la perte de leur liberté.

Ce genre d'hospitalité ne toucha point les conquérans du Brésil, que leur avidité portait à vouloir faire des esclaves, et qui trouvaient facilement des prétextes pour opprimer les Indiens. Déjà un parti d'aventuriers se disposait à remonter le fleuve, pour aller faire une incursion chez ce peuple bienveillant. Arrivés au fort del Destierro, qui était comme le poste avancé des établissemens portugais, Teixeira et les commissaires espagnols eurent le chagrin de voir à l'ancre une expédition que venait d'équiper Bento Maciel, commandant du fort, jeune officier tout aussi sanguinaire chasseur que son infâme père, alors gouverneur de Para, pour le mal-

heur de cette ville. Embarqué sur un brigantin armé de quelques pièces de canon, et avec deux autres bâtimens de moindre grandeur, Maciel se disposait à aller porter la guerre aux Topajos. Le père d'Acunha, vivement ému, le conjura de laisser en paix cette peuplade hospitalière, qui ne demandait qu'à vivre en bonne intelligence avec les Européens. Maciel lui promit de suspendre l'expédition; mais à peine le jeune brigand eut-il perdu de vue la flottille, qu'il remit à la voile pour effectuer sa résolution barbare, oubliant et les instances des missionnaires et ses engagemens sacrés.

Les Topajos demandent en vain la paix, en prodiguant les marques de la plus entière soumission. Maciel leur ordonne d'apporter sur le rivage toutes leurs flèches empoisonnées; et, lorsqu'il voit les sauvages sans défense, il les fait entasser et garder prisonniers dans une étroite clôture, comme un troupeau dans un bercail, telle est l'expression d'Acunha, indigné; puis il lance dans la bourgade de ces malheureux, c'est-à-dire contre leurs femmes,

leurs enfans et leurs propriétés, les Indiens alliés qu'il avait amenés sur sa flotte, et qu'on savait être ennemis naturels des Topajos : ils commirent des excès inouïs. Les femmes et les filles des vaincus furent sous leurs yeux mêmes les victimes de cette horrible brutalité. Mais le nombre des captifs n'était pas suffisant, et Maciel les menaça de cruautés nouvelles s'ils ne procuraient pas des esclaves. A ce prix, on leur promit la liberté ; on fit marché pour mille esclaves. Les Topajos envoyèrent des députés pour rassembler leurs propres captifs, dans l'intention de les livrer aux Portugais ; mais on ne put en trouver que deux cents, tous les autres ayant fui en voyant leurs maîtres prisonniers et la bourgade livrée au pillage. C'était là cependant un assez riche butin. Les Portugais rendirent la liberté aux otages, comptant tellement sur la parole des Topajos, qu'ils s'attendaient à recevoir comme une dette les huit cents captifs qui devaient compléter le marché. Ils embarquèrent alors leurs victimes pour Bélem et pour San-Luiz, et ce succès, en étouffant le remords des af-

freux désordres qu'ils venaient de commettre, les excita à entreprendre des expéditions du même genre ; mais leurs excès avaient armé toutes les peuplades qui habitaient les bords du Topajos, et en avaient fait des ennemis invétérés. Aussi, quoique les Portugais eussent depuis long-tems un fort à l'embouchure de cette rivière, ils n'avaient encore pu l'explorer que jusqu'au premières cataractes, vers le milieu du dix-huitième siècle.

Quarante lieues au-dessous du Topajos, et sur le bord opposé, Teixeira et les commissaires avaient reconnu, en poursuivant leur route, le Curupataba, qui se jette aussi dans l'Amazone, et dont les sauvages qui habitaient les bords, appelés Curupatabas, avaient été les premiers alliés des Portugais de Para. Ces derniers y avaient formé un établissement qui contenait un grand nombre de naturels assujettis. Le Curupataba, qui, comparativement à l'Amazone, est d'une petite étendue, avait la réputation de rouler sur un sol excessivement riche. Les Indiens prétendaient qu'à six journées de marche, vers sa source,

on trouverait une grande quantité d'or sur les bords d'une petite rivière qui passait au pied d'une chaîne de montagnes appelée Yaguaracura. On avait aussi connaissance, dans cette direction, de deux autres chaînes, dont l'une contenait du soufre, et l'autre, appelée Paraguaxa, brillait, disait-on, au soleil, et même au reflet de la lune, comme si sa surface eût été couverte de diamans. Souvent des explosions spontanées sortaient de son sein, ce qui faisait soupçonner qu'elle renfermait des pierres précieuses. On trouvait encore, dans la même direction, des marais de huit lieues d'étendue, et qui partout produisaient du riz excellent.

A soixante lieues au-dessous des habitations des Curupatabas, et au nord, commence, selon la relation d'Acunha, la province de Ginipape, qui tire son nom d'une rivière que Baredo appelle Mapan. Elle produit en abondance le cacao et la salsepareille. Les naturels disent tant de choses merveilleuses des trésors qu'elle renferme, que, si on y ajoutait foi, rien ne serait comparable à ses richesses,

pas même le Pérou ou le *Nuevo Regno*.

Il est certain que cette province, qui fait maintenant partie du gouvernement portugais du Maranham, l'emporte en fertilité sur toutes celles qui bordent l'Amazone; qu'elle renferme plusieurs peuplades indiennes, et que ses pâturages peuvent nourrir de grands troupeaux.

Le fort *del Destierro*, d'où partit l'expédition de Maciel, avait été construit à six lieues au-dessus de l'embouchure du Ginipape. La garnison ne consistait qu'en trois soldats au moment du passage de la flottille; le reste des troupes étant à la suite du jeune Maciel, pour servir d'instrument à ses brigandages. Quelle résistance trois soldats auraient-ils pu opposer aux Hollandais, qui avaient long-tems convoité la possession d'un pays si fertile en tabacs? Un avant-poste, stationné à trente-six lieues au-dessus, avait été abandonné lors de l'établissement du fort del Destierro. D'Acunha pense que l'ancienne position était préférable; mais Maciel était alors gouverneur du Maranham, et il songeait bien plus à tromper les sauvages et à faire des

esclaves qu'à se mettre en état de défense contre les ennemis du Portugal.

Là s'étend, dans un pays plat, l'Amazone, grossie des eaux de trente-six grandes rivières qu'elle a reçues dans son cours; là elle paraît former une mer, quoique divisée en une infinité de bras par des îles tellement nombreuses, qu'elles n'ont jamais été comptées. Ces îles sont habitées par des tribus différentes, parlant un langage différent, mais qui, la plupart, entendaient le tupi ou la langue générale du Brésil. Quelques peuplades du continent s'y étaient réfugiées lors des premières conquêtes ; on y distinguait surtout des Brasiliens de la race des Tapuyas et des Pacaxas. A travers ce labyrinthe d'îles, le puissant fleuve roule ses ondes vers la mer, et rafraîchit l'Océan à quarante lieues au loin, de sorte que les vaisseaux voguent dans l'eau douce, quoiqu'ils n'aperçoivent point encore le continent. Là Teixeira avec sa flottille, laissant l'Amazone, tourna au sud par l'embouchure de la grande rivière du Xingu, dont la largeur est de deux lieues à son confluent avec le grand fleuve.

La flottille navigua ensuite à travers le détroit de Tanageparu, dans le Paraitu, et ensuite à travers un autre détroit nommé Linocéiro, parce que son peu de largeur a fait naître l'idée qu'il confinait avec l'embouchure du Tocantin, rival de l'Amazone, et dont les bords sont habités par des peuples redoutables, qui n'ont pas permis qu'on l'explorât bien avant vers sa source. La flottille passa non loin de la bourgade de Commata, célèbre autrefois par le nombre de ses habitans et par l'usage où étaient les Indiens d'y rassembler leurs armées quand ils se préparaient à la guerre. Derrière Commata passe le Tocantin, qui arrose en cet endroit un des plus riches cantons du Brésil. La flottille, gagnant un troisième détroit appelé Igarapemerin, c'est-à-dire le canal des canots, fut conduite de là dans le Mogu, l'une des trois rivières qui forment la baie de Bélem; et, le 12 décembre 1639, Teixeira aborda dans cette ville, où il fut reçu avec les honneurs qu'il méritait, avec la curiosité et l'empressement qu'excitait au plus haut degré l'étonnante expédition qu'il ve-

nait d'accomplir avec autant d'intelligence que de sagesse.

Orellana estimait à dix-huit cents lieues le cours de l'Amazone ; d'Acunha ne comptait que douze cent soixante-seize lieues depuis l'embouchure du Napo, et en tout treize cent cinquante-six lieues depuis la source du grand fleuve ; mais sa source la plus éloignée est bien au-delà du point où il commence son calcul. De la mer au Rio-Negro, la profondeur de l'Amazone n'est pas moindre de trente brasses ; plus haut elle varie de vingt à douze, et même, près de sa source, elle n'a pas moins de huit brasses, selon d'Acunha. Les îles que forme ce fleuve immense sont innombrables ; elles ont la plupart quatre ou cinq lieues de circonférence ; quelques-unes de dix à douze, et la plus grande, celle des Tupinambas, en a plus de cent. Presque toutes sont habitées et très-fertiles, soit par suite des inondations de l'Amazone, soit par l'effet de la culture des peuplades qui s'y sont établies.

Résumons ici, dans un dernier tableau, toutes les observations qui ont été recueil-

lies sur les mœurs générales des nations indiennes établies sur les bords de l'Amazone, depuis sa source jusqu'à son embouchure, et sur les productions les plus remarquables de ces vastes contrées. Plus de cent cinquante nations, d'après la relation que nous venons de suivre, et selon d'autres relations plus récentes qui l'ont rectifiée, habitent le pays arrosé par le grand fleuve; toutes parlent un langage différent, et ont quelques traits qui les distinguent. Elles présentaient, lors du voyage de Teixeira, une masse de population étonnante, même pour des peuplades encore sauvages. Le père d'Acunha ne fait point mention, comme Orellana, de longs intervalles de solitude; il dit, au contraire, que les tribus de l'Amazone étaient si voisines l'une de l'autre, qu'en plusieurs lieux le bruit de la hache dans un village pouvait être entendu dans un village voisin. Malgré cette extrême proximité, ces peuplades vivaient entre elles dans un état de guerre perpétuel; autrement toute vaste qu'est la terre, elle n'aurait pas suffi, selon d'Acunha, pour contenir une si grande masse d'hommes.

Mais il avait sans doute échappé à ce religieux péruvien que les bords du fleuve n'étaient ainsi habités que par l'inépuisable ressource qu'offraient aux sauvages ses eaux poissonneuses pour leur nourriture habituelle, et que l'intérieur du pays était presque désert. Plusieurs de ces tribus fuyaient à l'approche de la flottille; aucune ne se mettait en état d'hostilité; leur fuite était facile et sûre: les sauvages emportaient leurs légers canots, se dirigeaient vers des lacs ou lagunes dans le voisinage du fleuve, s'embarquaient de nouveau, et défiaient toute poursuite. Leurs canots étaient de cèdre, et le fleuve leur épargnait la peine d'abattre des arbres pour les construire. Renversés par les flots, ces grands arbres flottaient en suivant le cours de l'eau, et les Indiens n'avaient besoin que de les accrocher pour les approcher de leurs huttes, jusqu'à ce que la diminution des eaux les laissassent à sec. En général, les peuplades de l'Amazone ont le teint moins cuivré que les nations brasiliennes; bien faites et d'une bonne stature, elles n'avaient rien de défectueux dans leurs qualités corporelles. Elles paraissaient être

douées d'une intelligence prompte, de beaucoup de docilité, et se montraient disposées à recevoir toute espèce d'instruction. Les naturels alliés des Portugais, qui n'avaient reçu de leurs maîtres que de nouveaux vices et de nouveaux moyens de nuire, offensaient sans cesse ces peuples paisibles, qui n'en tiraient aucune vengeance. Mais cette générosité devait être attribuée à leur prudence plutôt qu'à l'absence du courage et de ce sentiment si naturel de la résistance à l'oppression. D'Acunha parle avec une juste horreur du système que suivaient les Portugais à l'égard de ces peuplades pacifiques et bienfaisantes.

Leurs usages les plus caractéristiques parurent différer de ceux des sauvages du Brésil, si l'on en excepte cependant l'horrible sacrifice des prisonniers, beaucoup plus rare sur les bords du grand fleuve; on croirait aussi ces peuples plus portés aux arts et à la civilisation. Ils montraient en général une adresse singulière. L'écaille de tortue leur servait de hache, et ils façonnaient la plus forte partie de cette écaille en forme de lame de couteau, dont l'os de la mâchoire

du maratée formait le manche. Avec ces outils ils faisaient des tables, des chaises, et d'autres meubles tout aussi bien que s'ils eussent employé les meilleurs instrumens de fer, quoique moins facilement sans doute. Quelques tribus avaient des haches de pierre qui expédiaient mieux l'ouvrage. Les dents et les défenses des animaux servaient de ciseaux, de rabots et de vilebrequins.

L'arme favorite de ces peuplades était le bâton de jet appelé *ertelica*, dont les Péruviens faisaient usage. On le décrit comme étant plat, de trois doigts d'épaisseur, de quatre à cinq pieds de long, ayant à l'extrémité un os dur et pointu. Les Indiens étaient si adroits à toucher un but avec cette arme, que si une tortue sortait la tête de l'eau, ils étaient sûrs de la percer à l'instant même. Cependant ils se servaient d'armes plus formidables, telles que l'arc et la flèche, et faisaient souvent usage d'une sorte de bouclier de cannes étroitement jointes.

Leur religion se bornait à peu près à la plus respetueuse vénération pour leurs de-

vins ou sorciers; vénération telle, que les os de ces imposteurs devenaient l'objet d'une espèce de culte : on les conservait dans les hamacs dont ils s'étaient servis de leur vivant, et qu'on suspendait dans une hutte à part. Ils avaient cependant de petites idoles, toutes distiguées par quelque symbole convenable. Par exemple, le dieu du fleuve tenait un poisson dans la main; un autre était censé présider aux semailles et aux moissons; un troisième donnait la victoire; mais ces sortes de *fétiches* n'étaient l'objet d'aucune cérémonie d'adoration, d'aucun culte sensible; ils étaient négligés dans un coin, et ne servaient que dans le tems des semailles, de la pêche ou de la guerre. Les idolâtres sont toujours disposés à augmenter le nombre de leurs divinités. Un chef qui traita Teixeira sur la route, fut frappé du pouvoir des dieux portugais, parce qu'ils avaient préservé la flottille pendant un si long voyage, et il conjura ce général de lui en laisser un qui pût le protéger lui et son peuple, et les secourir au besoin. Un autre Indien, qui, avouant son mépris pour les idoles, s'était érigé lui-même en une sorte

de divinité, fut invité par les Portugais à reconnaître le vrai Dieu. Il vint avec empressement pour se faire instruire ; mais quand il eut reconnu que ce Dieu n'était pas visible, il rentra dans sa hutte sans être persuadé, et continua même à prétendre à l'adoration, soit par folie, soit par fraude.

Quelques-unes de ces peuplades ensevelissaient les morts dans leurs huttes ; d'autres les brûlaient et jetaient dans le même feu tout ce qui avait appartenu au défunt; mais quel que fût l'usage, les obsèques duraient plusieurs jours, et partout elles étaient célébrées par l'ivresse.

Le maïs et le manioc étaient la principale nourriture végétale de ces peuples. Ils préservaient le manioc des inondations régulières en l'entassant dans des puits profonds si bien couverts que l'eau ne pouvait y pénétrer. La même racine leur fournissait leur liqueur fermentée. Ils en faisaient aussi des biscuits épais qu'ils tenaient dans la plus haute partie de leur habitation pour les garantir de l'humidité. Ils les laissaient fermenter après l'ébullition et s'en servaient dans tous leurs

repas. C'était aussi en s'enivrant qu'ils célébraient leurs fêtes principales, celle des semailles et celle de la moisson; et c'était encore en s'enivrant qu'ils exerçaient l'hospitalité. Ils faisaient d'autres liqueurs fermentées avec divers fruits sauvages, et les conservaient dans de grands vases, de terre ou de bois enduits de gomme. La patate formait aussi leur nourriture habituelle; ils mangeaient également d'une espèce de truffe appelée *papas*. Ils possédaient le plantin, la pomme de pin, le cacao, la datte et une sorte de châtaigne ainsi appelée par Acunha, de son enveloppe piquante, mais plus connue au Pérou sous le nom d'amende, parce qu'elle ressemble plus à ce fruit. Toutefois c'était du sein des eaux que ces peuples tiraient la plus grande partie de leur nourriture, et là ils trouvaient non seulement du poisson, mais de la chair. Partout dans l'Amazone, depuis ses sources jusqu'à l'Océan, on trouve le manatée que les Portugais appellent *peixe boy*, et les boucaniers vache de mer, parce que sa tête a la forme de celle de la vache, quoique le manatée n'ait

point de cornes et qu'il n'ait au lieu d'oreilles que deux petits trous. La ressemblance est dans la forme générale et dans la bouche : les yeux ne sont pas plus grands qu'un pois, quoique l'animal soit aussi grand qu'un cheval. On ne peut l'appeler amphibie, car il ne quitte jamais l'eau, et au lieu de jambes il a seulement de grandes nageoires, une de chaque côté du ventre près des épaules, où l'animal est le plus large. Depuis ses épaules il conserve sa grosseur, qui est environ de deux pieds; ensuite il diminue graduellement jusqu'à la queue, qui est plate. Les mamelles de la femelle sont sous ses nageoires. Des crins courts, doux comme des soies de cochon, couvrent sa peau qui est épaisse et dont les sauvages font ordinairement des boucliers qu'une balle de mousquet ne pénétrerait pas facilement. On connait aussi une autre espèce de manatée appelée la vache huileuse de rivière, parce que sa substance consiste presque toute en graisse. Une seule donne près de cent galons d'huile. La nourriture favorite du manatée du grand fleuve est la *coûa brava*,

plante qui flotte dans l'eau, balancée par des racines longues et fortes s'élevant à environ six palmes au-dessus de la surface. Dans quelques-uns des bras du fleuve elle est si serrée qu'elle obstrue complètement la navigation. La manatée paît sur le rivage en levant la tête au-dessus de l'eau; cependant, quoique susceptible de se mouvoir sur terre, elle est obligée fréquemment de se lever pour respirer, comme si elle était d'une race amphibie, et c'est alors que les Indiens la harponnent. Ils boucanaient la chair, qu'ils ne pouvaient conserver autrement, n'ayant point de sel. Les cendres d'une espèce de palmier en tenaient lieu; mais on ne pouvait s'en servir que pour donner de la saveur à cette nourriture, et non pas pour sa conservation.

Les Indiens avaient pourtant une méthode facile de se ménager des provisions fraîches pour l'hiver. Quand les tortues venaient sur le rivage pour déposer leurs œufs ils les tournaient sur le dos et en prenaient autant qu'ils en avaient besoin, ensuite perçant l'écaille ils y passaient un

cordon et en liaient ensemble autant qu'il pouvait en contenir, puis ils les jetaient dans la rivière et les attachaient à un canot. Ils préparaient une espèce de vivier formé de pieux unis ensemble et si bien enduits dans l'intérieur qu'ils retenaient l'eau comme dans une citerne. Là on laissait les tortues, et selon Acunha on les nourrissait avec des branches d'arbres.

C'était ordinairement avec la flèche et le bâton de jet que ces Indiens tuaient le poisson. La flèche après l'avoir percé servait comme de bouée. Quand les eaux étaient basses et que la communication entre le fleuve et ses lagunes était à sec, ils broyaient une de leurs plantes rampantes et la jetaient dans ces lacs : le poisson étant promptement enivré s'élevait et flottait. On trouve dans ces lieux humides l'anguille galvanique appelée *paraque* par les naturels.

Les *anta* et les *panary* étaient nombreux dans les campagnes voisines des bords du fleuve. Le *paca*, petite espèce de *llama*, s'y trouvait aussi. Acunha fait mention du daim, de l'*yguana*, de l'*yojoti* et du *co-*

oeia comme d'une bonne nourriture. Les perdrix étaient également très-nombreuses. La volaille commune y est venue du Pérou et s'est étendue de tribu en tribu tout le long du cours du fleuve : tant un grand bienfait est facilement répandu, même parmi les sauvages ! Les poules d'eau étaient innombrables. Si Orellana manqua de vivres dans son voyage c'est uniquement parce qu'il n'était pas pourvu des moyens d'en obtenir. Teixeira, qui n'avait pas d'ennemis à craindre et qui n'avait d'ailleurs qu'à examiner à loisir le cours et les sinuosités du fleuve, jetait l'ancre chaque soir et dormait à terre. La première occupation de ses équipages était de faire des huttes d'osier pour y passer la nuit, et ces huttes étaient faites souvent en cacaotier, tant cet arbre était abondant Les Indiens de la flotte partaient ensuite : les uns s'enfonçaient dans les bois avec des chiens ; les autres avec le bâton de jet nageaient et plongeaient dans le fleuve, et bientôt les uns et les autres revenaient chargés de poisson et de gibier avec une telle profusion, que selon Acunha ils lui rappe-

laient le miracle des pains et des poissons.

Des oiseaux de mille espèces et du plus brillant plumage habitent les forêts de l'Amazone ; mais le chant d'aucun d'eux n'est agréable. Le condor, le plus grand de tous les oiseaux connus, et qui se trouve surtout dans les Andes de la province de Quito, n'est pas étranger sur les rives du grand fleuve. On y voit aussi le rucan ou toucan, aussi célèbre par l'énormité de son bec que par la beauté de ses plumes.

Ce grand voyage depuis Quito jusqu'à Bélem parut délicieux au père d'Acunha : l'ordre et la sécurité y présidèrent. On s'était déjà concilié les naturels sur la route, et d'ailleurs les troupes embarquées sur la flottille suffisaient pour bannir toute appréhension. Si un bateau était endommagé ou renversé, d'autres étaient là pour lui prêter secours. On suivait le courant sans inquiétude et sans crainte ; au lieu qu'en remontant le fleuve il fallait passer à travers un labyrinthe de bras de rivières, de courans rapides, et de plus on éprouvait l'inconvénient des insectes, qui ne donnent de répit ni nuit ni jour. Le *pium* est le

plus terrible : c'est un insecte excessivement petit ; mais sa piqûre venimeuse fait une blessure grande comme la tête d'une épingle, accompagnée de grandes douleurs : plusieurs personnes sont mortes de l'inflammation qu'elle cause. Le *mutuça* est une grosse mouche qui fait aussi une blessure cruelle ; mais elle ne tourmente que le jour. Quand ces animaux nuisibles se retirent, les *marinim* leur succèdent, êtres presque imperceptibles, mais qui font une blessure profonde et pénible : leur heure pour tourmenter est le levé du soleil. Le *carapana* et le *maroçoca* sont dehors jour et nuit, et ils piquent à travers tout habillement, excepté la forte soie. Ce sont les insectes les plus fatigans, parce qu'il n'y a point de relâche pour eux ; mais les *pium* sont les plus terribles. Les Indiens se défendent de leurs piqûres par une simple onction dont ils ont le secret. Le *pium* de l'Amazone est probablement le même insecte que la *chica* du Brésil.

En descendant le fleuve on échappe à leur poursuite et à leur dard. Les canots prennent le milieu du courant, et ces in-

sectes ne s'aventurent pas loin du bord.

D'Acunha, qui n'eut point à souffrir de ce mal, le plus fatiguant auquel l'homme puisse être exposé dans ces climats, voyait le pays comme un paradis terrestre, et c'est ainsi qu'il le décrit. Il se plaint, il est vrai, de la chaleur qu'il ressentit vers les montagnes de Quito; mais plus bas les brises de mer rendent la température plus douce et plus agréable. La richesse des productions végétales de ces contrées était pour lui l'objet d'une juste admiration. Les savanes sont enrichies des plus belles fleurs et d'arbres auxquels l'Europe n'a rien à comparer pour la beauté, la grosseur, ou la hauteur. Là, dit le savant jésuite, les indigènes ont, pour les malades, les meilleures collections de simples qu'on ait jamais découvertes. La *cana-fistula* y est plus belle que partout ailleurs; on y trouve la meilleure *sarsaparilla*, les plus précieuses gommes et résines, et du miel sauvage partout, soit pour la nourriture soit pour la pharmacie; on y trouve en abondance de la cire, noire il est vrai, mais qui brûle aussi bien que tout autre. Le tabac de la meil-

leure qualité y est indigène et vient sans culture; l'huile d'*andiropa* y est inestimable pour les blessures, et le capaïba surpasse le meilleur baume. Ce pays magnifique, ajoute d'Acunha, est couvert de tant de milliers d'herbes et de plantes, que Dioscorides et Pline se seraient vainement efforcés de les compter.

Le jésuite commissaire informa la cour d'Espagne que nulle part on ne pouvait construire des vaisseaux plus commodément et à moins de frais; il n'y manquait que du fer. L'écorce de certains arbres fournissait un cordage aussi fort que le chanvre; on pouvait faire de la poix sur les lieux mêmes. L'*embira* servait de chanvre; on faisait des voiles avec le coton, et il y avait assez d'hommes pour le travail.

Le Gram-Para ou Bélem semblait commander à tant de peuples divers, à tant de provinces fertiles, à tant de richesses naturelles. On pouvait considérer cette ville comme la clef de l'Amazone. Le gouvernement et la garnison y relevaient du gouverneur ou capitaine-général de la province de Maranham; mais le siége de ce gou-

vernement-général (San-Luiz) était situé à plus de cent trente lieues de Bélem ; cette distance entraînait beaucoup de lenteur dans la marche de l'administration.

L'île du Soleil, située à quatorze lieues au-dessous de Bélem, vers l'embouchure du fleuve, était déjà regardée comme l'un des points les plus commodes et les plus avantageux de toute la province. La terre y fournit toute sorte de productions ; les vaisseaux y sont à l'abri des vents, et on peut sortir de ses havres dans les hautes marées de la pleine lune. Cette île de plus de dix lieues de circonférence abonde en gibier, en eaux excellentes, en poissons de mer et d'eau douce. Tous les voyageurs qui ont visité le grand fleuve, et notamment la Condamine, regardent l'île du Soleil comme le seul point qui, fortifié, pût en défendre les approches et l'entrée contre une expédition et une entreprise sérieuse.

C'est au voyage de Teixeira qu'on a dû les premières notions exactes sur tant de particularités remarquables ; c'est sous ce

navigateur que les Portugais du Brésil s'ouvrirent par le cours immense de l'Amazone une route jusqu'à Quito ; c'est par les observations faites en redescendant ce fleuve que les Européens ont enfin connu ses habitans et ses richesses naturelles. Mais la révolution de Bragance fit bientôt évanouir les projets que l'Espagne avait conçus pour tirer parti de son union avec le Portugal, pour entretenir et conserver cette belle communication du Brésil avec le Pérou. Détachée du Portugal, l'Espagne dut craindre que les Portugais, devenus ses ennemis, ne tentassent de lui disputer la plus riche de ses possessions dans le Nouveau-Monde, aussitôt qu'ils seraient parvenus à chasser les Hollandais du Brésil ; et comme il y avait lieu de craindre que la relation du père d'Acunha ne pût leur servir d'itinéraire, Philippe IV eut soin d'en faire supprimer tous les exemplaires qui s'en étaient répandus en Espagne. De leur côté les Portugais, occupés à reconquérir le Brésil, à secouer le joug de l'Espagne, et à consolider leur indépen-

dance, n'eurent pas le temps de profiter de la navigation de l'Amazone; mais les informations obtenues par le voyage de Teixeira leur furent utiles dans des tems plus heureux.

LIVRE XXXI.

REPRÉSENTATIONS *de Maurice de Nassau à la compagnie hollandaise des Indes occidentales. — La compagnie ouvre le commerce du Brésil. — Expédition infructueuse de l'amiral Jol. — Cameram envoie des commissaires à Maurice. — Artisjoski revient au Brésil. — Ses démêlés avec Nassau. — Il est rappelé. — Etat des capitaineries hollandaises sous le gouvernement de Nassau. — Arrivée du comte de Torre au Brésil. — Quatre actions navales. — Débarquement. — Retraite de Vidal et de Barbalho. — Le Reconcave est dévasté.*

1638 — 1640.

TANDIS qu'une expédition portugaise parcourait paisiblement l'immense étendue qui sépare le Pérou du Brésil, depuis les

sources jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, les Hollandais, maîtres de plusieurs provinces de ce vaste empire, s'efforçaient d'y consolider leur puissance. Nassau venait d'échouer, il est vrai, dans son entreprise contre San-Salvador; mais il avait acquis sur la position, sur les moyens de défense de cette capitale des lumières qui pouvaient en faciliter la conquête lorsqu'on aurait réuni des forces suffisantes. Barlœus, historien et panégyriste de Nassau, observe que cette expédition, loin d'avoir été onéreuse à la compagnie hollandaise, la défraya amplement de toutes ses dépenses par les riches dépouilles qui furent enlevées à l'ennemi, et parmi lesquelles étaient quatre cents nègres. Barlœus relevait avec soin cette compensation consolante aux yeux d'une corporation de marchands, qui attachaient un bien plus grand intérêt à la balance, entre la perte et le gain, qu'au succès des armes hollandaises. Il est certain toutefois que la ville de San-Salvador eût succombé si les assiégeans n'eussent surpassé les assiégés en mauvaises combinaisons et en fausses mesures.

Les Portugais en firent l'aveu, et, tout en rendant grâce à la Providence, ils attribuèrent leur salut à la non-coopération des deux généraux ennemis, Artisjoski et Schoppe, que, depuis, ils redoutèrent plus que Nassau lui-même.

Dans ses lettres aux gouverneurs de la compagnie et aux états-généraux, ce prince demanda ouvertement des secours. « La guerre, la maladie et des marches » pénibles dans un pays tel que le Brésil, » voilà, dit-il, les causes de la diminution » sensible de l'armée. Quatre mille hom- » mes sont nécessaires pour les garnisons, » et toutes mes forces disponibles ne mon- » tent qu'à ce nombre. Comment pour- » rai-je reprendre l'offensive? Comment » arrêter l'ennemi s'il avance? Comment » préserver le pays des incursions et des » insurrections? Les soldats eux-mêmes ré- » clament à grands cris d'être délivrés d'un » service si dur, et j'ai besoin de toute ma » fermeté pour contenir et calmer les mé- » contens. Je demande un renfort de trois » mille six cents hommes, afin d'en avoir » sept mille sous les armes; alors seule-

» ment je pourrai remplir dignement mes
» devoirs et l'attente de la compagnie. On
» a débuté, ajoutait Nassau, par des ex-
» ploits dignes du siècle et de la nation
» hollandaise ; il faut maintenant conti-
» nuer ou déchoir. Le dez est jeté ; nous
» avons passé, non le Rubicon, mais l'O-
» céan, et il faut couronner le succès de
» l'entreprise, ou voir consommer notre
» ruine. » Passant ensuite aux calculs mercantiles, ce prince annonçait que les sucres de l'exercice courant, rendraient 600,000 florins à la compagnie, si la récolte tenait ce qu'elle promettait ; mais il fallait aussi des matelots, huit cents soldats étant obligés de faire le service à bord. Nassau conjurait la compagnie d'envoyer une flotte, non seulement pour combattre les forces navales de l'ennemi, mais encore pour transporter les produits du Brésil en Hollande.

La compagnie délibérait alors sur une question de la plus haute importance. Il s'agissait de décider si elle continuerait son monopole ou si elle ouvrirait le commerce du Brésil. On objectait contre l'innovation proposée que la compagnie per-

drait ses profits actuels, que les marchés seraient encombrés et que les objets d'Europe éprouveraient une dépréciation sensible ; que de plus les Colons iraient en foule dans une région heureuse et abondante, et qu'ils s'y verraient bientôt en état de secouer la tutelle de la mère patrie. Nassau fut consulté sur cette question d'économie politique. Il s'en était déjà occupé ; il n'ignorait pas que la guerre du Brésil entraînait la compagnie occidentale dans de grandes dépenses ; mais il pensait que la guerre serait moins onéreuse si les Etats laissaient la navigation libre ; il établit que les produits du commerce, plus généralement répandus, s'appliqueraient alors avec plus d'abondance et de justice aux frais des entreprises que nécessitait la nouvelle colonie, qui cesserait enfin d'être une charge exclusive ; et il conclut qu'il fallait ouvrir le commerce et se débarrasser du sordide monopole. Parlant ensuite en homme d'Etat, il releva l'avantage qu'il y aurait à coloniser le Brésil Hollandais, afin d'y établir la sécurité et une puissance inébranlable ; il insista aussi sur la néces-

sité d'augmenter les fortifications de la colonie, tout en diminuant les garnisons et les postes militaires. « Il faut, ajouta Maurice, ôter aux Portugais jusqu'à l'espérance de voir jamais se rétablir leur ancien gouvernement. Alors seulement ils deviendront des sujets fidèles aux Provinces-Unies. Quant aux Colons que réclament les provinces conquises, ne croyez pas qu'on se décide à traverser les mers tant que la compagnie continuera son monopole, qu'elle accaparera et absorbera tous les bénéfices particuliers, dont l'attente seule peut déterminer les aventuriers d'Europe à se transplanter dans les régions lointaines de l'Amérique du sud. Déjà les sujets Portugais et Brasiliens se plaignent amèrement des restrictions qui pèsent sur eux et des entraves prohibitives qui gènent leur industrie et leur commerce. Chaque jour ils m'adressent des remontrances motivées ; car on leur avait promis qu'ils trouveraient sous le gouvernement Hollandais les mêmes avantages dont ils jouissaient sous les lois

» portugaises, c'est-à-dire qu'ils conserveraient le droit de vendre les produits de leurs terres et de leurs propriétés sans entraves, et ainsi qu'ils le jugeraient convenable à leurs intérêts. Si cette liberté nous est ôtée, disent-ils, nous préférons nous retirer ailleurs et courir les chances de la fortune plutôt que de gémir sous un tel état de servitude. Voulez-vous assurer la propriété du Brésil Hollandais, ajoutait Nassau, envoyez des Colons, et partagez-leur ces immenses pâturages qui sont à votre disposition; donnez des terres aux vétérans, aux invalides, et les colonies du Brésil seront vos avant-postes, vos garnisons : c'est ainsi que Rome subjugua le monde. »

Cette opinion sur l'émancipation du commerce fut vivement débattue dans les conseils de Hollande; mais le sentiment de Maurice prévalut, et la compagnie occidentale ouvrit les mers du Brésil en se réservant toutefois le trafic des esclaves, des munitions de guerre et des bois de teinture. Tout commerce fut interdit aux employés supérieurs, afin qu'on ne pût

abuser du pouvoir pour faire des bénéfices illicites. La liberté des mers du Brésil ouvrit un vaste champ aux spéculations de tous les armateurs, et cette nouvelle branche d'industrie combla le pays de joie.

Nassau après avoir augmenté son influence par l'adoption d'une mesure qu'il avait suggérée, et qui devait répandre la prospérité dans les provinces conquises, mit à l'abri tous les postes que l'ennemi aurait pu attaquer. Dans l'espoir de reprendre l'offensive, il préparait une expédition pour brûler les sucreries du Reconcave, lorsque l'amiral Jol parut à la hauteur du Récif avec une flotte armée en guerre. La compagnie hollandaise s'était rappelée avec un sentiment d'envie les riches trophées de Hayne, et croyant possible de remplir ses coffres d'un butin semblable, elle avait confié ses forces navales à Jol, vieux et excellent marin, digne à tous égards de soutenir l'honneur du pavillon batave. Son arrivée suspendit l'exécution des plans de Maurice ; il ne s'agissait plus de détruire, mais de capturer. Jol mit

à la voile, animé de l'espérance d'un glorieux succès. Il rencontre les galions du Mexique, gardés par une flotte, devant l'île de Cuba ; il attaque sans hésiter les voiles espagnoles, mais ses capitaines l'abandonnent. Le vieux marin, indigné, renouvelle quatre fois l'attaque, et quatre fois il a la douleur de voir ses lâches subalternes se tenir en arrière au moment du danger, jusqu'à ce qu'enfin les galions échappent à sa poursuite. Jol demanda hautement vengeance au nom de son pays et au sien. Les coupables furent envoyés en Hollande pour y subir une enquête ; mais dans tous les pays, et surtout dans une république, des accusés trouvent mille moyens d'échapper à la justice quand ils ont des amis puissans. Les lâches officiers de Jol restèrent impunis.

La compagnie hollandaise fut inconsolable néanmoins d'avoir manqué une si riche proie; elle tourna toutes ses espérances vers le Brésil et s'appuya sur l'habileté de Nassau. Vers cette époque des émissaires du célèbre Cameram vinrent secrètement au Récif annoncer au général

hollandais que ce chef brasilien ayant été offensé par Bagnuolo était disposé à traiter séparément de la paix et à rentrer dans sa province natale. Maurice aurait volontiers acheté l'amitié d'un ennemi si actif et si terrible. Les agens brasiliens furent renvoyés avec des présens et une réponse favorable ; mais Cameram était attaché au fond du cœur à une cause qu'il avait servie si longtems avec tant de courage, et avant de recevoir la lettre de Maurice, son ressentiment s'était dissipé. Huit cents Tapayos qui avaient ressenti l'injure faite à leur général, venaient de quitter Bahia ; le moment était favorable ; mais l'occasion s'offrit en vain ; en vain Maurice réclama par des messagers répétés le renfort qu'on lui avait promis ; en vain s'écria-t-il que ce n'était ni le sort des armes ni les efforts des ennemis qui lui arrachaient la victoire, mais ses propres concitoyens. De nouvelles promesses de secours, voilà tout ce qu'il put obtenir.

Hors d'état de poursuivre ses desseins, il tourna ses regards vers l'administration intérieure des capitaineries conquises ; et

d'abord, selon l'usage du tems, il leur donna des armoiries. Une jeune fille tenant d'une main une canne à sucre, et de l'autre une glace où elle se mirait, telles furent les armes du Pernambuco; une grappe de raisin furent celles d'Itamarica, qui produit le meilleur vignoble du Brésil; trois pains de sucre furent l'emblême de Paraiba, et une autruche celui de Rio-Grande, où l'on voyait un grand nombre de ces oiseaux gigantesques. Toutes ces armoiries étaient par quartiers sur le grand sceau du sénat de Hollande, surmonté de la figure de la justice.

Peu après l'inutile expédition de Jol, les Portugais les plus riches des capitaineries conquises, furent soupçonnés d'avoir formé une conspiration dangereuse. On en arrêta plusieurs, mais sans qu'on pût acquérir aucunes preuves. Cependant sur le bruit de la prochaine arrivée d'une flotte espagnole, les prévenus sans être ni condamnés ni absous, furent ou emprisonnés, ou déportés à Bahia, ou punis par un bannissement plus éloigné.

Au commencement de l'année suivante

Artisjoski, dont le nom était célèbre au Brésil , revint au Récif avec la mission d'agir comme inspecteur secret de la conduite de Nassau, mission peu honorable et qu'il remplit avec peu d'adresse. Mais ce général ambitieux nourrissait une vieille haine contre Maurice, qu'il aurait voulu supplanter dans sa place de commandant-général du Brésil, place à laquelle il se croyait des droits. Son opposition fut si outrée et son langage si virulent qu'il devint impossible à Maurice de souffrir un pareil adversaire. Bientôt une occasion de décider quelle autorité devait prévaloir, fut offerte par Artisjoski lui-même. Il fit un mémoire rempli de plaintes et d'accusation contre ce prince, et, avant de l'envoyer aux directeurs de la compagnie à Amsterdam, il lui donna la plus grande publicité, quoique cet écrit respirât la prévention et la haine. Maurice s'adressa au conseil souverain du Récif, et répondit avec indignation, mais victorieusement, aux charges portées contre lui, charges frivoles sur des points d'étiquette militaire qu'il pouvait avoir été forcé de négliger. Le conseil, à l'unani-

mité, approuva la conduite de Nassau; en conséquence, son accusateur, découragé, abandonna le Brésil et retourna en Hollande.

Un des membres du grand conseil, qui s'embarqua en même tems pour Amsterdam, mit sous les yeux de la compagnie un compte détaillé de la situation des conquêtes du Brésil. La Hollande se trouvait alors en possession de six provinces contiguës qui s'étendaient depuis Seregipe jusqu'à Ceara. Cette dernière capitainerie avait été entièrement dévastée par Giesselin et Schoppe quand ils s'en étaient emparés. Un fort, avec quarante hommes de garnison, était son unique défense; mais on y avait quelques alliés brasiliens, et on en tirait des articles propres au commerce, que fournissaient les naturels en échange des marchandises d'Europe. Pernambuco, la plus importante des capitaineries conquises, renfermait cinq villes: Garassu, Olinda, le Récif, Bella-Pojoca et Serinhaem; on y comptait aussi plusieurs villages égaux en étendue à de petites villes.

Avant l'invasion hollandaise, on y avait vu jusqu'à cent vingt-une sucreries en activité, dont chacune formait une grande habitation, ou plutôt un village; mais trente-quatre étaient alors abandonnées. Paraiba avait souffert; mais dix-huit ateliers de sucreries y étaient encore en pleine activité, deux seulement avaient été détruits. Itamarica en comptait quatorze encore sur vingt-trois qui florissaient avant la conquête. Rio-Grande n'en avait vu originairement que deux : une était ruinée. Ainsi dans toutes les capitaineries hollandaises, cent vingt ateliers de sucreries étaient en activité, et quarante-six avaient cessé par l'effet de la guerre. Les dixièmes de leurs produits rapportaient à Pernambuco 148,000 florins, à Itamarica et à Goya 19,000, et à Paraiba 54,000. Une taxe appelée le *pensam*, sur les sucreries du Pernambuco, était cédée à Joam Fernandes Vieira, qui s'était signalé pendant la guerre pour la défense de sa province, et qui, sous le voile de la soumission, méditait d'affranchir un jour le Brésil.

Au total, les revenus du Brésil Hollandais, y compris les petits dixièmes, s'élevaient à 280,900 florins.

Le pays avait cruellement souffert de l'invasion. Des provinces entières étaient dévastées, et un grand nombre d'habitans avaient péri. Ce vide était une véritable calamité dans une contrée où la culture manquait de bras qu'on ne pouvait remplacer qu'après plusieurs années d'attente, par le cours de la nature, trop lent pour les besoins de la population. La ville du Récif prospérait seule : c'était le siége du gouvernement, le grand marché du Brésil Hollandais, la place d'armes, le principal poste militaire et naval. Les maisons y étaient entassées, et partout les Hollandais en élevaient de nouvelles. Les conquérans Bataves se flattaient qu'un jour le Récif serait une autre Tyr, et s'ils avaient pu inspirer à leurs concitoyens cet esprit entreprenant qui les animait, ce courage soutenu qui leur faisait braver tous les maux, toutes les privations, leur espoir aurait pu se réaliser. Ils demandaient à grands cris des Colons à la métropole. « En-

» voyez-nous, disaient-ils, vos artisans,
» à qui toute leur industrie peut à peine
» procurer en Europe de quoi satisfaire
» aux premiers besoins de la vie; parmi
» nous il leur serait facile de trouver l'ai-
» sance et le bonheur. Trois, quatre et jus-
» qu'à six florins par jour, tel est ici le sa-
» laire du maçon et du charpentier. Le
» travail purement mécanique qu'exige
» l'exploitation des sucreries, est payé en-
» core plus cher. Trois sortes d'hommes
» manquent au Brésil Hollandais: des ca-
» pitalistes qui spéculeraient sur les su-
» cres; des ouvriers et des employés qui
» se verraient bientôt en mesure, avec le
» fruit de leurs épargnes, de s'établir et
» de s'adonner à l'agriculture dans une
» contrée bien préférable à leur pays natal.
» Avec de tels auxiliaires le Brésil serait
» bientôt aussi florissant qu'avant la con-
» quête. »

Deux classes d'habitans peuplaient les capitaineries hollandaises: les hommes libres et les esclaves. Les Hollandais, les Portugais et les Brasiliens formaient les sujets libres. Les Portugais étaient les plus

nombreux et les plus riches. Les marchands hollandais auraient acquis des fortunes immenses s'ils n'avaient pas donné leurs marchandises à crédit, espérant faire de plus grands bénéfices. Les Juifs tenaient un rang considérable parmi les habitans libres du Brésil qui n'étaient pas au service de la compagnie. Leur commerce était encore plus étendu que celui des Portugais et des Hollandais, ce qui les avait mis en état d'acheter plusieurs moulins à sucre, et d'élever au Récif des maisons magnifiques. Plusieurs Juifs Portugais, venus de Hollande, avaient cherché un asile dans un pays où ils pouvaient parler leur langue et professer leur religion : ils exerçaient l'industrie primitive et caractéristique de leur nation, sûrs d'en recueillir le fruit sous un gouvernement libéral. Quelques Brasiliens Portugais, de la même religion, jetant le masque qu'ils avaient été si long-tems obligés de porter, se joignirent à leurs frères dans la synagogue; mais la joie et l'unanimité avec lesquelles ils célébraient leurs cérémonies excita l'horreur des catholiques et attira

même l'attention des Hollandais, qui, moins libéraux que leurs lois, prétendaient que la tolérance de Hollande ne s'étendait point au Brésil. Le grand conseil eut égard aux idées populaires qu'il partageait peut-être, et de là vint une ordonnance qui enjoignit aux Juifs de faire leurs cérémonies à huis clos.

Depuis Rio-Grande jusqu'au San-Francisco, on comptait avant la guerre près de quarante mille esclaves, en partie nègres, en partie naturels du pays, employés aux moulins à sucre. Les nègres avaient été amenés la plupart des royaumes de Congo, d'Angola et de Guinée ; mais après la conquête, ils étaient devenus plus rares et plus chers que jamais, les anciens noirs de la colonie ayant suivi de bons maîtres dans leur émigration, d'autres n'étant passé du côté des Hollandais que pour obtenir leur liberté, d'autres enfin, encore plus avisés, ayant été joindre aux *Palmarès* leurs frères devenus libres. Les plus intelligens et les plus adroits de ces nègres esclaves étaient vendus souvent 14 à 1500 écus. Les naturels de la même classe étaient des prison-

niers de guerre, pris dans le Maranham et dans le pays des Tapuyas, dont l'usage est de vendre leurs captifs comme esclaves, ou de leur donner la mort.

Tous les autres Brasiliens jouissaient des douceurs de la plus parfaite égalité sous le gouvernement de Maurice. Les peuplades des gouvernemens de Pernambuco, d'Itamarica, Paraiba, Rio-Grande et Ceara avaient suivi le parti des vainqueurs, à l'exception de quelques chefs attachés aux Portugais fugitifs, qu'ils favorisaient secrètement. On ne pouvait guère lever parmi les Brasiliens libres plus de deux mille combattans, depuis les Lagoas jusqu'à Potangi. En général, ils n'avaient point gagné au changement de maîtres. Le désir seul de se procurer les commodités et les ouvrages d'Europe pouvait les déterminer à se livrer à un travail régulier ; mais les nègres étant devenus plus rares, on exigeait encore plus de travail dans les ateliers. Du reste, le Brasilien ne louait jamais ses bras que pour un tems limité, pour vingt jours, par exemple. Un inspecteur hollandais résidait dans chaque village

pour surveiller les travaux, pour veiller en même tems à ce que les ouvriers fussent exactement payés. Avant même l'expiration de leur engagement, les sauvages exigeaient leur salaire, crainte de ne rien avoir, et quand ils étaient payés, ils laissaient là souvent le travail, quoique non encore terminé; souvent même ils prenaient la fuite pour se soustraire à toute espèce d'assujettissement. Quelques missionnaires hollandais s'efforçaient de leur inspirer la croyance luthérienne, mais ces conversions n'obtenaient que peu de succès. La théologie de Luther ne pouvait suppléer aux cérémonies du catholicisme, qui attachent et captivent le peuple.

La force militaire des Hollandais au Brésil s'élevait seulement à six mille cent quatre-vingts hommes, auxquels on croyait pouvoir ajouter mille Indiens auxiliaires, et même cette force médiocre était-elle nécessaire pour les garnisons, sans qu'on pût en rien distraire pour l'offensive, ni même pour garantir les pays des incursions, des maraudeurs et des partisans Portugais. Sous tout autre ministre qu'Olivarès, la

cour de Madrid eut chassé en une seule campagne les Hollandais du Brésil. Le conseiller du Récif avouait dans son mémoire que la compagnie occidentale devait bien plus à la négligence de l'ennemi qu'à ses propres forces, le maintien de sa domination au Brésil. A peine le soldat y était-il vêtu et nourri : souvent il fallait à une si faible armée des supplémens de vivres tirés des magasins de la Hollande. Les provisions étaient si rares, la culture du sucre occupant tous les bras disponibles, que les naturels eurent ordre d'approvisionner les marchés du Récif sous peine de mort, décret qui ne pouvait manquer d'aggraver le mal qu'il était destiné à pallier. Tous les propriétaires se virent contraints, par des lois pénales, de cultiver une grande partie de leurs terres en manioc; on dressa des listes de cultivateurs, et des officiers se transportèrent sur les lieux pour s'assurer si on obéissait à l'édit. La quotité des produits exigibles fut déterminée, et deux fois par semaine les magistrats taxèrent les vivres.

Tel était à peu près l'établissement colo-

nial que Nassau s'était chargé de soutenir, de défendre et d'améliorer. Forcé de céder à la fortune des armes, qui s'était momentanément déclarée contre lui, ce prince semblait s'occuper exclusivement de l'administration des provinces qu'il avait soumises ; mais on devait croire que la conquête de Bahia tentait encore son ambition, autant qu'elle intéressait la gloire et les succès des Provinces-Unies. Tout annonçait en effet que Nassau méditait de nouvelles attaques contre la capitale du Brésil. On ne doutait pas à Madrid que les premiers efforts des armes hollandaises ne se dirigeassent vers ce but important. Il fallait de prompts secours, mais la politique d'Olivarès s'y opposait. « L'Espagne, » disait-il, n'est point en état d'envoyer » ses armées en Amérique, lorsqu'elle a » elle-même à combattre des ennemis formidables dans ses possessions d'Europe ; » c'est la Lombardie, c'est le sceptre de » l'Italie qu'il faut conserver. »

Quelques avantages ayant été remportés en Europe par les troupes espagnoles, les Portugais en prirent occasion de renouve-

ler leurs instances et leurs plaintes. Organe de leur juste indignation, un ministre zélé, incorruptible, peignit avec force à *Philippe IV* l'extrémité à laquelle se trouvaient réduites les colonies de l'Amérique et de l'Inde ; la détresse particulière du Brésil, presque entièrement envahi, l'oppression sous laquelle gémissait le Portugal, épuisé par des subsides énormes qui n'étaient jamais appliqués à ses besoins ; la révoltante partialité du comte-duc, le système destructeur qu'il avait juré d'appesantir sur le Portugal ; le danger que courait l'Espagne elle-même en aliénant des peuples qu'elle avait pour ainsi dire identifiés avec elle ; les projets menaçans des Provinces-Unies pour consommer la conquête du Brésil ; enfin la nécessité absolue de sauver sa capitale, en y employant un général de la nation à la tête d'une expédition imposante.

Philippe entendait pour la première fois l'accent de la vérité, et il osa donner à son favori l'ordre formel d'équiper une armée navale pour garantir le Brésil. Olivarès vit alors que le roi, mieux informé, pour-

rait détruire enfin un système qu'il n'avait protégé que pour ne l'avoir pas approfondi; aussi quels que fussent ses propres sentimens, il applaudit en apparence aux intentions du monarque; et vers la fin de 1638 un armement considérable mit à la voile de Lisbonne, sous le commandement de Francisco Mascharenas, comte de Torre, nommé gouverneur-général du Brésil.

La destinée de cette importante expédition ne répondit point à la confiance qu'inspiraient le rang, la valeur et l'expérience du général qui la commandait. Jamais armement n'éprouva un plus triste sort; il dut son premier malheur à Miguel de Vasconcellos, ce ministre Portugais si dévoué à l'Espagne, et dont on devait prendre bientôt une vengeance si exemplaire. Voulant se faire à la cour un mérite de son zèle et de son activité, Vasconcellos insista pour que la flotte portugaise n'attendît point dans le port de Lisbonne l'escadre espagnole, afin qu'on pût voir avec quelle promptitude elle venait d'être équipée; il lui donna pour rendez-vous le cap Verd, où elle devait opérer sa jonction avec la

division navale de Cadix ; mais, enchaînée dans une longue attente, elle fut bientôt en proie à une mortalité terrible causée par l'intempérie du climat, qui fit périr un tiers des équipages. Plus de mille personnes succombèrent, parmi lesquelles on eut surtout à regretter Francisco Mello de Castro, à qui devait appartenir au Brésil le commandement immédiat de l'armée de terre. Cependant la flotte réunie gagna les mers du Brésil et parut à la hauteur du Récif, place dont elle aurait pu s'emparer par un débarquement et par un siége ; mais le commandant en chef voyant tous ses vaisseaux encombrés de malades, se réfugia à Bahia, comme dans un lazareth, tant pour rétablir ses troupes que pour se ravitailler. Une année entière s'écoula avant qu'il pût remettre à la voile.

Peu après son arrivée à San-Salvador, il chargea André Vidal de Negreiros, officier intelligent et actif, de se diriger avec les troupes légères qui connaissaient mieux le pays vers les provinces conquises, afin d'y porter l'alarme et la dévastation. Vidal devait d'abord diviser ses troupes en pe-

tits détachemens pour qu'elles pussent trouver plus aisément des vivres en route; il devait chercher à tromper l'ennemi par toutes sortes de ruses, lui faire beaucoup de mal, et se présenter à une époque déterminée à la vue de la mer, sur la côte du Pernambuco, pour favoriser le débarquement et se joindre au reste des troupes expéditionnaires. Les soldats de Vidal remplirent ponctuellement leur mission dévastatrice. Arrivés au tems marqué sur la côte, et apercevant la flotte portugaise, ils mirent le feu aux cannes à sucre et aux plantations au-dessous du Récif, afin de distraire l'attention de l'ennemi. Mais un si long délai avait donné à Nassau le tems de se prémunir contre le danger d'une surprise. Il avait rallié ses meilleurs vaisseaux qui, divisés alors en petites escadres, croisaient sur la côte et surveillaient la haute mer. Toutes ces voiles s'étant réunies à l'approche de l'armement de Lisbonne, Nassau ordonna à son amiral d'aller combattre la flotte portugaise. Ainsi au lieu d'un débarquement auquel s'attendaient Vidal et ses soldats, ils eurent la mortifi-

cation de voir une action navale, qui préluda pour ainsi dire à l'anéantissement de cette grande expédition, sur laquelle les Portugais avaient fondé leurs espérances. Le premier combat eut lieu entre Itamarica et Goyana, le 12 janvier 1640. L'amiral hollandais fut tué, et cependant il n'y eut des deux côtés que peu de perte sans avantage marqué. Le lendemain la bataille recommença entre Goyana et Cabo-Branco; une troisième eut lieu le jour suivant près de Paraiba, et le 17 une quatrième et dernière action navale s'engagea près de Potangi. Les vents et les courans entraînèrent ainsi, chaque jour, l'armement portugais au-delà de sa destination, et cette puissante flotte de quatre-vingt-sept voiles, portant deux mille quatre cents pièces de canon, fut constamment tenue en échec par une flotte très-inférieure. Cependant sous le rapport du combat elle avait eu l'avantage dans chaque action, mais aucune de ses manœuvres ne réussit et tous ses desseins échouèrent. Deux mille soldats avaient été destinés au débarquement; ils devaient se réunir sur la côte à des

chefs qui connaissaient les routes les plus secrètes du Pernambuco. Mais comment débarquer sur une plage gardée avec tant de vigilance ? C'était d'ailleurs la saison des tempêtes, et des coups de vent répétés s'opposaient à toute tentative de cette nature ; cependant le comte Bagnuolo avait essayé d'aborder partiellement, et il avait réussi. A son exemple, l'armée expéditionnaire commandée par Barbalho, réduite à mille trois cents hommes par les maladies et par les pertes qu'on venait d'essuyer, se détacha de la flotte au moyen de petites embarcations, et débarqua enfin au port du Torreau, à quatorze lieues de Rio-Grande ; elle débarqua dans une contrée ennemie, sans autre provision que la ration de chaque soldat pour deux jours. Ces troupes ne furent sauvées que par leur jonction avec celles de Cameram et d'Henriquez-Diaz.

Le débarquement opéré, le comte de Torre, éloigné du Brésil par des coups de vent du sud-est, n'ayant plus aucune espérance de rentrer à Bahia, erra dans les mers occidentales, et ne regagna qu'avec

peine, désemparé par les ouragans, le port de Lisbonne, où une étroite prison, dans le fort Saint-Julien, devint le prix de ses services infructueux. Il gémit ainsi dans les fers sans être jugé ; il y gémit jusqu'à ce qu'un autre souverain, plus juste à son égard, lui eût fait oublier ses malheurs en lui offrant l'occasion de mieux servir son pays.

Ainsi, sans avoir remporté d'avantages décisifs, les Hollandais du Brésil, secondés par les vents, avaient réussi à écarter une expédition formidable, et leur flotte, après avoir garanti leur principal établissement, était rentrée au Récif sans aucune perte sensible, et avec tous les avantages d'une victoire.

Nassau à l'ouverture de la campagne ne s'était pas proposé d'autre but ; il n'avait pas conçu de plus hautes espérances. Il ordonna des réjouissances publiques pour un succès qui aurait pu être plus glorieux sans être plus réel. En effet, plusieurs capitaines de vaisseau n'avaient pas fait leur devoir ; on les mit en jugement, et l'un d'eux fut puni de mort.

Les Portugais, dans l'abattement, tremblèrent de nouveau pour la capitale du Brésil, et jugèrent que tous les moyens de défense devaient se porter sur ce point. Vidal et ses troupes légères avaient suivi la flotte catholique le long de la côte; s'apercevant bientôt de l'inutilité de ce mouvement, il ne leur resta plus qu'à reprendre la route marquée par leurs dévastations. Telle était leur résolution désespérée lorsqu'ils furent joints par les mille trois cents hommes de la division de Barbalho, comme ils l'avaient déjà été par les régimens de Cameram et de Diaz. Ces quatre chefs réunis jurèrent de faire face au danger et de sauver la capitale. Ils en étaient éloignés de trois cents lieues; mais ne songeant qu'à sa conservation, ils formèrent le hardi projet de franchir cet espace immense non comme des soldats fugitifs, mais en portant à l'ennemi des coups sensibles. Ils exécutèrent ce dessein avec un courage et une persévérance qui place leur marche pénible au rang des plus glorieux faits d'armes de cette guerre.

Ils surprirent sur leur passage les quar-

tiers ennemis et ravagèrent plusieurs possessions hollandaises ; ils firent prisonnier le gouverneur de Rio-Grande, et passèrent au fil de l'épée toute la garnison de Goyana. Quand l'armée du Récif sortait pour les aller combattre, ils s'enfonçaient dans des solitudes ou dans des forêts dont ils connaissaient tous les détours et toutes les issues. Plusieurs habitans du Pernambuco, victimes d'une soumission qui les rendait suspects à leurs compatriotes, sans les exempter de l'oppression des conquérans, saisirent une occasion si favorable pour s'y soustraire, et bravant les plus grands périls, se réunirent aux troupes portugaises.

Appelées à lutter à la fois contre tous les dangers, contre tous les besoins, elles montrèrent une patience et un courage qui semblaient au-dessus de l'humanité. Après avoir traversé des forêts jusqu'alors inaccessibles, après avoir passé à la nage des fleuves qui n'avaient jamais été franchis, après avoir repoussé de violentes attaques de sauvages qui se croyaient menacés dans leurs retraites, après avoir résisté au tourment de la soif et de la faim,

ces soldats téméraires parvinrent au terme de leur course glorieuse, accablés de fatigue sans doute, mais sans avoir éprouvé de grandes pertes.

Pendant leur marche, Nassau, qui frémissait du repos de ses armes, avait invoqué de nouveau le droit sanguinaire des représailles. Deux mille Tapuyas accoururent de l'intérieur de Rio-Grande pour offrir leur alliance aux Hollandais. Maurice les reçut avec joie. A peine le traité eut-il été conclu, que ces sauvages tombèrent sur douze malheureux Colons Portugais, et les massacrèrent, comme pour donner une preuve de ce qu'on pouvait attendre de leur fidélité. Toutefois, on relégua, par mesure de précaution, leurs femmes et leurs enfans dans l'île d'Itamarica, comme otages, pendant que ces barbares auxiliaires marchaient contre le Reconcave pour le dévaster de nouveau. Tel était en effet le dessein de Maurice. L'amiral Jol y porta le fer et le feu, tandis que ces lieux voisins de San-Salvador, dépourvus de leur principale force, ne pouvaient opposer aucune résistence. Jol, secondé

par les Tapuyas, remplit ses instructions avec une exactitude effrayante. Tous les ateliers, toutes les sucreries de cette vaste baie, alors l'une des plus prospères de l'Amérique, furent incendiés. Nassau par ce système de destruction espérait diminuer les revenus de la capitale du Brésil, et la fatiguer tellement qu'il lui serait plus facile enfin de la soumettre à ses armes; mais Vidal et Barbalho, Cameram et Diaz reparurent bientôt sous ses murailles, et les craintes des Portugais se dissipèrent : San-Salvador n'eut plus à gémir que de la dévastation des campagnes qui bordent et enrichissent ses rivages.

LIVRE XXXII.

Don Jorge Mascharenas, *marquis de Montalvan, arrive au Brésil en qualité de vice-roi. — Révolution à Lisbonne. — La maison de Bragance monte sur le trône de Portugal. — Jean IV est partout reconnu. — Le Brésil rentre sous la domination portugaise. — Déposition du vice-roi. Il est arrêté et envoyé prisonnier à Lisbonne. — Trève entre le Portugal et la Hollande. — Maurice de Nassau envahit San-Christoval de Seregippe et l'île de Maranham, au mépris de la trève. — Il fait bâtir un palais et une ville près du Récif. — Vues ambitieuses de la maison d'Orange. — Les Etats-Généraux entrent en défiance. — Maurice de Nassau est rappelé. — Il remet le gouvernement de la colonie au grand conseil du Récif. — Situation du Brésil hollandais à cette époque.*

1639 — 1643.

Ce fut dans cet état de désolation que don Jorge Mascharenas, marquis de Montalvan, trouva le Reconcave; il arrivait de Lisbonne

avec le titre de vice-roi. Touché des maux qu'avaient éprouvés les habitans de la côte, il voulut en prévenir le retour en multipliant les fortifications et tous les moyens défensifs. Il crut aussi qu'un changement de système politique à l'égard des ennemis adoucirait les calamités d'une guerre dévastatrice et acharnée qui fatiguait et épuisait les deux partis. Des négociations s'ouvrirent pour y mettre un terme, sans qu'on puisse assigner qui d'abord fit les premières démarches. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une égale sincérité n'animait pas les deux puissances belligérantes. Le peu de succès du dernier armement avait dû convaincre le vice-roi que la cour de Madrid ne tenterait pas un nouvel effort pour recouvrer les provinces envahies. Sûr d'ailleurs que les Hollandais n'estimaient l'importance de leurs conquêtes que d'après la dernière balance de leurs comptes annuels, il crut plus essentiel de ruiner leur commerce que de les battre. Dans cette persuasion, il eut recours à un artifice deshonorant; car tandis qu'il suivait les négociations ouvertes pour mettre

un terme à la guerre de dévastation et de pillage, il donnait l'ordre formel à Henriquez-Diaz et à Paulo Dacunha d'aller ravager les possessions hollandaises avec un régiment de nègres et quelques troupes légères. Rien n'égale l'horreur des excès que commirent les soldats africains. Divisés en petits détachemens, ils fondirent à l'improviste sur les habitations des Hollandais; la ruine et l'incendie suivaient partout leurs pas. A peine furent-ils en marche que le vice-roi adressa au conseil suprême du Récif et à Nassau une note officielle portant qu'un certain nombre de ses soldats venaient de déserter pour échapper au châtiment qu'avait mérité leur indiscipline; que peut-être chercheraient-ils à gagner l'Europe par la protection de Leurs Excellences; qu'il était même probable que dans leur marche ils commettraient de grands excès. Il demandait, s'il en était ainsi, qu'une punition sévère fît justice de ces transfuges. Montalvan hasarda ce mensonge, indigne de ses hautes fonctions, dans la pleine confiance que les hommes qu'il désavouait en les flétrissant, ne

seraient ni pris, ni trahis, et qu'à la faveur de leurs connaissances locales ils rentreraient au camp royal de Bahia : sa conjecture était fondée. Ces hardis maraudeurs ou plutôt ces brigands incendiaires, après avoir fixé d'avance les limites de leurs dévastations et leurs points de ralliement, se retirèrent en toute sûreté dans leurs quartiers respectifs, transportés de joie d'avoir mis tout à feu et à sang dans le Pernambuco.

Telle était la situation du Brésil, lorsque le 1er décembre 1640 Lisbonne vit éclater dans son sein la révolution qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal, son légitime héritage. Des écrivains superficiels ont regardé cet événement mémorable comme l'œuvre de la politique de Richelieu, si ardent à affaiblir la puissance de la maison d'Autriche qui régnait alors sur les Espagnes. Mais les causes naturelles et immédiates de la révolution de Bragance se trouvent dans le sentiment de l'oppression sous laquelle gémissait depuis longtems les Portugais ; dans la haine qu'ils avaient vouée à Olivarès et à ses créatu-

res, qui chaque jour ajoutaient à la pesanteur du joug imposé à une nation fière de son ancienne indépendance. Issu en ligne directe des premiers rois de Portugal, distingué par des qualités aimables, par un cœur bienveillant, le duc de Bragance était devenu l'objet des vœux d'un peuple aigri par les injustices et les vexations dont ses nouveaux maîtres n'avaient pas craint de l'accabler. Tous les esprits étaient disposés à la révolte ; la noblesse regrettait les distinctions honorables qu'elle avait jadis sous ses rois ; les banquiers et les négocians gémissaient sur leur ruine méditée et presque opérée par le transport à Cadix du commerce des Indes ; le clergé déplorait la violation de ses antiques immunités et de ses plus précieux priviléges. Il ne manquait plus au peuple que des chefs pour le guider dans son explosion. Pinto-Robeiro, secrétaire du duc de Bragance, don Miguel d'Almeida et l'archevêque de Lisbonne n'eurent qu'à se montrer pour entraîner la capitale. La révolution fut complète ; elle fut scellée du sang du ministre d'état Vasconcellos, créature

d'Olivarès, que le peuple immola à sa vengeance, pour le punir d'être devenu l'odieux tyran de ses compatriotes. A peine Vasconcellos eut-il été frappé du coup mortel qu'un cri unanime s'éleva : *Vive don Juan, roi de Portugal !*

Le Portugal et les Algarves ayant donné l'exemple d'un dévouement sans bornes au nouveau souverain, bientôt les possessions les plus éloignées de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie, s'empressèrent de les imiter. Les îles de Madère et des Açores, les places de Tanger et de Larache, les royaumes de Congo et d'Angola, l'Ethiopie, la Guinée, l'Inde, et l'opulente ville de Macao, située aux confins de la Chine, proclamèrent Jean IV. Le Brésil surtout se distingua par l'adhésion la plus franche et la plus animée. Les trois provinces de Bahia, de Rio-Janeiro et de Maranham, étaient libres, ainsi que leurs vastes dépendances, du joug que les armes hollandaises appesantissaient sur le reste de la colonie, et le nouveau roi sentit combien il était important de s'assurer l'obéissance de ses sujets de l'Amérique Portugaise. Il

écrivit de sa main, dans les termes les plus énergiques et les plus flatteurs, au vice-roi, marquis de Montalvan, pour l'engager à reconnaître son autorité. Une caravelle fut à l'instant dépêchée de Lisbonne à Bahia avec la lettre royale. Le capitaine débarqua seul et remit lui-même sa dépêche au vice-roi. Ce seigneur ne résista point une minute à l'impulsion d'une révolution nationale; mais, guidé par la prudence, il prit sur-le-champ des mesures pour empêcher toute communication avec les vaisseaux en rade; puis faisant mettre sous les armes deux régimens portugais chargés de désarmer les troupes espagnoles qui faisaient partie de la garnison, il rassembla en même tems dans une salle de son palais toutes les autorités, les chefs des ordres religieux, les principales personnes de la ville, et il leur notifia l'avènement de Jean IV, en les invitant d'une manière expresse à énoncer librement leur opinion sur ce grand événement. Au moment même le maréchal-de-camp don Juan Mandès de Vasconcellos, qui se distingua depuis comme un des meilleurs gé-

néraux du Portugal, prévint toute délibération en prononçant à haute voix ces paroles véhémentes : « Celui qui ne sacrifiera » pas sa vie à la défense du nouveau mo» narque n'est pas digne de porter le nom » de Portugais. » Une acclamation générale répondit à cette rapide apostrophe, et un serment unanime fut prêté entre les mains du vice-roi, qui, saisissant aussitôt l'étendard de Portugal, sortit de son palais accompagné des autorités, des principaux habitans, et précédé d'un héraut d'armes chargé d'annoncer au peuple que le ciel venait enfin de combler ses vœux en lui donnant un souverain du sang Portugais. Jean IV fut à l'instant proclamé dans toute la ville, aux acclamations générales des habitans et des troupes rangées en bataille sur la grande place de San-Salvador. Les temples retentirent sur-le-champ d'hymnes solennelles et d'actions de grâce. Les mêmes acclamations furent répétées dans toutes les capitaineries du Brésil, surtout dans la grande province de Maranham et à Rio-Janeiro où commandait Salvador Correa, déjà particulièrement dévoué à la maison

de Bragance. Les provinces soumises aux Hollandais offrirent le concours de la même allégresse. Le vice-roi avait notifié la nouvelle de cette importante révolution à Maurice de Nassau, et il la lui avait présentée comme un événement qui changeait la politique du Portugal, rendait cette puissance ennemie de l'Espagne, et devait par conséquent rapprocher par un traité de paix les deux puissances belligérantes. Maurice, loin de blâmer l'essor et le témoignage de la joie publique, ordonna des salves d'artillerie dans tous les forts du Pernambuco, et des fêtes furent célébrées pendant plusieurs jours au Récif, à l'imitation de ce qui se passait à San-Salvador. Maurice, lui-même, affecta de figurer dans les tournois qui en firent partie, et ce fut dans une de ces fêtes qu'il ordonna à deux Tapuyas d'attaquer et de combattre un torreau sauvage, ce qu'ils firent aussitôt. Ils le fatiguèrent long-tems à coups de flèches; puis l'un des Tapuyas, sautant avec dextérité sur le dos de l'animal furieux, le prit par les cornes, le renversa, et, secondé par son camarade, réussit

à l'assommer. Les deux champions sauvages firent rôtir immédiatement leur proie et se régalèrent de sa chair avec tous les autres Tapuyas qui avaient assisté à cette lutte.

Mais ces fêtes ordonnées par Maurice ne lui étaient inspirées que par une politique de circonstance, car ce prince ne pouvait guère se méprendre sur les conséquences d'un événement qui présageait la ruine de ses espérances ambitieuses.

L'assentiment unanime des Portugais décélait une véritable révolution morale qui tendait à l'unité et à l'intégrité de leur monarchie. Le vice-roi Montalvan s'était empressé d'envoyer son fils don Fernand à Lisbonne, pour y porter le témoignage de son obéissance et de l'adhésion de tout le Brésil. Malheureusement pour lui, ses deux autres fils Pedro et Jeronimo, préférant la loyauté au patriotisme, s'étaient enfuis à Madrid comme pour protester contre la révolution de Bragance ; cette démarche imprudente ne manqua pas d'éveiller les soupçons sur la fidélité du père. Le roi chargea aussitôt François Vilhena,

jésuite très-accrédité, de porter l'ordre à San-Salvador de déposer le vice-roi dans le cas où sa conduite ne serait pas irréprochable, et de le remplacer dans le gouvernement par le maréchal-de-camp Luiz de Barbalho, par Laurenzo Correa de Britto, et par Pedro de Silva, évêque de cette capitale. Le jésuite, à son arrivée, eut le tort inexcusable de communiquer ses instructions aux trois régens désignés par le monarque, et ces trois hommes, quoique la conduite du vice-roi eût été celle d'un vrai Portugais, n'eurent pas la vertu de résister à la tentation du pouvoir. A peine eurent-ils connaissance de l'ordre du roi, que sans s'arrêter à ses dispositions conditionnelles, ils exigèrent que la destitution du vice-roi fût prononcée. Vilhena aggravant son imprudence par une faiblesse, Montalvan fut dépouillé de l'autorité par trois ambitieux jaloux de gouverner la colonie. Ils ne s'arrêtèrent point à une si révoltante injustice; il chassèrent le vice-roi de son palais; ils l'arrachèrent du collége des Jésuites devenu son asile; enfin, ils le firent charger de fers et conduire à bord d'une caravelle

pour être transféré en Portugal. L'infortune dans toute sa rigueur sembla s'attacher au malheureux Montalvan : il n'était point encore sorti de la baie, lorsqu'un vaisseau arriva sous pavillon espagnol. On le captura aussitôt, et l'on trouva à bord des lettres pour le vice-roi, quelques-unes du roi d'Espagne, d'autres de ses fils fugitifs, qui le pressaient de persister dans ce qu'ils appelaient son devoir. On envoya ces lettres en Portugal avec le prisonnier, comme si elles eussent été des preuves de trahison ; et outre l'ignominie et l'injustice du traitement qu'il venait d'éprouver, Montalvan eut à gémir sur la conduite de ses fils et sur l'emprisonnement de sa femme, qui en avait été la suite et dont on l'informa pendant son triste voyage : il fut le terme de ses malheurs. Avant son retour à Lisbonne, son fils Fernand avait déjà détruit l'effet des impressions calomnieuses dont son père était la victime, et à son arrivée le monarque vengea Montalvan par l'accueil le plus gracieux, et en l'élevant à de nouvelles dignités.

Jean IV était déjà reconnu par la plupart des gouvernemens de l'Europe ; la France, l'Angleterre et la Suède avaient accueilli ses ambassadeurs. La cour de Rome et celle de Copenhague n'étaient plus arrêtées que par de légers obstacles ; mais c'était surtout auprès des Etats de Hollande que les négociations avaient dû paraître délicates et difficiles. Tristan de Mendoza en était chargé. Sa première demande, au nom de son souverain, avait eu pour objet l'évacuation du Brésil et la restitution de toutes les places conquises sur le Portugal dans les deux Indes. Malgré la satisfaction apparente qu'avaient d'abord manifestée les Etats-généraux à la première communication officielle que leur avait faite Mendoza, il n'était nullement probable que la république de Hollande consentît à d'aussi prompts sacrifices. Une trève de dix ans fut cependant conclue, mais uniquement pour éluder au préjudice du Portugal les propositions franches dont le cabinet de Lisbonne s'était flatté d'obtenir le fruit. Cette stipulation temporaire devint d'autant plus illusoire qu'il

fut convenu en Hollande de ne la publier par-delà les mers qu'après le délai d'un an, à partir du jour de la signature en Europe. Nassau reçut en conséquence au Brésil l'ordre de presser ses expéditions avec plus de vigueur que jamais.

La situation de l'Europe avait cependant changé de face. Le Portugal, restauré et indépendant, devait désormais soutenir avec avantage, contre l'Espagne humiliée, l'importance de ses intérêts et la légitimité de sa cause. Ses armes et son influence acquéraient chaque jour en Europe un nouveau degré de considération politique. Nous allons voir quels furent au Brésil les effets de ce changement mémorable.

Nassau s'empressa de profiter du délai de la publication de la trêve pour enlever aux Portugais les premiers avantages de cet heureux rapprochement. Tandis que ce prince obtenait des nouveaux gouverneurs de Bahia, dont l'impéritie se décelait assez, l'évacuation des campagnes du Pernambuco, où les troupes portugaises, d'après les ordres du vice-roi Montalvan, n'avaient cessé de faire des incursions, il méditait

l'attaque de San-Christoval, capitale de la province de Seregippe, située à soixante-dix lieues du Récif. Ce fut à l'ombre de la trève que, profitant de la sécurité des Portugais, il réussit sans peine à envahir cette possession. Une escadre paraît tout à coup à la vue de San-Christoval, et le commandant hollandais, loin d'annoncer des dispositions hostiles, se présente en ami; mais bientôt il se démasque, livre tout au pillage et construit un fort pour contenir les habitans. Maurice ne borne pas là ses entreprises.

Jean Cornelissen, capitaine de ses gardes, fait voile avec treize vaisseaux et des troupes à bord vers l'île de Maranham, dont Maurice connaissait toute l'importance. Bento-Miguel Parentès commandait alors à San-Luiz, plus occupé de ses intérêts particuliers que de la défense de l'île, dont le fort n'était gardé que par une soixantaine de soldats mal armés et sans expérience. Cornelissen met en usage le même artifice qui venait de réussir auprès de l'inepte commandant de San-Christoval. Parentès n'examina pas davantage la sin-

cérité des motifs qu'alléguait ce commandant Batave, pour obtenir de débarquer librement. « Vous n'ignorez pas, dit-il » au gouverneur, qu'une trève vient d'être conclue entre le Portugal et la république de Hollande, ainsi vous ne voyez » devant vous qu'un ami empressé de se » réjouir des heureux effets d'un tel rapprochement; qu'un officier pénétré de ses » devoirs, et qui ne demande qu'à mettre » à terre une partie de ses soldats souffrans, fatigués et dénués de secours; ils » ne demandent que des vivres, une nourriture saine, et d'ailleurs mon intention » est de tout payer au comptant. Ces secours pressans je les réclame au nom de » la trève qui vient de réconcilier les deux » nations, et je vous avouerai même qu'il » est urgent de me les accorder afin d'éviter que mes équipages dans leur détresse » ne commettent ici malgré moi, et à mon » insu, des dégâts et des excès qu'il me » serait impossible d'arrêter ou de prévenir ». Parentès, qui craint surtout pour ses propriétés, laisse effectuer le débarque-

ment, et Cornelissen, introduit sur cette apparence de bonne foi, s'assure du dénuement de la place; il ne rougit pas d'en ordonner immédiatement l'occupation et le pillage : les armes de Portugal sont remplacées par celles des Provinces-Unies, et les habitans sont contraints de prêter serment de fidélité à la république de Hollande. A peine les soldats de la garnison obtiennent-ils la permission de s'embarquer ; et Parentès, victime de son imprudence et de son avarice, est conduit prisonnier au Récif, où, accablé de douleur et de misère, il rend bientôt le dernier soupir sans que Nassau désavoue même une conduite si déloyale.

Ce prince tourna également ses vues vers les possessions portugaises d'Afrique, et ses escadres équipées au Brésil firent dans le royaume d'Angola et dans la Guinée des conquêtes importantes. Vivement irrité de ces infractions, Jean IV eut la douleur de ne pouvoir ni les arrêter ni en tirer vengeance. La guerre d'Europe l'occupait uniquement; il fallait repousser les armées espagnoles qui menaçaient le cœur

de son royaume; la politique lui faisait un devoir de cacher son ressentiment et de temporiser.

Déterminé cependant par des considérations qui devenaient tous les jours plus puissantes, éclairé d'ailleurs sur l'insuffisance et l'impéritie des gouverneurs provisoires de Bahia, il nomma au gouvernement général du Brésil Antonio Tellès de Silva, qui se rendit au commencement de 1642 à sa destination.

Ses instructions particulières portaient de maintenir la trève à tout prix. Mais Tellès trouva les esprits aigris contre Nassau, dont la mauvaise foi démentait ouvertement la modération qu'il avait d'abord affectée. On apprit bientôt à Bahia, par un vaisseau échappé aux Hollandais, que Maurice n'était pas plus disposé sur mer que sur terre à respecter l'armistice. Le premier mouvement de Tellès, naturellement bouillant et prompt, fut de diriger des troupes sur le Pernambuco; mais retenu par les ordres du souverain, il se contenta de reprocher à Nassau, par écrit, et dans

les termes les plus énergiques, la violation d'un traité dont les clauses ne devaient pas moins enchaîner les armes de la Hollande que celles du Portugal. Nassau, dans sa réponse, allégua qu'il avait ignoré la suspension d'armes, et il ne pouvait se dessaisir de ses nouvelles conquêtes qu'après y avoir été autorisé par les Etats-Généraux; que du reste il ne refuserait pas, quand ses instructions le lui permettraient, de donner entière satisfaction à la cour de Lisbonne. Tellès s'attendait à cette réponse évasive; mais en insistant sur l'objet de sa réclamation, il s'était préparé les moyens de concilier désormais les intérêts de son pays, et de repousser dignement les offenses faites à la couronne, avec les directions pacifiques dont il n'avait osé s'écarter.

Le roi de Portugal ne négligea rien de son côté pour consolider la trève; mais ce fut en vain qu'il réclama auprès des Etats-Généraux la restitution des conquêtes postérieures au traité; la Hollande s'y refusa constamment. Jean IV donna le noble exemple du désintéressement et de la loyauté, il

dédaigna de s'emparer d'une flotte Hollandaise qui s'était réfugiée dans le port de Lisbonne.

Cependant à l'arrivée au Récif du commissaire Hollandais, Vander-Burg, la trève avait été enfin proclamée dans toutes les capitaineries Hollandaises, et de part et d'autre les hostilités avaient cessé. La paix étant le meilleur soutien du commerce, Maurice jugea qu'il fallait employer cet heureux intervalle à faire fleurir la colonie. Pour remplir des vues aussi sages, il donna tous les encouragemens possibles à l'agriculture. On releva partout les moulins à sucre en ruine, et les planteurs travaillèrent avec tant d'activité et d'émulation que la compagnie hollandaise emprunta de grosses sommes, dans la seule espérance du gain que devait procurer l'industrie et le commerce du Brésil. On fit de bonnes lois et des réglemens utiles qui tendaient à l'accroissement des revenus publics. La colonie prospéra ; les produits du sol et de l'industrie furent vendus en plus grande quantité et plus avantageusement qu'avant l'armistice. On mit des capitaux

considérables dans la circulation, et le crédit augmenta à tel point que les marchands et les facteurs donnèrent la préférence aux ventes à terme sur celles dont le paiement était offert en totalité.

Les revenus de la compagnie parvinrent à un si haut degré de prospérité pendant les exercices de 1640 et de 1641, qu'elle se livra avec ses propres fonds aux spéculations des sucres, dont elle fit des envois immenses en Hollande. Les habitans du Brésil Hollandais vécurent dans une heureuse abondance et même dans le luxe ; les dettes furent regardées comme des effets assurés, et toute la colonie se trouva dans l'état le plus florissant.

Séduit par ces éclairs de splendeur, Maurice de Nassau jeta les fondemens d'un palais et d'une ville, comme s'il eût agi pour une nation dont les vues eussent été aussi grandes et aussi libérales que les siennes.

La construction du palais avait précédé la publication de la trève ; voici qu'elle en fut l'origine. Au sud du Récif, entre les rivières de Capiveribi et de Biberibi, était située l'île d'Antonio Vaez, ainsi nommée

de son premier possesseur européen. Son contour du côté de l'est était d'environ une demi-lieue. On considérait alors ce poste comme très-important dans le cas où le Récif aurait été menacé d'un siége. Maurice insista auprès du grand conseil pour qu'on y élevât des fortifications ; mais le danger paraissait éloigné et la dépense était immédiate. Les membres du grand conseil refusèrent d'adhérer au plan de Maurice. Alors ce prince résolut de faire des plantations dans l'île, attendu que des bois couvriraient le Récif si l'ennemi tentait de s'emparer de la portion qui s'élevait derrière le Capiveribi. Le projet de Maurice reçut bientôt son exécution ; il fit d'abord planter un jardin pour lui-même. Le terrain était là d'une surface assez plane, et il se trouvait assez près de l'eau pour plaire à un Hollandais ; mais la méthode qu'employa Maurice pour créer son habitation champêtre, ressemblait à la magnificence des rois barbares. Au grand étonnement de tous ceux qui virent ces travaux, il transplanta dans l'île sept cents cocotiers en pleine grosseur : on niait uni-

versellement la possibilité d'y parvenir ; mais l'opération fut si judicieusement conduite, que dès l'année suivante les sept cents cocotiers produisirent des fruits en abondance. Maurice suivit la même méthode pour tous les arbres fruitiers du pays, tels que l'oranger, le citronier, le grenadier, qui furent plantés dans toute leur beauté et dans toute leur grosseur. Il fit bâtir ensuite sur ce même terrain un superbe palais qu'il appela Friburg, et qui coûta, dit-on, 600,000 florins. Deux pavillons étaient surmontés de deux tours qui servaient de points d'observation et de vigie pour les signaux en mer ; on éleva tout autour des ouvrages qui servirent à la fois à orner et à protéger le Récif. Rien n'était comparable à la beauté des jardins de Friburg. Ils étaient remplis de toute sorte de plantes indigènes et exotiques, d'arbres de toutes les parties du monde, et on y voyait nager dans des pièces d'eau toutes les espèces de poissons d'eau douce.

La population du Récif était alors si nombreuse que Nassau proposa de bâtir une autre ville, sur l'île même où il venait d'élever le pa-

lais de Friburg. Cette fois sa proposition fut agréée par le conseil souverain. Les marécages furent bientôt desséchés par des canaux d'écoulement ; on traça des rues, et des maisons s'élevèrent comme par enchantement. Sous le gouvernement portugais on avait souvent délibéré si l'on abandonnerait Olinda pour rebâtir une ville dans l'emplacement que venait de choisir Maurice. Les Hollandais faisaient alors ce que les Portugais avaient hésité d'entreprendre. Olinda fut entièrement détruite; les bâtimens qu'on avait épargnés jusqu'alors furent démolis ; leurs matériaux , ceux des églises et des monastères servirent à la construction de la nouvelle ville, qui, s'élevant sur ce terrain favori, prit le nom de Mauristadt ou de ville Maurice. La rivière Capiveribi, qui tire son nom d'une espèce de porc marin qu'on y trouve fréquemment , entoura Mauristadt. Sur un bras de cette rivière, qui tombe dans celle des Afogadoes, on construisit deux forts qu'on appela le fort Guillaume et le fort Baretta. Entouré d'un marais du côté de l'ouest, borné par la mer à l'est, la ville Maurice

se trouvait défendue au nord et au sud par deux forts nommés le Frédéric-Henri et le fort Ernest. Ainsi il y eut deux villes séparées seulement par une rivière : le Récif, qui contenait plus de deux mille maisons, et Mauristadt, qui devint plus considérable encore, ayant l'avantage d'être défendues toutes deux par une chaîne de forts contigus. Il restait encore à entreprendre un grand ouvrage; c'était de joindre Mauristadt au Récif par un pont nécessaire surtout pour le transport des marchandises, et particulièrement des caisses à sucre, dont le trajet par mer ne pouvait se faire sans danger, sauf à la marée basse. L'architecte exigea la somme de 240,000 florins, et fit d'abord jeter quelques piliers en pierre; mais arrivé à la partie la plus profonde du courant, qui avait onze pieds géométriques, il abandonna l'entreprise. Cent mille florins avaient déjà été dépensés, et partout on blâmait Maurice pour avoir projeté une chose impraticable. Il prit lui-même la conduite de l'entreprise, et comme il avait reconnu que le bois du Brésil était presque aussi dur et aussi solide que la

pierre, il fit jeter un pont de bois qui, en deux années, fut terminé et ouvert. Ce grand ouvrage était remarquable en lui-même, et plus encore pour avoir été le premier pont construit au Brésil. Le conseil suprême du Récif, qui d'abord s'était joint à la multitude pour décrier le projet de Maurice tant que le succès avait paru incertain, reconnut tout l'avantage de cette construction, et paya tous les travaux au nom de la compagnie, sûr toutefois des remboursemens de ces avances par l'établissement d'un droit de passe. Nassau pour compléter son ouvrage fit jeter un autre pont sur le Capiveribi, ouvrant ainsi une double communication entre le continent et le Récif, à travers la ville Maurice. Près de ce nouveau pont, il éleva sur l'île même une autre maison de plaisance, ou palais d'été, auquel il donna le nom portugais de *Boa Vista* ou Belle-Vue. Comme Friburg, il fut bâti à la fois pour l'agrément et pour la défense du pays. Non seulement ces constructions étaient utiles comme monumens publics, mais elles l'étaient encore sous le point de vue politique. Il était essentiel de

persuader aux Portugais que les vainqueurs voulaient conserver leurs conquêtes et se croyaient en mesure de les embellir et de les défendre. Par-là on faisait perdre tout espoir aux vaincus, et on les accoutumait à un joug qu'ils ne croyaient plus possible de briser. Le conseil suprême montra enfin qu'il savait apprécier la conduite et le mérite de Nassau en lui décernant le titre simple et honorable de *Patronus*.

Mais dans une république cette espèce de triomphe, tout modeste qu'il était, ne pouvait être durable. Les ennemis de la maison d'Orange crurent voir se manifester avec évidence les vues ambitieuses de Nassau. Ses mouvemens inquiets, ses préparatifs militaires, semblaient plutôt annoncer la continuation d'une guerre sanglante que le maintien d'une longue suspension d'armes. Maurice après avoir retiré de la trêve tous les avantages qu'elle pouvaït offrir, opina ouvertement pour la reprise des hostilités. Il ne songeait plus sans doute à faire la conquête de Bahia, qu'il savait dans un état de défense respectable ; mais il aurait voulu s'agrandir vers

l'embouchure de l'Amazone. Les hommes pénétrans commencèrent à le soupçonner de vouloir s'ériger au Brésil une souveraineté indépendante. Ses dépêches tendaient à persuader aux Etats-Généraux que dans aucuns cas on ne devait se dépouiller des provinces conquises ; qu'il fallait profiter au contraire des embarras où se trouvaient les Portugais, enveloppés dans une guerre contre l'Espagne pour les chasser entièrement du vaste empire de l'Amérique. Le prince d'Orange, alors stathouder de Hollande, ne regardait pas l'entreprise comme impossible avec l'appui de la Grande-Bretagne, dont il s'était ménagé l'alliance par son mariage avec une princesse d'Angleterre. Il se flattait que cette puissance l'aiderait de ses forces navales dans ses vastes projets de conquête et dans ses vues ambitieuses ; mais l'alarme était déjà dans les Etats-Généraux, dont l'esprit républicain s'était maintenu dans toute sa vigueur, et qui n'avaient prétendu confier au prince d'Orange que la première magistrature de la république. Ils se hâtèrent d'arrêter son essor en affaiblissant sa

puissance et celle de sa famille. Ils commencèrent par lui retirer, avec une sorte de manége et d'adresse, le commandement absolu que lui et les siens exerçaient sur l'armée de terre et de mer. Le gouvernement du Brésil, pays riche et lointain, devint par-là même l'objet d'une sollicitude particulière, et dans leur vigilance inquiète les Etats-Généraux, de concert avec la compagnie d'Occident, résolurent de dépouiller Maurice de Nassau du commandement général des capitaineries hollandaises. Ils réduisirent d'abord de moitié son traitement militaire, au moment même où il avait droit à des récompenses pour les services signalés qu'il avait rendus à la république. La cause de cette défaveur ne put échapper à Maurice; son ame grande et fière supporta avec noblesse l'ingratitude de ses concitoyens. Il résigna volontiers une dignité et des pouvoirs qui excitaient l'envie et la défiance, et dont il était en possession depuis huit ans.

Le 6 mai 1643, dans une assemblée générale des principales autorités de la colonie et des plus riches propriétaires,

Maurice remit la puissance du gouvernement, dont il se dépouillait lui-même, aux membres du grand conseil, auxquels il adressa un discours rempli de dignité et de patriotisme. Le 11 mai il partit du Récif accompagné d'une foule innombrable de peuple qui lui témoigna ses regrets et son affection ; le 22 il mit à la voile pour Amsterdam avec une flotte de treize vaisseaux et un gros corps de troupes, ne laissant que dix-huit compagnies à la garde du Brésil Hollandais.

Si les dernières actions militaires de ce prince ne jettent plus le même éclat, si elles se montrent dépourvues de cette générosité, de cette grandeur dont il avait d'abord donné l'exemple ; si l'ambition semble avoir égaré sa politique, convenons toutefois qu'il laissa au Brésil le souvenir d'une administration douce et bienfaisante, et que les peuples eurent bientôt à regretter la sagesse de son gouvernement.

Déjà la fertile contrée du Pernambuco se relevait des désastres de la guerre ; les arts de la paix n'y étaient plus négligés ; des géographes, des naturalistes tels qu'un

Pinson, un Margrew, examinaient la forme et les richesses du sol; déjà les limites du Brésil Hollandais se prolongeaient au-delà de Seregippe, de Ceara et de l'île de Maranham. Indépendamment de ces provinces, le gouvernement de Pernambuco, siége de la puissance hollandaise au Brésil, en y comprenant les anciennes capitaineries de Tamaraca, de Paraiba et de Rio-Grande, s'étendaient sur la côte maritime l'espace de cent soixante à cent quatre-vingts lieues du nord au sud; chacune de ces capitaineries était divisée en plusieurs districts que les Portugais nommaient Fregesias et les Hollandais Fregesien. Selon les rapports officiels, rédigés par ordre de Maurice, les revenus publics sous son administration, montaient à 288,000 florins: les dîmes du sucre en formaient la principale branche; mais les revenus fixes n'étaient rien en comparaison des bénéfices extraordinaires. La flotte qui ramena Maurice en Hollande, portait pour 2,600,000 florins de productions et de marchandises du Brésil. La vente des biens confisqués sur les Portugais émigrés avait produit une

somme de 1,963,250 florins, et ce qu'on nommait le butin de guerre avait donné 2,017,478 florins. On avait exporté pendant huit ans deux cent dix-huit mille cent soixante caisses de sucre et deux millions cinq cent quatre-vingt-treize mille six cent trente livres de bois du Brésil. Le rappel, ou plutôt la disgrâce de Maurice, fut comme le signal de la décadence et de la perte du Brésil Hollandais.

LIVRE XXXIII.

DÉCADENCE *du Brésil Hollandais après le départ de Maurice de Nassau. — Fernandez Vieira forme le projet de soulever les provinces conquises. — Caractère de ce héros du Brésil. — Le gouverneur de Bahia, Tellès de Silva, favorise la conjuration. — Il envoie aux conjurés le lieutenant-colonel Vidal de Negreiros. — Les Portugais du Maranham et de Ceara arborent les premiers l'étendard de la révolte. — Plan de Vieira pour s'emparer du Récif. — La conjuration est découverte. — Vieira et ses adhérens courent aux armes.*

1643 — 1645.

MAURICE de Nassau laissa tout le poids du gouvernement au grand conseil ou collége souverain du Récif, composé de trois

bourgeois obscurs de la Hollande; Hamel, marchand d'Amsterdam, Bas, orfèvre à Harlem, et Ballestrate, maître charpentier à Middelbourg, tous trois nés plutôt pour être assis dans un comptoir que pour tenir les rênes d'une administration supérieure. Ces marchands-gouverneurs ne rêvaient qu'augmentation de revenus, sans se douter que tout changeait autour d'eux, qu'une crise politique était inévitable, que la révolution de Bragance et le départ de Maurice avaient fait naître dans l'ame des vaincus l'espoir de reconquérir enfin leur indépendance. Cette seule disposition des esprits changeait entièrement la face des affaires. Une passion vive et secrète soutenait et enflammait les Portugais, tandis que leurs avares dominateurs perdaient chaque jour de leur énergie, de leur vigilance et de leurs forces. La puissance hollandaise du Brésil fut bientôt dans un déclin sensible, et il en fut de même des sources de son commerce. Chacun, depuis l'abrogation du privilége exclusif, s'était emparé de l'exploitation à son profit, n'y voyant que l'attrait d'un

gain immédiat et une brillante perspective de ressources. Mais les inconvéniens et les difficultés se multiplièrent bientôt à tel point que les Etats-Généraux se virent forcés de renouveler le privilége. Les convois n'arrivaient plus de Hollande avec la même régularité ; les expéditions en Afrique avaient épuisé les magasins de la compagnie. Le stathouder, mécontent, disposait encore de l'armée, et il réduisit de plus en plus les secours de la métropole ; les garnisons s'affaiblirent ; la confusion dans le commerce et dans le crédit public fut bientôt à son comble. Les Portugais avaient acheté aux facteurs Hollandais une grande quantité de marchandises d'Europe, dans l'espérance qu'une prochaine révolution anéantirait toutes leurs dettes ; ils en contractèrent de si énormes que les facteurs, punis de leur imprudence, se trouvèrent exposés à des pertes ruineuses. Pressés par les marchands de Hollande d'effectuer les retours d'argent ; ils actionnèrent les débiteurs, et poursuivirent leurs créances ; l'argent devint rare et le commerce languit. Pour

payer la solde des troupes le grand conseil se vit forcé de donner des délégations sur les débiteurs de la compagnie, qui furent contraints alors de s'acquitter dans de courts délais. A tous ces embarras se joignirent les ravages d'une maladie épidémique, nommée bexigos, qui répandit une funeste mortalité sur les nègres et sur les Brasiliens. Ces pertes entraînèrent la ruine d'un grand nombre de planteurs, et la rareté du numéraire fit recourir à des mesures extrêmes. En prenant le timon des affaires, les nouveaux membres du gouvernement avaient trouvé plus de créances que d'argent dans les coffres, leurs prédécesseurs ayant vendu à crédit la plus grande partie des biens confisqués, des marchandises et des nègres appartenans à la compagnie hollandaise. Cet état de choses parut intolérable à des marchands, et ils résolurent de faire assigner les débiteurs immédiatement après la récolte des sucres. A défaut de paiement ils étaient livrés aux officiers de justice, qui formaient aussitôt la saisie des propriétés.

Cette rigueur fut suivie d'une multitude

de procès, et le trouble devint si général que le grand conseil eut à craindre un soulèvement; il fallut se contenter de paiemens à terme sur des produits présumés. Les desseins secrets des mécontens n'en étaient pas moins favorisés par la stupide intolérance des ministres calvinistes, par la défiance et la parcimonie de la compagnie hollandaise, et par l'ineptie des bourgeois qui avaient succédé à Maurice dans le gouvernement général. Les excès de l'oppression devinrent tels qu'il ne fut plus possible de les colorer ni de les défendre, en supposant même quelque exagération dans les traditions ou dans les mémoires qui en ont conservé le souvenir. La religion catholique, dont Maurice n'avait pas interdit le culte et à laquelle même il avait accordé des temples, devint l'objet des persécutions les plus acharnées; les temples furent mis au pillage, leurs ministres furent poursuivis sans pitié. Les tribunaux, vendus au parti dominant, ne garantissaient plus aux Portugais ni l'honneur ni les propriétés, ni la vie. On achetait des juges le droit de commettre impunément

contre les vaincus tous les genres de vexations et d'outrages ; il n'existait plus enfin pour les Portugais du Brésil ni repos, ni sûretés, ni protection sociale. Excités par autant de motifs de haine, enflammés par une antipathie nationale, si naturelle aux vaincus contre les vainqueurs, entraînés enfin par la disposition générale des esprits, les principaux mécontens du Pernambuco résolurent de réunir tous leurs efforts pour renverser le gouvernement Hollandais.

Ici va paraître sur la scène politique un homme que ses qualités brillantes et ses exploits mémorables recommandent à la reconnaissance de la nation portugaise et à l'attention de la postérité. Joam Fernandez Vieira, après avoir figuré longtems avec honneur dans les guerres du Brésil, vivait au Récif au milieu des richesses qu'il avait accumulées par un travail assidu et par d'heureuses spéculations. Là, cédant à l'empire de la nécessité, il s'était soumis, au moins en apparence, à la domination hollandaise ; mais son ame libre et fière ne supportait depuis long-

tems qu'avec impatience le joug étranger. La considération et le crédit dont il jouissait parmi les vainqueurs, ses richesses mêmes l'importunaient ; il ne songeait plus qu'à délivrer sa patrie. L'expulsion des Hollandais, telle est sa passion ; il brûle d'être l'ame du parti qui doit proclamer l'indépendance. Nous verrons que sa destinée l'appelait en effet à mériter le titre de libérateur du Brésil, que les Portugais attachent exclusivement à sa mémoire. Cette résolution était digne de son courage, et Vieira voulait consacrer désormais à l'exécution de ce généreux dessein, son bras, sa fortune, toutes ses facultés. Sûr d'être secondé par tous les propriétaires, tous les planteurs de sa nation, il prépare en secret les esprits ; il fait des amas de sabres, de mousquets, de plomb et de poudre. Mais comment lutter de son propre mouvement contre une puissance établie, et maîtresse de tous les points fortifiés ? La prudence et la dissimulation deviennent pour Vieira un devoir impérieux ; car il vit au milieu des ennemis dont il ambitionne de miner et de renverser la puis-

sance ; c'est sous le masque de la soumission, et même du zèle, qu'il est forcé, pour ainsi dire, de préparer leur ruine. Fermier des droits de la compagnie hollandaise sur les sucres, il a journellement des rapports avec les membres du grand conseil, ce qui lui assure les moyens de pénétrer leurs vues, d'apprécier la situation et les forces des vainqueurs. C'est lui également qui préside à la coupe des bois du Brésil, dont la compagnie s'est réservé seule l'exportation ; tous les ateliers, tous les ouvriers lui sont dévoués ; il se ménage avec adresse des partisans, un crédit utile auprès des principaux officiers militaires et civils du gouvernement colonial. Rien n'échappe à son discernement et à sa sagacité. Il a bientôt acquis des informations précieuses sur l'état de délabrement des forts, sur le dénuement et la diminution des troupes, sur l'impéritie de l'administration générale. Tout, il est vrai, semble favoriser ses desseins ; mais il lui faut un point d'appui au dehors, la confiance du principal officier du monarque, l'approbation enfin du gouverneur-général de

Bahia. Vieira dresse un mémoire raisonné, où il établit ses moyens, où il développe ses vues; il l'envoie par un émissaire affidé à son ami Vidal de Negreiros, dont il connait le dévouement pour la cause de sa patrie; il le presse de mettre cet écrit sous les yeux du gouverneur-général; il le conjure d'employer tout son crédit pour se faire autoriser lui-même à venir avec une flotte seconder ses projets; il n'attend plus que l'assentiment du gouverneur, que l'apparition de son lieutenant-général, pour éclater, pour commencer une guerre ouverte.

Mais dans une affaire de cette importance, Tellès de Silva, qui savait allier la prudence à la fermeté, ne crut pas devoir se décider par la seule impulsion de Vieira, dont il appréciait d'ailleurs les intentions pures et le mâle courage. Il pouvait croire qu'enflammé par la passion de l'indépendance, Vieira se faisait illusion à lui-même sur l'opportunité de sa tentative généreuse. Tellès désirait un témoignage de plus, afin de pouvoir fixer ses idées sur la situation politique du Pernambuco, et sur les

ressources du chef qui s'offrait pour la cause de la couronne. Il jeta les yeux sur Vidal, son lieutenant et son favori; aucun autre officier ne pouvait lui inspirer plus de confiance pour une mission si délicate : nul en effet n'était plus clairvoyant, plus avisé, plus habile. Muni de ses instructions, et sûr d'ailleurs que les Hollandais étaient plongés dans la plus parfaite sécurité, Vidal se rendit au Récif, à bord d'une caravelle, accompagné de Nicolo Oreigno, son aide-de-camp.

Il prévint d'abord le grand conseil qu'il allait en congé à Paraiba pour rendre ses devoirs à son père, que son grand âge lui rendait encore plus cher, et dont il était séparé depuis le commencement de la guerre; il mit ensuite une sorte d'empressement à rendre ses hommages aux gouverneurs hollandais, qui lui firent une réception flatteuse et honorable. Il était chargé, leur dit-il, de la part du gouverneur-général Tellès, de leur donner des explications bien propres à dissiper l'ombrage qu'aurait pu faire naître l'arrivée de quelques vaisseaux venant de Lisbonne,

ayant à bord une centaine de recrues appelées à remplacer à Bahia et à Rio-Janeiro les vétérans qui touchaient aux termes de leur retraite ou de leur congé ; il était chargé également d'assurer LL. SS. que rien au monde ne serait capable d'altérer la bonne intelligence si heureusement rétablie entre deux nations faites pour s'estimer. Sensible à de telles protestations, le grand conseil hollandais resta sans aucune défiance, et Vidal fut accueilli partout avec les plus grands égards ; il reçut la visite des principaux planteurs et des plus riches Portugais des environs du Récif ; il fut les voir à son tour en évitant avec soin tout air d'empressement et d'affectation. Quelques entretiens particuliers lui suffirent pour connaître au juste l'état moral des esprits : il était tel qu'il avait désiré le trouver. Vidal évita aussi avec soin de paraître trop empressé de revoir son ancien ami Vieira ; mais cette liaison était publique, et ne pouvait inspirer aucune défiance : elle servit même à motiver le séjour temporaire que Vidal fit à la campagne de Vieira, située à une demi-lieue du

Récif. Vieira n'y parut occupé qu'à fêter son hôte et son ami ; mais déjà ces deux hommes ardens s'étaient entendus, et la parfaite harmonie de leurs sentimens et de leurs pensées allait précipiter une révolution dont rien désormais ne pourrait plus arrêter l'essor. Vidal n'hésita point de parler et d'agir au nom du gouvernement général et au nom même de la cour de Lisbonne : il convoqua en secret les plus riches propriétaires de la plaine du Récif, les principaux chefs du parti, tels qu'Antonio Cavalcante, Tabatinga Amador d'Arravio, Joam Pescoa, Manoel Cavalcante, Antonio Biserzo, Cosmos Erastos Pasos, Joam Cornero, Francisco Diaz del Gado, Joam Diaz Leyte, Sebastien Carvalho, Fernandez Vale, et plusieurs propriétaires encore dont les sentimens et les dispositions étaient connus.

Réunis à la suite d'un banquet, ils protestèrent de leur dévouement à la cause de la patrie, et exaltèrent leur haine contre le gouvernement Hollandais. Vidal après leur avoir témoigné sa satisfaction, leur déclara qu'il avait reçu du roi et du gou-

verneur-général l'ordre positif de les délivrer du joug des étrangers ; qu'il s'agissait dans cette grande entreprise de reconquérir la liberté publique pour que la nation entière n'eût plus à reconnaître qu'un seul souverain, celui que la Providence lui avait destiné ; qu'ils savaient tous combien la loi du vainqueur était insupportable, combien ces maîtres durs et avares différaient de mœurs, de langage, de religion. « D'ailleurs, ajouta Vidal, le Brésil n'est-il » pas votre patrie? Ne l'avez-vous pas reçu en » partage de vos ancêtres, qui l'ont con» quis sauvage et vous l'ont transmis civi» lisé ? Oui, ce sont vos pères qui ont peu» plé le Brésil, qui ont bâti les villes, les » forteresses, les ateliers qui en font la » sûreté et l'ornement. Les Hollandais ne » le possèdent que par usurpation et d'une » manière tyrannique. Mais que dis-je ! » vos traits, votre maintien, vos paroles » m'indiquent assez que l'amour de la pa» trie n'est pas éteint dans vos cœurs, et » que je n'aurai pas besoin d'exciter votre » courage. Osez prendre les armes, empa» rez-vous de deux ou trois points forti-

» fiés, et bientôt vous entraînerez le reste ;
» bientôt vous ferez rentrer tout le Brésil
» sous l'autorité du monarque légitime.
» Il ne vous manque qu'un chef, dites-
» vous : hé bien, ce chef, je suis autorisé
» à vous le donner ; et je choisis celui-là
» même que me désignent la confiance et
» l'estime publique ; je choisis Fernandez
» Vieira, mon ancien camarade et mon
» ami. Son sang-froid, son intrépidité vous
» sont connus, et je n'ai pas besoin d'in-
» sister sur les qualités qui le distinguent.
» Je le proclame votre chef, et je nomme pour
» être ses lieutenans Antonio Cavalcante et
» Amador d'Arravio. Je vous engage à les re-
» connaître et à leur obéir : ils vous donne-
» ront le signal dès qu'il sera tems de pren-
» dre les armes ; ils vous guideront dans
» la noble carrière qui vous est ouverte. »

Des signes manifestes d'approbation accompagnèrent cette harangue animée ; elle excita même une sorte d'enthousiasme dont profita Vidal pour faire prêter à tous les membres de la confédération naissante le serment de prendre les armes pour l'honneur de Dieu, pour la propagation de la

foi catholique, pour le service du roi et pour la liberté commune.

Telle fut la formule du serment, et chaque membre de la ligue promit en outre de faire tous ses efforts pour grossir le nombre des adhérans et pour étendre avec toute la circonspection convenable la confédération brasilienne.

Tout se trouvant ainsi réglé, Vidal concerta avec Vieira le contenu des premières dépêches dont il devait être porteur pour le gouverneur-général; et il lui promit avec l'accent de l'amitié qu'il marquerait son retour à Bahia par une coopération prompte et efficace. Vidal revint ensuite au Récif, il obtint des gouverneurs hollandais un passeport à l'effet de se rendre à Paraiba, sa province natale.

Là, dans la maison de campagne de son père, au milieu des fêtes et des réjouissances qui signalèrent son arrivée et servirent de voile à ses démarches, il réunit les principaux habitans de la province et il leur tint à peu près le même discours qu'il avait adressé aux confédérés du Pernambuco. Il leur notifia la nomination de Vieira au

commandement en chef de l'insurrection, désigna pour chefs particuliers de la province son beau-frère Francisco Gomez Morres, Lopez Gariadero et Jeronouro Cadexa, auxquels il donna pour adjoint le colonel Manoel de Heyros Sequiera. Ces dispositions arrêtées, Vidal parut au fort de Paraiba, dit de Sainte-Margueritte, sous prétexte de présenter ses devoirs au commandant Hollandais Blaubech. Cet officier s'empressa de lui faire rendre les honneurs militaires comme à l'un des généraux les plus distingués de l'Amérique Portugaise; et, sans aucune défiance sur le véritable objet de son voyage, il lui facilita les moyens d'examiner à loisir l'état de la forteresse.

De retour à Bahia, Vidal rendit au gouverneur un compte exact de sa mission, et après lui en avoir vanté l'heureuse issue, il lui remit les dépêches dont il était porteur. Vieira peignait au gouverneur Tellès, avec les couleurs les plus fortes, l'odieuse tyrannie des Hollandais, leur mépris de tous les principes et de tous les traités, leurs perfidies, leurs extorsions, leur antipathie contre la religion catholique, les ou-

trages qu'ils ne cessaient de faire à la morale et aux mœurs. S'armer contre eux, les dépouiller du pouvoir le plus injustement acquis, le plus indignement exercé, n'était-ce pas venger à la fois la cause du ciel et de la patrie? Au nom des Portugais, de toutes les provinces conquises, Vieira suppliait le gouverneur d'envoyer de prompts secours en hommes, en argent et en munitions de guerre; il insistait d'autant plus sur ce point essentiel, que si, contre toute attente, les confédérés se voyaient privés de la protection qu'ils étaient en droit d'attendre de la métropole, alors ils seraient forcés à regret de rechercher l'appui des puissances étrangères plutôt que de subir la loi de vainqueurs insolens et rapaces.

C'était en des termes non moins pressans, mais plus mesurés, que Vieira s'adressait directement au nouveau monarque; il lui représentait que le respect d'une trêve qu'enfreignaient sans cesse de perfides ennemis, devenait une calamité publique, un danger gratuit pour les plus chers intérêts de l'Etat; que les dernières invasions des Hollandais dans les colonies portugaises,

des trois parties du monde, prouvaient assez que l'on ne devait rien attendre de leur foi mercantile; qu'une guerre ouverte avec ces persécuteurs acharnés, était préférable à la dissimulation de leurs injures, qui se répéteraient avec d'autant plus d'audace si elles resterait impunies. L'événement heureux et inespéré, ajoutait Vieira, qui vient de rendre le trône de Portugal à son héritier légitime, appelle votre majesté à des destinées plus glorieuses encore; les triomphes qu'elle ne cesse de remporter en Europe semblent présager ceux que de nouveaux efforts lui assureront au-delà des mers sur l'hérésie et sur le pouvoir oppresseur qui lui ravissent une des plus riches portions de ses Etats. Là aussi l'auguste dépositaire de la monarchie portugaise peut compter sur des sujets dévoués, fidèles et courageux.

La nature de ces dépêches et les rapports de Vidal remplirent Tellès de Silva d'espérance et de joie. Dans ses premiers transports, il se crut appelé à provoquer l'affranchissement du Brésil, et à présider à

ce grand événement politique. Mais après y avoir réfléchi, le gouverneur se trouva dans une grande perplexité. Arrêté d'un côté par les ordres formels du souverain pour le maintien de la trève, il sentait de l'autre combien était puissante l'influence de Vieira, dont les propositions avaient d'ailleurs pour but la gloire et le bonheur de la monarchie. S'il refusait d'y adhérer, le Portugal ne tarderait pas à l'accuser de faiblesse, et s'il favorisait les confédérés avec trop d'éclat, il pouvait nuire à d'autres vues politiques en enflammant les guerres d'Europe. Tellès prit un parti qui, sans décourager les mécontens, pût ménager sa justification auprès du roi si les circonstances la rendaient nécessaire.

Il n'attendit point d'instructions ultérieures de Lisbonne; aiguillonné par les discours et les instances de Vidal, il fit connaître à Vieira, par l'organe de cet officier, qu'il approuvait secrètement son généreux dessein, et qu'il lui prêterait tous les secours que la prudence et les convenances politiques permettraient de met-

tre en mouvement; que du reste il abandonnait à sa pénétration et à son zèle l'époque et l'exécution de l'entreprise, en lui réitérant l'assurance qu'il serait secondé aussitôt que le moment d'agir serait connu. Vidal resta chargé de suivre cette correspondance, dont il devint l'interprète le plus énergique et l'intermédiaire le plus actif.

Des émissaires sûrs et intelligens y furent employés; mais trois cents lieues séparaient Vidal de Vieira, et au milieu des délais, commandés par les distances, deux événemens survinrent, qui, en précipitant la révolution, auraient pu la faire échouer dans cette partie du Brésil destinée à devenir le foyer et le théâtre du soulèvement général.

Tout à coup, sans aucune impulsion étrangère, les habitans de l'île de Maranham, mus par l'unique désir de recouvrer leur indépendance, lèvent les premiers l'étendard de la révolte. Asservis, au mépris d'une trève, ils forment le projet de s'affranchir dès qu'ils voient leurs dominateurs en pleine sécurité. Les plus

riches de l'île forment secrètement une ligue à la tête de laquelle figure don Antonio Monis Baretto, qui gouvernait le pays avant l'invasion hollandaise. Monis avait une connaissance parfaite des localités, et d'ailleurs il était environné d'une considération qui lui assurait une influence décidée sur toutes les classes d'habitans. Il réunit secrètement quelques Portugais et quelques noirs dévoués : tous lui prêtent serment de fidélité et d'obéissance. Monis sort au milieu des ténèbres de la nuit avec sa petite troupe, et s'éloigne de la ville de San-Luiz, où la ligue avait pris naissance ; il trouve des embarcations toutes prêtes, passe sur la côte opposée, fond à l'improviste sur les vastes sucreries qu'occupait l'ennemi, et commence ses opérations par le massacre général des Hollandais de la côte occidentale. Il surprend également le fort du Calvaire, fait éprouver le même sort à la garnison, et n'épargne qu'un petit nombre de Français mêlés parmi les habitans. Il rentre ensuite dans l'île, et, renforcé par d'autres insurgés, il

marche sur la ville même de San-Luiz, que le gouverneur hollandais, averti par un nègre échappé du continent, venait de mettre en état de défense. Monis attaque d'abord et taille en pièces le détachement sorti de la place pour aller à la découverte, et, arrivé devant la ville, il en reconnaît les fortifications, et commence à battre en brèche avec l'artillerie du fort Calvaire. Un secours de huit cents hommes arrivés de Bélem sous les ordres d'Antonio Teixeira de Melo, venait de grossir les assiégeans; la tranchée était ouverte et l'assaut allait être donné, quand Monis Baretto, ce chef entreprenant, fut moissonné en peu de jours par une maladie inflammatoire. Le parti resta comme un corps sans ame; on se hâta pourtant de donner un successeur à Monis; Teixeira fut élu, mais ce choix trouva des contradicteurs. Il y eut des discussions et des délais parmi les insurgés. Les Hollandais en profitèrent; un renfort de six cents hommes, commandés par le colonel Anderson, leur permit de tenter une sortie vigoureuse. Les Portugais furent attaqués

dans leurs lignes, et à la suite d'une action sanglante, plusieurs d'entr'eux, las de combattre, se retirèrent sur le continent. Cette espèce de défection force Teixeira de lever le siége.

Les vainqueurs se répandent aussitôt dans la campagne, afin d'y chercher des vivres, dont la place était dépourvue ; mais ils tombent dans une embuscade et sont presque tous massacrés. L'espérance renaît alors parmi les Portugais, qui, animés par Teixeira, marchent de nouveau vers San-Luiz, s'établissent dans les postes les plus avantageux, et repoussent les Hollandais dans différentes attaques.

Leurs batteries foudroyent sans relâche cette ville où déjà la disette exerce ses ravages. Teixeira n'attendait pour donner l'assaut que le secours d'un corps d'infanterie régulière, parti de Lisbonne à bord d'un vaisseau, sous la conduite de Pedro d'Albuquerque. Il était envoyé en toute hâte par la cour, qui attachait la plus grande importance à la reprise de Maranham. Mais le vaisseau est submergé à la vue du camp, au

passage de la barre, sans qu'on puisse sauver plus de quarante hommes. Ce désastre ne peut décourager Teixeira ; il pousse vigoureusement le siége, et l'ennemi, épouvanté par le sentiment de ses pertes, abandonne làchement la ville en fuyant vers la mer, après avoir détruit les fortifications et enlevé l'artillerie. Teixeira s'empare sur-le-champ de la place, et se hâte d'en rétablir les ouvrages.

Les vastes régions de Ceara, que nous avons vues se soumettre volontairement aux Hollandais, et qui n'en souffraient pas moins de l'oppression commune, imitèrent l'exemple du Maranham. Rien ne put résister aux Portugais réunis aux indigènes. Les forts de Ceara furent enlevés à l'ennemi, et le triomphe des insurgés fut complet. Les peuplades brasiliennes, comme pour expier l'espèce de trahison dont elles s'étaient rendu coupables en volant au-devant du joug, se signalèrent par leur courage, et instruisirent de leurs succès le commandant Teixeira, qui vint aussitôt prendre possession de

la province entière au nom de la couronne.

Ces événemens, que nous avons évité de morceler afin que le lecteur pût en saisir l'ensemble, préludèrent en quelque sorte aux opérations décisives de Pernambuco, où Vieira préparait en silence une diversion plus puissante encore.

Mais si les insurrections du Maranham et de Ceara excitèrent l'ardeur des conjurés du Récif, elles donnèrent en même tems l'éveil au conseil souverain. Déjà même des avis secrets et quelques indices signalaient Vieira comme l'instigateur, comme le chef d'une trame ourdie pour soulever toute la province ; et cependant les membres du conseil hollandais s'obstinaient à ne juger Vieira que d'après sa conduite ostensible ; ils s'aveuglaient au point de regarder comme des calomnies les imputations qui tendaient à le rendre suspect. Ils alléguaient dans leurs délibérations combien il serait impolitique de tourmenter et de vexer un sujet aussi distingué ; combien d'ailleurs il était visible qu'on lui portait

envie ; il n'y avait, ajoutaient-ils, aucune similitude à établir entre l'état politique du Maranham et celui du Pernambuco, province loyalement conquise, tandis que le Maranham, surpris en pleine trève par l'ambitieux Maurice, ne faisait qu'exercer la juste vengeance d'une perfidie qu'on ne pouvait imputer au gouvernement actuel du Récif.

La nonchalance du conseil, les murmures du peuple et la crainte d'un soulèvement, décidèrent un grand nombre de Hollandais à retourner en Europe ; mais cet excès même de prudence les perdit ; plus de douze beaux navires, chargés de marchandises précieuses, eurent à peine gagné la haute mer, qu'assaillis par les tempêtes ils furent engloutis corps et biens.

Les élémens et les hommes, tout semblait conjuré pour ravir aux Bataves cette belle portion du Brésil ; tout faisait un devoir à Vieira d'agir sans délai ; car, dans ces sortes d'entreprises, les précautions de la prudence ont aussi leurs dangers en mul-

tipliant les indices et en provoquant les divulgations. Déterminé à lever le masque, Vieira convoqua secrètement les conjurés pour concerter avec eux l'exécution finale du complot. Il fut résolu que le jour de la Saint-Jean (21 juin 1645) on célébrerait, dans la maison de campagne de Vieira, par des fêtes et avec pompe, le mariage de la fille d'Antonio Cavalcante, belle et riche héritière; que tous les conjurés s'y rendraient avec l'élite de leurs esclaves et de leurs adhérens, et qu'on y attirerait, par des invitations pressantes, les membres du grand conseil hollandais, ainsi que les principaux officiers civils et militaires de la colonie; là, à la chute du jour, au milieu de la joie du festin, à un signal convenu, les conjurés, tenant leurs armes toutes prêtes, devaient se jeter sur les convives hollandais, s'assurer de leurs personnes; puis, revêtus de leurs habits et de leurs décorations, ils se seraient présentés en force aux portes du Récif, gardées avec négligence; et à la faveur du faux costume et du mot d'ordre, ils au-

raient pénétré dans la place, pour s'emparer de tous les postes et se saisir en même temps des remparts de Mauristadt, secondés par plusieurs barques armées qui devaient aborder aussi par surprise. A la faveur de ce stratagème, on espérait se rendre maître du port, de la place d'armes, des bastions et de la digue; enfin, une tentative semblable devait se faire le même jour sur les forts de Paraiba et de Rio-Grande, tandis que la flotte, promise par Vidal, apparaîtrait au même moment pour assurer le succès de cette entreprise audacieuse.

Deux émissaires de Vieira se mirent aussitôt en marche par deux routes différentes, pour aller faire connaître à Vidal le plan que venaient d'arrêter les conjurés.

Déjà un corps de vétérans, sous les ordres d'Antonio Diaz Cardoso, était parti de San-Salvador, et cet officier était autorisé par le gouverneur-général à mettre ses troupes à la disposition de Vieira, dans le cas où les premières attaques de ce chef feraient présager un succès décisif; mais,

d'un autre côté, Cardoso ne devait se joindre à Vieira qu'en paraissant agir contre les intentions de la cour, et comme entraîné par la force des événemens et l'empire de l'opinion. Avant même le départ de Cardoso, Cameram s'était porté avec ses Brasiliens vers la ville de Seregipe, et Henriquez Diaz, à la tête de ses noirs, campait encore plus près du Récif. Instruit de leur approche, Vieira n'avait rien négligé pour les engager dans sa cause, et tous deux, en applaudissant à sa généreuse résolution, avaient reçu ses propositions avec enthousiasme. Diaz, qui venait d'obtenir du roi l'ordre du *Christ*, jura qu'il ne se décorerait de cette marque honorable que lorsque le Brésil serait entièrement délivré des Hollandais.

Ainsi tout concourait à favoriser la conspiration. La fête nuptiale était annoncée dans toutes les campagnes du Récif; les invitations étaient faites et acceptées; enfin, les dernières dispositions qui devaient rendre Vieira maître de la province entière touchaient à leur terme, quand deux

des conjurés, nommés Sebastien Carvalho et Fernand Vale, glacés de terreur à l'approche du danger, craignant à la fois pour leurs jours et pour leur fortune, se décidèrent en commun à révêler la conspiration au grand conseil. Mais redoutant les suites d'une délation directe, ils adressèrent aux régens une lettre en portugais terminée par ces mots : *à verdade nuder plus ultra.* Le conseil l'ayant fait traduire y vit à découvert le plan de la conjuration, que Vieira en était le chef, qu'il fallait s'assurer sur-le-champ de sa personne, mais avec de grandes précautions; car, continuellement sur ses gardes, il précipiterait le malheur qui menaçait le Brésil au moindre indice de découverte; qu'il était tout aussi urgent de désarmer les habitans portugais des différentes Freguesias, et qu'il fallait apporter dans toute cette affaire autant de diligence que de secret. Les auteurs de la lettre protestaient de la vérité de son contenu et de leur attachement au gouvernement hollandais; ils ne pouvaient, disaient-ils, se faire connaître dans le moment même

par des motifs impérieux; mais une fois les mesures prises, ils cesseraient de garder l'anonyme.

La lecture de cette pièce importante jeta l'étonnement et le trouble dans le grand conseil. A l'instant même furent convoqués Paul de Linge, président de la cour de justice, l'amiral Cornélius Licthart et le colonel Gartsman, afin de prendre, de concert avec les régens, des mesures promptes et efficaces pour garantir le Brésil Hollandais de l'explosion d'un si perfide complot.

On examina d'autres rapports et d'autres dépêches récentes, et l'on y trouva des indices non moins certains d'une révolte imminente; trois juifs avaient aussi révélés la conspiration; enfin l'avis positif qu'Henriquez Diaz et Cameram étaient partis de Bahia avec leurs régimens, pour venir seconder les rebelles, acheva de tirer le grand conseil de son inconcevable sécurité. Il décida à l'unanimité d'armer les forts, de mettre les places en état de siége, de convoquer Jean

Lestry, commandant en chef des Brasiliens du parti hollandais, et avant tout de mander Vieira au Récif, sous prétexte de conclure avec lui la nouvelle convention qu'il avait paru désirer pour les droits de la compagnie qu'il tenait à ferme. Un courtier, nommé Koin, et agent de Vieira, fut gagné pour l'attirer dans le piége, mais on ne put tromper sa vigilance; et quand après de vaines tentatives le conseil envoya le lieutenant Deminger, avec un détachement, pour enlever Vieira de vive force, ainsi que les principaux conjurés, les soldats trouvèrent toutes les maisons désertes, tous les ateliers abandonnés, ne renfermant plus que les vieillards et les infirmes. Averti par ses espions et par ses créatures que la conspiration était découverte, Vieira s'était enfui dans les bois voisins du Récif, où il s'était ménagé des retraites sûres; et dépêchant aussitôt ses coureurs dans toutes les habitations, pour faire prendre les armes à ses adhérens, il avait vu en peu d'heures tous les Portugais en état de porter les armes, accourir

près de lui avec leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Tel fut le premier signal de la révolte, ou plutôt ce fut ainsi que s'ouvrit la guerre mémorable qui devait affranchir le Brésil.

LIVRE XXXIV.

VIEIRA *est reconnu chef des insurgés du Pernambuco. — Il déclare la guerre aux Provinces-Unies. — Proscription de Vieira, de Cavalcante et d'Arravio par le grand conseil du Récif. — Harangue de Vieira aux Portugais. — Premier combat entre les Hollandais et les insurgés du Brésil. — Vieira reste vainqueur. — Le grand conseil envoie une députation au gouverneur-général de Bahia. — Relation de cette ambassade. — Sortie de la flotte de Bahia : débarquement. — Jonction de Vidal et de Vieira. — Cornélius Licthart détruit la flotte portugaise. — Mort glorieuse de l'amiral Payva. — Défaite du général hollandais Haus par les insurgés.*

1645.

AU premier signal de Vieira, douze cents Portugais, animés du désir de l'indépendance, étaient accourus dans les forêts

voisines du Récif, pour se ranger sous les drapeaux de la liberté ; et là, Vieira lui-même leur avait distribué des armes et des munitions. Tous ces généreux défenseurs du Brésil lui prêtèrent aussitôt un nouveau serment de fidélité et d'obéissance ; et il s'occupa dès-lors sans relâche à donner à leurs rassemblemens la forme et la discipline militaire. On décida de ne rien entreprendre avant d'avoir dressé un corps de troupes capables de se mesurer avec l'ennemi ; car tout le sort de la guerre dépendait de l'issue des premières actions : telle était l'opinion de Vieira. Il dépêcha partout ses émissaires, et répandit ainsi dans tous les districts voisins des fermens de révolte. Le feu de l'insurrection éclata à la fois aux environs du Récif, à Pajuka, à Garassou, et vers le cap Saint-Augustin. Partout les deux partis courent aux armes ; les Hollandais se disposant à une vigoureuse défensive, et les Portugais à une guerre d'invasion.

Un danger si pressant réclamait des mesures extraordinaires, et le grand conseil

du Récif ordonna immédiatement la formation d'un camp près de San Laurenzo. Il fit réparer et augmenter à la hâte les fortifications de la ville Maurice et de Maribeka. Toutes les habitations du Récif furent palissadées. L'amiral Licthart fit avancer deux vaisseaux de garde, afin de prévenir les surprises qu'auraient pu tenter les insurgés à la marée basse. Les provinces de Rio-Grande et de Paraiba, où ils avaient aussi un parti puissant, attirèrent bientôt l'attention du conseil. Il fallait préserver à tout prix ces deux grandes possessions. Paul de Linge y fut envoyé en qualité de directeur, à la tête de quinze cents hommes, et avec des pouvoirs illimités.

On décréta, comme complices de la conjuration, plusieurs personnes du Récif et des provinces, entre autres Gaspard Pericia, notaire public, prévenu d'avoir dressé l'acte d'association des insurgés.

Sébastien Carvalho et Fernand Vale, qui avaient dévoilé tout le complot, sollicitèrent eux-mêmes en secret leur arrestation, afin de se dérober, par les appa-

rences, à l'infamie d'une délation publique; ils confirmèrent, dans des interrogatoires subséquens, leur première déposition, et répandirent sur la conspiration de nouvelles lumières, qui donnèrent lieu à des mesures de haute police.

Mais les voies de rigueur restaient impuissantes tant qu'on ne parvenait point à s'assurer des chefs de l'insurrection. Toutes les tentatives avaient été vaines pour se saisir de Fernandez Vieira et de son facteur Manoel de Sousa.

Cependant on signalait Vieira de toutes parts comme l'ame du parti insurgé, comme celui qu'il fallait gagner ou détruire pour étouffer la révolte. Les régens hollandais eurent recours aux tentatives d'une lâche séduction; ils firent offrir à Vieira la somme de 200,000 ducats (deux millions) s'il voulait abandonner le parti qu'il avait formé lui-même, et se retirer dans tel lieu de la terre qu'il jugerait à propos de choisir. On concevra aisément avec quel mépris fut reçue cette proposition, par un homme qui faisait consister

son bonheur et sa gloire dans la délivrance de sa patrie opprimée. Cependant il n'avait encore reçu du gouvernement de Bahia que des encouragemens vagues et des promesses stériles. Quant à la cour de Lisbonne, elle refusait formellement de lui accorder les forces qu'il avait directement sollicitées auprès du monarque. Philippe IV faisait en Espagne d'hostiles préparatifs contre la maison de Bragance, et il eût été imprudent de soutenir ouvertement au Brésil une guerre qui eût attiré au roi de Portugal un ennemi de plus en Europe. Toutefois la cour de Lisbonne ne pouvait désapprouver la résolution des conjurés du Récif; à défaut de secours directs, que la politique ne permettait pas de leur accorder, le roi laissait au zèle du gouverneur Tellès un libre essor tout en paraissant le contenir. Ce gouverneur fut autorisé à favoriser l'insurrection, mais sans compromettre son autorité, et pourvu que la guerre ne fût soutenue qu'au nom des insurgés. Jean IV se réservait la faculté de la désavouer autant que pourrait l'exiger la politique de l'Europe.

Tout autre que Vieira eût été deconcerté, découragé même par ce système tortueux et dilatoire, par ce refus de secours directs, par cette lenteur dans la coopération du gouverneur-général; mais Vieira ne s'effraya point de cette espèce d'isolement, de ce silence du chef suprême de l'état, qui semblait commander l'inaction à chacun de ses sujets.

Seul adversaire d'une république puissante, qui luttait avec tant d'avantages contre plusieurs têtes couronnées, il ordonna des levées de soldats, il nomma des officiers, il fit des plans de campagne. Déterminé à commencer la guerre en son propre nom, à servir généreusement sa patrie, sans l'aveu du souverain pour lequel il se sacrifiait, à devenir chef d'un parti sans cesser d'être sujet fidèle, à soulever un pays immense contre un pouvoir oppresseur, dans la seule intention de le rendre à son gouvernement légitime, il prit dès-lors dans l'histoire la place réservée aux hommes d'un grand caractère, qui, voués aux actions généreuses, sauvent les nations en péril.

Cependant le conseil suprême, voulant tout tenter et tout épuiser pour étouffer la révolte, offrit un pardon général aux insurgés qui poseraient les armes et qui renouvelleraient leur serment de fidélité aux Provinces-Unies. Les chefs seuls furent exceptés de l'amnistie. Les rebelles qui refuseraient d'en accepter les conditions seraient abandonnés au fer et au feu dans toute la rigueur de l'exécution militaire. Le conseil fit traduire cette proclamation en langue portugaise, et la répandit dans tous les districts voisins, jusque dans le camp même de Vieira. Entouré de ses fidèles amis, et des ressources qu'il s'était ménagées, ce chef y répondit par une espèce de manifeste, daté de Malliapos, bourg où il s'était déja fortifié. Il y prenait le titre de protecteur de la divine liberté, et déclarant la guerre en son nom aux Provinces-Unies, il promettait dons, présens et liberté de conscience à quiconque, tenant au parti hollandais, viendrait se ranger sous ses drapeaux, quelles que fussent d'ailleurs sa nation et sa religion. Il s'engageait également à racheter de ses propres

deniers tous les esclaves qui s'enrôleraient pour reconquérir les provinces assujetties. Ce manifeste, signé de sa main, fut répandu avec profusion dans les campagnes et dans les villes.

Le grand conseil, étonné, lança un décret de proscription qui signalait Vieira, Cavalcante et Amador d'Arravio comme traîtres à l'Etat, et mettait leur tête à prix. Une récompense de 4000 florins était offerte à quiconque tuerait ou arrêterait un de ces trois chefs. L'esclave pouvait obtenir par-là sa liberté, et le criminel sa grâce. Le conseil ordonna aussi que toutes les femmes portugaises, dont les maris, les fils ou les frères s'étaient engagés sous les drapaux des rebelles, eussent à quitter leur domicile, sous peine de mort, dans le délai de cinq jours, et à s'éloigner du territoire hollandais. Par cette mesure, le conseil avait surtout en vue d'embarrasser les insurgés par l'arrivée de personnes inutiles qui épuiseraient leurs vivres, leurs ressources, et retarderaient les progrès de la révolte. Vieira autorisa au contraire, par une proclamation, les femmes des Hollan-

dais à ne pas quitter leurs demeures, et il leur garantit même, sous sa responsabilité, le dédommagement de tous les torts qu'elles pourraient éprouver par l'effet de la guerre. Mais sur le reste, usant du droit de représailles, il mit au prix de 12,000 florins la tête de chaque membre du grand conseil.

Alarmé du caractère que prenait l'insurrection, les régens hollandais envoyèrent à tous les gouverneurs l'ordre de renforcer les garnisons et de redoubler de surveillance. Après une mûre délibération, ils jugèrent convenable de transporter le camp de San-Laurenzo à Moribeka, afin de couvrir la rivière Saugea, de rester maître de tout le pays jusqu'au cap Saint-Augustin, et de conserver les passages libres pour l'arrivée des convois. Mais déjà Tabatinga Amador d'Arravio, lieutenant de Vieira, venait de couper aux Hollandais la communication par terre avec le cap Saint-Augustin.

Le camp de Vieira se grossissait sans cesse d'un grand nombre d'hommes riches et considérés, qui ne balançaient pas à quitter leur famille pour aller offrir leur

bras au soutien de la cause commune. L'impatient Vieira ne tarda point à se mettre en campagne, et dirigea sa petite armée sur le bourg de San-Laurenzo que les Hollandais venaient d'évacuer. Il envoya ses coureurs pour reconnaître la position de l'ennemi. Deux régimens d'infanterie hollandaise s'étaient réunis à Moribeka sous le commandement du colonel Henri Haus, qui avait reçu du grand conseil l'ordre de prendre au plutôt l'offensive. Il s'agissait de déconcerter, par une attaque décisive, les mesures des insurgés et de dissiper leurs rassemblemens. L'expédition parut si importante que le grand conseil mit toute la force armée à la disposition du colonel Haus; en conséquence, l'enseigne Harstein et les capitaines Bloor et Lor, chacun à la tête d'un détachement de troupes régulières et brasiliennes, se dirigèrent vers le camp retranché, et opérèrent leur jonction avec le commandant en chef.

Vieira, informé de ce mouvement, abandonna la position de San-Laurenzo, et, traversant sur des radeaux deux ri-

vières rapides, alla prendre poste à Cove. Là, il eut besoin de sa fermeté et de toute sa prudence pour dissiper l'orage qui s'était formé contre lui au milieu même de son camp. Plusieurs insurgés, rebutés de leurs premières fatigues, et redoutant une guerre opiniâtre, avaient projeté de déserter ses drapeaux; ils cherchaient même à soulever l'esprit des soldats par les bruits les plus décourageans et par les opinions les plus défavorables. Ils dépeignaient Vieira comme un fourbe qui n'avait en vue que son ambition personnelle, comme un insensé que devait nécessairement confondre l'issue d'une guerre entreprise sans prudence comme sans moyens. Vieira sentit tout le danger de ces insinuations perfides qui pouvaient en un moment détruire toutes ses espérances; mais il vit en même tems combien il lui fallait de sagesse et de fermeté pour étouffer ce germe de division intestine. Sans négliger de s'assurer des dispositions et des mouvemens de l'ennemi, qui préludait à des attaques prochaines, il s'occupa de déjouer le complot formé contre son autorité naissante. Il annonça,

par un ordre du jour, qu'il allait passer les troupes en revue ; puis affectant la plus grande sécurité, la plus entière confiance, il parcourut les rangs la tête découverte, l'épée à la main; et loin d'éclater en reproches, il remercia l'armée de son dévouement et des signes visibles de courage qu'elle faisait éclater pour la cause de l'indépendance ; il ajouta que si parmi tant de braves qui s'étaient attachés à son parti, il s'en trouvait qui fussent déjà las de partager les périls de cette guerre sainte, il était prêt à les licencier, bien sûr qu'il lui resterait toujours dans ses fidèles amis et dans sa propre constance des moyens suffisans pour briser le joug de la tyrannie et pour rendre au souverain du Portugal des provinces trop long-tems enlevées à sa puissance. Les mécontens se turent, le serment brasilien fut renouvelé, et des cris d'enthousiasme sortirent de tous les rangs. Au même instant s'opéra la jonction de quatre cents insurgés du district de Moribeka ; ils étaient armés et brûlaient de combattre.

Déjà le colonel Henri Haus venait de pas-

ser la rivière Capiveribi avec les troupes bataves, après avoir dispersé dans le Metta un rassemblement d'insurgés. Enflé de cet avantage, il aurait marché de suite contre Vieira, s'il n'eût reçu l'ordre positif d'envoyer des secours aux deux forteresses de Saint-Augustin et de Saint-Antoine, bloquées par d'autres corps que Vieira avait mis aussi en mouvement. Tous les partis d'insurgés s'étant repliés, Haus résolut d'attaquer enfin leur camp retranché sur la colline de Jaboques. Ce camp était entouré de cannes à sucre et de pieux forts et aigus. Au pied de la colline s'étendait une campagne que protégeait la rivière Tapicourou. Une vaste esplanade couronnait les retranchemens, qui n'étaient accessibles que d'un seul côté. Le 3 août, Vieira apercevant les troupes hollandaises, précédées d'une multitude de sauvages, armés les uns de mousquets, les autres d'arcs et de flèches, rangea ses soldats sur le plateau, et leur dit d'un ton assuré : « Tout le sort de la guerre dépend » de ce premier combat. Je n'ai pas besoin,

» je pense, de chercher à vous encourager
» par des discours; il s'agit de reconqué-
» rir à tout prix la liberté; la victoire
» ne saurait être douteuse. Le ciel qui
» nous protège, et votre valeur, assure-
» ront le triomphe de la cause de la patrie.
» C'est au nom de la liberté, de la religion et
» de notre roi que nous allons combattre.»
A ces mots, tout le camp retentit des mêmes acclamations : *vive la liberté! vive la religion! vive Jean IV, roi de Portugal!*

Cependant il fallait suppléer, par quelque stratagème, à la supériorité des forces de l'ennemi. Dans cette vue, Vieira disposa au milieu des roseaux ses meilleures troupes légères; un détachement placé sur les bords du Tapicourou avait ordre d'attirer les éclaireurs, tout en paraissant leur disputer le passage du fleuve. Cette ruse réussit; les Hollandais, amorcés par des attaques et des retraites simulées, traversèrent le Tapicourou presque sans obstacles, et se virent bientôt enveloppés par les troupes de l'embuscade. La confusion se mit dans leur colonne d'avant-

garde; le général hollandais vint alors au pas de charge vers la colline, avec le gros de sa troupe, et couvert par son artillerie, tandis que ses Brasiliens remplissaient l'air de cris terribles. Vieira soutint ses tirailleurs par des troupes fraîches; mais les assaillans, animés par les exhortations de Haus, attaquèrent l'enclos de roseaux avec beaucoup d'impétuosité; déjà même ils se portaient avec célérité vers les hauteurs, lorsque Vieira, se mettant à la tête de sa réserve, fondit sur les Hollandais avec tant de vigueur, qu'il les força de se retirer en désordre. Ils se rallièrent cependant, et revinrent à la charge, soutenus par des pelotons de Brasiliens. Leur résolution, leur attitude imposante, leur grand nombre, les auraient fait triompher si les insurgés ne leur avaient opposé des efforts presque surnaturels. Emmanuel de Moris, aumônier de l'armée portugaise, parcourait les rangs un crucifix à la main, et Vieira combattait en désespéré dans les premières files, animant ses soldats par les cris de *liberté! liberté!* Les Brasiliens et les Hollandais, après plusieurs attaques

inutiles, couvrirent les retranchemens de leurs cadavres; et Haus, désespéré d'avoir perdu, avec l'élite de ses soldats, le brave capitaine Lor, se hâta de battre en retraite et de repasser le Tapicourou sous la protection de son artillerie. Après sa défaite, ne pouvant plus tenir la campagne, le colonel hollandais rentra au Récif pour y mettre à couvert les débris de son armée, laissant à Vieira tout l'avantage d'une résistance tellement glorieuse, qu'elle faisait présager le triomphe de la cause portugaise. Telles furent les suites de l'entreprise hardie et imprudente du colonel Haus, qui s'était bercé de l'illusion d'une victoire complète et décisive.

Le grand conseil, consterné, n'avait plus rien à opposer aux progrès de l'insurrection; et dès-lors les rebelles menacèrent et envahirent plusieurs districts à la fois. A la vérité les forteresses et les ports du Pernambuco, de Paraiba et de Rio-Grande étaient au pouvoir des Hollandais, qui, maîtres de la mer, pouvaient encore recevoir des secours et prolonger la guerre.

Mais le bruit s'était répandu au Récif que le gouverneur de Bahia allait faire partir une escadre pour soutenir et alimenter l'insurrection. Les régens avaient envoyé aussitôt à Tellès de Silva une députation chargée de réclamer contre une infraction aussi manifeste de la trève conclue entre le roi de Portugal et les Etats-Généraux. Balthasar Vander Voerde, conseiller de la cour de justice, et le major Disk Van Hoogstrate, commandant du fort de Nazareth, composaient la députation. Leurs instructions portaient de s'attacher à découvrir les causes de la révolte, et de pénétrer les desseins du gouverneur.

La découverte de la conspiration avait d'abord inquiété Tellès de Silva ; mais instruit ensuite que les insurgés avaient pris les armes dans plusieurs districts, il s'était nourri de nouvelles espérances, et avait fait secrètement des préparatifs pour envoyer des soldats et des munitions à Vieira. Telles étaient les dispositions du gouverneur, quand les députés Hollandais arrivèrent à Bahia. Reçus par Vidal et par le

capitaine Pedro Cavalcante, qui les introduisirent au palais du gouvernement, ils présentèrent leur lettre de créance à Tellès de Silva, et lui exposèrent que plusieurs Portugais, sujets des Etats-Généraux, avaient pris les armes contre le gouvernement Hollandais, et avaient été secourus par Cameram et par Henriquez Diaz, partis de Bahia à la tête d'un corps de Brasiliens et de noirs ; que le grand conseil du Récif était il est vrai assez puissant pour repousser toute agression hostile, mais qu'il ne savait quel jugement il devait porter de cette incursion de troupes étrangères, en pleine paix, sur le territoire des Provinces-Unies ; que d'un autre côté cependant il se reposait tellement sur la sagesse et sur l'intégrité du gouverneur-général de Bahia, qu'il croirait faire injure à son caractère en supposant qu'il eût pu violer ainsi la foi des traités, et accorder à des rebelles protection et secours.

Silva répondit à ces représentations par une dénégation formelle, et en protestant que les Brasiliens et les nègres qui avaient

paru en armes sur le territoire Hollandais n'étaient que des vagabonds échappés aux poursuites de la justice, et condamnés au bannissement pour les crimes qu'ils avaient commis à Bahia ; que deux Etats contigus étaient presque toujours exposés à voir leurs limites franchies par des bandits et des transfuges. Le gouverneur ajouta qu'il savait gré au grand conseil d'avoir jugé favorablement ses intentions, qu'il s'efforcerait d'entretenir la bonne intelligence entre les deux états, quoique la prise illégale d'un vaisseau Portugais donnât lieu à de justes plaintes, et qu'il eût quelque raison de croire que les régens hollandais, en lui envoyant une députation, n'avaient eu d'autre dessein que de sonder ses dispositions et de connaître ses forces ; qu'au surplus il mettrait l'objet de leurs lettres en délibération dans son propre conseil, et qu'il ferait une prompte réponse. Les députés reçurent de Tellès, dans une seconde audience, la dépêche qu'il écrivait au grand conseil ; ils prirent congé de lui le 20 juillet, et arrivèrent le 28 au Récif, six jours avant

la défaite du colonel Haus. Ils rendirent compte de leur mission et mirent sous les yeux des régens la lettre du gouverneur de Bahia ; elle contenait des protestations d'amitié et en même tems des récriminations. Silva articulait plusieurs sujets de plainte, tels que la conduite injuste des Hollandais dans la conquête d'Angola pendant la trève. Quant à l'insurrection du Pernambuco, il l'attribuait aux vexations si long-tems exercées envers les Portugais, qui, mus par les principes de la défense naturelle, s'étaient vus forcés de recourir aux armes pour leur propre sûreté. Silva éludait la demande des régens, tendante à contraindre Cameram et Henriquez Diaz de poser les armes et de se rendre à Bahia ; il déclarait qu'il n'avait ni le pouvoir ni les moyens de faire rentrer dans l'ordre ces deux chefs de bande ; mais que voulant prouver aux gouverneurs Hollandais la droiture de ses intentions, il emploierait tout l'ascendant de sa médiation personnelle pour mettre un terme aux troubles du Pernambuco, et que des députés qu'il y enverrait incessamment se-

raient chargés d'offrir aux régens de nouveaux garans de ses desseins pacifiques.

La lecture de ces dépêches terminée, le député Van Hoogstrate déclara au conseil, dans une assemblée secrète, que peu de tems après son arrivée à Bahia, le lieutenant-colonel Vidal et les capitaines Dacunha et Joam de Sousa avaient essayé de le gagner par l'offre de grandes récompenses, et à le déterminer à livrer au Portugal le fort de Nazareth; que ces trois officiers l'ayant pressé d'avoir un entretien particulier avec le gouverneur il avait été introduit avec autant de précaution que de mystère dans le palais du gouvernement; que Silva l'avait salué avec toute les démonstrations de l'amitié et de la bienveillance; qu'il avait beaucoup insisté pour qu'il acceptât les propositions de ses officiers, ajoutant que l'intention du Portugal n'était pas de déclarer la guerre aux Hollandais, mais seulement de reconquérir les provinces qui faisaient partie intégrante de la monarchie; que pour abréger la conférence, afin de ne donner aucun soupçon au député Van Voerde, lui gou-

verneur s'abstenait d'entrer dans de plus amples détails, mais qu'il enverrait une députation au Récif avec laquelle on pourrait traiter définitivement; qu'il s'engageait à faire ratifier, par le roi son maître, les conditions qui seraient arrêtées par les parties contractantes, sans crainte d'être désavoué ni désapprouvé.

Hoogstrate fortifia sa déclaration par des informations secrètes sur les forces de terre et de mer du gouvernement de Bahia, sur la topographie de la ville, sur l'état des fortifications, et il annonça qu'une flotte portugaise serait bientôt en armement.

Le grand conseil, alarmé, jugea qu'il ne pouvait trop se hâter, dans l'état de découragement et de faiblesse où se trouvaient les troupes hollandaises, de solliciter directement des secours de la mère patrie; en conséquence, il prit la résolution d'envoyer en Hollande le député Van Voerden, pour instruire le conseil des Dix-Neuf de la situation où était le Brésil Hollandais. On donna au député les instructions nécessaires, et il mit à la voile du Récif avec une dépêche dans laquelle les régens ex-

posaient dans tout son jour la conduite artificieuse de Tellès de Silva qui, sous le masque de l'amitié, s'était efforcé de corrompre un commandant hollandais, et ne cessait de faire passer des secours aux rebelles. Les régens demandaient que le conseil des Dix-Neuf prît les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour prévenir la destruction totale de la colonie, en y envoyant les secours nécessaires à sa défense.

Cependant à peine les députés Van Voerden et Hoogstrate étaient-ils partis de Bahia, que le gouverneur Tellès avait ordonné l'embarquement de deux régimens portugais avec des armes et des munitions, à bord d'une flotte de huit vaisseaux commandée par Jeronimo Serao de Payva.

Cet armement, équipé sous prétexte de forcer les rebelles à l'obéissance, devait faire voile rapidement vers le Pernambuco, débarquer les troupes de terre au port de Tamendré, et de là se porter au Récif, où l'amiral remettrait les dépêches du gouverneur au grand conseil. Mais toujours guidé par la plus prudente re-

tenue, Tellès de Silva voulait se présenter plutôt en pacificateur qu'en instigateur de la guerre. Les officiers généraux qui étaient à la tête des troupes de débarquement furent chargés d'annoncer qu'ils se rendaient au Pernambuco pour apaiser la licence et pour réprimer l'insurrection ; mais des instructions sécrètes autorisaient Vidal à secourir Vieira et à s'emparer de quelques points fortifiés s'il en trouvait l'occasion. Le 28 juillet, les troupes de terre, au nombre de deux mille hommes, et ayant d'excellens officiers, opérèrent leur débarquement sans obstacles. A la vue du pavillon portugais tous les districts voisins se soulevèrent. Goyana et Iguarassu prirent les armes. A Serenhaim, place peu éloignée du Récif, les naturels coulèrent à fond, au milieu du port, trois vaisseaux hollandais chargés de vivres. Ils envoyèrent une députation à Vidal pour le presser de leur faire passer des secours, afin d'attaquer le fort qui était mal gardé et mal approvisionné. Vidal ne balança point. Quelques troupes furent

détachées sous le commandement de Paul d'Acunha et de Christophe de Barros, et les habitans de la ville de Serenhaim, qui avaient fui dans les bois, se joignirent au détachement portugais. Ces forces réunies formèrent le siége de la citadelle; mais étant dépourvues d'artillerie, elles se contentèrent d'intercepter les convois et de détruire les acquéducs qui conduisaient l'eau dans le fort. Réduits par-là aux extrémités les plus fâcheuses les assiégés rendirent la place aux premières sommations. Les soldats de ligne purent sortir librement, mais les Brasilens furent passés au fil de l'épée. Plusieurs Hollandais de la garnison s'engagèrent sous les drapeaux de Vidal, qui en forma une compagnie séparée dont il confia le commandement au nommé De Latour, français d'origine.

Après avoir pris possession de Serenhaim, les deux généraux portugais publièrent une déclaration spécieuse, portant qu'ils étaient venus comme médiateurs sur le territoire hollandais; mais que, trouvant leurs compatriotes dans l'oppression, et craignant pour leur pro-

pre sûreté, quoiqu'ils vinssent comme amis, la prudence leur faisait un devoir de prendre des sûretés, afin de se précautionner contre les embûches et les trahisons. Ensuite se mettant en marche ils allèrent au-devant du corps d'armée de Vieira, qui, déjà renforcé par les bataillons de Diaz et de Cameram, acquérait chaque jour plus de consistance. Informé du débarquement, ce chef se dirigeait lui-même vers San-Antonio du cap pour se joindre à l'armée expéditionnaire. Les deux corps ayant paru à la vue l'un de l'autre, opérèrent leur jonction au milieu d'un peuple immense; et Vidal, fidèle aux doubles instructions qu'il tenait du gouverneur Tellès, feignit de s'emporter en reproches contre Vieira, comme ayant fomenté la guerre de son propre mouvement; il annonça même qu'il avait ordre de l'amener prisonnier à Bahia. Vieira feignant de son côté d'avoir besoin d'une justification régulière, s'exprima en termes très-énergiques sur l'odieuse tyrannie des Hollandais et sur la résolution généreuse qui avait porté ses compatriotes à prendre

les armes. Il soutint que protéger les sujets du roi de Portugal et les délivrer d'un si honteux esclavage devait être le premier devoir du gouverneur de Bahia, et il finit par supplier Vidal, au nom des plus chers intérêts de l'Etat, de s'unir à lui pour consommer la délivrance du Brésil. « Remettons cette vaste possession, » ajouta-t-il, sous l'autorité tutélaire du » souverain légitime pour qui nous sommes » tout prêts à sacrifier notre repos, notre » vie et notre fortune. » Il achevait à peine ces dernières paroles, que les cris de *liberté! liberté! vive la foi! périsse l'hérésie!* retentirent tout autour des deux armées, et furent répétés par les soldats. Ravi intérieurement de cet élan d'enthousiasme, Vidal, comme s'il n'eût fait que céder à une puissance irrésistible, s'élança dans les bras de Vieira, et joignant ses troupes à celles de son ami, au milieu des plus vives acclamations, il se dirigea de concert sur Moribeka.

Cependant la flotte portugaise de Rio-Janeiro, commandée par l'amiral Salvador Carrea de Sa, venait d'opérer sa jonc-

tion avec l'escadre de Bahia, sous les ordres de l'amiral Payva. Ces deux armemens réunis, au nombre de vingt-huit voiles, s'étaient aussitôt dirigés vers le Pernambuco, et avaient jeté l'ancre devant le Récif. Les amiraux envoyèrent immédiatement deux députés parlementaires à bord de l'amiral hollandais Licthart, avec des dépêches pour le grand conseil. Elles furent traduites aussitôt, et on n'y trouva que des argumens pleins de sophismes, qui tendaient à persuader aux régens que le gouverneur Silva envoyait des secours afin d'étouffer la rebellion dans sa naissance, par l'appareil d'un armement dont les chefs toutefois devaient employer les voies de la conciliation et de la douceur avant d'en venir à la force ouverte.

Il était évident qu'à la faveur de cette conduite artificieuse, et par la seule apparition d'une flotte aussi considérable, le gouverneur de Bahia ne cherchait qu'à encourager et à soutenir les insurgés, et à saisir l'instant favorable pour s'emparer du siége de la puissance hollandaise au Brésil. Le moment paraissait d'autant plus

propice, que les forces navales du Récif ne se composaient alors que de cinq vaisseaux, dont l'armement n'était même pas complet. Le conseil, après avoir mûrement délibéré, résolut de gagner du tems pour mettre la flotte en état de combattre l'escadre portugaise. Il envoya remercier l'amiral Salvador des secours qu'il proposait, et l'invita, sous différens prétextes, à s'éloigner du port. A l'instant même, l'artillerie des forts fut pointée sur les vaisseaux, pour leur interdire toute approche. L'amiral Salvador mit sous voile dès la pointe du jour, dans l'espoir d'attirer à lui les forces inférieures qui mouillaient au Recif, et de pouvoir imputer aux Hollandais le commencement des hostilités. Mais l'immobilité de leur flotte ayant rendu toute tentative inutile, et l'amiral portugais voyant d'ailleurs qu'on armait à force au Récif, se sépara de l'amiral Payva, pour suivre sa destination d'Europe; l'escadre de Bahia regagna aussitôt la baie de Tamendré.

L'amiral hollandais Licthart pressa l'armement, qui fut bientôt augmenté de deux

frégates ; et ayant reçu l'ordre d'attaquer la flotte de Bahia partout où il la rencontrerait, il mit à la voile et se dirigea vers la baie de Tamendré avec une escadrille de frégates bien équipées et bien armées. Là, huit vaisseaux portugais étaient à l'ancre. Cornelius Licthart, arborant d'abord tous les signes de la paix et de l'amitié, parvint à donner le change aux Portugais ; mais à peine fut-il à portée du canon, qu'il foudroya leurs vaisseaux, aborda les uns, coula à fond ou incendia les autres. Payva, après avoir rompu ses câbles pour se faire jour à travers la flotte hollandaise, coule à fond la plus grosse frégate qui veut l'arrêter ; mais deux de ses vaisseaux, qui s'efforcent de le suivre, échouent sur le rivage ; un troisième perce la ligne ennemie à coups de canon, et gagne le large. Mais Payva, engagé et resté seul avec son vaisseau amiral, est bientôt entouré. Il refuse d'amener pavillon ; et, percé de plusieurs coups, il termine glorieusement sa carrière. Son vaisseau, abordé par Licthart, est conduit en triomphe au Récif.

Cette victoire navale releva le courage

des Hollandais, et mit à l'abri leurs côtes, mais trop tard sans doute, le débarquement étant opéré; d'ailleurs Licthart ayant été l'agresseur, le gouverneur de Bahia s'en prévalut pour secourir et protéger ouvertement les insurgés.

Animées par le succès de la flotte, les troupes de terre Hollandaises brûlaient de sortir du Récif, dans l'espoir de venger l'affront du combat de Jaboques, où Vieira était resté vainqueur. Le général Haus, après avoir réorganisé son corps d'armée, le conduit dans la plaine, pille, dévaste les habitations, et enlève plusieurs dames portugaises dont les maris servaient dans l'armée de Vieira. Ce chef, indigné, se dirige aussitôt vers l'habitation de With, où le général Hollandais venait d'établir son quartier-général. Un bras du Capiveribi était un obstacle à l'entreprise de Vieira; mais ce chef et Vidal passent sur des radeaux, et donnent, à la tête des premières colonnes, l'exemple de l'intrépidité. L'ennemi, retranché, défend les approches de sa position; il est repoussé, puis attaqué vivement

dans les habitations mêmes. Haus, surpris et cerné, fait exposer aux fenêtres les femmes captives ; la fusillade cesse à l'instant, et Vidal, bien moins dans l'intention sincère d'un accommodement que pour ne pas renoncer à son rôle fictif de médiateur, dépêche au général ennemi un parlementaire avec le drapeau blanc ; mais cet officier tombe percé d'une balle. Vieira, furieux, ordonne l'escalade. Les Hollandais, à la vue des assiégeans, menacent de leurs sabres les femmes qu'ils avaient enlevées ; les cris de ces infortunées ne peuvent arrêter Vieira ; il fait porter la flamme dans les habitations assiégées et foudroyées par un feu continuel de mousqueterie. L'incendie se propage, le massacre commence ; les Hollandais, épouvantés, arborent à leur tour le drapeau blanc. Haus, lui-même, se présente aux fenêtres, tête nue, et avec deux pistolets renversés, en signe de capitulation. Vieira ne veut rien entendre ; il a résolu, lui et ses soldats, de venger par un massacre général la mort du parlemen-

taire. Vidal, plus calme, obtient cependant qu'on arrête l'incendie et qu'on reçoive la soumission des vaincus ; mais les Brasiliens sont exceptés comme transfuges, et tous sont passés au fil de l'épée. Cette exécution cruelle jette d'abord leurs femmes dans un sombre désespoir, puis dans une frénésie qui les porte à casser la tête à leurs propres enfans pour qu'ils ne tombent pas au pouvoir des vainqueurs.

Cependant les troupes de Vieira se rangent en bataille, et les Hollandais, avec leurs armes, leurs drapeaux et leurs chefs, se constituent prisonniers. L'armée catholique défile au son des trompettes et de tous ses instrumens militaires, conduisant en triomphe les femmes délivrées, et suivies du cortége de ses captifs. Huit cents Hollandais avaient péri dans l'action, et près de trois cents qui avaient échappé au massacre servaient de trophées aux vainqueurs, qui les firent escorter jusqu'à Bahia.

Ce revers, l'un des plus cruels qu'eussent encore éprouvés les Hollandais, puisqu'il anéantissait, pour ainsi dire, leurs trou-

pes d'élite, jeta le grand conseil et les habitans du Récif dans la consternation; ils crurent voir les insurgés à leurs portes, et toutes leurs pensées, tous leurs efforts se tournèrent vers la défense du Récif et de la ville Maurice.

LIVRE XXXV.

TRAHISON *du major Hoogstrate. — Il livre le fort Nazareth aux insurgés. — Le Paraiba se soulève. — Paul de Linge sauve le Cabedello. — Porto Calvo et Rio San-Francisco se déclarent contre les Hollandais. — Vieira est partout reconnu. — Il bloque le Récif. — Il échoue dans l'attaque de l'île d'Itamarica. — Il licencie les transfuges. — Il fait mettre le feu à ses propres plantations. — Excursions maritimes de l'amiral Licthart. — Vieira poursuit son entreprise malgré les ordres de la cour. — Il s'empare de l'île d'Itamarica. — Un complot est ourdi contre ses jours. — Sa magnanimité dans cette occasion. — Le Récif est en proie à la famine. — Désespoir des habitans et de la garnison. — Le général Sigismond arrive avec une flotte au secours de la place assiégée. — Joie des habitans.*

1645 — 1646.

L'INSURRECTION du Brésil s'agrandissait, pour ainsi dire, avec la fortune de Fernandez Vieira, et le succès brillant que

venait d'obtenir ce chef donnait à la révolte un nouvel essor. Elle éclatait presque partout, et partout elle devenait irrésistible. Les habitans du district maritime de Nazareth, entraînés aussi par l'enthousiasme de l'indépendance, se soulevèrent, appelèrent à leur secours le régiment portugais de Soarès, et bloquèrent le fort de Nazareth, nommé Vander Dussen par les Hollandais. C'était la clef du cap Saint-Augustin, et la forteresse la plus importante de la côte. Le major Hoogstrate en avait conservé le commandement ; c'était le même qui naguère, au retour de sa mission de Bahia, avait révélé au grand conseil les propositions du gouverneur général, Tellès de Silva, pour le décider à livrer la place confiée à sa fidélité ; aussi se reposait-on sur lui comme sur un officier incorruptible. Mais il était réservé à cet homme, qui devait toute sa fortune à la compagnie hollandaise, de donner l'exemple de la plus lâche trahison. Non seulement il fut assez ingrat pour vendre le fort qu'il avait à sa garde, mais encore pour livrer à l'ennemi toute la garnison hollan-

daise, et il apporta dans cette action détestable toute l'astuce d'une profonde scélératesse. Il feignit d'abord de rejeter avec hauteur la première sommation de Soarès, auquel il fit dire secrètement d'appeler Vidal et Vieira avec des forces dont la supériorité pût justifier sa reddition. A peine le général en chef eut-il reçu cet avis, qu'il partit en hâte avec un corps de deux mille hommes, et immédiatement après son arrivée il réitéra la sommation de Soarès. Hoogstrate affecta de rejeter, en présence de ses soldats, toute espèce de proposition; puis, accompagnant seul jusqu'à la porte du fort l'envoyé de Vieira, il convint avec lui de vendre Nazareth pour la somme de 18,000 écus; mais exigeant en outre l'assurance de commander en chef un régiment de déserteurs hollandais. « Dites à votre général, ajouta Hoogstrate, » qu'il donne l'assaut du côté de la barre, » où je n'ai laissé qu'une faible garnison. » S'il parvient à s'emparer de ce poste, » la forteresse est à lui. » Continuant toutefois son double rôle, il encourageait la garnison, tandis que par de nou-

veaux avis il engageait les assiégeans à réduire la place en la privant d'eau. Sur-le-champ les aquéducs furent rompus, et la garnison, en proie bientôt au plus cruel besoin, se trouva disposée à recevoir les insinuations de son perfide commandant. Sans démentir d'une manière formelle son premier langage, Hoogstrate parut tellement touché de la détresse de ses soldats, qu'il déclara ne pouvoir plus différer de consulter la garnison elle-même. Les avis furent d'abord partagés. Quelques officiers fidèles opinèrent pour qu'on se défendît jusqu'à la mort; mais le sentiment contraire prévalut, et la capitulation fut signée. Entre autres dispositions, les Portugais s'engageaient à rembourser aux Hollandais la solde qui leur était due, et Vieira, religieux observateur des traités, s'empressa de faire compter 9,000 écus aux prisonniers de guerre. C'était acheter à la fois le commandant et les soldats, qui, entraînés autant par cette largesse que par l'exemple d'Hoogstrate, se rangèrent avec lui sous les drapeaux des insurgés. Trois prisonniers seulement, Isaac

Zwers, Van Millingen et Jean Brockhausen firent une honorable exception; ils repoussèrent les instances du traître, et répondirent avec la résolution la plus généreuse qu'ils mourraient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. Zwers, envoyé prisonnier aux Algodoïs, fut soupçonné d'avoir communiqué secrètement un avis important au grand conseil. Le fait était vrai; mais cet ardent républicain eut le courage de souffrir la rigueur de la torture, et trompa ainsi l'espérance de ses bourreaux. Envoyé depuis en Portugal, après une longue et dure captivité, il revit enfin la Hollande sa patrie : elle ne fut point ingrate. Zwers élevé par son mérite, et en récompense de son patriotisme, mourut vice amiral de Hollande, regretté et honoré par ses compatriotes.

La trahison d'Hoogstrate excita d'autant plus l'indignation, que cet officier l'avait méditée avant même d'aller en députation à Bahia. Ses révélations n'avaient pas eu d'autre but que de captiver la confiance

du grand conseil et de s'assurer les moyens de consommer son infâme complot.

Cependant la possession de l'importante forteresse de Nazareth offrait à Vieira l'avantage inappréciable de recevoir désormais sans obstacles tous les secours de Bahia. Dès-lors il ne douta plus de la possibilité de chasser entièrement les Hollandais du Brésil.

Ceux-ci virent, dans toute son étendue, le danger dont ils étaient menacés. Le mouvement insurrectionnel se propageait; il se manifestait dans le Paraiba même, en dépit de la vigilance du nouveau gouverneur Paul de Linge. Cet officier chercha d'abord à calmer les esprits pour donner le tems d'arriver aux hordes de Tapuyas qu'il avait appelées, et dont il voulait armer la férocité contre les habitans; mais ces derniers, éclairés sur les artifices du gouverneur, déclarèrent hautement qu'ils ne reconnaissaient désormais d'autre souverain que Jean IV, roi de Portugal. Goyana, Cugnano, Porto Calvo arborèrent en même tems l'étendard de la révolte, excitées par Lopez

Currado, Jeronimo Cadera et Francisco Gomez de Monis, lieutenans de Vieira. Leur première opération fut de lever dans toute la province une contribution pour les frais de la guerre; ils formèrent ensuite un corps de volontaires portugais, qui fut dirigé sur la ville capitale ou chef-lieu de la province. Ils en furent bientôt les maîtres et y passèrent au fil de l'épée tous les habitans qui refusèrent de se déclarer pour leur parti. Le drapeau de l'insurrection fut bientôt déployé, et le cri de vive la liberté se fit entendre. Cependant le gouverneur Linge, enfermé avec l'élite de ses troupes dans le fort de Cabedello, faisait de fréquentes sorties, et parcourait le fleuve avec des chaloupes armées. Plusieurs engagemens eurent lieu sans résultats décisifs. Maîtres de la campagne, les Portugais ne pouvaient toutefois se considérer comme possesseurs de la province tant que la forteresse célèbre de Cabedello ne serait point en leur pouvoir. Ils résolurent d'abord de l'assiéger; mais considérant combien étaient grandes les difficultés de l'entreprise, ils jugèrent plus convenable d'entamer une né-

gociation avec le commandant, ou plutôt voyant qu'ils ne pouvaient réussir par la force, ils eurent recours aux artifices de la séduction. Cette mission délicate fut confiée à Rodriguez de Bouillon, homme habile et rusé ; il offrit 19,000 écus à Paul de Linge ; mais ce gouverneur lui prouva que les principes d'Hoogstrate n'avaient pas perverti tous les officiers Hollandais : il fit pendre Rodriguez comme espion et suborneur. Les Portugais prétendent que Rodriguez était à la veille de réussir quand Linge, se voyant soupçonné par la garnison, le sacrifia pour paraître irréprochable.

Ainsi, le Paraiba et le Pernambuco devenaient le théâtre d'une lutte sanglante, et partout les événemens prenaient, en faveur des insurgés, le même caractère et la même direction. Porto - Calvo avait cédé aux efforts de Christophe Cavalcante, chef des insurgés de ce district, et Valentin Roccia venait de s'emparer également de la ville et des forts du Rio San-Francisco. Partout Vieira était reconnu comme chef suprême ; sa réputation et ses forces s'accroissaient également ; un

grand nombre de transfuges hollandais venaient se joindre à lui, et il ne manquait ni de munitions, ni d'armes, ni d'officiers expérimentés. Enflé de ses succès, il fit toutes ses dispositions pour attaquer sans délai la capitale du Pernambuco. Le fort des Affogados, nommé Sainte-Croix par les Hollandais, ne fut pas long-tems un obstacle à ses desseins. Le commandant, lié d'amitié avec Hoogstrate, voulut l'imiter dans sa trahison, et livra le fort, dont la garnison presque entière passa sous les drapeaux de Vieira. Ce chef munit le fort de grosse artillerie et d'une garnison d'élite; et ne jugeant pas ces précautions suffisantes, il fit construire un autre fortin à une lieue du Récif, dans l'intention d'entourer cette place par une chaîne de retranchemens et de forts contigus. Il occupait déjà tous les chemins, toutes les avenues, espérant réduire la ville par la famine. Mais, songeant au secours que l'ennemi attendait par la voie de la mer, secours qui pouvait rendre vaine l'entreprise lente et pénible du blocus, il résolut de s'emparer du fort des Cinq-Pointes,

bâti sur le rivage, à une portée de fusil de la ville, et qui lui parut le plus susceptible d'escalade. Il projetait de l'emporter par une attaque nocturne; mais Hoogstrate, mieux informé de l'état de la garnison et de la forteresse, persuada aisément à ce chef de s'emparer d'abord de l'île d'Itamarica, qui servait en quelque sorte de grenier à tous les forts et à la ville même. Le soin du blocus fut confié à Diaz, et Vieira, avec le reste des troupes, se dirigea vers l'île.

Les gouverneurs du Récif faisaient garder par un vaisseau armé le passage de la rivière Carnama, qui sépare l'île du continent. Les insurgés, méprisant cet obstacle, s'élancent à l'abordage, conduits par le capitaine Mandès, et s'emparent des vaisseaux à la vue des assiégés. Alors les troupes traversent librement la rivière, se forment en bataillons dans l'île, et, favorisées par une nuit obscure, marchent vers les retranchemens. Une femme leur servait de guide; Hoogstrate la suit avec confiance à la tête de l'avant-garde; Diaz Cardoso vient ensuite avec un bataillon de

fusiliers : le gros de la colonne, conduit par Vidal et Vieira, ferme la marche. Il fallait franchir un espace de trois lieues pour arriver au bourg d'Itamarica, au-dessus duquel s'élevait le fort principal. L'armée, engagée dans des chemins tortueux et difficiles, n'arriva qu'au point du jour en face des sentinelles. Cet incident ne servit qu'à enflammer le courage des chefs; ils se précipitèrent dans les retranchemens le fer à la main, escaladèrent les murs qui entouraient la ville, et, pénétrant dans l'intérieur, renversèrent à coups d'épée ou de sabre tout ce qui s'opposait à leur marche. Les habitans fuyaient épouvantés; et tandis que le capitaine Ruyter, commandant du fort, envoyait à la hâte ses compagnies d'élite pour occuper les débouchés des rues, les bataillons portugais de la réserve venaient se joindre à ceux de l'avant-garde. La mêlée fut sanglante. Hoogstrate, brûlant de se signaler, par une action d'éclat, dans le parti qu'il venait d'embrasser, poursuivit lui-même les fuyards jusque sous les bastions du fort, et trempa ses mains dans le sang de ses

compatriotes. En vain une grêle de balles enveloppait les assaillans ; ils franchissaient les palissades et le fossé. Déjà les troupes montaient à l'escalade, lorsque les assiégés firent signe qu'ils allaient se rendre. Enivrés d'une si prompte victoire, les insurgés se livrèrent imprudemment au pillage de la ville. Les Hollandais, profitant du désordre, firent une sortie vigoureuse, et chargèrent à leur tour les vainqueurs. On ne sait où le massacre se serait arrêté, si Cardoso, resté de garde dans les retranchemens, n'eût repoussé cette sortie impétueuse, après avoir rallié tous ceux de ses soldats que l'épouvante avait d'abord saisis. Les assiégés, à qui cette réaction inattendue fit croire que Vieira allait renouveler l'assaut, rentrèrent à la hâte dans la forteresse, pour en défendre les murailles. Mais Cardoso et Hoogstrate étaient blessés ; plusieurs braves avaient péri, et Vieira, appréciant les pertes qu'il venait d'éprouver, rentra dans ses lignes.

C'était le premier échec qu'éprouvaient les insurgés, et il n'était pas de nature à les jeter dans le découragement ; Vieira,

au contraire, se disposait à resserrer le Récif et à pousser le siége avec plus de vigueur que jamais.

Cependant quelques transfuges, séduits par les promesses des gouverneurs du Récif, prirent l'engagement de se détacher de Vieira, et même de tourner ses armes contre lui ; le complot devait éclater au premier combat que livrerait le colonel George Garstman, l'un des généraux de la garnison. Cet officier sortit du Récif à la tête d'un corps de quatre mille hommes, et vint insulter les Portugais dans leurs lignes. Le combat s'engagea. Fidèles à leur projet de défection, les déserteurs Hollandais firent feu au milieu du désordre sur les troupes de Vieira ; mais Cardoso s'apercevant de cette perfidie, en rendit compte au général, qui changea aussitôt la disposition de la bataille. En vain Garstman chercha-t-il à favoriser la défection, la surveillance des chefs Portugais acheva de faire échouer le complot. Garstman se retira lentement sous le canon des forts, dans l'espérance de voir enfin les Hollandais de l'armée ennemie passer sous ses drapeaux;

mais Vieira, attentif à ses mouvemens, ordonna une charge qui précipita sa retraite. Diaz, qui l'avait pressentie, s'était avantageusement porté dans un bois, où il fit mordre la poussière à plus de trois cents soldats ennemis.

Hoogstrate, sur qui cette circonstance pouvait éveiller le soupçon, s'empressa de protester de son innocence, et il insista même pour que tout le régiment qu'il avait commandé fût décimé à l'instant même. Mais Vieira prit une résolution plus généreuse et plus digne de son caractère ; il ordonna que tout l'arriéré de la solde fût compté sans retard aux transfuges, et qu'on les employât séparément dans la première opération de confiance. A peine eurent-ils passé le Beberibi que tous ceux qui avaient formé le projet de déserter se dirigèrent vers le Récif, et allèrent se ranger sous leurs anciens drapeaux. Vieira sentit alors qu'il ne devait plus compter sur des soldats insensibles aux bienfaits, et à qui l'amour de leur pays commandait la trahison ; il licencia et désarma tous ceux qui restaient encore, et les dirigea sur San-Salvador.

Hoogstrate et De Latour ne furent point compris dans cette mesure inspirée par la défiance ; ils demandèrent d'eux-mêmes à être employés dans le Paraiba, loin du Récif.

Le feu de l'insurrection s'était propagé dans toute la province, ainsi que dans celle de Rio-Grande. Le chef Indien, Cameram, y avait fait des actions d'éclat qui ne pouvaient qu'ajouter à sa réputation. Vidal était allé le joindre avec un corps d'infanterie ; car le plan de Vieira consistait à porter la guerre dans toutes les capitaineries Hollandaises, afin de les soustraire toutes en même tems à la domination des Provinces-Unies.

Ce chef se flattait que tant d'efforts et de succès toucheraient enfin le roi de Portugal, dont il ne cessait de solliciter directement les secours; il se trompait, au moins dans l'espoir d'en obtenir un appui réel. Jean IV, entraîné par la politique de l'Europe, l'accabla non seulement de refus, mais il lui fit transmettre l'ordre formel de se désister de son entreprise. Déjà le conseil souverain du Récif avait publié

la copie d'une lettre de ce monarque aux Etats-Généraux, avec la réponse de leurs Hautes-Puissances, afin de prouver aux Portugais du Brésil que la cour de Lisbonne désavouait la guerre, ainsi que la conduite du gouverneur Tellès de Silva. Le grand conseil espérait que cette publication officielle ramènerait à l'obéissance les habitans Portugais des capitaineries Hollandaises, et leur prouverait que c'était en vain qu'ils attendaient des secours de leur ancienne métropole; il se flattait aussi qu'un tel désaveu porterait le découragement parmi les insurgés, et occasionnerait des divisions entre leurs chefs et les officiers des troupes royales. Mais Vieira, que sa fidélité même portait à la désobéissance, n'y eut point égard. Désavoué par son roi, il tourna toutes ses espérances vers le gouverneur de la baie, qui, malgré les ordres formels de sa cour, persistait à soutenir et à protéger les insurgés du Brésil. Silva mettait tout en usage pour augmenter leurs moyens d'attaque et pour affaiblir ceux de l'ennemi. Dans cette vue il transmit

à Vidal l'ordre de faire couper et détruire toutes les cannes à sucre du Pernambuco, soit pour ruiner une branche de commerce dont les Hollandais étaient encore en possession, soit afin de procurer à l'armée les bras employés aux ateliers et à la culture. Le gouverneur-général était persuadé que la compagnie hollandaise, privée de cette immense ressource, ne pourrait plus soutenir son établissement colonial; cette supposition n'était que spécieuse, car les Portugais tiraient aussi, des sucreries du Pernambuco, des produits considérables, pour subvenir aux frais de la guerre, et ils n'auraient pas moins perdu à cette dévastation que les Hollandais eux-mêmes. Vieira ne voulut donc autoriser que partiellement l'exécution des ordres de Tellès; et pour donner une preuve éclatante qu'il n'était guidé par aucun intérêt personnel, il fit incendier ses propres plantations; trait de désintéressement qui lui mérita les éloges du gouverneur et de l'armée entière, qui, dès lors, admira avec complaisance l'infatigable dévouement et la

véritable grandeur d'ame de ce héros de l'Amérique Portugaise.

Ici le tableau des guerres du Brésil change de caractère. A la passion des découvertes et des conquêtes, à la fureur des vengeances, à la soif de l'or et des spéculations lucratives succèdent un élan généreux, l'amour de la patrie, la passion du bien, qui épurent, en quelque sorte, des scènes sanglantes dont l'humanité doit gémir sans doute, mais où l'on retrouve encore les vertus qui l'honorent et la consolent.

L'expulsion d'un ennemi formidable était le principal objet de la guerre. Toutes les vues, toute l'attention de Vieira se tournaient vers le blocus du Récif, devenu le siége de la puissance hollandaise en Amérique. Ses troupes interceptaient les communications, gardaient les passages, établissaient partout une chaîne de postes qui resserraient la place de plus en plus. Elle était dans la détresse; mais une flotte mouillait dans le port, et pouvait encore la sauver. Animés par le plus aveugle dévoue-

ment, deux jeunes Portugais de l'armée de Vieira forment le projet de brûler tous les vaisseaux ennemis, persuadés qu'après un tel désastre le Récif sera forcé de se rendre. Ils s'élancent, de nuit, sur un frêle radeau, pénètrent secrètement dans le port, et mettent le feu à deux gros vaisseaux qui se présentent les premiers à leur vengeance. Toute la flotte allait devenir la proie des flammes; la vigilance et les promptes mesures de l'amiral Licthart sauvèrent à la fois les chantiers, les arsenaux et la plus grande partie de l'escadre. Il fallait toutefois un grand concours d'efforts pour arrêter le progrès des flammes. A la faveur du désordre, les deux jeunes téméraires, auteurs de l'incendie, étaient déjà parvenus à s'éloigner du port. Ils prennent sur leurs épaules leur légère embarcation, traversent la langue de sable du Récif, se rembarquent, et voguent vers le quartier dit des Salines; malheureusement ils ne peuvent répondre à la sentinelle portugaise, dont ils ignorent le mot d'ordre, et, victimes de leur dévouement, ils tombent frappés d'un coup

mortel, porté par la main d'un de leurs compatriotes.

Quelques mouvemens dangereux se manifestèrent sur ces entrefaites parmi les assiégeans; ils avaient beaucoup à souffrir, et tous ne se sentaient pas une constance égale pour supporter tant de privations. Plusieurs désertèrent et se réfugièrent à Bahia. Il importait de prévenir les suites de cette espèce de maladie morale, qui pouvait conduire l'armée à une entière défection; Vieira fit partir à la hâte, pour la capitale du Brésil, plusieurs vaisseaux chargés de ses propres marchandises, qui devaient rapporter en échange les objets de première nécessité dont les assiégeans manquaient le plus. Silva expédia aussitôt pour l'armée deux navires chargés de vivres et de munitions; ils mouillèrent à la pointe de Nazareth, où venaient aussi d'arriver les déserteurs renvoyés à Vieira par le gouverneur-général. Vieira se rendit à Nazareth, après avoir confié la direction du siége au général Soarès. Les assiégés, informés de son absence, firent plusieurs sorties pour troubler les travail-

leurs, et obtinrent même un avantage contre le bataillon des noirs; mais attaqués à leur tour par plusieurs corps réunis, ils furent repoussés dans la ville au moment où Vieira, de retour, reparaissait au camp avec de nouveaux renforts. Les noirs, honteux de l'échec qu'ils venaient d'essuyer, se raniment à la vue de leur général; ils attaquent vivement les redoutes que les assiégés avaient élevées entre le fort des Affogados et celui des Cinq-Pointes, pour arrêter les progrès du siége; ils surprennent, au milieu de la nuit, les travaux avancés, égorgent les gardes, pénètrent dans les ouvrages avec la rapidité de la foudre, et massacrent la garnison entière. L'artillerie des forts voisins ne peut empêcher que ces braves ne détruisent tous les travaux et ne rentrent en triomphe dans leurs lignes. Vieira, placé sur une hauteur avec des troupes de réserve, fut témoin de cet exploit, et donna aux noirs de Diaz des éloges et des récompenses.

La détresse des assiégés était au comble, et cependant les Etats-Généraux, occupés en Europe de plus grands intérêts, négli-

geaient de secourir le Récif. La disette y était telle, qu'un seau d'eau coûtait trente sous, et la mesure de farine de manioc un écu d'or. Les régens hollandais n'étaient pas éloignés d'entrer en négociation avec les généraux ennemis; mais les juifs redoutant le pillage de leurs immenses richesses, offrirent au grand conseil une somme considérable pour l'équipement d'une expédition maritime, qui, par des excursions sur toutes les côtes voisines, devait approvisionner la place assiégée. Vingt-sept bâtimens de guerre, sous les ordres de l'amiral Licthart, sortirent du port chargés de troupes, et abordèrent au rivage de Teginampape dans le dessein de piller San-Laurenzo, où commandait Agostino Nunès. Les troupes expéditionnaires donnent immédiatement l'assaut à la forteresse qui dominait la ville, et où les principales familles s'étaient réfugiées; mais les femmes, se tenant à côté des soldats, leur distribuent de la poudre, des balles, et les encouragent; on en voit même plusieurs s'armer et combattre avec un tel acharnement que Licthart, après avoir

renouvelé deux fois l'assaut, étonné d'ailleurs d'un genre de défense si extraordinaire, rembarque ses troupes à la hâte. Toutes les côtes étaient gardées avec une égale vigilance, et Licthart rentra au Récif sans avoir recueilli aucun fruit de son excursion maritime.

L'armée des insurgés, grâce aux soins de Vieira, était pourvue de vivres en abondance; les villages voisins et les vaisseaux qui arrivaient de Bahia, concouraient à l'approvisionnement du camp Portugais.

Cependant aucun secours d'Europe n'arrivait. Jean IV avait à craindre que l'Espagne et les Provinces-Unies, rapprochées par un traité de paix, n'attaquassent, de concert, la monarchie Portugaise.

Après de mûres délibérations dans son conseil, il crut devoir calmer la Hollande, et la laisser en possession de la plupart des provinces qu'elle avait conquises au Brésil. En conséquence, le roi enjoignit au gouverneur de Bahia de signifier aux chefs de l'insurrection de renoncer à leur entreprise et de poser les armes. Tellès, plein

d'un regret amer, chargea deux Jésuites de San-Salvador d'être porteurs des ordres du souverain. Arrivés au camp des insurgés, les deux religieux obtinrent une assemblée générale des chefs et s'acquittèrent de leur message.

La consternation est le premier sentiment que paraît éprouver l'assemblée; mais bientôt Vieira se lève et dit : « Si le roi de » Portugal, mon maître, était mieux in- » formé de l'état de cette guerre, et des » sacrifices que ses fidèles sujets se sont » empressés de faire pour l'honneur de sa » couronne, certes, et j'en ai l'intime » conviction, sa majesté, au lieu de m'en- » joindre de poser les armes, m'aurait » envoyé sa propre épée pour m'encoura- » ger à poursuivre la glorieuse entreprise » au succès de laquelle nous prodiguons » notre fortune, notre repos et notre » sang. Je jure donc, à la face du ciel, je » jure de ne poser les armes que lors- » que les hérétiques auront été totalement » chassés du Brésil. Alors, mais alors seu- » lement, j'aurai remis la couronne en » pleine possession des Etats qui compo-

» sent son immense héritage, et alors j'i-
» rai me prosterner moi-même aux pieds
» de mon souverain, j'irai m'y accuser de
» ma désobéissance, et lui présenter ma
» tête. » Puis, se tournant vers les envoyés : « Allez, leur dit-il, allez rendre
» compte au gouverneur-général de ma
» résolution : elle est invariable. » Les acclamations des soldats qui venaient de forcer les portes de la salle du conseil confirmèrent, d'une manière énergique, la déclaration de Vieira. Son exemple entraîna Vidal et les autres chefs, dont la résistance aux ordres du souverain fut regardée comme un acte de fidélité et de patriotisme. Dès cette époque l'influence et l'ascendant de Vieira sur l'armée n'eurent plus de bornes, et ce chef, sûr d'être obéi sans murmures, résolut d'attaquer de nouveau l'île d'Itamarica, devenue comme le point d'appui du Récif.

En vain trois vaisseaux en défendaient l'accès ; ils furent enlevés à l'abordage par les embarcations portugaises. Vieira pénétra dans l'île par différens points, et la

garnison hollandaise se réfugia dans le fort Orange, bâti sur un rocher en pleine mer.

A cette époque, les Brasiliens, commandés par Cameram, rejoignirent le camp royal ; d'autres renforts se succédèrent. Vieira, que la fortune semblait favoriser de plus en plus, ayant eu l'avis que trois vaisseaux expédiés de Lisbonne pour Bahia, avec des troupes et des munitions, venaient de mouiller dans le port de Nazareth, les retint de l'aveu des autres chefs.

Tant de bonheur et de succès ne pouvaient manquer d'éveiller l'envie et la haine. Les ennemis de Vieira, jaloux de sa renommée et de sa gloire, frémissaient de l'entendre appeler le sauveur du Brésil. Le plus lâche complot fut ourdi contre ses jours. Averti par des amis fidèles, il refusa de croire que des hommes qu'il avait comblés de bienfaits fussent capables d'une aussi noire ingratitude ; mais cette noble confiance ne désarma point les traîtres. Un jour qu'il rentrait au camp, trois nègres, vendus aux conjurés, sortent

des roseaux où ils étaient apostés, couchent Vieira en joue et font feu sur lui. Une seule arme part et blesse de deux balles l'épaule droite de Vieira, qui pousse aussitôt son cheval contre les assassins, à travers les plantations, sans pouvoir les atteindre; mais l'un d'eux est joint par la garde du général, et massacré à l'instant même. Le bruit de cette atroce tentative se répand aussitôt dans le camp; les soldats abandonnent leurs postes, courent en désordre demander à grands cris le supplice des conspirateurs. Vieira, voulant apaiser lui-même une effervescence capable de produire des déchiremens dont l'ennemi pourrait profiter, quitte, couvert de sang, le lit où le retenaient ses blessures, se présente aux soldats avec le sang froid d'un homme supérieur aux événemens, et parvient à les calmer en leur promettant la punition exemplaire des instigateurs du crime. Il lui était facile de les reconnaître et de les déférer à la vengeance des lois; l'arme même de l'assassin déposait contre l'un des auteurs du complot, qui l'avait reçue des mains de Vieira

au commencement de la guerre. Mais ce chef magnanime refuse d'ordonner aucune poursuite; il se contente de mander les conjurés en sa présence, et là il leur adresse des reproches dans les termes les plus modérés. Soigneux d'éviter tout éclat, il ne les punit que par le licenciement; il les avertit toutefois de respecter à l'avenir une vie qu'il n'expose que pour le salut de la patrie et pour l'intérêt commun.

Guéri de ses blessures, consolé par les témoignages d'affection et d'estime que lui a prodigués son armée, Vieira ne songe qu'à vaincre, et resserre tellement le blocus du Récif, que la ville se voit bientôt réduite à l'état le plus déplorable et le plus alarmant. Environnée au-dehors d'ennemis implacables, elle est attaquée au-dedans par le fléau de la famine; un voile funèbre semble l'envelopper tout entière; le désespoir des assiégés éclate par des signes déchirans; tous gémissent sous le poids de la misère; la faim les dévore; des nourritures infectes et des animaux immondes sont recherchés comme des viandes succulentes. Des hommes qui avaient joui

de toutes les douceurs attachées à l'opulence; qui avaient contracté une sorte d'habitude de satisfaire la sensualité de leur goût par les mets les plus délicats, s'estimaient heureux de pouvoir se repaître, pour ranimer leurs forces défaillantes, d'une nourriture que la plus vile populace eût rejetée dans toute autre circonstance. Le découragement et les maladies ajoutaient encore à l'horreur d'une situation si déplorable. La garnison, les habitans et le grand conseil n'ayant plus d'espoir, ne pouvant s'arrêter à aucune résolution fixe, flottèrent quelque temps encore entre la vie et la mort; mais la vie leur devint un fardeau insupportable, et tous convinrent à l'unanimité que mieux valait périr en faisant une généreuse tentative, qu'en essayant vainement de lutter contre la faim. Un dernier effort est résolu; une sortie générale est arrêtée pour le lendemain, dans l'espérance que le désespoir dont chacun est animé donnera la vigueur et le courage nécessaires pour attaquer les lignes de l'ennemi, pour forcer et détruire

tous ses ouvrages, pour obtenir enfin la levée du siége. Les portes de la ville allaient s'ouvrir; soldats, habitans, magistrats, tous les assiégés réunis allaient s'élancer hors des portes sur les assiégeans pour chercher la mort, quand les vigies aperçoivent tout à coup deux vaisseaux avec pavillon hollandais. A l'instant même l'espérance, comme un rayon de lumière, perce le nuage sombre qui couvrait le Récif. Les premiers mouvemens se changent en transports de joie universels quand les vaisseaux, approchant du havre, jettent l'ancre, et assurent, par trois coups de canon, le pavillon des Provinces-Unies. Cette apparition heureuse et inattendue écarte bientôt toutes les horreurs, toutes les calamités du siége. Ceux des habitans que la langueur ou la faiblesse empêchent de marcher, se traînent, pour ainsi dire, jusqu'au port, et là reçoivent la nouvelle, au milieu des cris d'allégresse, que tout un convoi est près d'arriver.

Cette flotte, équipée en Hollande pour ravitailler le Récif, avait rencontré des

obstacles qui semblaient s'être accumulés pour qu'elle ne pût parvenir à sa destination. A peine avait-elle été en mer que les élémens déchaînés contre elle l'avaient contrariée dans ses manœuvres et dans sa marche ; mais ayant vaincu, pour ainsi dire, les élémens, elle vint si à propos jeter l'ancre au Récif, qu'elle parut plutôt un secours envoyé par la Providence qu'un renfort humain.

Les troupes de débarquement étaient sous les ordres du général Sigismond Schoppe, qui s'était déjà signalé dans les guerres du Brésil, et que le dépit avait ramené en Europe, sous Maurice de Nassau. Indépendamment des troupes l'escadre portait des vivres, des munitions, et cinq nouveaux membres du grand conseil, destinés à remplacer les anciens.

Non seulement cette expédition délivra le Récif du fléau de la famine, mais les Hollandais en tirèrent encore l'avantage inappréciable de pouvoir réoccuper l'île d'Itamarica. Les insurgés l'abandonnèrent, prévoyant avec raison que la retraite leur

serait bientôt coupée par les vaisseaux de la flotte. Ainsi les malheurs qui accablaient le Brésil Hollandais se trouvaient adoucis : le désespoir avait fait place à l'espérance, l'un des plus grands soutiens du fardeau de la vie.

LIVRE XXXVI.

INSTALLATION *des nouveaux gouverneurs du Récif. — Proposition d'amnistie. — Réponse de Fernandez Vieira. — Sigismond est battu et blessé dans une sortie. — Il s'empare du fort de la Baretta. — Le maréchal-de-camp Rebello est tué. — Jean IV envoie Tellès de Menezès avec une escadre pour la défense de San-Salvador. — Rappel de Tellès de Silva. — Combat naval d'Itaporica. — La flotte hollandaise rentre au Récif. — Diaz s'empare du fort de Rio-Grande. — Une flotte et des troupes arrivent au secours du Récif. — Baretto de Menezès prend le commandement des troupes du Brésil. — Vieira combat en sous-ordre. — Bataille de Guararapi. — Les Hollandais sont défaits. — Triomphe de Vieira.*

1646 — 1648.

LE conseil supérieur du Récif ayant convoqué une assemblée générale des autorités civiles et militaires, déposa les rênes

de l'administration entre les mains des nouveaux gouverneurs, envoyés d'Europe pour leur succéder. A peine installés, ils firent la revue de la garnison, et ordonnèrent dans tous les districts le dénombrement des hommes en état de porter les armes. Ils proposèrent en même tems de nouvelles conditions d'amnistie aux généraux Portugais, avec invitation pressante de retirer leurs troupes, conformément aux déclarations pacifiques de la cour de Lisbonne. Vidal répondit à cette communication par des subterfuges, et en faisant un détail pompeux des forces portugaises. La réponse de Vieira fut menaçante ; ce chef prenait le style de conquérant, et déclarait qu'il était impossible aux forces hollandaises de tenir contre la confédération Brasilienne, d'autant plus, disait-il, que la Providence combattait visiblement pour la cause du Portugal. Vieira faisait de grandes menaces aux habitans qui oseraient prendre les armes contre lui ; il se plaignait avec hauteur et amertume de ce qu'un officier, porteur de ses dépêches au grand conseil, avait été interrogé et même in-

vectivé, contre les usages de la guerre, et il s'écriait : « Osez donc paraître en cam-
» pagne, et je verrai si vos épées sont
» aussi actives que vos langues ; je vous
» apprendrai que les envoyés de ceux qui
» ont ici le suprême commandement mé-
» ritent plus d'égards et de respects. »

Ce ton arrogant prouvait assez aux nouveaux gouverneurs Hollandais que les armes seules devaient décider la querelle. C'était aussi le sentiment du général Sigismond qui, plein de mépris pour les insurgés, croyait que la terreur de son nom suffirait pour les dissiper et pour les abattre.

Rempli de confiance dans ses dispositions et dans ses forces, Sigismond sortit du Récif avec douze cents hommes d'élite, pour s'emparer d'Olinda, ou plutôt des ruines de cette ville, où les assiégeans s'étaient retranchés, et dont la communication libre eût été d'un grand avantage pour les assiégés; ils pouvaient en tirer de l'eau douce, dont la disette se faisait sentir au Récif. Mais la résistance courageuse de

Blaise Soarès donna le tems au commandant du quartier des salines, Joam d'Albuquerque, de se joindre à lui; ces deux officiers réunis attaquèrent les Hollandais, les mirent en déroute, et les obligèrent de se retirer sous le canon du fort Parexès. Sigismond rallia cependant ses troupes et attaqua de nouveau les insurgés; ceux-ci, après la première décharge de mousqueterie, fondent à l'arme blanche sur leurs adversaires. Sigismond, blessé dans l'action, et non moins surpris qu'humilié, s'écrie au milieu des siens : « Les » rebelles cherchent la mort, mais la mort » les fuit! » Vieira marchait alors à grands pas au secours d'Olinda, et Sigismond, affaibli par ses blessures, ordonna la retraite et rentra au Récif.

A peine ses forces le lui permirent-elles qu'il voulut réparer ce premier échec en attaquant le quartier des assiégeans, nommé Aghias. Les Portugais, avertis, battent la générale et se mettent en devoir de disputer le passage aux troupes de Sigismond. Le régiment de Cameram engage le com-

bat ; Sigismond gagne d'abord un peu de terrain ; mais à l'arrivée de Vidal et de Vieira, suivis de quelques renforts, il cède le champ de bataille et se retire de nouveau sous le canon des forts. Vieira n'écoutant plus que sa valeur, fond sur les Hollandais, s'expose comme un simple soldat, et jette le désordre parmi les troupes de Sigismond, qui ne trouvent de salut que derrière leurs retranchemens.

Revenu de ses fausses idées sur les insurgés du Brésil, Sigismond ne reconnaît plus en eux les Portugais qu'il avait vaincus autrefois, et il les juge dignes d'exercer toute sa valeur. Il sort du Récif avec quatre mille hommes et un grand nombre d'Indiens, dans l'intention d'attaquer les retranchemens de la Baretta ; il commence d'abord par dévaster de riches plantations, élève de nouveaux ouvrages, livre ensuite plusieurs assauts à la Baretta, et force François Lopez d'évacuer cette forteresse et de se retirer sur les hauteurs de Guararapi, célèbre par plus d'une victoire de ses compatriotes.

Tel fut le premier succès de Sigismond : mais il n'influa point sur l'ensemble des opérations militaires ; la constance des insurgés semblait défier tous les efforts de ce général.

Il conçut alors le projet hardi d'opérer, par mer, des diversions puissantes, pour affaiblir les insurgés et les forcer à lever le siége. Autorisé par le grand conseil à reprendre Rio-San-Francisco, il arma huit vaisseaux, et donna le commandement des troupes au colonel Anderson. La courageuse résistance du maréchal-de-camp Rebello, et la défection des Tapuyas firent échouer l'expédition.

Sigismond portait encore plus loin ses vues, il méditait l'attaque de Bahia; et, réunissant un armement nouveau à celui d'Anderson, il vint mouiller dans le Reconcave, où il répandit l'alarme et la terreur. Mais convaincu des difficultés que présentait l'attaque de San-Salvador, il opéra son débarquement dans l'île d'Itaporica, et y bâtit un fort flanqué de quatre bastions, garni de grosse artillerie, d'où

il pouvait à chaque instant menacer la capitale du Brésil.

Étonné de cette brusque invasion, Tellès de Silva réunit tous ses efforts pour garder le détroit qui sépare l'île du continent; il y employa toutes ses troupes de terre. Mais Sigismond, maître de la mer, désolait toute la côte, et s'élançait sur les vaisseaux portugais comme sur une proie.

Tellès, irrité de voir l'ennemi si près de la capitale, fit venir à la hâte le maréchal-de-camp Rebello, le même qui venait de défendre si heureusement le Rio-San-Francisco, et mettant douze cents hommes à sa disposition, il lui ordonna de chasser les Hollandais de vive force. Rebello, guerrier expérimenté, jugea que Sigismond n'avait d'autre dessein que d'amorcer les Portugais, afin de les affaiblir par des pertes successives; mais choqué de cette objection inattendue, le gouverneur répondit avec amertume qu'un tel raisonnement était plus inspiré par la peur que par la prudence. Rebello n'écoutant plus alors que la voix de la subordination, déclara qu'il préfé-

rait l'honneur à la vie, et qu'on jugerait bientôt s'il ne savait pas aussi bien mourir que donner des conseils.

L'événement ne justifia que trop ses pressentimens sinistres. A peine est-il en vue des retranchemens de l'ennemi, qu'il exhorte ses soldats avec toute la véhémence du courage; puis au milieu d'un feu meurtrier, il monte le premier à l'assaut, et franchit les palissades. Mais Anderson, s'approchant de la côte, réunit sur les assaillans le feu de ses vaisseaux au feu continuel du fort et des bastions. Malgré une grèle de boulets et de balles, les Portugais, portés pour ainsi dire sur des monceaux de cadavres, poursuivent l'attaque. La mort du brave Rebello devait être le signal de leur découragement. Il tombe, la poitrine percée d'une balle. Plus de six cents victimes de cette malheureuse entreprise gisaient sur le champ de bataille; ceux qui avaient échappé au massacre rentrèrent en désordre dans San-Salvador, emportant avec eux un grand nombre de blessés.

Sigismond ne retira aucun fruit de cet avantage signalé. Rappelé au Récif par les ordres les plus précis des nouveaux gouverneurs, il fit raser les fortifications d'Itaporica, et abandonna l'île, ne laissant que huit vaisseaux dans les parages du Reconcave. Il se hâta ensuite de regagner le Pernambuco, dont la capitale était de nouveau réduite aux dernières extrémités.

Vieira, poussant le siége avec vigueur, avait profité de l'absence de Sigismond pour élever un fort en face de celui d'Assecca qui protégeait la ville. Officiers et soldats s'étaient portés avec tant d'ardeur à cette construction, ils l'avaient couverte avec tant d'habileté, qu'elle fut achevée sans qu'on en eût connaissance au Récif. L'artillerie dont fut armé le nouveau fort inspira bientôt la plus grande terreur aux assiégés ; elle battait en brêche les courtines de la ville et celles du fort d'Assecca. Le Récif fut bientôt foudroyé, les habitans, épouvantés, cherchaient leur salut dans les caves, tandis que les mourans, les morts et les blessés offraient

partout le spectacle le plus déchirant. L'effroi était dans tous les cœurs. L'arrivée de Sigismond, de la flotte et de l'armée rassura les esprits, et mit les assiégés en état de résister aux vives attaques d'un blocus qui venait de se convertir en un siége animé.

Cependant le roi de Portugal, instruit par des dépêches du gouverneur de Bahia que Sigismond avait paru avec une flotte hollandaise dans le Reconcave, sentit enfin combien était nuisible aux intérêts de sa couronne la politique timide qui le portait à ordonner sans cesse le respect d'une trève que les Hollandais du Brésil foulaient aux pieds sans ménagement. On équipa à Lisbonne un armement de douze gallions, commandés par don Antonio Tellès de Menezès, comte de Villapoca; mais cette expédition n'avait pour but que la défense régulière de la capitale du Brésil. Menezès y arriva peu de temps après le départ de Sigismond, jeta l'ancre, et reconnut tous les parages de la baie. Voulant diriger son escadre entière contre les huit

vaisseaux restés sous le commandement d'Anderson, trois galions seulement se trouvèrent en état de commencer l'attaque. *Le Rosaire*, monté par le chevalier Corneira, fut le premier engagé contre deux vaisseaux ennemis; mais un incident malheureux lui fit perdre le fruit de sa résolution. Le feu ayant pris à sa soute à poudre, il sauta et entraîna dans son désastre le bâtiment qui l'avait approché de plus près. Accouru avec un second galion au secours du *Rosaire*, le capitaine Brandao, après s'être emparé d'un vaisseau d'Anderson, se trouva bientôt au milieu de l'escadre hollandaise et perdit son galion avec la vie.

Mais bientôt l'escadre portugaise tout entière se trouva réparée; dès qu'elle parut en ligne, Anderson ordonna la retraite et rentra au Récif.

Menezès prit possession du gouvernement de Bahia en remplacement de Tellès de Silva, que le roi jugea convenable de rappeler pour donner satisfaction aux Etats-Généraux; car ce prince croyait devoir mé-

nager les Hollandais en Europe, malgré leurs fréquentes agressions dans les colonies.

En apprenant l'arrivée de Menezès, Vieira s'était flatté qu'un changement de politique dévoilerait enfin les véritables intentions du roi de Portugal, et de prompts secours lui semblaient une conséquence naturelle de ce nouveau système. Mais Vieira fut encore trompé dans son attente. Menezès n'avait ordre que de délivrer Bahia, et il opposa la teneur de ses instructions aux demandes pressantes du chef des insurgés. Rien cependant ne put rebuter Vieira. Fier de servir l'Etat, sous l'aveu du souverain pour lequel il prodiguait son sang et sa fortune, il trouvait dans de nouveaux obstacles un aiguillon plus vif et des motifs plus puissans de persister dans sa glorieuse entreprise.

Persuadé qu'il ne fallait perdre aucune occasion de se signaler, il ordonna à Diaz d'aller avec ses noirs et quelques Indiens former l'attaque d'un nouveau fort que les Hollandais avaient construit dans les campagnes de Rio-Grande. Ce fort, élevé pour

dominer les riches plaines qui pouvaient encore approvisionner les assiégés, était situé au milieu d'un vaste marais, et de plus entouré de retranchemens et de palissades. Il servait tout à la fois de retraite aux nombreux esclaves qui travaillaient dans les campagnes, et de grenier aux récoltes. L'attaque en paraissait téméraire, parce qu'on ne pouvait traverser le marais qu'ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les noirs entreprirent cependant le passage à la faveur de la nuit, et sans se rebuter des peines incroyables qu'il leur fallut surmonter, ils parvinrent aux pieds des palissades en marchant dans la fange, et en élevant leurs armes au-dessus de leurs épaules. La résistance fut vive; mais il fallut céder aux intrépides efforts des assaillans qui, entrés l'épée à la main dans le fort, massacrèrent tout ce qui s'y trouvait, sans même excepter les enfans et les femmes. Le commandant, plus heureux, se sauva dans un canot avec un petit nombre de soldats dévoués.

Tant de pertes, et l'état de détresse du

Brésil Hollandais, exigeaient de la part du gouvernement des Provinces-Unies un parti décisif et des mesures vigoureuses. L'espoir d'anéantir les insurgés, de recouvrer ce qu'ils avaient conquis, et d'y joindre même les portions du Brésil qui n'avaient point encore été soumises; l'intérêt qu'on trouvait surtout à connaître enfin les intentions du roi de Portugal, ne permettaient plus de balancer. Quarante-quatre vaisseaux, portant neuf mille hommes de débarquement, mirent à la voile du Texel pour le Brésil. Arrivé au Récif, après avoir éprouvé la perte de quelques navires, le général Vangoch résigna le commandement des troupes de terre à Sigismond.

Jamais les Provinces-Unies n'avaient fait un si grand effort en faveur de leurs possessions du Brésil, et jamais il n'était entré à la fois au Récif un armement si formidable. Il aurait suffi sans doute pour renverser tous les desseins des insurgés, et même pour leur enlever toutes leurs conquêtes, s'ils n'en avaient été plus redevables encore à leur énergie qu'à leur nombre.

Informé du départ de l'armement hollandais, le roi de Portugal n'osa point se déclarer ouvertement ; toutefois il ne put se résoudre à abandonner les insurgés, que le désespoir aurait pu réduire à se détacher de leur ancienne métrópole pour se former un état séparé. Soit politique, soit prévoyance, Jean IV envoya au Brésil François Baretto de Menezès, officier distingué par sa valeur et par sa naissance ; il lui confia le commandement général des troupes, afin qu'il y eût plus d'unité et d'ensemble dans les opérations. Baretto, embarqué à Lisbonne sur une caravelle, fut pris dans la traversée et conduit prisonnier au Récif, sans que les Hollandais eussent aucune idée de sa mission. Par une sage précaution il avait caché son brevet de général en chef dans le revers de ses bottes. Au milieu des ennemis, ses discours furent si mesurés, sa conduite fut si adroite, qu'il parvint même à tromper la vigilance de ses gardes; s'étant jeté la nuit dans un canot il passa à travers la flotte, aborda heureusement

sur la côte voisine et se rendit au camp de Vieira.

Cependant il était à craindre que son arrivée n'excitât la jalousie de ce chef. Comment supposer qu'il remettrait volontiers en d'autres mains la conduite d'une entreprise soutenue jusque là avec tant de gloire? Mais on vit alors un homme né dans l'esclavage, élevé par son seul mérite, offrir tous les exemples de modération et de grandeur d'ame; on le vit céder sans murmurer le commandement à un chef étranger et lui jurer, le premier, dévouement et obéissance. Cette abnégation rare, dont rien n'affaiblit la générosité, est un des traits les plus honorables de la vie de Fernandez Vieira. Sans doute il eût été facile à ce héros du Brésil de revendiquer un droit que personne ne pouvait méconnaître. Il avait conquis cent quatre-vingts lieues de terrain; il se trouvait en possession de neuf forteresses, d'un grand nombre de villes, de villages et d'établissemens; il avait pourvu à la solde des troupes, et l'armée était approvisionnée pour

plusieurs mois. Rien ne manquait à la réputation et à la gloire de Vieira ; son nom était respecté dans les parties les plus reculées du Brésil. Maître des esprits et des fortunes, il aurait pu, sans doute, en disposer pour son élévation ; mais incapable d'un sentiment d'ambition ou d'orgueil, on le vit renoncer à tout, excepté à la noble résolution de remplir ses devoirs et ses sermens. Fidèle à la cause d'un souverain dont il n'avait reçu jusqu'alors que des refus et dont il avait pu encourir le ressentiment en le servant malgré ses ordres, Vieira ne vit dans l'abdication du pouvoir supérieur qu'une occasion de se rattacher aux intérêts qu'il avait embrassés, au monarque qui semblait le méconnaître, et à la patrie pour laquelle il savait tout souffrir et tout oublier.

Le nouveau général en chef, après l'avoir comblé de témoignages de confiance et d'estime, songea aux moyens de s'opposer à Sigismond, qui, par ses préparatifs, annonçait des attaques décisives.

Les renforts venus de Hollande lui donnaient l'avantage du nombre. Il n'hésita point de se mettre en campagne avec huit mille hommes, divisés en six régimens, et passa la rivière des Affogados, dans l'intention de livrer bataille.

Sigismond voulut d'abord établir son camp sous le canon du fort de la Baretta, dans le dessein de fondre ensuite sur le riche territoire de Moribeka, où il aurait trouvé des ressources, soit pour l'armée, soit pour la place assiégée. Tel fut le plan qu'il proposa dans un conseil de guerre; mais le colonel Brinch représenta que le nombre des ennemis sous les armes pouvait à peine suffire aux garnisons de leurs places fortes, et qu'en risquant un engagement général, on pouvait en une seule journée éteindre la révolte et consolider la puissance hollandaise au Brésil. En effet, les troupes portugaises, les garnisons exceptées, ne s'élevaient pas à plus de deux mille cinq cents hommes sous les armes.

Déférant à l'avis de Brinch, Sigismond

rappela immédiatement le colonel Haus, qu'il venait de détacher avec mille hommes pour piller la Verrea.

Les officiers portugais, convoqués également par leur nouveau général, à qui son expérience dans les guerres d'Europe n'avait pas donné celle des guerres d'Amérique, mettaient aussi en délibération s'il fallait éviter la bataille ou attendre l'ennemi.

Plusieurs d'entre eux, alléguant l'infériorité de leurs forces, étaient d'avis d'aller prendre position au milieu des épaisses forêts du cap Saint-Augustin, où, fortement retranchée, l'armée serait en mesure de recevoir des secours de Bahia. Mais Vieira exprima une opinion contraire; il fit sentir combien un parti aussi timide, ou plutôt combien cette fuite jetterait le découragement parmi les insurgés, rebutés déjà par tant de fatigues et de privations. « A la guerre, dit-il, c'est » en relevant le moral du soldat qu'on » peut espérer de vaincre. Au lieu d'abattre » cet esprit guerrier, mobile des grandes

» entreprises, il faut donner aux com-
» battans l'enthousiasme et le patriotisme,
» gages certains de la victoire. Si je con-
» sidère notre position, je vois que le
» danger de la retraite est plus grand que
» celui de la bataille. Sigismond ne manque-
» rait pas de marcher sur nos traces et de
» s'emparer sur sa route de ces forts que
» nous avons conquis ou défendus avec tant
» de courage et au prix de notre sang. Il est
» donc à la fois plus généreux et plus utile
» de recevoir la bataille que de l'éviter.
» N'avons-nous pas à notre portée une
» position excellente d'où nous ne perdrons
» pas de vue cette place maritime dont
» nous ambitionnons la conquête, et qui
» sera le prix de notre valeur et de nos
» efforts ? Le ciel, vous le savez, protège
» notre cause, et il nous accordera la vic-
» toire en faisant évanouir les folles espé-
» rances de nos ennemis. »

Cet avis fut partagé par Vidal, par Diaz et par Cameram. Porté naturellement à respecter de semblables autorités, Baretto se rendit sans peine à un

sentiment conforme à son caractère entreprenant et décisif. Il se mit en marche plein de confiance dans la valeur de ses troupes, et alla camper sur les montagnes Gararapi, ainsi nommées en langue brasilienne du bruit des eaux dont leurs cavernes retentissent.

Ces monts aigus et découverts s'élèvent à quatre lieues de distance du Récif. Leur hauteur du côté de la mer est si prodigieuse, que plusieurs de leurs cimes se perdent dans les nues. Leurs flancs, entr'ouverts dans plusieurs endroits, laissent apercevoir de profondes crevasses. Le sol dont elles sont revêtues est généralement sablonneux, entremêlé de pierres qui ont presque la dureté, le poids et la couleur du fer. Au pied de l'une de ces montagnes coniques, s'étend une plaine de peu d'étendue, mais dont le terrain, ferme et compacte, contraste avec celui de la croupe des montagnes. A l'extrémité de cette plaine s'offre un lac au-delà duquel sont bâties les principales habitations de Moribeka. Là, Baretto rangea en bataille son armée, dont

il étendit les ailes afin de laisser moins d'espace et d'avantage à l'ennemi. Il fit aussi couper le pont, qui aurait pu rendre facile le passage de la rivière, et mit à l'ordre du jour, par le conseil de Vieira, que, pour obtenir la victoire, il fallait en venir à l'arme blanche aussitôt après la première décharge de mousqueterie.

Déjà Sigismond s'était approché des monts Gararapi et n'avait rien négligé pour exciter le courage de ses troupes, auxquelles il promettait le gain de la bataille. Il les divisa en neuf carrés, qui devaient se soutenir mutuellement en échelons, et il fit proclamer la peine de mort contre les fuyards et les lâches.

Baretto, aidé par les conseils des autres chefs, ne disposa pas avec moins d'art son armée, dont il forma trois corps; mais au lieu d'attendre l'ennemi, comme il se l'était d'abord proposé, il prit la résolution hardie de l'attaquer avec des forces inférieures dans une position moins sûre que celle qu'il s'était ménagée en cas de déroute. Vidal, à la tête de l'avant-garde, fut chargé

d'attaquer dans la plaine le flanc droit de l'armée hollandaise, tandis que les Brasiliens de Cameram déborderaient sa gauche. L'attaque du centre qui, posté sur un mamelon, s'y était fortifié d'une batterie de six pièces de campagne, fut confié à Diaz et à Vieira. Deux escadrons de cavalerie et cinq cents fantassins armés de mousquets, composaient la réserve commandée par Antonio de Silva.

Bientôt le signal est donné ; le bruit des trompettes, des tambours, des flûtes sauvages, les cris ou plutôt les hurlemens des Brasiliens auxiliaires se confondent avec les détonnations de l'artillerie ; l'action devient générale ; elle est engagée sur tous les points par les tirailleurs portugais.

Fidèle à l'ordre qui lui a été donné, l'infanterie avance l'épée à la main contre les bataillons de l'ennemi et les charge avec autant d'ardeur que d'intrépidité ; elle est soutenue par la première et la seconde ligne. Les Tapuyas, mêlés aux soldats hollandais, ne peuvent résister à ce genre d'attaque,

et prennent aussitôt la fuite ; mais les carrés formés de troupes européennes, opposent plus de résistance; la mêlée devient générale : elle est surtout plus terrible au centre, où Vieira, attaquant le mamelon fortifié, enfonce le régiment du colonel Brinch et en culbute dans le lac une grande partie. Les Hollandais y sont noyés, ou foudroyés par les mousquetaires portugais, dont les décharges répétées poursuivent sans relâche ceux qui cherchent à se sauver à la nage. Vieira, maître du mamelon, s'empare du drapeau de la république aux cris de *victoire!* de ses compagnons d'armes.

Sigismond n'a plus d'espoir que dans sa réserve, commandée par le général Haus, et composée d'un millier de vétérans, qu'il a postée à l'entrée d'une vallée voisine; il la fait venir à grands pas sur le champ de bataille, et avec ce renfort il s'avance pour reprendre le mamelon, devenu le point décisif de la bataille. Il attaque les noirs de Diaz, qui, gardiens de l'artillerie conquise, au lieu de la tourner contre

les vaincus, s'étaient éparpillés avec les Indiens auxiliaires pour chercher du butin et dépouiller les morts. En vain Diaz s'efforce de rallier ses noirs ; il ne peut résister à l'assaut impétueux que lui livre Sigismond. Ce général reprend son artillerie et force les noirs à faire leur retraite en désordre dans la plaine. Il les aurait taillés en pièces si le corps de réserve, commandé par Silva, n'était accouru pour les soutenir. Le combat se prolonge alors avec plus d'acharnement, et change d'aspect. Les Hollandais opposent à l'intrépidité de leurs adversaires une valeur moins brillante, mais tout aussi opiniâtre ; ils vont même au-devant des épées portugaises, et les écartent avec le sabre ou la pique, se baignent dans le sang de leurs ennemis. Sigismond, que cette journée signale et comme brave soldat et comme habile capitaine, donne le premier l'exemple, et se fait remarquer à la tête des colonnes qui attaquent ou qui résistent. On se battait avec acharnement depuis plus de quatre heures, et les deux partis se disputaient la

victoire avec fureur, quand Vieira, Vidal et Baretto, résolus de l'emporter à tout prix, se jetèrent au plus fort de la mêlée. Leurs exhortations, soutenues d'un aussi grand exemple, inspirèrent aux insurgés une telle ardeur, que l'ennemi fut enfin obligé d'abandonner le champ de bataille. Un immense bagage, des canons, l'étendard des Provinces-Unies et vingt-neuf drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs. La bataille fut si meurtrière, que, du côté des vaincus, le nombre des morts surpassa celui des blessés. Ainsi l'armée de Sigismond compta cinq cents hommes hors de combat, et mille hommes tués, entre autres deux colonels, dix-huit capitaines, et un grand nombre d'officiers subalternes. Sigismond était blessé d'une balle à la jambe, et le colonel Rener avait été fait prisonnier avec deux cents soldats des Provinces-Unies. Telle fut la perte des Hollandais.

Les vainqueurs eurent à regretter une centaine de braves, morts avec gloire dans les rangs mêmes de l'ennemi qu'ils avaient

affronté. Ils avaient perdu aussi plusieurs officiers, et le nombre de leurs blessés s'élevait dans la proportion naturelle d'un à cinq.

Le général en chef Baretto rendit le témoignage le plus honorable à ses officiers généraux, surtout à Vieira, qui, par ses conseils, ses manœuvres et son intrépidité, avait contribué puissamment au gain de cette journée. Sa modestie ne put le dérober aux acclamations de l'armée, qui le proclama de nouveau le sauveur et le conquérant du Brésil.

La bataille de Gararapi, livrée en novembre 1648, éleva la réputation des insurgés au plus haut point de gloire, et termina la lutte en rase campagne. Les vaincus, réfugiés de nouveau derrière leurs fortifications, n'eurent plus à songer qu'à la défense du Récif, qui ne pouvait espérer de se soutenir sans de nouveaux secours d'Europe. Pour comble de maux, cette défaite jeta des germes de division entre le collége souverain et le conseil de guerre du Récif. Les gouverneurs l'attri-

buaient aux généraux et à leurs mauvaises dispositions; ceux-ci, au contraire, rejetaient la défaite sur le conseil souverain, comme n'ayant pourvu ni à la solde ni à l'entretien des troupes. Telle est la conséquence des revers : ils aigrissent et divisent les hommes.

LIVRE XXXVII.

SIGISMOND *s'empare d'Olinda. — Baretto reprend cette ville. — Sortie du général Brenk. — Il attaque les noirs ; il est repoussé. — Sigismond dévaste de nouveau la côte de Bahia. — Le gouverneur Menezès envoie des renforts aux insurgés. — Mort du chef Brasilien Cameram. — Son éloge. — Compagnie commerciale établie à Lisbonne pour la protection du Brésil. — Seconde bataille de Gararapi. — Les Hollandais sont défaits. — Arrivée de l'escadre de Castel-Melhor, nouveau gouverneur de Bahia. — Emeute populaire à La Haye contre Coutinho, ambassadeur de Portugal. — Continuation du blocus du Récif. — La politique de l'Europe devient plus favorable aux insurgés du Brésil.*

1650 — 1653.

TANDIS que les insurgés recueillaient tranquillement le fruit de leur victoire, Sigismond, rentré au Récif avec les débris de son

armée, songeait à effacer un revers qui n'avait porté aucune atteinte à sa réputation ni à sa bravoure. Réparer à propos les malheurs de la guerre, tel était le caractère particulier du talent de ce général. Instruit que la position d'Olinda n'était confiée qu'à une faible garnison, il détacha aussitôt six cents hommes d'élite, et Olinda tomba en son pouvoir dès que les Portugais eurent été forcés d'évacuer le fort d'Albuquerque. Cette ville est si salubre que Sigismond y fit transporter les blessés et les malades de la garnison du Récif, pour hâter leur rétablissement.

Ce général eut un autre succès, il s'empara inopinément d'un fort que les Portugais avaient construit en face de l'Asseca, et qui gênait les assiégés. On s'éleva parmi les insurgés contre une reddition si subite, et on l'imputa à la négligence et même à la vénalité du commandant, car la forteresse avait été approvisionnée et garnie de troupes suffisantes; mais l'issue d'une procédure régulière attesta l'innocence du commandant Portugais.

Baretto, informé de ces deux événemens, se mit aussitôt en marche avec l'armée, dans l'intention de reprendre Olinda. La prodigieuse célérité des noirs de Diaz, chargés d'emporter d'assaut le fort d'Albuquerque, confondit toutes les mesures de défense de Nielas, qui gardait le fort et la ville avec six cents Hollandais. Les noirs montent brusquement à l'escalade, et, suivis de quelques compagnies portugaises, ils pénètrent dans le fort, massacrent une partie de la garnison, et tournent l'artillerie contre les fuyards. Diaz vient ensuite se ranger en bataille sur la plage, intercepte ainsi les secours que détache Sigismond, et inspirant à Nielas la crainte d'être coupé, il le contraint d'abandonner Olinda et d'opérer sa retraite sur le Récif.

Au milieu de cette alternative de revers et de succès, Baretto, irrité de la longueur du siége, résolut de le pousser avec une vigueur nouvelle.

Les assiégés sentent leur courage se ranimer, en voyant à l'entrée du port

quelques vaisseaux que la tempête vient de séparer d'une flotte dirigée vers ces parages ; elle portait quelques troupes sous les ordres du colonel Brenk, qui, à peine débarqué, blâme hautement les opérations de Sigismond, et déclare qu'il veut venger l'affront de Gararapi. Brenk, accueilli et protégé par le grand conseil, se met en marche avec deux mille hommes, dans l'intention de surprendre Diaz et d'exterminer ses soldats ; mais, avertis par des sentinelles vigilantes, les noirs ne se bornent point à une courageuse résistance, sortent de leurs retranchemens et attaquent les Hollandais en rase campagne. Le combat fut terrible, et la victoire, long-tems disputée, ne cessa d'être douteuse que lorsque les capitaines Francisco Berenger et Manoel de Monis eurent renforcé les noirs avec les troupes portugaises du quartier des Salines. Brenk, repoussé sur tous les points, rentra honteusement au Récif, sans avoir pu enlever ses blessés ni enterrer les morts. Les noirs, dans leur joie féroce, déca-

pitèrent les cadavres des ennemis, et exposèrent leurs têtes sur des piques, afin de jeter l'effroi parmi la garnison assiégée; ils trafiquèrent ensuite de leurs prisonniers, que les planteurs achetèrent à vil prix comme esclaves.

Brenk, vaincu et humilié à son tour, fut accablé de reproches par Sigismond; et les gouverneurs du Récif, prévoyant que de grands maux naîtraient infailliblement de la mésintelligence et de l'aigreur mutuelle des deux généraux, donnèrent l'ordre à Sigismond de partir avec une escadre pour tenter un débarquement sur quelques points de la côte de Bahia.

Ce général mit un grand zèle à s'acquitter de sa nouvelle mission; il surprit un grand nombre d'habitations du Reconcave, dont les propriétaires étaient loin de s'attendre à une invasion si subite; il livra tout au pillage, détruisit de fond en comble les plus riches sucreries, et rentra au Récif chargé de butin. Son expédition dévastatrice détermina le gouverneur Menezès à se rendre aux instances de Baretto, qui n'avait cessé de réclamer des secours.

Jusqu'à ce moment, les défenses du cabinet de Lisbonne, que Menezès n'avait pas eu l'adresse d'éluder ou d'interprêter à son gré, comme son prédécesseur, l'avaient maintenu dans une sorte de neutralité; mais les dévastations de Sigismond le tirèrent d'une léthargie si nuisible aux insurgés.

Menezès fit partir immédiatement des vaisseaux chargés de vivres et de munitions, portant cinq cents hommes d'infanterie sous la conduite de Francisco de Figueroa, officier qui devait sa réputation aux guerres d'Amérique. L'arrivée de ce renfort au camp des insurgés y répandit la joie et l'espérance, qui bientôt firent place à des regrets universels occasionnés par la perte de l'intrépide Cameram.

Ce vieux général, Brasilien d'origine, joignait à la valeur la plus irréprochable toutes les vertus dont la piété chrétienne fait un devoir. Il sut, dans tous les temps, se faire chérir et respecter: sa discipline sévère faisait l'admiration des ennemis mêmes. Recommandable par les services non interrompus qu'il avait su

rendre à l'Amérique Portugaise sous deux rois, Philippe IV et Jean IV, il ne se prévalut jamais de sa réputation ni de son ascendant. La langue portugaise lui était devenue familière; mais, fidèle aux plus rigoureuses bienséances, il s'était accoutumé à ne jamais parler que par interprètes aux personnes de marque de cette nation. Cameram s'était trouvé à un grand nombre de batailles, et n'avait jamais été blessé. On crut honorer sa mémoire en donnant le régiment qu'il avait commandé à Diégo Piquero Cameram, son neveu et son successeur, officier recommandable déjà par sa prudence et par son énergie, et qui marchait sur les traces de son parent.

Les Portugais, que la fortune des armes appelait partout à ressaisir leurs anciens titres de gloire, venaient de reprendre sur les Hollandais, en Afrique, Loanda, capitale du royaume d'Angola, et plusieurs autres points importans. Guidés par le gouverneur Correa, ils chassèrent enfin les Hollandais de la Guinée et de la côte Australe. Le gouvernement des Provinces-

Unies, vivement irrité, fut à la veille de déclarer ouvertement la guerre au roi de Portugal. L'Espagne ne négligeait rien pour décider les Etats-Généraux à ce coup d'éclat; mais les sages négociations de Sousa Coutinho, ambassadeur de Jean IV à Amsterdam, et les avantages réels que les Hollandais retiraient de leurs relations de commerce à la faveur de la trève d'Europe, firent échouer les tentatives de l'Espagne. Ainsi la guerre entre la Hollande et le Portugal ne repassa point la ligne. Les Etats-Généraux, à la vérité, continuèrent de la soutenir au Brésil, et mirent en mer douze vaisseaux destinés à poursuivre et à capturer tous les navires marchands qui partaient du Brésil pour Lisbonne.

Moins circonspect désormais, Jean IV ordonna la création d'une compagnie portugaise de commerce, à l'instar de la compagnie établie en Hollande, pour soutenir, par ses capitaux et par son crédit, ses établissemens du Brésil. Le but que se proposait le roi de Portugal était surtout de faire convoyer par ses escadres les bâtimens

de commerce, et de porter dans la suite des secours efficaces aux insurgés du Pernambuco. Sous ce double rapport, la nouvelle compagnie répondit parfaitement aux vues du monarque.

Cependant les troupes hollandaises, fatiguées des longueurs du blocus qu'elles soutenaient au Récif, résolurent de tenter encore le sort d'une bataille. Leurs généraux espéraient, par un coup décisif, anéantir les insurgés. Brenk fut chargé du commandement général. Il sortit du Récif avec une nombreuse artillerie, cinq mille hommes d'élite, sept cents sapeurs, trois cents marins enrégimentés, deux compagnies de noirs, et un bataillon de deux cents naturels du Brésil. Cette armée campa sur ces mêmes montagnes Gararapi devenues si fatales aux troupes qui l'y avaient devancée.

Loin d'être effrayés de ces dispositions formidables, les chefs portugais résolurent, d'un commun accord, d'aller au-devant de l'ennemi pour le provoquer au combat. Ils ne laissèrent dans le camp qu'un assez

petit nombre de troupes, et, à la tête de deux mille cinq cents hommes, ils arrivèrent au pied du Viezzero, le pic le plus élevé du Gararapi, et s'y arrêtèrent en face de l'armée hollandaise, qui s'y était déjà fortifiée.

Là Baretto convoque ses principaux officiers, et la plupart sont d'avis d'attaquer le soir même avec l'avant-garde, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur dont les soldats sont animés. Mais Vieira, que son caractère ne portait cependant pas à temporiser, manifesta une opinion contraire. L'armée, selon lui, en différant son attaque jusqu'au lendemain, aurait l'avantage d'être renforcée par un grand nombre de volontaires du pays, qui viendraient la joindre à cheval.

La journée était trop avancée, d'ailleurs, pour qu'on pût manœuvrer sur toute la ligne; de plus, Brenk occupait avec son avant-garde une hauteur hérissée d'artillerie, au feu de laquelle les Portugais se trouveraient d'abord trop exposés. Selon Vieira, l'arrière-garde, en tournant la

position de l'ennemi, devait à elle seule porter le coup le plus décisif.

Baretto se rendit au sentiment de Vieira, et régla, de concert avec lui, de nouvelles dispositions pour le lendemain.

Mais il tint les Hollandais en échec, en faisant plusieurs fois, pendant la nuit, crier, *aux armes!* Au point du jour, il détacha quatre compagnies de tirailleurs, commandés par le capitaine Antonio-Rodriguès Franca, chargés de harceler les Hollandais. Ceux-ci restèrent d'abord immobiles dans leur position; mais piqués enfin de la hardiesse des escarmouches de Franca, et attribuant à la crainte ou à la faiblesse l'inaction du corps principal de l'armée de Baretto, ils descendirent enfin des montagnes. A l'instant même, Baretto, cédant au vœu des insurgés, donna le signal de la bataille.

Déjà les deux partis étaient en présence, à la portée du fusil, lorsque Brenk, par un retour tardif à la prudence, veut regagner sa première position. Il n'était plus tems : Vidal et Figueroa s'étaient emparé

des hauteurs que venait d'abandonner imprudemment l'armée hollandaise ; et Vieira, suivi de Diaz, donnant le premier sur sept bataillons qui s'étaient formés en carré, engagea la bataille. En vain les Hollandais opposèrent à ces deux chefs la plus vive résistance, l'attaque fut si impétueuse que la première ligne plia. Brenk la fit soutenir aussitôt par un bataillon sous les ordres du colonel Braud. Alors commence la mêlée, qui devient sanglante. Les Portugais ayant mis l'épée à la main, par ordre de Vieira, ce mouvement rapide fait pencher le gain de la bataille en faveur des troupes catholiques. Les Hollandais, mis en déroute, laissent le champ couvert de leurs morts. Vieira s'empare de plusieurs canons que l'ennemi avait placés sur le front de sa ligne, et se met à la poursuite de Brenk avec une telle ardeur que son cheval s'abat sous lui. Entouré aussitôt de soldats hollandais, couché en joue par les uns, assailli par d'autres à coups de sabre, il n'est protégé et garanti que par son sang-froid et par son

courage. Il saisit son épée, frappe tout ce qui l'environne, et donne aux siens le tems d'arriver à son secours. Il est bientôt dégagé, monte sur un autre cheval, attaque avec impétuosité un bataillon ennemi, et lui crie d'une voix terrible : « Rendez-vous à Fernandez Vieira! » Vingt soldats hollandais sortent de leurs rangs, l'ajustent, font feu, percent ses habits de plusieurs balles, et tuent son cheval. La fausse nouvelle de sa mort se répand comme un éclair parmi les Hollandais; elle est portée et accréditée au Récif, tandis que Vieira, échappé aux plus grands périls, ne cesse de poursuivre les fuyards, et remplit encore de terreur, par sa seule présence, ceux qui se croyaient délivrés d'un adversaire si redoutable.

Vidal n'était pas moins heureux sur le mont Viezzero. Le colonel Eltz, à la tête d'un régiment allemand, se défendait encore avec la plus rare intrépidité; mais attaqué sur sa gauche par Diaz Cardoso; sur sa droite, par la cavalerie de Silva, il plia et fut enfoncé sur toute sa ligne.

Vieira, de son côté, ne perdant pas un instant, revolait avec les troupes de Diaz vers le point où il s'était rendu maître de l'artillerie hollandaise. Quatre autres canons avaient été placés avec l'étendard de la république sur une éminence fortement retranchée, et défendue par une réserve d'infanterie. Loin de se ralentir, l'ardeur qui anime Vieira semble s'accroître par les obstacles mêmes; il attaque le poste avec une vigueur nouvelle. Les Hollandais ne peuvent résister aux forces réunies des insurgés; Silva accourt aussi avec sa cavalerie, et le poste, long-tems défendu, est abandonné avec l'artillerie, les bagages et l'étendard des Provinces-Unies.

Le général Brenk, secondé par quelques braves, s'efforce de rallier les fuyards; il forme une forte colonne, et arrête encore au milieu de la plaine le progrès des vainqueurs. A l'instant même où il anime de la voix et du geste ses soldats découragés, un boulet de canon, tiré de ses propres batteries conquises, le met en pièces à la vue de son armée, qui, n'ayant plus de chef, et frappée de ce

nouveau désastre, prend la fuite et abandonne le champ de bataille.

Baretto poursuit les fuyards, qui se répandent au loin dans les campagnes, et vont se dérober dans de profondes cavernes au sort qui les attend ; mais peu échappent à la mort. Partout les habitans secondent les Portugais, et la rage des Indiens et des noirs devient si acharnée contre ceux de leur nation qui s'étaient dévoués au parti contraire, que tous sont massacrés impitoyablement, malgré les instances des chefs Portugais.

La victoire se déclara entièrement en leur faveur. L'étendard de la république, douze drapeaux, toute l'artillerie, beaucoup d'armes et de bagages en furent les trophées. La perte en hommes fut également très-considérable du côté des Hollandais. Le colonel Authiem avait été blessé grièvement. Parmi les prisonniers de guerre, on remarquait Pierre Poty, chef des sauvages Tapuyas, qui mourut, peu de tems après, dans une étroite prison.

Les Portugais eurent à regretter le capitaine Paul d'Acunha, Emmanuel d'Auraggio, et Commo Rego de Barros. Henriquez Diaz et plusieurs officiers de marque étaient au nombre des blessés. Baretto s'était distingué dans cette journée comme capitaine et comme soldat. Vieira s'y surpassa lui-même, et tua de sa main plusieurs soldats et officiers ennemis qui s'étaient acharnés contre sa personne. Vidal et Figueroa, le lieutenant-colonel Philippe Bardiero de Mello eurent aussi une part honorable à la victoire. Les vaincus semblaient se consoler de leur défaite en rendant justice à l'intrépidité des vainqueurs.

Les faibles restes de l'armée hollandaise furent à peine retournés au Récif, que Sigismond fit demander à Baretto une suspension d'armes de quelques jours pour enterrer les morts. La suspension fut accordée. Sigismond expédia sans délai un capitaine d'infanterie, nommé Van Dek, escorté de quelques sapeurs ; et Baretto envoya de son côté Diaz Cardoso avec un corps de troupes pour recevoir, dans les

formes accoutumées, les parlementaires Bataves. Arrivés à leur destination, ils ne purent se défendre de verser des larmes en voyant le champ de bataille jonché des cadavres de leurs compatiotes. Le capitaine Van Dek, profondément touché, protesta qu'il regrettait de n'avoir pas terminé glorieusement sa carrière au lieu même où tant ne braves avaient trouvé leur tombeau. Il pria Cardoso de le conduire au camp des Portugais, afin, dit-il, d'admirer de plus près cette vaillante nation. Cardoso le mène au général Baretto; et, au moment où Van Dek croit convenable d'adresser à ce général quelques paroles de consolation et de regrets au sujet de la mort de Vieira, dont on n'était point encore détrompé au Récif, Vieira paraît, et dit au capitaine ennemi avec une dignité sévère : « Rapportez » à Sigismond, votre général, que si les » Hollandais m'ont regardé vivant comme » leur fléau, je ne cesserai pas de l'être » après ma résurrection. »

La seconde bataille de Gararapi termina la campagne de 1650, et fut plus funeste encore que la première au parti vaincu,

qui, désormais, allait être hors d'état de reprendre l'offensive. Mais le Récif renfermait encore de puissans moyens de défense; la mer lui était ouverte.

Cependant une escadre portugaise, équipée par la nouvelle compagnie commerciale de Lisbonne, et commandée par le comte de Castel-Melhor, parut tout à coup dans les eaux du Pernambuco. A la vue de cette expédition, les insurgés ne doutèrent plus que Jean IV n'eût mis enfin un terme à ses indécisions, et ne voulût les aider de tout son pouvoir. Castel-Melhor n'avait toutefois d'autre mission que de se porter directement à Bahia pour en prendre le gouvernement, et de renvoyer de suite l'amiral Jacques Magaglionès avec son escadre. Cette commission ne fut que trop fidèlement remplie, et l'espoir des insurgés fut trompé encore une fois.

La cour de Lisbonne, alors en mésintelligence avec l'Angleterre, occupée d'un autre côté à soutenir la guerre contre l'Espagne, ayant perdu l'espoir d'une alliance politique avec la France, ne se croyait que plus intéressée à ménager encore les

Provinces-Unies; le roi, toujours guidé par la prudence, avait pris la détermination invariable de n'envoyer aucun secours direct aux insurgés.

Cependant une longue suite d'hostilités et de revers avaient aigri les Hollandais du Pernambuco; ils renouvelèrent leurs récriminations et leurs plaintes auprès des Etats-Généraux. Les Etats en firent l'objet de plusieurs réclamations, qu'ils transmirent à l'ambassadeur de Jean IV. Coutinho mettant tout en usage, du moins en apparence, pour entretenir la paix, trouvait tous les jours de nouveaux prétextes afin d'éluder ou de traîner en longueur toute espèce de négociations relatives aux guerres du Brésil. Mais la sensation que fit en Hollande la nouvelle des dernières défaites fut telle, que le peuple de La Haye, excité par les intéressés de la compagnie occidentale, s'ameuta et courut insulter Coutinho dans son hôtel même. L'ambassadeur se mit en défense avec ses gens; mais il n'aurait pu résister à la populace mutinée, si le prince d'Orange n'eût envoyé sa

propre garde pour dissiper l'attroupement. Il semblait que le résultat de ce mouvement populaire dût être ou l'acquiescement de l'ambassadeur à tout ce qu'on aurait exigé, ou la rupture déclarée entre les deux puissances. La prudente habileté de Coutinho évita ces deux écueils. Ainsi l'état des choses ne changea point au Brésil, et la trève européenne fut maintenue. Jean IV, se défiant toutefois des dispositions du peuple de Hollande contre l'ambassadeur Coutinho, se hâta de le rappeler, et le remplaça auprès des Etats-Généraux par Antonio Sousa de Macedo.

La politique circonspecte du roi n'était pas sans avantage pour les intérêts de l'Amérique Portugaise; elle retarda, suspendit, et souvent même rendit nuls les secours que devaient recevoir d'Europe les Hollandais du Pernambuco. De là le découragement de Sigismond et de la garnison du Récif, qui luttait depuis si longtems contre un blocus rigoureux, levé momentanément, mais toujours repris avec plus de constance par les insurgés.

L'escadre portugaise, qui protégeait les

vaisseaux marchands de cette nation, ne permettait plus aux Hollandais de compenser par des prises maritimes tant de pertes ni la diminution de leurs produits du Pernambuco. Il en résultait une sorte de timidité et d'indécision dans les conseils du Récif; les généraux Portugais en auraient tiré parti s'ils avaient eu à leur disposition des forces suffisantes pour attaquer à la fois les forts et la ville. Mais, dans la crainte de trop hasarder, Baretto et Vieira se contentaient d'entretenir le blocus, d'étendre leur autorité et leur influence politique dans les trois provinces où les ennemis occupaient encore quelques points fortifiés. Cependant ils pressaient par les plus vives instances, le gouverneur de Bahia, et le roi lui-même, toujours dans l'espoir d'obtenir d'Europe des secours proportionnés à l'importance de l'intérêt qui armait les Portugais en Amérique. Jean IV ne se rendit point, jugeant toujours qu'il pourrait continuer de profiter des succès de l'insurrection sans y prendre une part avouée, sans compromettre ses états d'Europe

ni ses possessions de l'Afrique et de l'Asie.

Sousa de Macedo suivit auprès des Etats-Généraux, pour les affaires du Brésil, la même marche que lui avait tracée son prédécesseur. Les députés de la Hollande (proprement dite) se laissèrent facilement aveugler par ce système de temporisation; il n'en fut pas de même de la représentation Zélandaise, qui se déclarait ouvertement pour la guerre; mais les députés de Hollande l'ayant emporté, les Etats-Généraux décidèrent qu'ils imiteraient la circonspection du Portugal, et qu'ils n'enverraient plus de secours au Brésil.

Dès lors le Pernambuco et le Récif furent abandonnés à leurs propres forces; mais la lutte, en se prolongeant, devait tourner à l'avantage des insurgés; ils allaient trouver dans le pays même des ressources qui échappaient à leurs ennemis. Cette guerre offrait un caractère particulier de tenacité que les deux partis devaient, l'un à l'ambition légitime de reconquérir son pays et son indépendance, l'autre au désir ardent de conserver une conquête qui lui avait coûté tant de sang

et de travaux : aussi les témoignages d'intrépidité se multipliaient - ils de part et d'autre, même dans les intervalles de repos et de lassitude que la guerre offre parfois aux nations les plus acharnées à se nuire.

Parmi tant d'actions éclatantes, voici un trait de courage qui excita l'admiration des insurgés formant le blocus du Récif. Douze soldats portugais s'introduisent par une marche furtive entre les forts des Cinq-Pointes et de la Baretta; ils prennent la résolution hardie d'aborder à la nage un bâtiment qui, d'une petite île voisine, transportait des vivres et des secours à la place assiégée. Ils se jettent dans l'eau le sabre aux dents, surprennent le navire à l'improviste, tuent six matelots, se rendent maîtres du reste de l'équipage et de tout le bâtiment, qu'ils conduisent en triomphe sur la plage, aux applaudissemens et à la vue du camp Portugais. Le commandant hollandais de la Baretta, spectateur de cet étrange fait d'armes, sort aussitôt de la forteresse avec toute sa garnison, pour surprendre les douze Portu-

gais au moment où ils mettraient pied à terre ; mais le capitaine Bezzeira, posté à peu de distance avec trois cents hommes, l'avait prévenu. Déjà les douze braves étaient en sûreté dans les rangs de sa troupe formée en bataille. Le commandant hollandais, forcé par les dispositions de Bezzeira de rentrer promptement dans le fort avec ses soldats, fut d'autant plus honteux de sa retraite que sa femme même se trouvait prisonnière sur le bâtiment conquis.

Des hommes qu'animait un tel dévouement devaient triompher à la longue de la résistance opiniâtre que leur opposaient depuis six ans des ennemis qu'ils combattaient avec avantage, mais sans pouvoir toutefois les expulser. Le moindre effort direct de la cour de Lisbonne pouvait atteindre le but de la guerre.

Les gouverneurs hollandais du Pernambuco, alarmés de leur situation critique, envoyèrent en Hollande, au commencement de 1652, trois commissaires chargés de représenter aux Etats-Généraux que

les assiégés seraient forcés de capituler, si de prompts secours ne leur arrivaient pas d'Europe; en effet le sort de la province entière dépendait de la destinée de la ville et des forts.

Mais la politique de l'Europe était alors un obstacle à l'accomplissement des vœux du Brésil hollandais. La guerre venait d'éclater entre l'Angleterre et la Hollande, et elle offrait une diversion utile aux intérêts du Portugal. Jean IV fomenta de tout son pouvoir la division des deux puissances, et il envoya à Londres un négociateur pour traiter de la paix avec le gouvernement britannique. La pacification fut conclue, et le roi de Portugal se vit environné de plus grands moyens de défense contre l'Espagne, devenue son ennemie naturelle.

Ainsi, par des motifs différens, les deux partis qui luttaient dans le Brésil avec tant d'acharnement, se trouvaient pour ainsi dire abandonnés de leurs métropoles.

Les insurgés supportaient avec patience tous les maux attachés à la faiblesse de leurs moyens et à leur situation pré-

caire. Ils fondaient quelque espérance, il est vrai, sur le retour de l'escadre de la compagnie commerciale du Portugal ; mais il était douteux qu'une force navale quelconque voulût agir en leur faveur sans l'autorisation de la cour de Lisbonne. Trop faibles pour attaquer les assiégés de vive force, Baretto et Vieira semblaient se consoler de cette impuissance en entretenant dans leur camp la plus exacte discipline, en le garantissant de toute surprise, en l'approvisionnant avec soin. Plus jaloux d'un succès solide que d'une victoire précipitée, ils attendaient le moment qui devait accomplir leurs vœux et couronner leurs travaux. Les opérations militaires n'avaient plus l'activité qui d'abord avait caractérisé cette guerre d'insurrection, et que les circonstances ne comportaient plus. Souvent réduits à s'observer mutuellement, les deux partis mettaient à profit une lenteur dont ils n'avaient à s'accuser ni l'un ni l'autre, et n'en restaient pas moins fidèles au sentiment de leur cause et à l'espoir d'un succès décisif.

Quoique toujours inférieurs en nombre, les assiégeans ne perdaient pas une seule occasion d'inquiéter les assiégés par des agressions partielles, par des escarmouches inopinées, par des expéditions imprévues et nocturnes. Cardoso, par exemple, marcha, suivi de cinq cents hommes, sur Rio-Grande, où les Hollandais venaient d'accumuler une grande quantité de bois du Brésil pour l'expédier en Europe, et beaucoup de provisions de toute espèce, qu'ils destinaient aux assiégés du Récif. Cardoso, après avoir passé au fil de l'épée les noirs qui gardaient ces dépôts, livra les magasins au pillage, et détruisit tout ce qu'il ne put emporter.

Ainsi les assiégés voyaient chaque jour diminuer leurs faibles ressources. Leur détresse fut bientôt au comble. En vain étaient-ils restés à peu près maîtres de la mer; depuis plusieurs mois aucun bâtiment n'était arrivé d'Europe, et toutes les routes du continent leur étaient fermées. La campagne de 1653 s'ouvrit sous ces tristes auspices. Les assiégés résolurent de tenter un coup de désespoir, de sortir en

masse, et d'attaquer les Portugais dans leurs lignes. Ce projet fut d'abord combattu par Sigismond; sa valeur et son expérience lui avaient acquis le droit de faire entendre les conseils de la sagesse; mais cédant enfin au vœu général qu'adoptait au fond son ardeur naturelle, il sortit avec le plus grand nombre d'hommes et toute l'artillerie qu'il put réunir, sans dégarnir toutefois la ville et les forts extérieurs.

Le quartier de l'Aghian, le plus important de l'armée portugaise, était couvert par des bois épais qui le protégeaient contre le feu du canon. Sigismond fit abattre les bois, avec une célérité incroyable, par des sapeurs vigoureux. Il ignorait que les généraux portugais, appréciant toute l'importance du poste sur lequel il voulait diriger ses premiers efforts, l'avaient confié à la garde de Paul Teixeira, l'un des meilleurs officiers de l'armée. Le général hollandais pensait au contraire que l'Aghian devait se trouver dans un faible état de défense; et, d'après cette fausse donnée, il se contenta d'envoyer un faible détachement pour commencer l'attaque, se pla-

çant lui-même en embuscade avec le reste de ses troupes. Il ne doutait pas que les Portugais, trompés par les apparences, ne vinssent se livrer d'eux-mêmes à leur perte. Teixeira devina le piége, et, s'en rapportant au courage de ses soldats, leur donna, sans balancer, l'ordre de sortir de leurs retranchemens.

Ils sortent en effet avec la plus vive impétuosité. Les Hollandais battent alors en retraite jusqu'à l'embuscade, et les insurgés qui les poursuivent ne s'étonnent point de l'accroissement du nombre de leurs ennemis; ils continuent de charger avec fureur. Cette intrépidité déconcerte les soldats de Sigismond; frappés d'épouvante, ils oublient la supériorité de leurs forces, prennent la fuite, et laissent sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. Sigismond, irrité des obstacles qu'opposait à l'exécution de ses desseins une sorte de défection qu'il n'avait pas dû craindre, parvint à rallier les fuyards, et, le soir même, alla livrer l'assaut aux retranchemens que les Portugais venaient d'emporter. Mais c'est en vain qu'il s'ef-

force par-là de venger l'affront de la matinée. Sigismond est repoussé, et il court ensevelir, dans les forts du Récif, sa honte, ou plutôt celle de ses soldats.

Cependant quelques vaisseaux venus d'Europe ravitaillent la place assiégée, la consolent des échecs de sa garnison, et lui permettent encore de prolonger sa défense.

LIVRE XXXVIII.

LA *flotte de l'amiral Magaglionès jette l'ancre au port de Nazareth. — Tous les chefs Portugais s'y réunissent. — Conseil de guerre général. — Harangue des chefs. — La coopération de la flotte est décidée. — Vigoureuse attaque des forts extérieurs. — Vieira et Vidal se signalent. — Troubles et émeute dans la place assiégée. — Le Récif capitule enfin. — — Articles de la capitulation. — Vieira y fait son entrée publique. — Tout le Brésil rentre sous la domination de Jean IV, roi de Portugal. — Fin de la guerre de l'insurrection.*

1653—1654.

DEPUIS sept ans que durait la guerre du Pernambuco, les deux partis semblaient contenus dans des limites qu'ils n'avaient

pu empiéter ni franchir. Les assiégés du Récif opposaient leur constance à l'énergie et au courage des assiégeans, que de brillans succès n'avaient pu conduire encore aux pieds des remparts, pour livrer un assaut général et décisif. Tant que les Hollandais restaient maîtres de la mer, de l'accès du port intérieur; tant que les insurgés, dépourvus de forces navales, ne pouvaient inquiéter ni assaillir le Récif avec une flotte, cette place restait à l'abri d'une attaque de vive force; aussi les insurgés continuaient-ils de porter toutes leurs espérances sur le retour de l'escadre portugaise de la compagnie commerciale de Lisbonne.

Elle était attendue de jour en jour; on savait au camp qu'elle avait mis à la voile des bouches du Tage, sous le commandement de Pedro-Jacques de Magaglionès, marin habile, guerrier expérimenté, qui se distinguait moins encore par le nom d'une famille illustre que par sa fermeté et sa prudence. Un courage à toute épreuve, une expérience consommée, un grand désir

de gloire militaire, telles étaient les qualités qui caractérisaient son vice-amiral François de Britto.

Magagionès, informé qu'il existait dans les ports du Pernambuco, reconquis par les Portugais, un certain nombre de vaisseaux marchands prêts à se réunir à l'escadre, se fit devancer auprès du général Baretto, par un aviso porteur d'une dépêche par laquelle il invitait ce général à ordonner à tous les bâtimens de commerce de se rallier à la flotte au moment de son passage. L'intention de Magaglionès était d'aller mouiller à la baie de Tous-les-Saints, avec le convoi réuni. Baretto sentait depuis long-tems combien serait importante la coopération de cette flotte, et il renvoya l'aviso, avec l'invitation pressante à l'amiral de venir jeter l'ancre au port de Nazareth. La flotte entière y parut bientôt, et y jeta l'ancre en effet, aux acclamations des insurgés, qui, dès ce moment, se crurent assurés du triomphe.

Magaglionès et ses principaux officiers tiennent un conseil de guerre, en pré-

sence de Baretto, de Vidal, de Figheroa et de Fernandès Vieira, qui n'avait pas cessé d'être l'ame et le soutien de la guerre.

Baretto, qui en était le chef avoué, prit le premier la parole, et s'exprima en ces termes : « Il m'est depuis long-tems dé-
» montré que tous nos efforts pour la
» glorieuse délivrance du Brésil, viendront
» échouer devant le rocher du Récif, tant
» que de puissans secours maritimes ne
» nous mettrons pas en mesure d'opposer
» à l'ennemi des obstacles qu'il ne puisse
» vaincre. En vain nous le dissimulerions-
» nous, tous les fruits de la valeur et de
» la constance des Portugais, dans cette
» guerre pénible, sont sur le point de nous
» être enlevés, si nous ne parvenons pas
» à conquérir la mer, comme nous avons
» conquis le sol de ces parages. Jusqu'ici
» nos soldats se sont consumés en efforts
» presque toujours impuissans, contre un
» ennemi toujours supérieur en nombre,
» contre des places bien approvisionnées,
» vigoureusement défendues, et contre des
» flottes qui n'avaient point de rivales.

» Cependant nos braves soldats ont tou-
« jours vaincu sur le continent, et l'en-
» nemi n'ose plus se mesurer en rase cam-
» pagne ; mais on nous refuse des secours,
» on nous laisse dans l'isolement, dans
» une sorte d'abandon cruel ! Je le dis à
» regret, notre monarque chéri manifeste
» lui-même une sorte de répugnance à don-
» ner à ses armes, dans le Brésil, tout le
» développement, toute la force qui pour-
» raient en assurer le triomphe. A quoi
» devons-nous attribuer un système si con-
» traire aux intérêts réels de la monar-
» chie ? Sans doute à l'idée peu favorable
» que s'est formée le roi de l'état de cette
» guerre et de l'état de la colonie. S'il com-
» mandait lui-même ces vaisseaux qui vous
» sont confiés ; si, témoin des extrémi-
» tés auxquelles nous nous trouvons ré-
» duits, s'il voyait notre destinée dépendre
» uniquement de ces forces navales dont
» nous réclamons la coopération et l'ap-
» pui, certes il exposerait jusqu'à sa per-
» sonne sacrée pour rendre à ses fidèles
» sujets du Brésil les droits que depuis si

» long-tems ils disputent au prix de leur
» repos, de leur fortune et de leur vie.
» Déjà le courage et l'audace d'un seul
» officier ont rendu au Portugal le royaume
» d'Angola; les côtes de l'Afrique ont vu
» l'intrépide Correa ne pas balancer entre
» l'obéissance passive qui lui aurait fait
» négliger cette conquête, et la résolution
» généreuse qui l'a porté à servir son roi
» contre ses ordres, ou tout au moins sans
» son aveu. Pourquoi l'illustre amiral que
» nous invoquons dans notre détresse,
» craindrait-il d'apporter au Brésil les
» mêmes sentimens et les mêmes ressour-
» ces? Quelle est, au reste, la destination
» des forces qu'il commande? N'ont-elles
» pas pour objet l'utilité, la prospérité de
» l'Amérique portugaise? Il s'agit ici d'un
» intérêt plus grand encore; il s'agit de la
» sauver; d'en chasser les usurpateurs et
» de s'en assurer de nouveau la possession
» paisible. Le roi frapperait-il de son blâme
» et de son animadversion les chefs qui
» lui procureraient cet immense avan-
» tage? Non sans doute, et vous ne sauriez
» vous y tromper, vous tous, illustres ca-

» pitaines de terre et de mer. Jamais il ne
» se présentera pour un officier, sincère
» ami de son pays, une plus belle oc-
» casion de se couvrir de gloire; de cette
» gloire d'autant plus réelle, qu'il ne la de-
» vra qu'à son propre caractère, et non à
» des circonstances indépendantes de lui.
» Amiral, général en chef, j'ose vous ga-
» rantir, au nom de mon maître, au
» nom de sa justice, au nom des intérêts
» de sa couronne, non seulement son as-
» sentiment secret, mais encore les effets
» de sa reconnaissance souveraine, et les
» glorieuses récompenses dont il se plaît
» à décorer les belles actions. L'éclat de
» notre triomphe doit surtout environner
» celui qui peut, d'un seul mot, l'assurer
» ou l'anéantir. Si d'autres considérations
» vous font balancer encore, si même elles
» vous déterminent contre mes instances,
» contre le vœu de nos braves, et, j'ose
» le dire, contre les plus chers intérêts de
» la patrie, suspendez au moins votre dé-
» part pour être spectateur des derniers ef-
» forts que suivra notre défaite; pour voir

» mes soldats désespérés, répandre sans
» fruit la dernière goutte de leur sang, et
» pour rendre à notre roi un témoignage
» irrécusable de ce dévouement qui, se-
» condé, aurait sauvé le Brésil. »

Vieira prenant ensuite la parole s'exprima dans le même sens, et ne mit pas dans ses discours moins d'intérêt et de force. L'amiral, après l'avoir écouté attentivement, dèclara qu'il appréciait toutes les considérations qui venaient de lui être présentées, qu'il était touché de la détresse des Portugais du Pernambuco; mais qu'il ne pouvait oublier que son unique destination avait pour objet le service de la compagnie commerciale du Brésil.
« Rien, dit-il, ne m'autorise, dans mes
» instructions, à me mêler de la guerre
» de ces provinces. Je dois l'avouer, d'ail-
» leurs, vos résolutions généreuses me
» paraissent hasardées. Les Hollandais,
» retirés dans leurs places fortes, peuvent-
» ils craindre vos attaques? Et si, comme
» tout semble l'annoncer, vos efforts
» échouent devant une résistance facile et

» prolongée, n'aurais-je point, en cédant à
» vos vœux, compromis gratuitement une
» escadre destinée à la protection du com-
» merce, et dont la perte ne pourrait être
» aisément réparée ? La volonté du mo-
» narque, vous ne l'ignorez pas, s'est
» prononcée contre toute espèce de coopé-
» ration dans cette guerre. Le roi ne sau-
» rait consentir, sans blesser le gou-
» vernement des Provinces-Unies, à
» protéger l'insurrection du Brésil. Une
» rupture ouverte en Europe est ce que le
» roi veut éviter avec le plus de soin, et
» tel serait l'effet inévitable du change-
» ment de destination des forces que je
» commande. Vous me citez l'exemple de la
» conquête d'Angola ; j'en conviens, la
» témérité, justifiée par le succès, paraît
» rarement coupable ; mais avez-vous ou-
» blié combien la fortune des armes est
» incertaine ? Quand il s'agit de désobéir
» à son prince, un chef militaire doit-il lé-
» gèrement se déterminer sur des exem-
» ples rares et isolés ? En vain les inten-
» tions d'un général en chef seraient-elles

» pures, en vain ses motifs seraient-ils
» irréprochables, il ne devrait pas moins
» craindre, en violant les ordres de son
» roi, même sous les prétextes les plus
» spécieux, de rencontrer la disgrâce au
» lieu de la faveur, et l'humiliation au lieu
» de la gloire. Je sais toutefois que, dans
» une ame élevée, l'amour de la patrie
» l'emporte sur les considérations de la pru-
» dence; aussi ne balancerai-je pas à donner
» le premier l'exemple de l'attachement à
» votre cause et à m'y dévouer tout entier,
» si les officiers de l'escadre sont d'avis de
» croiser dans ces parages : je suis prêt à
» céder à l'opinion de la majorité. »

Le vice-amiral Britto prit aussitôt la parole. Son caractère entreprenant et vif n'admettait pas volontiers la longueur des délibérations, et, tranchant sans hésiter sur la question proposée : « Ne perdons point de
» temps, dit il, dans des discussions inu-
» tiles. Je ne vois en toutes suppositions
» que de la gloire à seconder les insurgés
» du Brésil. Si nous réussissons à chasser
» les Hollandais, la faveur du souverain

» nous est acquise, et ses récompenses
» nous attendent. Si les Portugais succom-
» bent, l'estime publique ne nous en assi-
» gnera pas moins notre place auprès des
» hommes qui se sont dévoués pour leur
» patrie. Restons au Pernambuco. »

Tous les autres officiers ayant partagé cet avis, l'amiral ne balança plus. Il fit débarquer, sans délai, la plus grande partie des troupes qu'il avait à bord, et en confia le commandement à François de Britto. Il disposa ensuite ses vaisseaux de manière à ce que tout secours, par la voie de la mer, fût interdit au port du Récif. On imagina dans le débarquement des troupes une sorte de stratagème qui tendait à exagérer aux yeux de l'ennemi le nombre des soldats qui venaient grossir le camp des Portugais. Rien ne fut négligé pour fortifier cette illusion. Des embarcations expédiées en vue des assiégés, portaient à terre, pendant le jour, des soldats qu'elles avaient reconduits sur l'escadre pendant la nuit; et cette manœuvre répétée produisit tout l'effet qu'on en pouvait at-

tendre. Comme il n'y avait point de fonds assignés pour l'entretien de ces troupes, Britto y suppléa généreusement par ses propres revenus ; et afin que les vaisseau marchands qu'on avait expédiés pour Bahia n'eussent à souffrir d'aucun retard dans leur chargement, on se hâta de les faire convoyer jusqu'à leur destination. Dix-huit bâtimens armés croisèrent ou restèrent à l'ancre devant le port du Récif.

Pour le bloquer plus sûrement on arma cinq *barcasses* qui nuit et jour louvoyaient au milieu du croissant formé par l'escadre. Des bâtimens légers épiaient au loin tous les mouvemens de la mer.

Les Portugais imaginèrent encore de faire parvenir au milieu des garnisons ennemies un grand nombre de bulletins écrits en français et dans les deux langues, par lesquels ils promettaient à ceux qui viendraient se ranger sous leurs drapeaux les avantages les plus séduisans. Ce moyen ne fut pas infructueux, plusieurs transfuges vinrent grossir le camp des insurgés.

Après toutes ces dispositions préliminai-

res, faites avec autant d'activité que de prudence, le général Baretto, d'après les conseils de Britto et de Vieira, résolut d'attaquer d'abord les ouvrages extérieurs les plus faibles, afin d'inspirer aux soldats, par des succès à peu près certains, le courage de tenter sans hésitation des entreprises plus difficiles et plus périlleuses.

Sigismond, qu'une assez longue incertitude sur les dispositions de l'amiral Portugais avait d'abord tenu en suspens, ne pouvait plus douter de l'accroissement des forces de l'ennemi. La coopération de la flotte portugaise produisit des effets immédiats. Plusieurs navires hollandais qui cherchaient à s'introduire au Récif pour y apporter des secours, devinrent la proie de la croisière ennemie. Sigismond ordonna sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires pour la plus vigoureuse défense.

Parmi les ouvrages extérieurs dont il fallait compléter l'armement, le fort des Salines, vulgairement appelé le *Rego*, était exposé le premier à l'attaque des insurgés. Il fallait d'abord s'en emparer pour rester maître du passage de la rivière Bebi-

ribi, et pour battre en brèche le fort Parexis ; de là il était facile d'enlever par un coup de main les forts de Brun et de la Barque, où l'infanterie trouverait un asile sûr. Baretto se mit en marche avec deux mille cinq cents hommes, tous animés de l'ardeur des combats, et il s'approcha du fort des Salines, dont la garde était confiée au capitaine Naker.

Le 15 janvier (1654) Baretto voulant aiguillonner l'ame généreuse de Vieira, lui annonce qu'il offrira au même bras qui a commencé l'insurrection du Pernambuco l'occasion de couronner ses premiers exploits ; il lui remet aussitôt le commandement de la colonne d'attaque. Vieira fait ses dispositions à l'entrée de la nuit, et avant la douzième heure il s'est déjà emparé du fossé, malgré le feu terrible qui part de tous les forts et des postes avancés du Récif. « C'est à vous, » dit-il à ses soldats, qu'appartint l'honneur de porter les premiers coups dans » cette guerre mémorable ; c'est à vous » que doit également appartenir la première gloire de cette action décisive ».

L'artillerie portugaise commence aussitôt son feu contre la forteresse; en peu de tems les parapets sont détruits; et sans la prodigieuse activité des assiégés, la brèche eût été praticable. Cependant les munitions de guerre commençaient à manquer aux Hollandais. Un corps d'infanterie fut détaché du Récif pour protéger quelques chaloupes chargées de poudre et de balles qu'on devait introduire dans le fort; déjà quelques soldats avaient mis pied à terre et se disposaient à y pénétrer avec plusieurs barils de poudre. L'audace qui les guidait dans cette tentative fut forcée enfin de céder à l'intrépidité des soldats de Vieira. Attaqués avec la plus vive impétuosité, les Hollandais plièrent et se refugièrent précipitamment dans leurs chaloupes, abandonnant toutes leurs munitions. Naker, désespérant alors de pouvoir soutenir l'assaut, offrit lui-même de capituler, et obtint la liberté de passer en Portugal avec ses soldats. Vieira, maître du fort, y mit garnison et y fit flotter l'étendard de Bragance.

Ce premier succès excitant de plus en

plus l'activité de Baretto, ce chef fit attaquer immédiatement le fort d'Altanar, construit sur le Bebiribi, à un mille de celui que Vieira venait d'emporter. Le commandant Bomberghes l'avait fait fortifier de deux rangs de palissades dans le lit même de la rivière. Vieira fut encore chargé de l'attaque de l'Altanar. Il mit dans ses travaux une telle activité, qu'une seule nuit lui suffit pour former une galerie capable de contenir deux mille hommes; elle aboutissait à la rivière par un chemin couvert qui venait se joindre au bois. Diaz et ses noirs furent d'un grand secours à Vieira; ils soutinrent et protégèrent les travailleurs, malgré le feu des batteries du fort assiégé.

Sigismond ne pouvant établir partout des garnisons suffisantes, rappela au Récif celle du fort de la Baretta. L'évacuation s'opéra précipitamment et en désordre. Les Brasiliens de Cameram s'emparèrent aussitôt du fort.

Celui de Saint-Jacques fut également abandonné. Sigismond, prévoyant une attaque prochaine sur la ville, voulait y con-

centrer ses forces en y attirant les garnisons de plusieurs forts extérieurs qu'il se voyait dans l'impossibilité de défendre.

Cependant on se battait avec le plus vif acharnement sous les murs du fort d'Altanar; Bomberghes opposait une résistance opiniâtre aux noirs qui renouvelaient leurs attaques, tandis qu'un ingénieur français, nommé Dumas, commençait à pratiquer des mines.

La terreur seule qu'inspira aux Hollandais les préparatifs de ces ouvrages souterrains, quoiqu'ils fussent éloignés de la perfection à laquelle ils auraient pu être conduits en Europe, devint une arme puissante dans la main des assiégeans. Les Tapuyas, qui faisaient partie de la garnison hollandaise du fort attaqué, ne purent soutenir l'idée d'être exposés ainsi au jeu terrible de la mine. Ils abandonnèrent le fort, et cherchèrent dans les eaux du Bebiribi un asile contre l'explosion dont ils se croyaient menacés. Les Hollandais eux-mêmes ne ressentirent pas moins d'alarmes, et arborèrent, en signe de reddition, le drapeau; mais ce signe,

qui devait désarmer les assiégeans, ne fut point aperçu au milieu du feu de la place et des batteries portugaises. La garnison tremblante se présente alors sur les parapets, sans armes et la tête découverte, criant à haute voix qu'elle veut se rendre. Le feu est à l'instant interrompu, et l'on accorde aux soldats de l'Altanar la même capitulation qu'à ceux du Rego. Ils sortent avec armes et bagages, et sont envoyés à bord de la flotte portugaise.

La désertion et les redditions affaiblissaient de plus en plus les garnisons hollandaises; en peu de jours, trois cents soldats de différentes nations, à la solde des Provinces-Unies, étaient venus se ranger sous les drapeaux de l'armée assiégeante. Sigismond, étonné de ces défections successives, prit alors le parti de faire démanteler les forts Parexis et des Affagados, afin de se concentrer tout entier dans la défense du Récif et de la ville Maurice. Le fort des Cinq-Pointes était le seul de quelque importance qui restât aux Hollandais. Sa situation avantageuse en faisait le plus précieux boulevard du Récif. Il n'était éloi-

gné de la ville que de deux cents toises, et se trouvait dominé par une éminence dite *du Milieu*, que les Hollandais avaient abandonnée et que Sigismond fit occuper de nouveau.

Baretto, informé de ces divers mouvemens, donna l'ordre à un millier de soldats de s'emparer à tout prix de la hauteur et d'établir des batteries pour interdire aux assiégés les approches d'un étang qui leur fournissait de l'eau douce. La colonne d'attaque devait ensuite se porter sur le fort des Cinq-Pointes, dont l'accès était naturellement défendu par le flux et le reflux des eaux de la mer.

Chargé de cette expédition et bien informé des localités, Vidal s'arrête la nuit avec sa colonne au milieu d'une vaste plaine; là, il attend la marée tombante; puis, marchant dans le silence, il surprend le fort *du Milieu*, dont la défense était confiée au capitaine Brenk. En vain la garnison, réveillée par le bruit des armes, fait feu à mitraille sur les assaillans. Vidal n'oublie rien pour enflammer le courage de ses soldats. Ses sapeurs par-

viennent enfin à rompre à coups de haches les palissades, les portes, les madriers, ouvrant ainsi un libre passage aux assiégeans. Brenk et ses soldats jettent à l'instant leurs armes et se rendent à discrétion; la modération de Vidal les met à l'abri de la fureur des insurgés. Ce chef veut d'abord se maintenir dans ce nouveau poste malgré le feu de l'artillerie du fort des Cinq-Pointes, malgré une sortie vigoureuse d'Antonio Mandez, Indien du parti Hollandais, qui s'était plusieurs fois signalé par son audace; vivement poursuivi dans la plaine, Mandez rentre précipitamment dans le fort.

Sigismond, instruit du danger et craignant pour les Cinq-Pointes, dernier boulevard du Récif, rassemble à la hâte ses troupes, et sort de la place pour reprendre d'assaut le poste que vient de lui enlever Vidal; mais l'élite de l'armée Portugaise y était déjà retranchée avec un train considérable d'artillerie, et Sigismond regagne le Récif, où sa retraite porte la consternation.

Rien désormais ne s'opposant à l'atta-

que du fort principal, Baretto détache, dans la plus profonde obscurité de la nuit, cinquante mousquetaires Portugais, qui ouvrent le chemin aux sapeurs; ceux-ci, avant le jour, parviennent à prolonger le chemin couvert de deux cents pas. De là, cent autres mousquetaires ne cessent d'inquiéter par leur feu roulant les artilleurs de la place, tandis que le canon de l'armée Portugaise en foudroyait les parapets.

Le Récif, attaqué cette fois dans toutes les règles de l'art militaire, était déjà livré au désordre et à l'anarchie. Plus de cinq mille Juifs, qui n'y connaissaient d'autre intérêt que celui de leur commerce, alarmés, et cédant à la crainte du pillage dont ils voyaient leurs richesses menacées, parcouraient les rues en remplissant l'air de leurs cris et de leurs gémissemens. Les chefs de l'émeute avaient en vue de porter le peuple à se révolter contre les gouverneurs, et à exiger d'eux qu'on en vînt à une capitulation qui épargnât à la ville les dangers de l'assaut et les horreurs du sac. Pour mieux s'emparer des esprits,

ils insinuent aux hommes timides et crédules que plusieurs mécontens ont formé le projet de livrer la ville après l'avoir saccagée. Ce bruit s'accrédite; bientôt la fermentation est au comble, et le peuple en tumulte force le grand conseil à consulter l'opinion des chefs militaires. Sigismond, remplissant le devoir d'un loyal et brave capitaine, s'oppose en vain à cette délibération honteuse; en vain jure-t-il de se consacrer jusqu'au dernier moment et tout entier à la défense de la place; mais le peuple, déjà livré à la licence, n'obéit plus à ses magistrats ni à ses chefs. Les soldats même partagent cet esprit de mutinerie, et commencent à désespérer du salut public : ils manifestent ouvertement l'intention de capituler. Le grand conseil et les généraux, redoutant la guerre civile et la défection entière de la garnison, jugent que cette lutte de trente années touche à un terme dont ils ne recueilleront pas le fruit; ils veulent adoucir au moins le dernier de leurs sacrifices, et ils envoyent en parlementaire, au général Baretto, le capitaine Vonter Vanlo, chargé de réclamer

la nomination de trois commissaires pour régler les articles de la capitulation.

Baretto désigne à l'instant même Emmanuel Gonzalve, Alphonse d'Albuquerque, capitaine de cavalerie, et François Alvarez Moreira, auditeur général de l'armée. Le conseil suprême nomme de son côté Vonter Vanlo, Gilbert Vuith, l'un de ses membres, et Bret, commandant les frégates de Flessingue. A l'issue de la troisième conférence fut enfin réglée la capitulation qui remettait les Portugais en possession des forts, et de tout ce que les Hollandais occupaient encore au Brésil.

Ce fut au général François Baretto de Menezès, stipulant pour Jean IV, roi de Portugal, que le conseil suprême livra au nom des Provinces-Unies le port du Récif et la ville Maurice, avec tous les forts de terre et de mer qui en dépendaient encore. Ces forts, désignés sous le nom des Cinq-Pointes, de Boa-Vista, de Saint-Antoine, des Trois-Pointes et de Saint-Georges, étaient restitués avec toute leur artillerie et leurs munitions.

On convint aussi que la garnison hollandaise sortirait de la ville et des forts avec armes et bagages, mais qu'en défilant au milieu de l'armée Portugaise, elle déposerait les armes, qui ne lui seraient rendues qu'à l'instant de son embarquement pour la Hollande. Les généraux et les officiers ne furent point assujétis à cette disposition.

Il fut encore stipulé, qu'aucun embarquement ne serait permis avant que toutes les places et villes que les Hollandais occupaient dans les provinces de Rio-Grande, de Paraiba, de Ceara, d'Itamarica et dans l'île Fernandez de Norogna, ne fussent remises entre les mains des Portugais avec leur artillerie et leurs munitions.

Une amnistie entière était accordée aux Brasiliens et aux noirs, déserteurs des deux partis, dans le cas même où des stipulations contraires auraient été arrêtées en Europe entre le roi de Portugal et les Provinces-Unies.

La capitulation fut signée le 26 janvier, onze jours après la jonction et la coopéra-

tion de l'escadre de la compagnie commerciale du Portugal, circonstances qui avaient décidé l'affranchissement du Brésil.

Le 27 janvier Vieira, resté à la tête de l'avant-garde, prit possession de la ville au nom du roi de Portugal. On applaudit au hasard, qui semblait destiner cet honneur à celui que l'opinion en jugeait le plus digne; car le sentiment des services et de la gloire de Vieira étaient dans tous les cœurs depuis sa généreuse abdication du commandement en chef. Immédiatement après l'évacuation de la ville et des forts par la garnison hollandaise, Vieira fit son entrée publique au Récif; il était à cheval, l'épée nue à la main, marchant à la tête de quinze cents fantassins portugais. Tous les regards se portaient sur lui; peuple et soldats contemplaient avec admiration ce héros du Brésil. Baretto entra de même en triomphateur dans la ville, où Sigismond l'attendait à pied et sans cortége. Loin de chercher à humilier le général batave, Baretto descendit de cheval dès qu'il l'aperçut, et allant au-devant de lui, le combla de distinc-

tions et d'égards. Il se rendit ensuite à l'hôtel-de-ville, où Vieira en personne lui remit les clefs de la ville et des forts, au milieu des acclamations générales du peuple et de l'armée. Plus de trois cents canons et une grande quantité de munitions de guerre furent les trophées de cette importante conquête.

Mais pendant la prise de possession du Récif, le lieutenant colonel Nielas, qui s'était sauvé en habit de marin dans l'île d'Itamarica, y répandait le bruit que les Hollandais avaient été passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Une terreur générale s'empara des habitans, qui, chargés de leurs effets les plus précieux, abandonnèrent l'île précipitamment et se sauvèrent en désordre sur quelques vaisseaux avec Nielas. Les mêmes bruits s'étaient répandus dans le Paraiba, malgré les assurances contraires que ne cessait de donner le colonel Authim, qui commandait la province. Un vaisseau nouvellement arrivé de l'Inde devint sur cette côte le principal refuge du peuple épouvanté.

Figheroa fut chargé par le général en chef d'aller prendre possession de toutes les autres places. Partout furent établies des garnisons portugaises, et bientôt il ne resta plus dans tout le Brésil un seul coin de terre qui ne fût soumis au roi de Portugal.

LIVRE XXXIX.

MÉCONTENTEMENT *de la Hollande au sujet de la perte du Brésil Hollandais. — Le grand conseil du Récif est accusé ; il se justifie. — Joie de la cour et du peuple de Lisbonne à la nouvelle des événemens heureux du Brésil.—Jean IV récompense les officiers généraux qui se sont signalés dans cette guerre. — Fernandez Vieira est élevé à la dignité de capitaine-général. — Son éloge. — Mort de Jean IV. — Caractère de ce prince. — Régence de Louise de Gusman. — Paix de* 1660 *entre le Portugal et la Hollande. — Régence éphémère d'Alphonse VI. — Il est précipité du trône, et son frère don Pedro prend les rênes du gouvernement sous le titre de régent. — Paix entre l'Epagne et le Portugal. — La dynastie de Bragance est universellement reconnue.*

1654 — 1668.

LA nouvelle certaine de la perte irrévocable du Brésil Hollandais causa une sensation pénible et douloureuse dans toute

les villes maritimes de la Hollande, et surtout à Amsterdam. Le peuple, dans sa colère, imputa les revers du Pernambuco, non à la marche naturelle des événemens, mais à la négligence et à l'ineptie des membres du grand conseil, qui, au départ de Maurice de Nassau, avaient pris les rênes de l'administration supérieure du Récif: il poussa même la haine et l'injustice jusqu'à les accuser de haute trahison. Mais tout fut éclairci par des informations exactes. Hamel, Bullestrate et Bas, qui gouvernaient la colonie au moment de l'insurrection des Portugais, établirent que la révolte avait pris sa source, non seulement dans le désir si naturel aux peuples subjugués de recouvrer leur indépendance, mais encore dans cette antipathie secrète inspirée à deux peuples ennemis par la différence de langage, de religion et de mœurs. «On ne peut refu-
» ser, dirent-ils dans leur défense, de re-
» connaître comme principe politique du
» premier ordre, la nécessité de conserver
» par la force des armes un pays nouvelle-
» ment conquis, à moins qu'on ne préfère
» d'exterminer le peuple vaincu, système

» atroce, suivi, à la honte des nations civi-
» lisées, par les Espagnols d'Amérique et
» par les Portugais eux-mêmes. Pouvions-
» nous consolider la conquête d'une pos-
» session coloniale où les naturels étaient
» dans l'esclavage, et qui, se trouvant habi-
» tée en outre par un grand nombre
» d'hommes d'une nation rivale, épiait
» l'occasion de troubler la tranquillité pu-
» blique et de renverser le gouvernement
» hollandais? La plupart des propriétaires
» portugais ne restèrent-ils pas paisibles
» possesseurs de leurs plantations? toutes
» les terres n'étaient-elles pas encore entre
» leurs mains? Comment les Hollandais
» auraient-ils pris de fortes racines dans
» un pays dont leurs ennemis naturels
» étaient restés possesseurs par le fait? La
» voie du commerce était ouverte, il est
» vrai, aux conquérans; mais comment
» auraient-ils pu s'y livrer avec succès,
» étant surchargés de taxes énormes?
» N'eut-il pas été d'une fausse politique de
» leur accorder au moins des immunités
» et des priviléges qui les eussent placés
» dans une situation plus favorable? Non

» seulement on a négligé de faire usage
» des causes morales, mais encore d'em-
» ployer les moyens de force sans lesquels
» on ne peut conserver aucune conquête,
» lorsqu'on n'a pour soi ni le sol ni les ha-
» bitans. Par exemple, comment a-t-on
» soutenu l'établissement militaire de la
» colonie ? En vain le capitaine - général
» Maurice de Nassau prouva-t-il, en 1641,
» la nécessité d'avoir toujours sur pied un
» corps de sept mille hommes effectifs pour
» la défense des places et de tous les points
» fortifiés du Pernambuco. Sans égard pour
» les représentations de cet habile capi-
» taine, de ce prince administrateur, les
» Etats-Généraux n'accordèrent pas plus
» de deux mille sept cents hommes après
» la conclusion de la trève de dix ans.
» En vain le grand-conseil fit-il des re-
» montrances réitérées contre une réduc-
» tion si contraire à la sûreté de la colo-
» nie ; les Etats persistèrent dans leur
» détermination : et quand les troubles
» éclatèrent, la Hollande n'envoya que des
» secours partiels et tardifs, incapables de
» soutenir la colonie chancelante, en proie

» à des ennemis que rien ne pouvait re-
» buter. »

Ce système de défense, appuyé par des réfutations personnelles et par les actes même du haut-conseil, sauva les accusés. Ils n'avaient pas montré sans doute la force, l'activité, l'intégrité et la sagesse que réclamaient des circonstances si impérieuses; mais de l'impéritie à la trahison, l'intervalle était immense. Ceux qui les avaient remplacés dans l'exercice du pouvoir avaient eu de plus grands moyens de défense, et pourtant ils n'avaient pu sauver le Récif. C'est ainsi que les accusés ramenèrent à eux l'opinion publique; ils furent innocentés, et le blâme des revers du Brésil retomba sur les Etats-Généraux, sur la compagnie occidentale, qui, par le rappel de Nassau et par de fausses mesures, avaient compromis le sort de cette belle colonie militaire, commerciale et maritime.

Ainsi s'évanouirent les grands desseins des Hollandais sur le Brésil septentrional. Au moment même où le Récif capitulait et ouvrait ses portes aux vainqueurs, les

États-Généraux, se berçant de chimères, projetaient de gouverner le Pernambuco par un de leurs députés, de rendre encore une fois le commerce libre, de n'exiger des habitans que des droits et des tributs modiques, de créer au Récif la plus belle université de l'Amérique, une académie des arts et des sciences, d'y établir des dotations pour l'entretien des professeurs et des savans, de civiliser les Brasiliens d'après le système des Jésuites, de leur enseigner les arts mécaniques, de distribuer des terres aux personnes libres, d'y transporter d'Orient les épiceries fines, d'associer le commerce des Indes orientales à celui des Indes occidentales, et enfin de faire du Récif, si favorablement situé, le dépôt général de toutes les marchandises d'Europe, que le commerce hollandais distribuerait dans les échelles de l'Orient et de l'Afrique.

Ces rêves brillans, cette splendeur imaginaire du Brésil Hollandais, firent place à des regrets amers. Mais tandis qu'Amsterdam et le commerce de la Hollande déploraient la perte de cette posses-

sion lucrative, tout le Portugal éprouvait un sentiment contraire de satisfaction et de joie.

Baretto de Menezès y avait envoyé André Vidal pour y porter la nouvelle que tout le Brésil reconnaissait enfin la dynastie de Bragance, et que l'expulsion des Hollandais était entière. De son côté, Vieira avait expédié un bâtiment léger pour la même destination. A l'arrivée de ces dépêches, la joie la plus vive éclata dans Lisbonne. C'était le 19 mars, fête de Saint-Joseph, et jour de la naissance du roi.

Jean IV ne dissimula point toute la satisfaction que lui faisait éprouver cet événement. Loin de blâmer la transgression des ordres dans lesquels une politique trop circonspecte l'avait si long-tems fait persister, il loua publiquement la conduite de l'amiral Jacques Magaglionès, et son adjonction aux insurgés. Il ne vit dans le parti qu'avait pris ce sujet fidèle qu'un dévouement généreux et la plus forte preuve de l'attachement qu'il put donner à l'Etat et à son prince. Les mêmes éloges furent accordés à Baretto, à Vidal, à Britto et aux officiers

qui les avaient secondés ; mais rien n'égala ceux que Jean IV se plut à prodiguer à Fernandez Vieira, ni la magnificence dont il se fit un devoir de les accompagner. Ce fut à lui que le monarque parut rapporter plus particulièrement tous les avantages de la guerre du Brésil, et sa glorieuse issue. Un bref du pape Innocent X donnait à Vieira le titre de *restaurateur de l'Eglise* en Amérique. Le roi le nomma conseiller de guerre, capitaine-général et gouverneur du royaume d'Angola.

Ce n'était pas trop payer sans doute les services, la valeur et le désintéressement de cet homme extraordinaire. C'est par les faits que nous l'avons peint : modestie et fermeté, dévouement généreux, courage à toute épreuve, telles furent les vertus que chacune de ses actions développa tour-à-tour. Si le Portugal le place avec orgueil au rang de ses plus grands hommes, l'impartiale postérité n'accusera pas l'enthousiasme national d'exagération. Rarement un aussi grand caractère a su paraître avec autant d'avantage dans des circonstances si difficiles et si épineuses ;

l'histoire moderne n'offre que peu d'exemples qui puissent en soutenir le parallèle.

Les heureux effets de la dépossession des Hollandais au Brésil ne tardèrent pas à se faire sentir en Portugal. Dès l'année suivante cent sept vaisseaux, chargés de marchandises coloniales, firent leur entrée dans le Tage, escortés par Britto, nommé amiral des flottes du Brésil. La Hollande avait perdu plus de vingt mille hommes dans cette guerre d'insurrection, et sa compagnie des Indes occidentales avait vu s'anéantir soixante pour cent de ses capitaux. Il est vrai que les Provinces-Unies se dédommageaient de ces pertes dans les grandes Indes, où les Portugais, dégénérés et commandés par des chefs inhabiles, éprouvaient de fréquens revers et voyaient leur puissance décliner.

L'affranchissement du Brésil n'apporta aucun changement à la politique du Portugal : elle conserva ce caractère de lenteur et d'indécision qui tenait sans doute à la timide circonspection de Jean IV. Ainsi la situation relative du Portugal et des Pro-

vinces-Unies resta la même. C'était uniquement au-delà des mers que depuis long-tems les deux puissances se traitaient comme ennemies ; c'était là que l'alternative des succès et des revers avait entretenu la guerre dans une activité que Jean IV était loin de vouloir appeler autour de lui. Ce prince bienveillant, qui soupirait après la paix, ne survécut que deux années aux événemens heureux qui avaient assuré sa domination sur toutes les parties du Brésil. Un dépérissement graduel et prématuré annonçait sa fin prochaine. Loin de s'abuser sur son état, il fit appeler tous les grands de la monarchie, tous les chefs des ordres du royaume, et leur recommanda d'une manière touchante la défense du Portugal et la conservation de la foi pendant la minorité de son fils Alphonse. Il entretint la reine des devoirs qu'allait lui imposer la régence ; il embrassa tendrement ses deux fils et sa fille, en leur disant un dernier adieu. Cette séparation douloureuse arracha des larmes à tous ceux qui entouraient le lit de mort ; tous les grands furent touchés du double témoignage que leur don-

nait le roi expirant, de la plus pieuse résignation et de la plus vive sollicitude pour les destins du Portugal. Ce prince, faible, mais bon, descendit au tombeau le 6 novembre 1656, âgé de cinquante-deux ans, et après seize ans de règne. Sans être ni soldat ni capitaine il sut se maintenir par la prudence et par la douceur sur un trône qu'il assurait à sa dynastie; il s'y maintint surtout par l'habileté de la reine son épouse.

Ses qualités aimables l'avaient rendu l'idole de son peuple; mais l'histoire doit observer avec justice qu'il fut plus redevable aux circonstances qu'à la hardiesse de ses conceptions des événemens heureux de son règne. Son amour pour la paix, dans des conjonctures qui commandaient la guerre, le porta plus souvent à profiter des dispositions des grands de son royaume et de ses ministres, qu'à les diriger lui-même. Cette réflexion se rapporte principalement aux affaires du Brésil, dans lesquelles Jean IV sembla se contenter de n'être point ingrat.

Sa mort n'en plongea pas moins le Por-

tugal dans le deuil. Les grands, peu soigneux de répondre aux dernières intentions de leur souverain, ne paraissaient que trop disposés à sacrifier les intérêts de l'état à leur ambition et à leur haine particulière. L'Espagne ne dissimula point l'intention de profiter de la mort du roi pour troubler et déchirer le Portugal.

Louise de Gusman, tutrice du jeune monarque, et régente du royaume, se hâta de faire reconnaître et couronner Alphonse VI comme successeur légitime; mais la perspective de cette minorité n'en devenait pas plus rassurante pour les véritables amis de la patrie. On voyait les principaux seigneurs de la cour élever des préventions contre cette princesse, et contrarier la marche du gouvernement. Les vertus qui brillaient en elle excitaient encore davantage l'injustice, qui cherchait à en dissimuler l'éclat; mais le coup-d'œil pénétrant de la reine, ses vues profondes et droites, sa conduite ferme et mesurée déjouèrent tous les complots. Le soulagement de la nation, la réforme des abus, le noble désintéressement qui caractérisa

les premiers actes de son administration, forcèrent bientôt ses ennemis même à l'admirer et à la respecter; l'amour de ses peuples semblait à la fois la venger des premiers obstacles, et lui garantir la paix qu'on devait à sa sagesse. Don François de Caro, comte d'Odémira, gouverneur du jeune roi, et Louis de Menezès, comte de Cantanhede, ministre laborieux et désintéressé, étaient investis de toute la confiance de la régente. Tous deux, à l'exemple de leur souveraine, se montrèrent supérieurs à tous les partis, et déjouèrent toutes les trames. La reine, entourée de ses dignes appuis, ne douta plus qu'il ne lui fût possible d'asseoir le gouvernement sur les bases les plus solides et les plus glorieuses. Son administration sage et mesurée n'ouvrit pas un champ vaste aux événemens de la guerre. La monarchie était épuisée même par ses triomphes, et la paix devenait un bienfait pour toutes les classes du royaume. Après de longues et pénibles négociations, un traité avantageux fut conclu avec l'Angleterre par l'ambassadeur Melo, et enfin la paix de 1660 confir-

ma la maison de Bragance dans la possession entière du Brésil, moyennant quatre-vingts tonnes d'or (douze millions), que la cour de Lisbonne s'engageait à payer à la Hollande, soit en espèces, soit en marchandises , soit par des engagemens sur les douanes du Portugal. C'était pour les Etats-Généraux une sorte de compensation des frais de la guerre qu'ils avaient supportée dans le Pernambuco. Le Portugal assurait en outre aux Hollandais un commerce libre dans ses possessions d'Afrique et d'Amérique, sans qu'ils pussent être assujettis à d'autres droits que ceux qui étaient imposés aux sujets de la monarchie.

Ainsi les bienfaits d'une longue paix se répandirent sur toutes les provinces de l'Amérique Portugaise. Toutes obéissaient à la couronne de Portugal, toutes reconnaissaient l'autorité de Louise de Gusman.

Le roi d'Angleterre Charles II venait d'épouser Catherine , fille unique de la régente, alliance avantageuse au Portugal par l'appui que lui prêta la cour de Londres pour soutenir la guerre contre l'Espagne. Mais Alphonse VI approchait de

sa majorité, et la régence de Louise touchait à son terme. Le caractère tout à la fois frivole et féroce d'Alphonse, son inapplication dans les affaires, sa lâche complaisance pour toutes les volontés de ses indignes favoris, portaient les vœux et l'affection des grands vers l'infant don Pedro, que la reine mère avait toujours visiblement préféré. Toutefois les droits d'Alphonse et les usages de la monarchie ne permirent point à la reine de rien intervertir dans la succession héréditaire de l'autorité royale. Louise remit entre les mains de son fils les rênes du gouvernement, et se retira dans un monastère.

Alphonse, livré à ses vils flatteurs, ne gouverne bientôt plus que par eux; il les laisse creuser l'abîme où lui-même doit être précipité.

Sa vie devient un tissu de turpitudes morales et d'inconséquences politiques. Les courtisans poursuivent leurs intrigues honteuses et criminelles; l'esprit national se réfugie tout entier dans les armées.

Louise de Gusman, qu'une force d'ame et des vues au-dessus de son sexe avaient

si honorablement distinguée, cessa de vivre en 1666. L'infant don Pedro fit éclater à sa mort la douleur la plus vive et la plus sincère. Il n'en fut pas de même du roi. Sa conduite indécente et la continuation de ses désordres n'en font que mieux ressortir aux yeux du peuple, et des véritables amis de l'Etat, les belles qualités de son frère.

Alphonse avait épousé une princesse Française, de Savoie-Nemours, d'une beauté rare; mais il s'en rendait indigne; il vivait éloigné d'elle dans la dépravation et le déréglement. Irritée de cet abandon, la jeune reine s'unit secrètement d'intérêt et d'amour à don Pedro. Ce prince, entraîné par le double attrait de l'ambition et du penchant le plus tendre, cède enfin au vœu des grands et du peuple; il aspire ouvertement à saisir les rênes de l'autorité, qui flottaient dans les mains de son indigne frère.

Les excès d'Alphonse étaient portés au comble, et les intrigues de ses lâches favoris ne purent tenir contre la fermeté des partisans de don Pedro. Le 22 novembre 1667,

une révolution subite fait descendre Alphonse du trône, et y place don Pedro, qui reçoit le serment de toutes les députations des villes et des provinces du royaume; mais ce prince refuse le titre de roi, et n'accepte l'autorité que sous celui de régent. Cette réserve achève de lui concilier les cœurs des Portugais, et la révolution, revêtue de la forme d'une abdication volontaire, est sanctionnée par le vœu des trois ordres de l'Etat.

Don Pedro tourne toute son attention au-dehors, dans l'espoir de terminer la guerre par une paix solide avec l'Espagne. L'intervention de l'Angleterre applanit toutes les difficultés; et le 13 février 1668, est enfin conclu le traité dont l'Angleterre se constitue médiatrice et garante, traité qui termine glorieusement la révolution de Bragance, délivre à jamais le Portugal du joug de l'Espagne, reconnaît les Portugais indépendans et libres, et met un terme à la guerre, qui pendant vingt-huit ans avait tenu les deux peuples sous les armes.

De cette époque, date une ère nouvelle pour le Portugal et pour le Brésil. La sage

administration du régent et les douceurs de la paix font renaître la joie, la tranquillité et l'abondance. Don Pedro met tous ses soins à réformer les abus et à rétablir le commerce; il porte toute son attention vers la prospérité de l'Amérique Portugaise.

LIVRE XL.

HISTOIRE *des Paulistes, ou* Mamelucs *du Brésil, pendant le cours du dix-septième siècle. — Ils s'enrichissent par le commerce des esclaves. — Ils bravent les édits de la cour de Madrid et les brefs du Saint-Siége. — Ils expulsent les Jésuites; s'érigent en colonie indépendante ; s'organisent militairement ; attaquent et ruinent les colonies chrétiennes du Guayra. Ils découvrent la mine d'or de Jaragua , la plus ancienne du Brésil. — Description de ce riche district.*

17e. siècle.

LES scènes qui s'offrent à l'intérêt de l'histoire , après l'affranchissement du Brésil , changent de caractère. Cette riche possession n'étant plus disputée gagnera en

étendue et en importance. Ici vont commencer les premières découvertes du Brésil intérieur et de ses mines d'or. A l'exception du cours de l'Amazone, déjà connu, l'Amérique Portugaise n'était qu'un immense littoral parsemé d'habitations et de villes maritimes. Mais à compter du règne de don Pedro elle s'agrandit rapidement par la découverte de nouvelles provinces plus vastes encore que celles dont s'était formé cet empire depuis deux siècles. Les gouverneurs et les autorités principales, en fermant les plaies d'une guerre dévastatrice qui avait arrêté l'essor et les progrès du Brésil, répondaient à l'envi aux intentions et aux voeux du prince qui tenait les rênes du Portugal sous le titre modeste de régent. Le Pernambuco sortait de ses ruines; Bahia et le Maranham étaient mis dans un état respectable de défense; l'accroissement de Rio-Janeiro était sensible; on peut dire même que cette province fleurit pendant le cours d'une guerre de trente années, dont elle avait été préservée comme par miracle. Là, dans le havre magnifique de Rio, se formaient tous les ans les flottes

marchandes qui partaient du Brésil pour Lisbonne, et qui, au retour, venaient y mouiller pour y porter l'abondance et les produits de l'industrie européenne. Les capitaineries secondaires étaient également paisibles, et s'efforçaient, au sein de la paix, d'arriver à une prompte amélioration. Un seul district du Brésil respirait constamment la guerre et les entreprises audacieuses; c'était celui de Saint-Paul de Piratiningua, le plus voisin des possessions espagnoles du Paraguay. Nous allons en retracer rapidement l'histoire, qui, morcelée, eût perdu de son intérêt et de son importance.

On a vu la colonie de Saint-Paul fournir dans son origine une population inquiète et turbulante, née du mélange de la race Brasilienne avec la lie de différens peuples de l'Europe. Cette population perverse, connue sous le nom de *Mamelucs*, que lui fit donner sa ressemblance avec les brigands de l'Egypte moderne, était surtout belliqueuse; elle sut braver longtems les efforts de tous ses voisins, intéressés à la détruire. Ce fut d'abord par

le commerce des esclaves que s'enrichirent les Paulistes ou Mamelucs; aussi opposèrent-ils une résistance invincible au système de civilisation chrétienne et pacifique, introduit au Brésil par les Jésuites portugais. Les mêmes motifs en firent les ennemis les plus redoutables de ces fameuses Réductions du Paraguay, fondées sur le même système par les Jésuites espagnols. Ces courageux missionnaires avaient bravé des dangers sans cesse renaissans; ils avaient conquis, par la seule arme de la persuasion, les vastes contrées arrosées par le Paraguay, par l'Uruguay et par le Parana; ils avaient arraché à la barbarie une foule de peuplades ennemies et hostiles; ils les avaient enfin réunies sous l'empire d'une religion qui ordonne l'oubli des injures et enseigne la pratique de toutes les vertus; mais rien n'avait pu arrêter l'avidité des Paulistes, qui regardaient la conversion des Indiens comme l'abolition indirecte du commerce des esclaves.

Dédaignant et méprisant la domination de l'Espagne, quand tout le Brésil obéissait à ses lois, les Paulistes n'hésitèrent

pas d'attaquer les bourgades indiennes du Paraguay limitrophes du Brésil, d'enlever et de réduire en esclavage les néophytes formés par les Jésuites espagnols. Le pape Urbain VIII, cédant à l'impulsion des pères et de la cour de Madrid, menaça des foudres ecclésiastiques les auteurs et fauteurs des désordres crians dont les nouveaux chrétiens d'Amérique avaient à gémir; c'était un arrêt contre les Paulistes. Le père Diaz Toguo, porteur du bref du Saint-Siége, hasarda de le publier à Rio-Janeiro même, où il venait d'aborder dans une caravelle de Lisbonne; mais ce décret sappait les fondemens du commerce des esclaves, et froissait les intérêts des Colons libres du Brésil. Le peuple s'émut à Rio-Janeiro, et la haine publique se porta sur les Jésuites, accusés d'avoir armé le Saint-Siége contre les habitans du Brésil. La multitude mutinée enfonça les portes de l'église et du collége, et sa rage aurait éclaté contre les Jésuites mêmes, si le gouverneur et les magistrats ne les eussent protégés. Après avoir apaisé l'émeute, le gouverneur Souza convoqua

les principaux habitans, et invita le missionnaire Espagnol à se trouver à l'assemblée. On y fit la lecture du bref, et le père Diaz rendit compte en termes mesurés de l'objet de sa mission. L'assemblée approuva sa conduite ; mais le peuple, excité en secret, se mutina de nouveau, et cette fois les chefs militaires et civils ne purent l'apaiser qu'en interjetant un appel simulé du bref de la cour de Rome. Diaz lui-même avait ouvert l'avis de cet expédient, le seul qui pût calmer le peuple et mettre à couvert les Jésuites. Dans tout le Brésil on regardait les menaces de l'église comme arrachées au Saint-Siége par la politique de l'Espagne Une révolte encore plus animée que celle de Rio, éclata dans la capitale même du Brésil, à San-Salvador de Bahia ; mais ce fut à Saint-Paul que les plus grands désordres se manifestèrent. Dès que le bref pontifical y fut connu, les habitans se soulevèrent et se portèrent en tumulte au collége des Jésuites. A l'approche de cette multitude en fureur, le supérieur de l'ordre se revêt des habits sacerdotaux, et, le ciboire en main, s'avance sur

le parvis même de l'église; il adresse à la multitude un discours éloquent sur la révérence due au vicaire de Jésus-Christ; mais il est écouté avec défaveur; si quelques assistans se prosternent, le plus grand nombre, loin de donner aucun signe de repentir et de soumission, déclare audacieusement que les Paulistes ne souffriront jamais qu'on leur enlève leurs esclaves ni le droit d'en faire de nouveaux. On crie même de toute part qu'il faut faire feu sur le prêtre orateur. Le tumulte et l'émeute croissent de moment en moment; les séditieux l'emportent, les Jésuites sont chassés de la ville comme défenseurs obstinés de la liberté des Indiens, et bientôt il ne reste plus à Saint-Paul aucunes traces du respect dû à la religion et à ses ministres.

Dès lors les Paulistes élèvent autel contre autel, et pour mieux détourner les peuplades Cariges et Ibiagiares d'embrasser le christianisme, qui les eût assujetties aux missionnaires du Paraguay, ils font entendre aux sauvages qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la religion chré-

tienne et la croyance des devins du Brésil. Eux-mêmes nomment un chef de l'église, et lui donnent le nom de Pape ; ils instituent des prêtres et des évêques ; ils introduisent la confession auriculaire ; ils célèbrent la messe ; ils fondent des colléges ; ils fabriquent des livres saints avec l'écorce de certains arbres, et y tracentdes caractères inconnus qu'ils prétendent leur être inspirés par le souffle divin.

De là naquit un mélange monstrueux des cérémonies du christianisme avec les superstitions brasiliennes ; les Paulistes, imitant les convulsions et le délire religieux des devins, captivèrent ainsi l'esprit crédule des sauvages, qui, frappés de cet amalgame nouveau de rites et de cérémonies à la fois barbares et sacrées, couraient en foule pour se ranger sous ces nouvelles lois, tant l'homme est disposé par sa nature même à se nourrir d'imposture et à se repaître de chimères ! Les Jésuites du Paraguay s'opposèrent en vain par leurs prédications aux progrès de la nouvelle secte : leurs Réductions furent plus que jamais

exposées à toutes les horreurs d'une invasion perfide.

Cependant le besoin de s'organiser fit prendre une forme de gouvernement à ce ramas de fugitifs de toutes les nations, de soldats, d'artisans, de religieux apostats, de créoles, de sauvages, de métis. La population de Saint-Paul, qui d'abord ne consistait qu'en une centaine de familles, s'était décuplée dans l'espace de vingt ans, et au milieu du dix-septième siècle elle s'élevait à plus de vingt mille personnes, non compris les esclaves. Les Paulistes se qualifièrent alors de peuple libre, et ne donnèrent plus aucune marque de dépendance au gouvernement Espagnol. Les guerres du Brésil ne permirent point à la cour de Madrid de les ramener à une rigoureuse obéissance, d'autant plus que leur insoumission était secrètement favorisée par les Portugais eux-mêmes; d'ailleurs, comment assujettir une population intrépide, organisée militairement, retranchée derrière des rochers inaccessibles, et qui ajoutait sans cesse de nouveaux ouvrages aux défilés qui n'étaient point assez forti-

fiés par la nature? Comment réduire des hommes aguerris, qui marchaient en corps, armés de flèches et d'armes à feu que leur apportaient des nègres fugitifs? Pendant tout le cours de la domination espagnole, ils furent si jaloux de leur indépendance, qu'ils fermèrent l'entrée de leur pays aux étrangers, à moins qu'ils ne se présentassent avec le dessein de s'y établir. On les astreignait alors à de longues épreuves, autant pour se prémunir contre les trahisons et les perfidies, que pour connaître à quoi ces nouveaux agrégés pouvaient être employés utilement. A peine les chefs se croyaient-ils sûrs de leurs dispositions, qu'ils leur faisaient commencer le plus rude noviciat; presque toujours il consistait en courses pénibles, dans lesquelles il fallait enlever et amener à la colonie deux sauvages qu'on destinait à la recherche de l'or. La moindre trahison, la moindre perfidie était punie de la peine capitale.

C'est ainsi que ces hommes intrépides, s'érigeant en explorateurs exclusifs du Brésil, firent des courses perpétuelles dans

l'intérieur des terres, et devinrent la terreur des colonies chrétiennes du Paraguay. On les vit, dans le cours du dix-septième siècle, braver la puissance espagnole, ruiner toutes les bourgades indiennes formées dans le Guayra par les pères de la compagnie de Jésus, enlever et réduire en esclavage plus de quarante mille néophytes, et exercer le même brigandage dans le Topé. Ils portent ensuite les mêmes désordres dans la province espagnole de l'Uruguay, faisant esclaves ou massacrant impunément des Indiens libres, au mépris des ordonnances de la cour de Madrid et des brefs du Saint-Siége. C'est alors que les missionnaires jésuites prennent la résolution désespérée de transférer les colonies chrétiennes entre l'Uruguay et le Parana, vers l'endroit même où ces deux grandes rivières, en se rapprochant, ferment l'intervalle qui les sépare par deux barrières faciles à défendre.

Enorgueillis de leurs succès, et fiers de traiter, comme de puissance à puissance, avec le gouvernement qui les tolérait, les Paulistes continuèrent d'exercer leurs ravages dans le Paraguay. Ils ravagèrent la Ré-

duction de Saint-François Xavier, et emmenèrent tous les Indiens captifs.

Les Colons espagnols, arrivés trop tard au secours des Réductions, furent repoussés et battirent en retraite. Le père Silveira, chargé de la conduite d'une de ces colonies chrétiennes, déploya plus de courage, et parvint à sauver environ cinq cents personnes de quinze cents familles qui la composaient.

Les Paulistes continuèrent de parcourir le Guayra, menaçant le canton de Tayaoba, où l'on comptait jusqu'à trois Réductions. Comment des Indiens mal armés, plus mal disciplinés encore, pouvaient-ils se flatter de résister à des troupes aguerries, commandées par des officiers expérimentés, munies d'armes à feu, et dont la résistance irritait la fureur? Le père Truxillo, provincial du canton, après avoir délibéré avec les missionnaires, jugea que l'émigration était le seul parti convenable, et conduisit en conséquence ses néophytes près de la grande cataracte du Parana, afin que ce fleuve devînt pour les émigrans une barrière que les Paulistes ne pussent fran-

chir; mais plusieurs Indiens ayant refusé d'abandonner leur bourgade, les Paulistes en massacrèrent un grand nombre et firent le reste esclave; ils assouvirent aussi leur fureur contre les traîneurs, et pillèrent deux établissemens avec une rage qui ne respecta pas même les objets les plus sacrés.

D'autres troupes de Paulistes étaient accourues des côtes méridionales du Brésil. Les habitations et les villes du Paraguay étaient toutes menacées. Le père Montoya, n'obtenant aucun secours des commandans espagnols, fit évacuer les Réductions de Saint-Ignace et de Loretto, les seules qui restassent encore sur pied. Entraînés par l'éloquence persuasive des Jésuites, les Indiens se décidèrent à abandonner ces établissemens, objets de leurs espérances, fruits de leurs travaux, pour aller chercher un asile dans des terres éloignées. A peine le signal du départ est-il donné dans les deux bourgades, que les Indiens dépouillent les maisons et les temples de tout ce qui peut tenter la cupidité de l'ennemi. Deux mille cinq cents familles

se jettent dans des canots, et par quelque branche du Paraguay cherchent à gagner le Parana; mais plusieurs canots sont brisés par le courant, et beaucoup de néophytes périssent; d'autres après avoir quitté le fleuve, suivent une route longue et pénible pour atteindre la plaine, et ceux-là succombent la plupart aux maux que leur causent l'ardeur du soleil brûlant au milieu des ravins et des précipices. Tout ajoutait aux fatigues, aux supplices de ces pieux transfuges. Les uns sont chargés d'effets de toute espèce, d'autres de malades qui ne peuvent se traîner; les femmes portent leurs enfans, aident les vieillards; et les missionnaires n'ont voulu confier qu'à eux-mêmes le soin des vases sacrés et des ornemens d'église. Pour surcroît d'infortune, les vivres dont on s'était munis, commençaient à s'épuiser, et cependant il fallut se remettre en route après quelques jours de repos. On forma quatre divisions. La première côtoya le fleuve; deux autres se dirigèrent au travers des bois en s'écartant de ses rives, et la quatrième, composée de malades et d'infirmes, descendit la ri-

vière dans des canots. Tous se réunirent ensuite sur l'Acary et sur l'Huguaza. Ils n'avaient vécu pendant long-tems que de fruits sauvages , et, arrivés au terme de leur course, ils éprouvèrent toutes les horreurs de la famine et de plusieurs maladies contagieuses : la langueur en consumait un grand nombre. Après tant de calamités douze mille Indiens furent l'unique reste des cent mille que les Jésuites avaient réunis et policés dans le Guayra. Le père Montoya forma près de la petite rivière d'Iobaburus , qui se décharge dans le Parana , deux Réductions auxquelles il donna les mêmes noms de Saint-Ignace et de Loretto, faibles et tristes débris d'un des plus beaux établissemens fondés par la religion et l'humanité.

Les Espagnols du Paraguay et de la Plata s'aperçurent trop tard sans doute que les Réductions de Guayra faisaient une partie de leur sûreté , et que la perte de ces Réductions laissait exposées aux agressions des Paulistes les villes de Ciudad-Réal et de Villarica du Paraguay. Ils ouvrirent enfin les yeux , lorsque leur territoire fut

inondé de ces aventuriers rapaces, traînant à leur suite une multitude d'auxiliaires indiens. Ne trouvant plus dans le Guayra d'objets qui pussent assouvir leur cupidité et leur haine, les Paulistes se jetèrent sur les habitations espagnoles, et ruinèrent ensuite les deux villes de fond en comble, emportant au milieu de leurs montagnes un immense butin.

Les colonies des néophytes étaient donc les seules barrières sur lesquelles l'Espagne eût pu compter pour défendre les provinces de Paraguay et de la Plata de l'agression subite des Portugais et des Indiens du Brésil.

La destruction des colonies du Guayra leur en ouvrit la route, et si les Paulistes se frayèrent ensuite par le nord du Paraguay un chemin pour pénétrer au Pérou, s'ils se mirent en possession des mines d'or du Guayaba et de Matto-Grosso, s'ils s'établirent dans l'intérieur du Brésil, deux siècles après la découverte des côtes maritimes, c'est à la négligence de la cour d'Espagne et des gouverneurs espagnols qu'ils en fu-

rent redevables, autant qu'à leur intrépidité et à leur constance.

En vain la cour de Madrid renouvela l'édit de 1611, portant défense d'ôter la liberté aux Indiens qui n'avaient pas été faits prisonniers dans une guerre juste; en vain un édit nouveau déclara les incursions des Paulistes, vulgairement appelés *Mamelucs*, contraires aux lois divines et humaines et à l'honneur de la religion; en vain le tribunal du saint-office fut chargé de poursuivre les auteurs et fauteurs de pareils attentats; en vain fut-il ordonné de remettre en liberté tous les Indiens réduits en esclavage, et déclara-t-on criminels de lèze-majesté tous les Paulistes qui se rendraient coupables à leur égard de cruauté et d'injustice; la cour d'Espagne ne tarda pas à reconnaître l'insuffisance ou plutôt l'impuissance absolue de ses édits protecteurs des Indiens et des droits de l'humanité. Saint-Paul, érigée en république militaire, ne cessait de braver la puissance espagnole; elle la brava plus encore quand vint à éclater la révolution de Bra-

gance, événement qui légitima les hostilités des Paulistes. Dès lors ils marchèrent en corps d'armée contre les colonies chrétiennes du Paraguay et du Parana. On vit bientôt les deux partis en venir à une guerre régulière et active. Les Paulistes attaquèrent les néophytes commandés par les Jésuites en personne, et il y eut des batailles rangées. Enfin, la cour d'Espagne cédant aux sollicitations des missionnaires, autorisa l'usage des armes à feu dans les colonies chrétiennes, mais seulement pour repousser les agressions des Paulistes; des ordres formels furent expédiés en conséquence aux gouverneurs espagnols, avec la restriction que les armes ne seraient point laissées à la disposition libre des néophytes, à moins qu'ils ne fussent appelés à les employer contre l'ennemi.

Cette mesure de sûreté et de défense générale changea totalement le sort des établissemens du Paraguay; elle assura leur existence au point de mettre les Paulistes hors d'état de les attaquer avec avantage, et de pénétrer dans ces provinces avec le

bonheur qui les y avait accompagné si souvent.

Ce fut alors que le génie entreprenant de ces hommes endurcis se tourna vers des entreprises, sinon glorieuses, du moins plus lucratives; ils avaient conquis des esclaves; ils voulurent conquérir de l'or.

On avait reconnu depuis long-tems, que le Brésil contenait une prodigieuse quantité de ce métal précieux, et que les rivières de l'intérieur étaient la plupart aurifères. Dans les montagnes voisines de Rio-Janeiro on avait trouvé des parcelles d'or, et dans quelques districts voisins de Saint-Paul les pluies et les crues des rivières en accumulaient une grande quantité. Les eaux séparaient de la terre ces riches parcelles, et les déposaient dans leur lit; la recherche en était alors facile. En détournant le cours des eaux on pouvait compter sur une exploitation abondante et sur un profit certain. Le soin de rechercher l'or dans le lit des rivières, des torrens et des ravins, était confié à des esclaves nègres, auxquels on n'imposait que

l'obligation d'en rapporter chaque soir à leur maître le huitième d'une once, et le surplus leur appartenait s'ils avaient le bonheur ou l'habileté d'en recueillir davantage. On croyait à Santos, à Saint-Vincent, à Rio-Janeiro, que les Paulistes ne possédaient aucune mine d'or, et qu'ils ne se procuraient ce précieux métal que par le procédé connu; c'était une erreur entretenue avec soin par les Paulistes eux-mêmes. A peine érigés en colonie indépendante, ils s'étaient mis secrètement à la recherche d'une mine d'or signalée vaguement, dans la direction du sud, par quelques traditions que les Jésuites avaient recueillies des Indiens avant leur expulsion de Saint-Paul.

Au-delà de la plaine qui entoure cette ville, le pays est couvert de monticules, ou plutôt le sol est inégal et montagneux. Les infatigables explorateurs traversèrent d'abord le Tiesi, incomparablement plus large à quelques milles de Saint-Paul que dans le voisinage même. Ils trouvèrent sur les bords du Tiesi des collines admirables, des points de vue pittoresques,

de belles terres vierges, qui, par les plus légers soins de la culture, auraient produit non seulement le nécessaire, mais encore une foule d'objets de luxe. Ils négligèrent de s'y établir, et ce pays, qui méritait par son climat agréable et doux, par son magnifique sol, d'être appelé le *Paradis Terrestre* du Brésil, resta abandonné et solitaire, comme celui d'Eden après la chute du premier homme, tandis que ses possesseurs, entêtés comme les enfans de Caïn, et affamés d'or, s'éloignèrent de ces rians tableaux, des richesses que la nature déployait à leurs yeux pour aller en caravane, et accompagnés de leurs esclaves nègres et Indiens, à la recherche d'un métal corrupteur. Ils touchaient au comble de leur vœu. Ils trouvèrent enfin à vingt-quatre milles environ de Saint-Paul la montagne d'Iaragua. Là, fut ouverte la plus ancienne mine d'or de l'Amérique Portugaise, renommée par les trésors immenses qu'elle a produits pendant près de deux siècles. L'aspect du pays est inégal et montagneux ; le roc est d'un granit primitif; la terre est rougeâtre, fer-

rugineuse sur plusieurs points et à de grandes profondeurs. L'or est en grande partie comme renfermé dans une couche de cailloux ronds et de gravois nommés *Cascalhão*, et en contact immédiat avec le roc solide.

Dans les ravins pourvus d'eau et dans une étendue considérable on trouve fréquemment des excavations faites par les Paulistes chercheurs d'or. Quelques-unes ont cinquante et jusqu'à cent pieds de largeur sur une profondeur de dix-huit à vingt pieds. On trouve encore des particules d'or un peu au-dessous de la racine des herbes, sur plusieurs monticules où l'eau n'a pu être conduite par le procédé du lavage.

Tel est le district fameux de Jaragua, regardé pendant près de deux siècles comme le Pérou du Brésil. De plus riches trésors encore allaient être exposés à l'avidité et à l'industrie des Paulistes.

LIVRE XLI.

Fondation *de la colonie du Saint-Sacrement. — Démêlés entre les gouverneurs Espagnols et Portugais. — Les Espagnols du Paraguay attaquent et détruisent la nouvelle colonie. — Les Paulistes découvrent les mines de Sabara et y fondent une ville. — Origine de la fameuse Villarica. — Guerre civile à l'occasion de la découverte de cette montagne d'or. — Antonio d'Albuquerque Ier., gouverneur du district des mines, apaise les troubles. — Il fonde Villarica et régularise la colonie.*

1690 — 1711.

Possesseur tranquille de l'Amérique Portugaise, le régent don Pedro ne songeait point encore à créer des établissemens dans l'intérieur des terres. Ses ministres à Lis-

bonne, ni ses gouverneurs au Brésil, n'avaient de notions topographiques assez positives sur les parties centrales de cette vaste contrée. Les Paulistes seuls auraient pu éclairer le gouvernement sur la nature du pays, situé au nord de Saint-Paul; mais c'était pour ces hommes entreprenans un secret politique, sur lequel ils fondaient l'indépendance qui les tenait hors de la tutelle du Portugal, dont ils ne reconnaissaient que l'autorité nominale.

Les vues d'agrandissement, inspirées à don Pedro par la possession entière du Brésil, se dirigèrent vers les parties méridionales qui avoisinent le fleuve de la Plata, et dont la démarcation, avec les colonies espagnoles, pouvait paraître douteuse. On érigeait en principe à la cour de Lisbonne, que le Brésil s'étendait jusqu'au bord septentrional de la Plata, fleuve qui, dans ce système, aurait dû servir de limite aux possessions espagnoles et portugaises, à partir de l'embouchure de l'Uruguay.

Le dessein de don Pedro était de s'emparer du bord septentrional, et d'y jeter les fondemens d'une colonie puissante,

qui, au midi, servirait de boulevard à l'Amérique Portugaise Il confia l'exécution de cet important projet au mestre-de-camp don Manuel de Lobo, officier distingué par sa naissance et par son mérite, et qu'il nomma gouverneur de Rio-Janeiro. Le rétablissement de la bonne intelligence avec l'Espagne, permit au régent de faire passer au Brésil, avec le nouveau gouverneur, l'élite des troupes portugaises, qu'il mit à la disposition de don Manuel, en lui prescrivant toutefois d'apporter dans son entreprise autant de fermeté que de maturité et de prudence.

L'armement se fit à Rio-Janeiro même, et il parut avoir pour objet les îles de Saint-Gabriel, près le bord septentrional de la Plata ou le continent voisin.

Ces préparatifs parvinrent à la connaissance de don Philippe Rege Corbelon, gouverneur du Paraguay. Le bruit se répandit même à l'Assomption, que les Portugais avaient des vues sur les possessions de l'Uruguay et du Parana.

Les informations particulières qu'obtint don Philippe, ayant fortifié ces bruits, il

se hâta d'expédier des couriers au gouverneur de la Plata et aux Indiens du Parana, pour leur donner l'éveil sur les desseins du Portugal. Don Philippe recommandait aux missionnaires Jésuites, qui gouvernaient les Réductions du Parana et de l'Uruguay, de se tenir sur leur garde, et d'envoyer des partis à la découverte du côté du Brésil.

Un brigantin espagnol mit en même tems à la voile pour visiter toutes les anses, tous les havres et toutes les îles qui sont des deux côtés du fleuve, au-dessous de Buenos-Ayres; mais n'imaginant pas que les Portugais eussent osé s'établir si près de la capitale, le capitaine du brigantin ne fit pas le tour des îles de Saint-Gabriel, où la flotte de Rio-Janeiro avait déjà jeté l'ancre vers le mois de septembre 1679.

Don Manuel, après avoir remonté le fleuve sans obstacle avec l'expédition portugaise, après avoir débarqué vers le point indiqué par ses instructions, s'était hâté d'élever une forteresse régulière vis-à-vis les îles Saint-Gabriel, dans une petite anse du continent qui est plus à l'abri des vents

que le port même de Buenos-Ayres. Le gouverneur portugais y avait transporté également tout ce qui était nécessaire pour jeter les fondemens d'une ville. Quatre vaisseaux, restés à l'ancre, protégeaient ces préparatifs. Telle fut l'origine de la fameuse colonie du Saint-Sacrement, jetée là comme une pomme de discorde qui devait longtems diviser les cours de Lisbonne et de Madrid.

Au premier avis que reçut le gouverneur de Buenos-Ayres de l'arrivée des Portugais, il expédia un de ses aides-de-camp pour demander à don Manuel des explications sur cette prise de possession inattendue. Don Manuel allégua qu'il avait pouvoir de son souverain d'établir des peuplades nouvelles dans tous les lieux du continent limitrophes du Brésil et qui n'étaient point habités. Il ajouta que, s'étant concerté avec la chambre souveraine de Rio-Janeiro, il n'avait point trouvé d'emplacement plus commode et plus avantageux que celui qu'il occupait, et qu'il devait regarder comme une partie du Brésil.

Don Philippe le fit sommer, en forme,

d'évacuer le territoire, s'il ne se décidait pas à porter une atteinte manifeste au traité de paix qui venait de rétablir la bonne intelligence entre les couronnes d'Espagne et de Portugal. Don Manuel répondit à la sommation qu'il se croyait sur le territoire de son maître et qu'il y resterait.

Le gouverneur du Paraguay assembla le conseil de Buenos-Ayres. On y rédigea un mémoire où les droits de l'Espagne, sur le territoire dont les Portugais venaient de s'emparer, étaient discutés. Ce mémoire avait pour base le traité de 1668, qui assignait pour bornes au Brésil la province de Saint-Vincent, du côté du Paraguay.

Don Manuel persista dans sa résolution, et opposa au mémoire du conseil une mappemonde dressée tout récemment à Lisbonne, suivant laquelle les trois cents lieues de côte, qui s'étendaient depuis Rio-Janeiro jusqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, et le continent de l'autre bord jusqu'au Tucuman, appartenaient à la couronne de Portugal. Les prétentions du gouverneur de Rio-Janeiro s'étendaient même plus loin encore, et les députés de Buenos-

Ayres ne rapportèrent au gouverneur du Paraguay que des réponses évasives et peu satisfaisantes.

Don Philippe, regardant désormais la guerre comme inévitable, dépêcha un envoyé à Lima, d'où il reçut bientôt du vice-roi du Pérou l'ordre positif d'attaquer et de détruire la nouvelle colonie portugaise.

Dans l'intervalle, don Manuel avait remis à la voile pour Rio-Janeiro, laissant le fort du Saint-Sacrement en état de défense et avec une garnison suffisante, annonçant son prompt retour avec de nouveaux transports, afin de bâtir promptement une ville dans ce même emplacement, et d'y établir une colonie puissante. En vain le gouverneur du Paraguay donna-t-il à don Manuel communication des ordres hostiles du vice-roi du Pérou; don Manuel, persuadé que le fort du Saint-Sacrement était à l'abri d'un coup de main, ne voulut point se désister de ses prétentions. Il se proposait d'ailleurs d'aller au secours de sa nouvelle colonie avec des renforts, dès que les affaires de son gouvernement lui

permettraient de s'éloigner de Rio-Janeiro.

Cependant le gouverneur espagnol avait ordonné des levées et l'armement de trois mille Indiens des Réductions chrétiennes de l'Uruguay. En onze jours ce contingent fut prêt : il était divisé en compagnies de cent hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers, archers, lanciers et frondeurs ; cinq cents mulets chargés de provisions, cinquante bœufs pour le service de l'artillerie et un grand nombre de chevaux dressés à rompre les rangs de l'ennemi, en supposant qu'on eût à se battre en plaine, suivaient l'armée et en complettaient le service.

Les divers détachemens Indiens, dirigés par les missionnaires Jésuites, se réunirent à Yopeya, enseignes déployées, tambour battant, et marchèrent ensuite sur trois colonnes. Ils furent embarqués en partie sur l'Uruguay, que le reste côtoyait, et ils arrivèrent bientôt à trois lieues de la colonie portugaise. Là, ils opérèrent leur jonction avec trois cents soldats espagnols et quelques nègres disciplinés, renfort de troupes de ligne commandé par le

mestre-de-camp don Antonio de Vera Musica, chargé de conduire le siége.

Le commandant portugais, informé de l'approche de l'ennemi, n'avait rien négligé pour se préparer à une vigoureuse défensive, soit en faisant élever de nouvelles fortifications, soit en faisant dresser de nouvelles batteries ; mais au moment même où sa surveillance personnelle était si impérieusement réclamée par les circonstances, une maladie grave vint enchaîner son zèle, et il se vit forcé de confier le soin de repousser l'ennemi au capitaine Emanuel Galban, brave et loyal militaire ; mais cet officier ne s'attendait pas à une attaque si prompte et si vive.

Le 6 août 1680, les trois colonnes indiennes de l'armée espagnole se trouvèrent avant le point du jour au pied des murailles de la forteresse. Un coup de carabine, tiré par le commandant même, devait donner le signal de l'attaque ; mais dans sa vive impatience un néophyte monte seul sur le boulevard, aperçoit une sentinelle endormie et lui coupe la tête ; un soldat de la garnison tire sur le néophyte. Les

Indiens, sans distinguer d'où est parti le coup, s'imaginent que c'est le signal de l'attaque, et soudain une de leurs colonnes, commandée par le cacique Ignace Amadan, donne l'assaut aux ouvrages extérieurs. Les Portugais croyant être assaillis par l'armée entière, accourent en grand nombre vers le point d'attaque, et, dans leur première surprise, mettent le feu à une couleuvrine; malheureusement la charge était si forte que le canon crève par la seule violence de la détonation, et met plusieurs canonniers hors de combat. Au même moment arrivent les deux autres colonnes indiennes de l'armée assiégeante, et les Portugais, avant même d'être remis de leur désordre, se trouvent investis dans le fort; déjà leur magasin à poudre est au pouvoir des assaillans.

La consternation est telle dans la forteresse, que plusieurs Portugais tentent le parti de la fuite. Un de leurs capitaines, nommé Simon Sarto, se jette dans une chaloupe à dessein de regagner les vaisseaux de la rade; mais il est rencontré par un bateau à rame espagnol, qui le fait

prisonnier avec sa troupe. D'autres fuyards surchargent tellement les embarcations, qu'ils les font chavirer, et se noyent presque tous au moment de leur départ.

Les néophytes cependant, arrivés au bastion, s'aperçoivent qu'ils n'ont point d'échelles. On leur en apporte ; mais l'ardeur dont ils sont animés ne leur permet pas de les attendre : ils veulent servir eux-mêmes d'échelles aux Espagnols en se colant contre la muraille. Don Juan d'Aguilar, porté ainsi le premier sur les bastions, enlève la bannière du Portugal et y substitue celle d'Espagne ; mais il est renversé au moment même d'un coup de fusil.

Revenus de leur première surprise, les Portugais s'étaient mis en bataille et se défendaient vaillamment. Le capitaine Emanuel Galban parcourait les rangs l'épée à la main, et animait ses soldats par sa voix et par son exemple. Il repoussa plus d'une attaque ; et telle était sa valeur brillante, que les Espagnols eux-mêmes, le voyant enfin tomber couvert de blessures sur un tas de morts, donnèrent des éloges à sa bravoure et des regrets à sa mémoire.

Sa femme dona Juanna, qui combattait à ses côtés l'épée à la main, se précipite au plus fort de la mêlée pour venger, par de nouveaux exploits, la mort d'un mari adoré, dont elle entend le dernier cri; elle reçoit elle-même le trépas comme une sorte de récompense de sa fidélité conjugale.

Partout on se bat avec acharnement. La première colonne indienne, d'abord repoussée, revient à la charge et se jette avec fureur sur les troupes portugaises, qui, bientôt enveloppées et repoussées de poste en poste, demandent et obtiennent quartier des officiers espagnols, puis mettent bas les armes.

Près de trois cents Portugais avaient péri dans le combat; tout le reste fut fait prisonnier, ainsi que le commandant en chef, que la maladie avait enchaîné. Les Indiens le cherchaient pour le massacrer comme le principal instrument de la guerre; mais les officiers espagnols se hâtèrent de le dérober à l'aveugle fureur de leurs soldats.

Du côté des vainqueurs la perte s'élevait

à près de deux cents blessés et d'une cinquantaine de morts. Les missionnaires de la compagnie de Jésus, qui dirigeaient les néophytes, prodiguèrent, sans distinction de parti, les secours de la religion et les soins de l'humanité aux blessés, aux mourans et aux malades.

Toute l'Amérique méridionale retentit des éloges que méritaient les néophytes du Paraguay. Accourus la plupart de deux cents lieues, exposés presque nus à la rigueur d'une température froide et vive, et les trois quarts n'ayant point d'armes à feu, ils avaient combattus néanmoins des troupes aguerries, bien armées; ils avaient escaladé une forteresse bordée de fusiliers, et défendue par de l'artillerie.

Cette expédition, honorable pour les Espagnols, fut décisive, et entraîna l'expulsion entière des Portugais de la colonie du Saint-Sacrement. Elle fut suivie d'une convention provisoire entre les deux gouverneurs de Rio de la Plata et de Rio-Janeiro, portant le renvoi des prisonniers respectifs et le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux colonies.

Charles II, roi d'Espagne, touchait alors à sa fin, et le cabinet de Madrid était occupé de trop grands intérêts domestiques pour donner plus de suites à ce démêlé. Quant à la cour de Lisbonne, don Pedro, sans se désister de ses prétentions sur la colonie du Saint-Sacrement, n'attendait qu'une circonstance favorable pour tenter de la rétablir; mais la découverte des fameux districts des mines tourna bientôt toute son attention vers cette nouvelle source de richesses.

La ville de Saint-Paul était déjà riche et populeuse; ses habitans, maîtres d'un grand établissement colonial, possédaient une mine d'or qui semblait inépuisable, celle de Jaracua, et cependant ils auraient cru dégénérer s'ils s'étaient contentés de vivre heureux et paisibles sur un sol fertile et dans un climat délicieux. L'amour de l'or les enflammait sans cesse: ils formèrent de plus grands projets de découverte, s'associèrent des aventuriers intrépides, décidés à courir tous les hasards, à supporter toutes les fatigues, à traverser des pays inconnus, pour aller à la re-

cherche de ce précieux métal. Les plus entreprenans se réunirent en caravanes et se dirigèrent au nord vers le territoire montagneux qui forme aujourd'hui le district de Sabara. Ce ne fut qu'après une excursion de plus de cent lieues, dans un pays agreste et difficile, où il fallait surmonter des obstacles sans cesse renaissans, et repousser, à main armée, des sauvages féroces, que les Paulistes trouvèrent enfin de nouvelles mines d'or. Ils en prirent possession en 1690, ou vingt années auparavant suivant une autre tradition. Ils y fondèrent Sabara, aujourd'hui capitale du district de ce nom, et la première ville de l'intérieur du Brésil qui ait dû son nom à la découverte des mines. Les Paulistes en exploitèrent plusieurs dans son voisinage; il en envoyèrent les produits à Saint-Paul, qui devint ainsi l'entrepôt de tout l'or que les Paulistes recueillaient dans les pays dont ils faisaient la découverte. Telle fut la source de cette réputation de richesse et d'opulence qu'obtint la colonie de Saint-Paul. On était dans l'intime persuasion, en Portugal et dans le Brésil

même, que tout l'or qui refluait à Saint-Paul provenait de son territoire ou des montagnes voisines.

L'ardeur pour la découverte des mines devint générale et irrésistible parmi les Paulistes. De tous les Colons du Brésil, c'étaient ceux qui conservaient le plus cette intrépidité, ce zèle infatigable qui avait signalé autrefois les habitans de l'ancienne Lusitanie. Rien ne pouvait les rebuter, et au moindre indice ils se mettaient en marche pour aller fouiller les terres qui recélaient de l'or. D'autres aventuriers formèrent bientôt le projet de suivre les traces de leurs devanciers, de se porter à l'ouest de Rio-Janeiro et au nord de Saint-Paul, d'où partent, d'une immense chaîne de montagnes, plusieurs sources *aurifères*, indiquant le voisinage de mines riches et abondantes.

Là, dans des contrées inconnues et agrestes, erraient les Bootocoodies, peuplade féroce qui disputa avec tant d'opiniâtreté aux Paulistes ce territoire si riche, sur lequel s'éleva bientôt la fameuse Villa-rica, établissement qui, vingt années

après sa fondation, fut réputé le plus riche de tout le globe.

Sous ce dernier rapport l'origine de Villarica n'offre pas un médiocre intérêt, et mérite de figurer dans les annales de l'Amérique Portugaise. Quatre Paulistes, d'un courage éprouvé et d'un caractère indomptable, nommés Antonio Diaz, Bartholomé Rocinho, Antonio de Ferrera Felho et Garcia Ruis, accompagnés de leurs amis et d'un certain nombre de nègres esclaves, partent de Saint-Paul, et se dirigent au nord vers la région habitée par les Bootocoodies. Là, bravant tous les dangers, surmontant toutes les difficultés que leur oppose un pays sauvage, infesté par des habitans encore plus sauvages, ils ouvrent eux-mêmes à coups de hache, sur le flanc des montagnes et dans des bois jusqu'alors impénétrables, la route qu'ils suivent souvent au hasard; ils portent avec eux leurs provisions, ils cultivent çà et là quelques portions de terre pour se ménager une subsistance assurée, ou même, en cas de retraite, une communication avec la ville de Saint-Paul; mais chaque pouce de ter-

rain leur est disputé par la peuplade barbare des Bootocoodies, qui tantôt les attaque brusquement, tantôt leur tend des embûches. Réussissent-ils à surprendre quelques Paulistes, ces antropophages les sacrifient sur-le-champ à leur horrible appétit pour la chair humaine. S'emparent-ils de leurs nègres, ils les prennent pour de grand singes des bois, les massacrent également, et en font aussi leur pâture.

Les intrépides explorateurs de Saint-Paul trouvaient souvent les os de ces infortunés exposés en évidence à l'entrée des bois, témoignages affreux de la barbarie de leurs meurtriers. Les Paulistes, dans l'exercice de leur juste vengeance, fusillaient sans pitié les Bootocoodies partout où ils pouvaient les atteindre. Ces exemples, d'une rigueur nécessaire, répondaient aux desseins des Paulistes. Frappés du bruit et des effets terribles des armes à feu, les Bootocoodies s'imaginaient que les hommes blancs commandaient aux éclairs et aux tonnerres, et ils fuyaient épouvantés ; aussi, en parcourant ce territoire

inconnu, les Paulistes ne reçurent-ils aucun secours de la part des aborigènes. En suivant le cours des rivières, ils trouvaient çà et là des filons de mines d'or, dont ils écumaient pour ainsi dire la surface. Ils poursuivirent leur marche l'espace de près de cent lieues au nord, et bravant, surmontant tous les dangers, ils arrivèrent enfin à la fameuse montagne de Villarica. On se fera difficilement une idée de la joie et de l'ivresse que ressentirent ces hommes avides, quand, après les plus légères fouilles, ils reconnurent que cette montagne merveilleuse n'était qu'un monceau d'or. A l'aspect de cette accumulation de richesses, les Paulistes suspendirent leurs courses et s'arrêtèrent. Ruis, Diaz, Ferrera et Rocinho régularisèrent aussitôt les fouilles, élevèrent quelques cabanes et s'y établirent afin de présider aux opérations. La renommée porta bientôt à Saint-Paul la nouvelle d'une découverte qui tenait du prodige, et d'autres aventuriers se mirent en marche pour cette destination avec des convois de nègres travailleurs achetés à tout prix. Les premiers

occupans n'auraient pas exposé leur prodigieuse fortune à être partagée, s'ils avaient pu modérer leur joie et consentir à exploiter tant de richesses en commun avec les nouveaux venus. L'or était en si grande abondance que chacun put s'approprier un lot de terre, ou plutôt une part des mines, et devenir capitaliste opulent. Tous à l'envi s'efforçaient, par des soins et par de grandes fatigues, d'augmenter leurs trésors dans le plus court délai possible. Les demandes d'objets propres à l'exploitation se succédaient rapidement à Saint-Paul, qui se trouva bientôt dégarni de nègres et d'instrumens pour fouiller la terre et ouvrir le sein des montagnes. Les Paulistes spéculateurs accoururent en foule à Rio-Janeiro avec des lingots d'or, afin de les échanger pour des nègres et pour du fer, sans lesquels on ne pouvait se procurer de l'or. Leur grand empressement révéla un secret que les premiers explorateurs avaient eu tant d'intérêt à garder. La découverte de cette montagne d'or une fois connue, des aventuriers de toute espèce se mirent en marche de Rio-Ja-

neiro et de Saint-Vincent pour cette nou-nouvelle terre de promission ; tous passèrent par Saint-Paul, la seule route frayée et praticable ; mais les Paulistes de Villarica, inquiets de cette affluence, jaloux de leur richesses et de leur indépendance, voulurent imposer des lois aux derniers arrivans et les contenir par des restrictions. Ceux-ci, non moins ardens que les Paulistes, manifestèrent leurs prétentions de la manière la plus énergique, et formèrent eux-mêmes un parti, dont Manuel Nunnès Viana devint le chef. C'était un aventurier aussi fier qu'intrépide. Il établit d'abord les droits des nouveaux venus et réclama des partages égaux. Des discussions envenimées aigrirent les deux partis, et dégénérèrent en guerre ouverte. Elle ne fut point heureuse pour les Paulistes, qui, chassés de Villarica, prirent position à une certaine distance de l'établissement pour attendre des renforts de Saint-Paul. Mais Viana et ses compagnons se mirent aussitôt à leur poursuite et les joignirent dans une plaine près de la rivière de *San Joao del Rey*. Les deux partis en vinrent

aux mains, et après un combat sanglant les Paulistes furent défaits. Ils subirent la loi et souscrivirent aux meilleures conditions qu'ils purent obtenir. Les morts furent enterrés sur le bord même de la rivière, qui de là prit le nom de *Rio das Mortes*.

Trop faibles alors pour se venger, les Paulistes de Villarica en appelèrent à leur souverain don Pedro, régent de Portugal, dénonçant Viana et ses compagnons comme des rebelles qui voulaient se rendre maîtres absolus du riche district de Villarica, pour y établir un gouvernement indépendant.

Don Pedro, instruit de l'état des choses, et connaissant déjà par divers rapports les immenses richesses du pays nouvellement découvert, prit la résolution d'y envoyer sur-le-champ un chef distingué, avec un corps de troupes suffisant. Son choix tomba sur don Antonio d'Albuquerque, officier entreprenant, d'une constance à toute épreuve, et très-capable à tous égards de remplir la mission importante et délicate qui lui était confiée. D'Albuquerque fut

investi du pouvoir civil et militaire, sous le titre de gouverneur du district des mines; mais il eut ordre de concerter ses opérations préparatoires avec don Francisco de Castro, qui venait d'être nommé gouverneur de Rio-Janeiro. Il mit à la voile avec un régiment portugais, fut joint à Rio-Janeiro par d'autres troupes portugaises et brasiliennes, et se mit en marche par la route de Saint-Paul avec un convoi important et nombreux. Son arrivée à Villarica occasiona d'abord de la confusion et du mécontentement dans les deux partis; ils plièrent néanmoins, se voyant hors d'état de s'opposer ouvertement aux desseins de la cour de Lisbonne. D'Albuquerque déploya autant de vigueur que de sagesse, et la fermeté de sa conduite tint en respect les deux partis, qui étaient dans des alarmes continuelles. Les Paulistes virent alors, mais trop tard, que toutes ces richesses, qu'ils auraient pu garder de moitié avec leurs rivaux, allaient devenir la proie d'un tiers qui les réduirait tous à la subordination et au devoir. Bientôt les Paulistes étant parvenus à corrompre, avec

leur or, une partie des troupes portugaises, quelques troubles éclatèrent; mais d'Albuquerque sut déjouer tous les complots. Le gouverneur de Rio-Janeiro envoya de nouveaux renforts, et la tranquillité fut rétablie et maintenue dans la fameuse mine de Villarica.

En 1711, d'Albuquerque signala son administration en jetant à Villarica même les fondemens d'une ville régulière, qui eut un palais du gouvernement, un hôtel des monnaies et un arsenal. Conformément à ses pouvoirs et à ses instructions, il dressa un code pour les mines et pour les mineurs, en vertu duquel les colons de Villarica étaient tenus de délivrer aux officiers du roi, préposés en conséquence, les grains et la poudre d'or qu'ils pourraient recueillir sur leur propre terrain ou dans la circonscription communale. Les officiers du roi prélevaient un cinquième sur la masse générale de l'or, et le reste était fondu, purifié et divisé en lingots aux frais du gouvernement. Par une seconde opération, les lingots étaient essayés et marqués suivant leur titre et leur valeur,

et délivrés ensuite aux propriétaires avec un certificat qui en autorisait le cours. On permit aussi, pour faciliter les échanges du commerce, la circulation de la poudre d'or pour les petits paiemens.

Devenue le centre de richesses inépuisables, Villarica ouvrit un grand commerce avec Rio-Janeiro, recevant, en retour de son or, des nègres, du fer, des draps, du sel, des vins et des provisions de toute espèce, qui offraient aux spéculateurs de gros bénéfices. Tels étaient les rapides progrès de ce riche établissement, lorsqu'une terrible tempête, formée contre le Brésil, éclata tout à coup sur Rio-Janeiro, qui se vit à la veille d'une entière destruction. Nous remonterons à l'origine de cette catastrophe imprévue, qui forme un des événenens les plus remarquables de l'histoire du Brésil.

LIVRE XLII.

GUERRE *de la succession d'Espagne. — Don Pedro forme d'abord une alliance avec Louis XIV, et se jette ensuite dans les bras de l'Angleterre. — Mort de don Pedro; son fils Jean V lui succède et suit la même politique. — Tentative malheureuse du capitaine Duclerc contre Rio-Janeiro — Expédition de Dugué-Trouin. — Mesures de défense des Portugais. — Etat de Rio-Janeiro à l'arrivée de l'expédition française. — Dugué-Trouin force la rade, détruit la flotte portugaise et attaque la ville. — Elle est abandonnée par le peuple et par la garnison. — Dugué-Trouin menace de la détruire. — Elle est rachetée et sauvée par une rançon. — Traité entre don Francisco de Castro et Dugué-Trouin. — L'expédition triomphante regagne les ports de France.*

1710 — 1711.

LA dynastie autrichienne, qui régnait en Espagne, venait de s'éteindre, et Louis XIV, voulant marquer son influence sur les des-

tinées de l'Europe, établit son petit-fils, le duc d'Anjou, sur le trône de Charles-Quint. Reconnu roi du Portugal depuis la mort d'Alphonse VI, don Pedro fit d'abord une alliance offensive et défensive avec la France et l'Espagne contre la maison d'Autriche, qui aspirait à ressaisir le trône des deux Indes; mais alarmé bientôt de la puissance de Louis XIV, et cédant à l'influence du cabinet de Saint-James, il rompit son alliance avec la France pour se jeter dans les bras de l'Angleterre. Il fit un traité qui le mit sous la dépendance absolue du gouvernement britannique, et il entra dans la ligue formée par ce gouvernement, par la maison d'Autriche et par la Hollande contre l'Espagne et la France. Non seulement la guerre de la succession d'Espagne embrasa l'Europe, mais elle porta ses brandons jusqu'en Amérique. Le roi don Pedro figurait comme auxiliaire des Anglais et y prit une part active; il entra en Espagne avec ses troupes, soumit plusieurs villes et pénétra même jusqu'à Madrid; mais s'abandonnant avec excès à son amour pour les femmes, il succomba,

peu de temps après, victime de son incontinence, à l'âge de cinquante-huit ans. Il laissa le trône à Jean V, son fils, après avoir affermi le Brésil sous la domination portugaise; mais aussi après avoir consacré l'asservissement du Portugal aux vues de l'Angleterre. Son jeune successeur suivit la même politique et persista dans son alliance contre Louis XIV.

La conduite déloyale du Portugal avait excité une indignation générale en France. Des armateurs intrépides, pour venger l'outrage fait à la majesté de la nation, avaient armé en course, et faisaient de riches captures sur le commerce portugais des deux Indes.

Un simple officier de la marine royale conçut le projet hardi de traverser l'Océan Atlantique, et de s'emparer brusquement, par un coup de main, du bel établissement de Rio-Janeiro. Sans doute l'entreprise pouvait paraître téméraire; mais les parages de Rio-Janeiro n'étaient pas étrangers à la valeur française. N'avait-on pas vu jadis une poignée de Français s'y établir avant les Portugais eux-mêmes, et n'aban-

donner leur établissement ébauché qu'après les plus grands efforts de courage et après avoir été délaissés par leur métropole ? Le capitaine Duclerc, excité par de si honorables souvenirs, par la perspective d'un succès éclatant, ou plutôt par l'espoir d'une si riche proie, mit à la voile avec cinq vaisseaux montés par mille soldats de marine, forces insuffisantes sans doute contre un établissement colonial organisé et en état de défense.

L'expédition parut, en 1710, à la vue de Rio-Janeiro, et le commandant Duclerc ordonna aussitôt le débarquement sur la côte la plus voisine des forts de la ville. Mais, quoique surpris, le gouverneur don Francisco de Castro prit des mesures si sages et si promptes, que Rio-Janeiro en un moment fut à l'abri d'un coup de main. Les Français retranchés se virent bientôt cernés par des forces supérieures, composées de troupes portugaises et de milices brasiliennes. Le capitaine Duclerc ordonne vainement une sortie générale, espérant écarter l'ennemi par un choc impétueux, et pénétrer ensuite dans la ville du côté de

terre. Vain espoir! On le laisse d'abord avancer; il donne l'assaut, mais il est repoussé : il perd une partie de ses soldats, se voit contraint de capituler, et au moment même où il se rend prisonnier aux milices qui forçaient déjà ses propres retranchemens, il reçoit un coup mortel. Aucun de ses soldats n'échappe à la mort ou à la captivité.

Ces nouvelles désastreuses parviennent en France avec des détails plus affligeans encore; on frémit en apprenant que le vainqueur a fait le plus horrible abus de la victoire, que les prisonniers français ont été traités avec la dernière barbarie, que le commandant Duclerc et plusieurs autres prisonniers ont été massacrés au moment même où ils posaient les armes et se rendaient à composition. Une indignation générale s'empare de tous les esprits dans les ports de l'Océan.

Le célèbre Dugué-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer qu'eût alors la France, jura de venger ses compatriotes. Persuadé que les obstacles qu'on aurait à surmonter ajouteraient à la gloire de l'entreprise, et qu'une juste vengeance en fe-

rait un devoir national, Dugué-Trouin conçut et combina le projet d'une seconde expédition contre Rio-Janeiro. Amorcé d'ailleurs par l'appât des richesses, qui devaient être le prix du succès, il employa le crédit de ses amis pour former la base d'un armement, et fut secondé par trois riches négocians de Saint-Malo; mais jugeant ensuite qu'un armement partiel ne répondrait jamais à la grandeur de l'entreprise, et qu'il lui fallait l'appui de son gouvernement, il le sollicita avec instance, sans se rebuter des indécisions et des lenteurs qu'il rencontra dans le cabinet de Versailles : il renouvela ses instances avec tant de chaleur, que Louis XIV consentit enfin à lui accorder quelques vaisseaux et un corps d'environ quatre mille hommes. Appelé à remplir l'attente du monarque et à venger la nation, Dugué-Trouin prit le commandement en chef de cette seconde expédition, plus imposante que la première, et qui promettait une plus heureuse issue.

Il se rendit aussitôt à Brest, et y fit équiper en diligence cinq vaisseaux de

soixante-quatorze et de soixante-dix, et cinq frégates de différentes grandeurs, chargées d'artillerie et d'approvisionnement. Il nomma lui-même ses capitaines, et, sous divers prétextes, il fit armer encore d'autres vaisseaux et quelques frégates dans les ports de Rochefort, de la Rochelle et de Dunkerque. En même tems les troupes filaient à Brest. Tous ces préparatifs furent dirigés avec tant d'intelligence et de zèle, qu'avant deux mois l'expédition se trouva en état de mettre à la voile. Informé que les Anglais se disposaient à venir bloquer la rade de Brest, Dugué-Trouin hâta sa sortie, et au lieu d'attendre, comme il en avait eu d'abord le dessein, la jonction des autres vaisseaux, il les rejoignit lui-même à la Rochelle. Deux jours après son départ de Brest, vingt vaisseaux de guerre anglais parurent à l'entrée de la rade.

Cependant la cour de Lisbonne, alarmée de la tentative du capitaine Duclerc, et redoutant de plus grands efforts de la part de la France, avait fait équiper, avec célérité, quatre vaisseaux et trois frégates destinés à transporter à Rio-Janeiro de l'ar-

tillerie, des munitions de guerre et cinq bataillons d'élite, sous le commandement de don Gaspard d'Acosta. Des ordres positifs et pressans enjoignaient à don Francisco de Castro, gouverneur de la ville et de la province, d'augmenter les fortifications de la place, et de prendre les mesures les plus efficaces pour la mettre à l'abri d'une attaque sérieuse.

L'expédition portugaise mit à la voile et entra dans la rade de Rio en novembre 1710, peu de tems après la défaite du capitaine Duclerc. Déjà la sécurité y avait ramené la tranquillité et l'abondance. Toutefois le gouverneur, pour se conformer aux ordres de la cour, fit armer les forts et ordonna l'établissement d'un camp retranché, pour couvrir la ville vers le continent.

Rio-Janeiro, bâtie sur le bord oriental de sa rade intérieure, au milieu de trois montagnes qui la commandent, renfermait alors plus de vingt mille ames de population, et de grandes richesses, étant devenue l'entrepôt du produit des mines et de presque toutes les marchandises d'Europe destinées pour le Brésil. Indépendamment

de plusieurs batteries avantageusement disposées, quatre forts principaux, tels que Sainte-Croix, Saint-Sebastien, Saint-Jacques et Sainte-Aloysie, protégeaient la ville dans presque tous les sens. Du côté de la plaine, sa principale défense consistait en un camp retranché, où s'élevaient deux places d'armes pouvant contenir chacune quinze cents hommes en bataille.

Deux forts défendaient l'entrée du Goulet, dont la passe est encore plus étroite que celle de Brest. Ils étaient munis de canons. Le fort de l'île des Chèvres, à l'extrémité du Goulet, et le fort de la Miséricorde, qui protége la ville du même côté, n'étaient pas moins bien armés. D'autres batteries, montées récemment, couronnaient les retranchemens sur tous les points où une attaque pouvait être tentée.

Les habitans de Rio-Janeiro, rassurés par la défaite du capitaine Duclerc, étaient loin de s'attendre à une entreprise plus sérieuse encore de la part des Français.

Cependant Dugué-Trouin avait appareillé le 9 juin des rades de la Rochelle, avec toutes ses forces réunies, formant

quinze voiles et près de quatre mille hommes de débarquement : cinglant d'abord vers les îles du cap Verd , sa navigation avait été vivement contrariée par les vents pendant plus d'un mois ; mais tous les obstacles venaient d'être enfin surmontés. Le 11 du mois d'août, il passe la ligne avec sa flotte et se trouve le 27 à la hauteur de la baie de tous les Saints. Là, il délibère en conseil s'il ne convient pas de courir de ce point même sur les vaisseaux ennemis ; mais l'escadre manquait d'eau, n'ayant pas trouvé aux îles du cap Verd les ressources nécessaires pour son ravitaillement, et on décide qu'elle se rendra sans dévier et sans délai à sa grande destination. Le 12 septembre, à la pointe du jour, l'expédition française, après avoir forcé de voiles, se trouve précisément à l'entrée de la rade de Rio-Janeiro : elle venait d'y être prévenue par un aviso de Lisbonne.

Le cabinet de Saint-James, instruit de la destination de l'armement de Brest, malgré le secret et la diligence qu'on y avait apportés, s'était hâté d'en informer le roi de Portugal. Le même aviso, ex-

pédié sur-le-champ avec des dépêches, et favorisé par toutes les circonstances, venait de précéder de quinze jours l'apparition de l'escadre. Le gouverneur et don Gaspard d'Acosta avaient rassemblé aussitôt les troupes de ligne et les milices au nombre de dix mille hommes, y compris un bataillon de noirs disciplinés à l'européenne. Les forts et les camps retranchés étaient garnis et prêts à repousser, par mer et par terre, les attaques des Français.

Mais Dugué-Trouin, voulant par une brusque tentative étonner l'ennemi et forcer la rade, confia le commandement de l'avant-garde à un officier qui connaissait déjà les localités et le mouillage; il donna en même tems à tous ses capitaines des ordres tellement précis, que, malgré le feu continuel des batteries sous lesquelles ils s'avançaient, malgré la résistance de quatre vaisseaux et de trois frégates qui s'étaient mis en travers, malgré le rocher qui, s'élevant au milieu du Goulet, mettait la flotte dans la nécessité de passer à portée de fusil des forts, l'entrée de la rade fut forcée en peu d'heures:

action brillante à laquelle le chevalier de Courserac prit une part distinguée à la tête de l'avant-garde.

C'était beaucoup, sans doute, que d'avoir renversé, pour ainsi dire, une barrière si formidable ; mais l'état imposant de la place et de la garnison ne pouvait manquer d'être un sujet d'étonnement pour Dugué-Trouin, qui voyait par-là toutes ses combinaisons compromises. Sa surprise eut un terme quand il apprit, par des matelots transfuges, que Rio-Janeiro avait été mis en état de siége, sur un avis transmis, par la reine Anne d'Angleterre, au gouvernement Portugais.

Mais l'ame de Dugué-Trouin était si peu accessible au découragement, qu'il fit avancer dans la nuit même une galiote et deux traversiers pour commencer le bombardement de la ville. Au même moment, il détacha le chevalier de Goyon avec cinq cents hommes d'élite pour s'emparer de l'île des Chèvres : elle fut enlevée sans hésitation, et les Portugais eurent à peine le tems, dans leur retraite précipitée, d'enclouer les canons des batteries, et de cou-

ler à fond deux vaisseaux de guerre échoués sous le fort de la Miséricorde. Un troisième vaisseau également échoué leur échappe et tombe au pouvoir du chevalier de Goyon, qui fit arborer le pavillon français à la pointe de l'île même. Dugué-Trouin y établit sur-le-champ des batteries de canon et de mortiers.

L'escadre cependant manquait d'eau, et il était instant de commencer les opérations décisives. Dugué-Trouin, après avoir fixé ses idées sur le point où devait s'opérer le débarquement, envoya quatre frégates s'emparer d'un pareil nombre de vaisseaux marchands portugais mouillés près du rivage où allait s'effectuer la descente. L'ennemi, trompé par d'heureuses diversions, n'opposa aucun obstacle; le débarquement se fit sans danger, sans confusion, et le 14 septembre un corps d'environ trois mille trois cents hommes, tant soldats de ligne que de marine et volontaires, se trouva réuni sur le rivage, sous le commandement immédiat de Dugué-Trouin.

Il partage aussitôt sa petite armée en trois brigades de trois bataillons chacune

Goyon commande l'avant-garde; Courserac la réserve, et Dugué-Trouin le centre. Il est secondé par le chevalier de Beauve, commandant l'artillerie, et par de Beauville, son aide-major-général. Une compagnie particulière, composée de sous-officiers, d'aides-de-camp, de gardes de la marine et de volontaires, est immédiatement organisée par le général en chef pour le suivre dans l'action partout où sa présence sera jugée nécessaire. Quatre mortiers et vingt gros pierriers de fonte sont aussitôt débarqués pour en former une sorte d'artillerie de campagne, qui, rendue mobile, est placée au centre des bataillons.

Ces dispositions faites, l'armée française se met en mouvement, évente quelques embuscades, s'empare de deux hauteurs parallèles où campent les brigades de Goyon et de Courserac. Entre les deux collines s'établit Dugué-Trouin avec le centre de l'armée, de sorte que les trois corps s'appuient mutuellement et reçoivent par la côte, dont ils sont les maîtres, les munitions de guerre et des vivres que les chaloupes apportent des vaisseaux.

L'alarme cependant était déjà dans la ville. Le peuple et les milices, effrayés des suites du débarquement, ne montraient ni cet esprit public, ni cette détermination unanime sans lesquels on ne peut compter sur la défense commune. Le gouverneur et le général d'Acosta, affligés de ces dispositions défavorables, assemblent à la hâte un conseil de guerre. Là, il est décidé qu'on ne commettra point le sort de la ville au hasard d'une bataille, qu'on s'efforcera d'attirer l'ennemi sous les mêmes retranchemens qui avaient vu la défaite du capitaine Duclerc, pour obtenir le même résultat, sans compromettre la garnison; et qu'enfin, s'il ne se présente aucune chance de succès, on traînerait ce siége en longueur jusqu'à l'arrivée des secours demandés à don Antonio d'Albuquerque, gouverneur du district des Mines; secours qui mettrait la garnison en état de prendre l'offensive et de repousser l'ennemi.

Le 15 septembre, Dugué-Trouin ordonna une reconnaissance générale pour reconnaître les dispositions des Portugais; il fit avancer quelques détachemens dans

la plaine jusqu'à portée de fusil de Rio-Janeiro. Les éclaireurs s'emparent de quelques bestiaux lâchés à dessein, et pillent des maisons isolées sans qu'on s'oppose à leur marche. On put juger aisément que le dessein des Portugais était d'attirer les troupes françaises sous le feu des retranchemens qui défendaient les approches de la ville. Le terrain fut cependant reconnu impraticable en plusieurs endroits pour les Français ; il laissait aux Portugais des moyens faciles de dérober, à une attaque trop brusque, leurs personnes et leurs richesses. Dugué-Trouin prit donc le parti de rappeler, pour le moment, ses troupes, et se contenta de faire établir plusieurs batteries de siége, qui prirent à revers une partie des retranchemens de la hauteur des Bénédictins. Les Portugais incendièrent eux-mêmes quelques-uns de leurs magasins, firent sauter leur troisième vaisseau de guerre échoué, et brûlèrent aussi deux frégates. Leurs éclaireurs parvinrent ensuite à se glisser, par des défilés, jusqu'aux avant-postes, et surprirent quelques sentinelles françaises. Le gouverneur

et les généraux étaient impatiens de tirer de ces prisonniers des lumières sur la force réelle et sur les projets de Dugué-Trouin. Un Normand, nommé Dubocage, naturalisé Portugais, et chargé de la garde du retranchement des Bénédictins, remplit leur attente. Cet homme avait causé plus d'un dommage aux troupes et aux embarcations françaises, et il s'avisa, pour s'assurer entièrement la confiance du parti auquel il s'était attaché, de faire usage d'un stratagème connu, mais presque toujours employé avec succès. Il se fait conduire en équipage de marin grossier, par quatre soldats, à la prison où étaient renfermés les soldats français, surpris ou enlevés par les éclaireurs; il est mis aux fers, et se fait passer auprès des prisonniers pour matelot d'une frégate française. Il captive aisément leur confiance, et en obtient des lumières sur la position et sur les projets de l'armée française. Ces notions, fidèlement transmises aux chefs Portugais, établissent tellement la supériorité de leurs forces, que l'attaque du camp français est sur-le-champ résolue.

Avant le point du jour, quinze cents hommes de troupes réglées, sous le commandement de don Gaspard d'Acosta, s'étaient déjà avancés jusqu'au pied de la colline occupée par la brigade de Goyon. Un corps de milice, posté à moitié chemin du camp et couvert par un bois, se trouvait prêt à les soutenir.

Une maison crénelée servait, sur la colline, de corps-de-garde aux troupes françaises. Quarante pas au-dessous régnait une haie vive fermée d'une barrière. Quelques soldats français ouvrent cette barrière pour se saisir de quelques bœufs que les Portugais avaient abandonnés à dessein. A peine les soldats français ont-ils mis le pied hors de l'enceinte, que les ennemis embusqués font feu, tuent trois hommes et se précipitent aussitôt vers le corps-de-garde. Quoique surpris, M. de Lista, commandant le poste, résiste à cette attaque imprévue, et donne aussitôt l'alarme. Toute la brigade de Goyon se met en bataille, et Dugué-Trouin fait avancer deux cents grenadiers par un chemin creux, avec ordre de prendre l'ennemi en flanc aussitôt l'action engagée.

Tous les autres corps sont mis en mouvement, et Dugué-Trouin arrive lui-même sur le champ de bataille ; il est témoin de la fermeté et de la valeur des capitaines de Lista, Dronalin et d'Auberville, qui soutiennent, sans s'ébranler, tous les efforts de l'ennemi. A l'arrivée de la réserve les Portugais prennent la fuite ; mais Dugué-Trouin, que la déclaration de quelques-uns de leurs blessés rend circonspect, modère l'élan de ses grenadiers, et par-là évite le piége que lui tendaient les milices envoyées pour soutenir les troupes de ligne.

La perte des Français fut légère dans cet engagement, et la batterie qu'ils venaient d'établir foudroyait déjà les retranchemens des Bénédictins.

Le 19 septembre, le chevalier de Beauve avertit Dugué-Trouin que cinq mortiers et dix-huit pièces de canon de vingt-quatre livres de balles, étaient prêts à battre en brèche, et qu'il n'attendait plus que ses ordres pour démasquer les batteries et ouvrir un feu général.

Dugué-Trouin, jugeant alors que l'instant d'une sommation était arrivé, fit par-

venir au gouverneur don Francisco de Castro une lettre conçue en ces termes :

« Le roi mon maître, monsieur le gou-
» verneur, voulant tirer raison des cruau-
» tés exercées, l'année dernière, envers le
» détachement de ses troupes débarquées
» dans ces parages, m'a ordonné d'em-
» ployer ses vaisseaux et ses armes pour
» vous forcer, vous monsieur, votre gar-
» nison, et la place que vous commandez,
» de vous mettre à son entière discrétion.
» Il exige qu'en me rendant les prisonniers
» français, vous imposiez les habitans de
» manière à les punir de leurs barbaries,
» et à dédommager amplement la France
» des frais d'un armement aussi dispen-
» dieux. Je ne vous somme de vous rendre
» qu'après m'être assuré que je suis en me-
» sure de vous y contraindre, et je vous
» déclare que je suis déterminé à réduire
» en cendres la ville que vous gouvernez,
» et à ravager la province entière si vous
» ne donnez sur-le-champ satisfaction au
» roi mon maître, offensé dans la personne
» de ses officiers et de ses troupes. Je n'ai
» point voulu venger sur les Portugais

» qui sont tombés en mon pouvoir, l'as-
» sassinat commis dans la personne du ca-
» pitaine Duclerc, attentat auquel je me
» plais à croire que vous n'avez aucune
» part ; mais le roi exige que vous me
» nommiez les auteurs de ce honteux mas-
» sacre, afin qu'il en soit fait une justice
» exemplaire. Si vous différez d'obéir à ses
» volontés, rien ne pourra m'empêcher
» d'exécuter ses ordres. J'attends votre ré-
» réponse, veuillez la faire prompte et dé-
» cisive. »

Don François de Castro, après avoir communiqué cette sommation au conseil défensif, fit à Dugué-Trouin la réponse suivante.

« J'ai pris connaissance, monsieur le
» commandant, par votre dépêche de ce
» jour, des motifs qui vous font apporter
» la guerre dans mon gouvernement. Vos
» prisonniers n'ont éprouvé aucun traite-
» ment qui ne fût conforme aux lois mili-
» taires. Ils en méritaient un autre sans
» doute, pour avoir attaqué la colonie
» sans une mission du roi très-chrétien. Je
» leur ai cependant sauvé la vie ; c'est un

» fait que six cents d'entre eux pourront
» certifier. Quant à la mort du capitaine
» Duclerc , quel en est l'auteur ? c'est ce
» que j'ignore, c'est ce qu'on n'a pu savoir
» malgré les enquêtes et les recherches.
» Si l'assassin est découvert , il recevra la
» peine due à son crime. Telle est la vé-
» rité. Je suis au reste prêt à défendre,
» jusqu'à la dernière goutte de mon sang,
» la place que le roi mon maître m'a con-
» fiée, et il n'est point de menaces qui
» puissent me faire renoncer à ma déter-
» mination. »

La fermeté de cette réponse n'étonna pas Dugué-Trouin; mais dès ce moment il résolut d'attaquer vivement la place , et il s'occupa d'une reconnaissance attentive des localités.

Il fit avancer deux vaisseaux entre ses batteries , et cinq bâtimens portugais, mouillés près des Bénédictins. Le feu des batteries et des vaisseaux de guerre ne cessa plus pendant la journée de tonner sur les retranchemens, et en rasa même une partie. L'assaut fut décidé pour le lendemain.

Les troupes destinées à l'attaque des

retranchemens, furent embarquées sur des chaloupes, et reçurent à l'entrée de la nuit l'ordre d'aller s'emparer à la sourdine des cinq vaisseaux portugais rangés près de la côte; mais un orage, survenu tout à coup, fit apercevoir les chaloupes à la lueur des éclairs, et elles essuyèrent un feu de mousqueterie qui pourtant ne rallentit point l'attaque.

Les vaisseaux français, et toutes les batteries qu'ils devaient soutenir, avaient ordre de tirer à la fois au signal que donnerait le général en chef de la batterie où il s'était retranché. Dès que Dugué-Trouin vit le feu dirigé sur les chaloupes, il porta lui-même la mêche au canon de signal. A l'instant des décharges épouvantables partirent de tous les points de la ligne. Leur bruit se mêlait au fracas du tonnerre, et leur flamme à celle des éclairs, qui brillaient sans intervalles.

Une scène si terrible de destruction et d'horreur, où le ciel irrité semblait joindre sa colère à celle des hommes, jeta la consternation dans Rio-Janeiro; la terreur s'empara des habitans, des Brasiliens et

des milices, qui redoutaient l'assaut. Les officiers, les troupes de ligne et les noirs montraient seuls quelque énergie; mais les femmes éplorées, les vieillards, les enfans, qui avaient d'abord cherché un asile dans les églises, ne pouvant surmonter leur effroi, gagnaient les portes de la ville pour se réfugier dans l'intérieur des terres avec une partie de leurs richesses. La confusion, le tumulte, les cris de désespoir, permirent à peine aux généraux et aux magistrats, entraînés eux-mêmes par la désertion devenue générale, de régulariser la retraite, ou plutôt la fuite de la garnison et des milices : la ville fut bientôt abandonnée. Les éclats du tonnerre, les détonations répétées de l'artillerie, l'épaisseur même des ténèbres, qui n'était dissipée que par des lueurs instantanées, dérobèrent à Dugué-Trouin et à son armée cette fuite, cet abandon inconcevables. Impatient d'ordonner l'attaque générale, le commandant en chef attendit à peine le jour, et le 21 septembre il donna lui-même le signal. Les troupes s'ébranlaient sur toute la ligne, quand parut, auprès de Dugué-Trouin, un aide-

de-camp du capitaine Duclerc, qui venait de s'évader, au milieu du tumulte, des prisons de Rio-Janeiro. Il informa le général que la populace et les milices, ne pouvant résister à la terreur qui s'était emparée d'elles au bruit du feu des Français, avaient, au milieu même de l'orage, déserté Rio-Janeiro dans la plus grande confusion, et que les troupes réglées, entraînées par le torrent, les avaient suivies, après avoir mis le feu aux plus riches magasins, et après avoir miné les forts des Bénédictins et des Jésuites, espérant par-là causer au moins la ruine d'une partie des troupes françaises.

Ces circonstances parurent d'abord invraisemblables à Dugué-Trouin; mais il ne tarda pas à reconnaître que telle était la vérité.

Il avance alors avec précaution, à la tête de son avant-garde, trouve la ville déserte, les forts abandonnés, s'en empare, fait éventer les mines, établit des postes, trouve partout sur son passage dans les rues, sur les places publiques, des prisonniers français qui avaient profité

de la confusion pour briser les portes de leur cachot et pour s'évader ; déjà même, portés par l'ardeur du pillage vers les maisons qui offraient le plus d'attraits à leur cupidité, ils commençaient à répandre, sans pudeur, ce genre de désordre qu'imitaient plusieurs des soldats de l'armée. Le général les fit consigner au fort des Bénédictins, et la répression de ces excès devint le principal objet de ses sollicitudes. Mais en vain prend-il, de concert avec ses officiers, les mesures qui lui paraissent les plus sages. Les corps de garde, les patrouilles même ne peuvent être retenus par la crainte d'aucun châtiment ; les magasins sont enfoncés, les maisons dévastées, les vins répandus, les vivres, les marchandises, les meubles de toute espèce sont confondus dans la poussière et dans la fange de la voie publique. Dugué-Trouin fait fusiller, sur le théâtre même du pillage, plusieurs soldats pris en flagrant délit ; mais il ne peut arrêter entièrement ce honteux désordre qu'en occupant du matin au soir toutes les troupes à le réparer. L'armée est employée sans relâ-

che à reporter dans les magasins tous les objets qui avaient excité la coupable cupidité des soldats.

Le général en chef fait ensuite sommer le fort de Sainte-Croix, qui seul avait conservé sa garnison : il se rend sans résistance, et la ville, la rade et les forts restent au pouvoir des Français.

Cependant quelques noirs transfuges viennent déclarer à Dugué-Trouin que le gouverneur don Francisco de Castro et le commandant d'Acosta avaient rassemblé les troupes dispersées, et s'étaient retranchés à une lieue de la ville, où ils attendaient de puissans secours des Mines, sous la conduite de don Antonio d'Albuquerque. A l'instant même, Dugué-Trouin ordonne les dispositions nécessaires pour ne pas être surpris. Il confie la garde des retranchemens établis en regard de la plaine, à la brigade de Goyon; il loge sur la montagne des Jésuites la brigade de Courserac, et il se place, en personne, avec le corps principal sur la hauteur dite de la *Conception*.

Mais comment conserver une place environnée d'ennemis, où les vainqueurs

n'avaient trouvé que peu de vivres et qui ne renfermait plus que de faibles restes des richesses immenses détruites ou enlevées par les Portugais eux-mêmes, ou devenues la proie du soldat? Dugué-Trouin fait signifier, sans retard, au gouverneur que s'il ne rachète pas la ville par des taxes et par une contribution de guerre, il la réduira en cendres et la fera sapper jusque dans ses fondemens; il fait appuyer cette terrible sommation par deux cents grenadiers chargés d'incendier à une demi-lieue de rayon toutes les fermes et les maisons de campagnes isolées. L'ordre est exécuté ponctuellement; mais les grenadiers sont bientôt assaillis par les milices; de nombreux renforts partent pour les soutenir et pour les dégager.

Le gouverneur, intimidé, envoie le président de la chambre de justice avec un de ses mestres-de-camp pour traiter du rachat de Rio-Janeiro. Six cent mille cruzades, payables encore à d'assez longs termes, étaient, dirent les députés, tout ce que les circonstances permettaient d'offrir, le peuple ayant abandonné ses magistrats et ses chefs

pour transporter ses richesses bien avant dans les bois et dans les montagnes. Des délais devenaient d'autant plus indispensables, qu'il fallait le temps de faire rétrograder l'or appartenant au roi de Portugal, et qu'on avait fait filer dans l'intérieur des terres. Dugué-Trouin rejeta ces propositions, et congédia les députés. Le surlendemain de nouveaux transfuges annoncèrent qu'Antonio d'Albuquerque arrivait en hâte, du district des Mines avec les secours promis. Dugué-Trouin mit aussitôt en campagne toutes ses troupes, et ordonnant une marche nocturne et secrète, il se trouva bientôt en présence de l'ennemi. Les Français campèrent sur les hauteurs et dans les défilés, impatiens de livrer combat ou de le soutenir.

Cette activité imprévue étonna le gouverneur, qui se hâta de reprendre les voies de la négociation. Il députa deux de ses principaux officiers et un missionnaire jésuite, qui, dès la première conférence, représentèrent à Dugué-Trouin que la fatalité et l'urgence des événemens n'avaient pas permis au gouverneur d'offrir plus de

600,000 cruzades; mais que, voulant sauver la ville, il consentait à ajouter à cette rançon 10,000 cruzades de sa propre bourse, cinq cents caisses de sucre et les troupeaux de bœufs dont l'armée française pourrait avoir besoin pour ses approvisionnemens.

Dugué-Trouin hésita d'abord; mais après avoir tenu conseil, il se montra plus traitable, et les propositions du gouverneur furent acceptées à condition que don Francisco de Castro se soumettrait à payer les 600,000 cruzades dans l'espace de quinze jours pour tout délai. Le gouverneur y consentit, et douze principaux officiers portugais furent remis en ôtage au quartier général français; il autorisa en même tems tous les marchands portugais à racheter les effets et le butin que les vainqueurs dédaigneraient d'emporter.

Le soir même qui suivit cette convention, don Antonio d'Albuquerque arriva au camp des Portugais avec deux mille hommes de troupes réglées, moitié infanterie, moitié cavalerie. Pour faire plus de diligence, les fantassins s'étaient mis en croupe

des cavaliers. Albuquerque se faisait suivre encore par deux mille noirs bien armés et bien disciplinés.

Ce secours était trop puissant pour ne pas éveiller de nouveau la sollicitude et les précautions de Dugué-Trouin. Il hâta, de tout son pouvoir, le transport sur ses vaisseaux des caisses de sucre qui lui furent livrées, et l'emmagasinement de tous les effets devenus le prix de sa conquête. Deux vaisseaux furent chargés pour la mer du Sud des objets qui n'étaient propres qu'à cette destination.

Le 4 octobre fut consommé le paiement de la contribution pécuniaire, et ce même jour Dugué-Trouin remit la ville au gouverneur et fit embarquer ses troupes, en gardant seulement, pour assurer leur départ, les forts de l'île des Chèvres et de Villegagnon. Il fit ensuite incendier les vaisseaux portugais qu'on n'avait pu relever.

Mais il respecta religieusement les vases sacrés, l'argenterie et les ornemens d'églises ; il les fit recueillir avec soin et en rendit les Jésuites dépositaires, en les

chargeant de les remettre à l'évêque de Rio-Janeiro. Ce témoignage de confiance en faveur des Jésuites était mérité, et Dugué-Trouin lui-même en fait l'aveu. « Je dois rendre à ces pères, dit-il dans le » journal de son expédition, la justice de » dire qu'ils contribuèrent puissamment » à sauver cette florissante colonie en » portant le gouverneur à racheter sa ville » de Rio-Janeiro, que j'aurais rasée de fond » en comble malgré l'arrivée de don An- » tonio d'Albuquerque, et de tous ses » noirs. »

La perte des Portugais fut immense; 610,000 cruzades de contribution, une prodigieuse quantité de marchandises pillées, ou dévorées par l'incendie, ou transportées à bord de l'escadre française; trois vaisseaux de guerre, deux frégates et plus de trente vaisseaux marchands pris ou brûlés, causèrent au Brésil et au Portugal un dommage de plus de 27,000,000, et enrichirent les armateurs français de près d'un tiers de cette somme.

Telle fut la fameuse expédition de Dugué-Trouin. En onze jours, ce grand homme

de mer avait triomphé de tous les obstacles, et s'était vu le maître de la plus belle ville du Brésil et de tous les forts qui en défendaient l'accès.

Le 13 octobre, l'escadre mit à la voile, ramenant en France un officier, quatre gardes de la marine, et près de cinq cents soldats restés prisonniers au Brésil à la suite de la défaite du capitaine Duclerc. Ainsi fut vengée la majesté de la nation Française.

Mais telle est l'heureuse situation de Rio-Janeiro, la richesse des mines nouvellement découvertes dans les montagnes qui l'avoisinent; tel fut surtout l'utile effet, le terrible exemple de la subite invasion de Dugué-Trouin, que Rio-Janeiro, après s'être relevé rapidement, après être redevenu plus florissant encore, offrit bientôt un système de défense inexpugnable.

LIVRE XLIII.

TRAITÉ *de* 1713 *qui réconcilie le Portugal et la France. — Troubles à Sabora dans l'intérieur du Brésil. — Les Paulistes prennent les armes contre les troupes royales. — Le gouverneur Artis apaise les troubles et régularise l'établissement de Sabora. — Accroissement de Villa-rica. — Origine de la ville de Mariana. — Découverte des mines d'or de Cuiaba et de Goyaz. — Recherches des mines dos Martirios. — Etablissement des registres ou barrières, pour empêcher la fraude de l'or. — Considérations sur le règne de Jean V. — Pernicieux effets de l'influence anglaise. — Echange de quelques peuplades du Paraguay avec la colonie du Saint-Sacrement. — Mort de Jean V. — Joseph Ier. lui succède. — Administration de Sombol. — Il affaiblit l'influence anglaise. — Rio-Janeiro devient la capitale du Bresil — Pombal y envoie son frère Carvalho. — Ce gouverneur se plaint des Jésuites. — Destruction de cette société.*

1713—1755.

LA paix d'Utrecht, en ramenant le calme et la sérénité en Europe, réconcilia aussi le Portugal et la France. Deux plénipoten-

tiaires portugais, le comte de Tornca et don Louis d'Acunha, négocièrent un traité partiel qui fut signé le 11 avril 1713 entre les deux États. Ce traité embrassait les intérêts du Brésil. Par l'art. 8, la France se désistait de tous droits et prétentions sur la propriété des terres appelées *Caba de Norte*, ou Cap du nord, situées entre la rivière des Amazones et celle de Japac ou de Vincent Pinson. Par l'art. 10, elle reconnaissait que les deux bords de la rivière des Amazones, tant le septentrional que le méridional, appartenaient en toute propriété, domaine et souveraineté, à sa majesté portugaise; enfin, l'art. 12 interdisait le commerce entre les habitans français de Cayenne et les habitans portugais de la rivière des Amazones; il était aussi défendu aux Français de passer la rivière de Vincent Pinson pour y négocier et pour acheter des esclaves. Sa majesté portugaise promettait de son côté qu'aucun de ses sujets n'irait commercer à Cayenne. La France perdait une source de richesse, car ses colonies avaient fait jusque-là avec le Brésil un commerce lucratif. L'Angleterre était ga-

rante de l'entière exécution du traité; ainsi le Brésil n'avait plus rien à craindre de l'Europe.

Tout était rentré dans l'ordre à Rio-Janeiro, et don Antonio d'Albuquerque avait repris la route des Mines; il avait reparu à Villarica, où les travaux étaient encore suspendus par l'effet de l'orage qui venait de gronder sur Rio-Janeiro. Cette ville intéressante était devenue, par son importance et par sa position, l'entrepôt naturel du produit des mines. Depuis que le gouvernement portugais avait étendu son autorité sur les établissemens des Paulistes, l'or et le commerce ne prenaient plus la direction de Saint-Paul, mais celle de Rio-Janeiro. Les Paulistes n'en étaient pas moins les seuls explorateurs de l'intérieur du Brésil, et les propriétaires fonciers des mines : leurs propriétés étaient respectées pour peu qu'ils se soumissent à payer *le quint* à la couronne.

Mais on ne pouvait guère espérer que des hommes si avides, si entreprenans, plieraient avec docilité sous le joug de l'autorité royale, et recevraient partout des

lois, eux qui, depuis long-tems, s'étaient créé une sorte d'indépendance dont ils se montraient encore jaloux.

Les troubles ne touchaient point encore à leur terme dans le district des Mines. Par sa présence et par son administration sage et mesurée, d'Albuquerque maintenait tout dans l'obéissance à Villarica; mais à Sabora des désordres éclatèrent lorsque la cour de Lisbonne y eut envoyé don Gabriel Mascarenhas comme gouverneur particulier, à l'effet de réduire les habitans et de les forcer à payer un tribut suivant les lois de la colonie. Les Paulistes prirent les armes contre les troupes royales; plusieurs combats eurent lieu, dans l'un desquels le gouverneur portugais fut tué. Les Paulistes de Sabora restèrent alors indépendans. Telle était la situation de ce district lors de l'expédition de Dugué-Trouin. Le danger une fois dissipé, don Francisco de Castro, gouverneur de Rio-Janeiro, fit partir des troupes de ligne qui se dirigèrent vers Sabora. Les Paulistes furent domptés et se soumirent à verser au trésor royal le cinquième de l'or tiré de

leurs mines ; mais loin de les opprimer, la cour de Lisbonne, qui sentait la nécessité de ménager ces hommes entreprenans, les traita avec modération. Elle choisit même pour gouverner la colonie un aventurier de Saint-Paul, nommé Artis, d'une constance et d'une intrépidité à toute épreuve, et célèbre pour avoir fait des découvertes importantes dans le rivage de Sabora. Artis justifia le choix du gouvernement Portugais, et ce fut ainsi que les ministres de Jean V réconcilièrent les Paulistes avec la cour de Lisbonne.

Tandis que le gouverneur Artis pacifiait et régularisait la colonie de Sabora, celle de Villarica prospérait et recevait de nouveaux accroissemens. Vers 1713, lorsque don Bras de Silvia en fut nommé gouverneur, la quantité d'or qu'on en tira fut si considérable que le quint de la couronne s'éleva au-dessus de 12,000,000 par an. La montagne qui recélait tant de richesses, était déjà percée alors comme un gâteau de miel. Les mineurs travaillaient et fouillaient dans les endroits les plus accessibles, pénétrant aussi avant qu'il leur était possible

de le faire, portant ensuite le *cascalhao* qu'ils avaient recueilli dans un terrain convenable au lavage, c'est-à-dire sur un point arrosé dans le voisinage des fouilles. Les torrens qui descendaient le long des montagnes, dans la saison pluvieuse, charriaient beaucoup de terres mêlées de fines parties d'or qui s'arrêtaient sur le sol près de leur base. Quand les eaux diminuaient, ce riche dépôt devenait la proie des vagabonds et des mendians, qui recherchaient avec soin les parcelles d'or et en retiraient un profit journalier qui suffisait pour assurer leur subsistance.

Tant de ressources dans un établissement déjà si célèbre y attiraient sans cesse de nouveaux colons. La ville s'agrandissait et commençait à s'orner par des fondations pieuses. Antonio Dias, l'un des chefs des premiers Paulistes, qui avait découvert la fameuse montagne, ayant accumulé de très-grandes richesses, bâtit une église, la première qu'on eût encore vue à Villarica, où de simples chapelles avaient suffi jusqu'alors pour célébrer les mystères d'une religion qui inspirait toujours aux colons Portugais une

grande ferveur. Dias étant mort peu de tems après, légua des sommes considérables à l'église dont il était le fondateur, et à laquelle la reconnaissance des habitans a décerné le nom de Dias, qu'elle porte encore maintenant, un siècle après sa fondation. Cinq ou six autres églises furent bientôt commencées à Villarica, où le bois ni la pierre ne manquaient pour les constructions, et où les habitans contribuaient d'une partie de leurs propriétés, et en employant la main d'œuvre de leurs nègres à l'achèvement de ces pieux travaux. Il était à craindre cependant que des congrégations religieuses ne vinssent s'établir et multiplier dans la colonie nouvelle, ce qui eût été nuisible au développement de la population et de l'industrie des habitans. Mais une loi émanée de Jean V, et qui fait honneur à la sagesse du gouvernement portugais, interdit aux moines l'accès du territoire des Mines.

Villarica s'accrut alors d'une manière sensible. Ses rues furent régulièrement bâties, et on nivela quelques portions de son sol du côté de la montagne, afin d'avoir

plus d'espace pour construire des maisons et pour établir des jardins. On ouvrit des réservoirs, d'où l'eau était distribuée dans tous les quartiers de la ville. La monnaie et les maisons destinées à la fonte des métaux furent agrandies et plus appropriées à leur usage. Vers cette époque, c'est-à-dire sous l'administration de Bras de Silvia, la population de Villarica s'élevait à plus de douze mille personnes, et cependant il n'y avait dans ce district d'autre industrie, d'autre richesse et d'autre ressource que celles de la recherche, de la possession et de l'exploitation des mines.

Les premiers occupans, ou leurs descendans en étaient presque les seuls possesseurs ; et comme la meilleure partie du district se trouvait partagée et occupée, ceux qui s'y rendaient, attirés par sa réputation de richesse, étaient forcés, par la nécessité, de rester au service des propriétaires, d'apprendre à travailler et à diriger tous les travaux de l'exploitation. Ils allaient ensuite à la recherche de nouvelles mines le long des courans d'eau ou

des ravins, et ils y découvraient fréquemment de nouvelles sources de richesses.

Telle fut l'origine de la ville de Mariana, située sur le bord de la rivière del Carmen, et où l'on n'arrive que par un chemin affreux presque impraticable le long de la chaîne de montagnes qui borde au nord la capitainerie de Rio-Janeiro. Une compagnie d'aventuriers, formée à Villarica, se mit en possession de ce territoire, attirée par l'or que charrie le courant de la rivière au bas de la montagne. Les fouilles furent heureuses, et bientôt les mineurs y bâtirent une ville qu'ils nommèrent Mariana, en l'honneur de la reine régnante de Portugal, et qui fut érigée en siége épiscopal en 1715. La ville est petite, mais propre et bien bâtie, et on y trouve un collége, ou espèce de séminaire pour les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique. La ville de Mariana offre très-peu de ressources au commerce, qui ne trouve quelques débouchés que dans les mines et les fermes de son voisinage. Les mineurs ont poussé leurs travaux à plu-

sieurs lieues de la ville. Les mines s'étendent même jusqu'au village de Concargo, situé au-delà d'une grande plaine à l'Orient de la ville.

Ce furent encore les Paulistes qui découvrirent en 1718, dans une autre direction, les mines d'or de Cuiaba, situées vers la rivière du Paraguay, à l'ouest de Saint-Paul. Une ville, nommée Cuiaba, s'éleva sur les bords de la rivière dont elle prit le nom et qui arrose le district; elle devint bientôt aussi florissante que Villa-rica. La rivière de Cuiaba prend sa source à quarante lieues au-dessus de la ville; au-dessous, ses bords furent bientôt cultivés dans une partie de son cours, c'est-à-dire dans un espace de quatorze lieues. Non loin de là est une chaîne de montagnes qui borde la rivière du Paraguay, et qui sépare cette rivière du bord occidental du Cuiaba. Ces montagnes prennent le nom de serra *das Padros de Amalar*, étant composées d'une matière pierreuse dont on fait des pierres à aiguiser. Le Paraguay court au sud jusqu'à la serra d'Albuquerque et y touche directement vers un point

nord, sur lequel est située la ville bâtie pendant l'administration d'Antonio d'Albuquerque, dont elle à pris le nom.

Ces serras ou chaînes de montagnes forment un carré serré de dix lieues, et contiennent une grande masse de pierres calcaires. Le territoire de Cuiaba passe pour le meilleur qui soit arrosé par le Paraguay; il n'est égalé que par le sol qui borde à l'ouest les lacs Maudiari et Cuiaba; il est très-propre d'ailleurs à la culture, et renferme de riches mines; mais, dans quelques endroits, elles n'offrent que peu d'or aux travailleurs, surtout dans les saisons sèches. On estime qu'elles produisaient, par an, vingt arobes d'or d'une qualité très-fine.

A une petite distance de la principale source du Paraguay, au centre même du Brésil, prend naissance le Sypotoba, qui se décharge sur le bord occidental du Paraguay après un cours de soixante lieues. En remontant cette rivière, et près de sa branche occidentale, appelée le *Jurubanba*, les Paulistes découvrirent et exploitèrent une mine d'or qui donna de grands profits; mais les avantages plus considérables en-

core qu'ils retirèrent des mines de Cuiaba et de celles qu'ils trouvèrent ensuite à Matto-Grosso, leur firent abandonner celles de Jurubanba, dont la situation géographique est à peine connue aujourd'hui avec certitude.

Une tradition, conservée à Saint-Paul, désigne les mines *dos Martirios*, à présent inconnues, comme ayant été découvertes par Barthelemi Bueno, fils d'un fameux Pauliste, explorateur de mines, et qui devint lui-même célèbre au commencement du dix-huitième siècle. Cet homme entreprenant, après avoir découvert ces mines dans une excursion longue et pénible, revint à Saint-Paul afin d'engager des nègres à le suivre avec des outils et des instrumens de fer, pour l'exploitation des trésors abondans qu'il avait découverts et qui, aujourd'hui, continuent encore à tromper les recherches des explorateurs du Brésil central. Bueno, revenant sur ses pas avec un détachement de nègres travailleurs, suivit d'abord le cours du Chingu, où l'on trouva beaucoup d'or, après avoir dépassé les premières cataractes; mais en

approchant des mines de Cuiaba, qu'on venait de découvrir récemment, et qu'on trouvait merveilleusement productives, il fut abandonné par la plus grande partie de ses compagnons. Craignant alors d'être entièrement délaissé, il se dirigea vers l'est pour éviter ces mêmes mines de Cuiaba; mais, dans son anxiété il alla plus loin que les mines dos Martirios, dont il perdit la trace dans des déserts immenses où il erra pendant plusieurs mois. A la fin il trouva par hasard les mines de Goyaz, que son père avait vues avant lui; Bueno en prit possession, et y fonda un établissement qui rivalisa bientôt de prospérité avec les villes récemment bâties dans l'intérieur du Brésil. Les mines de Goyaz produisirent, ainsi que toutes les autres, beaucoup d'or dans les commencemens de l'exploitation. Une si riche découverte détourna bientôt l'attention des aventuriers Paulistes des explorations qu'ils avaient en vue; et les mines dos Martirios, ainsi que leur situation positive, furent perdues dans une vague tradition de leur existence. Comme on les avait découvertes sans boussole et

sans aucun moyen de fixer leur position géographique, il ne peut y avoir à ce sujet que des doutes et de l'incertitude. On n'a depuis rien découvert de semblable sur la rivière des Tocantins, qui comprend toute la capitainerie de Goyaz.

Les premières relations placent ces fameuses mines dos Martirios près d'une rivière qui se jette comme les Tocantins dans le fleuve des Amazones, mais qu'on cherche comme passant à l'ouest près des branches supérieures de la rivière Cuiaba. Un petit-fils de Barthelemi Bueno, d'après les indications d'un ancien journal de son grand-père, descendit la rivière das Mortes et entra dans des plaines très-étendues sur son bord occidental, le long duquel il voyagea à l'ouest pendant plusieurs jours. Il entra ensuite dans une plaine couverte d'arbres de *mangoba* blancs, qui étaient signalée dans l'intinéraire de son aïeul. De là, il aperçut de hautes montagnes détachées entre le nord et l'ouest, dont trois, entr'autres, avaient la configuration spécifiée dans l'itinéraire, et indiquaient la situation des mines *dos*

Martirios ; mais une attaque imprévue de la part des sauvages, dans laquelle Bueno et plusieurs autres aventuriers furent massacrés, dispersa le parti et frustra les Paulistes de l'objet qu'ils étaient à la veille d'atteindre, et pour lequel, depuis plus de vingt ans, ils ne négligeaient ni soins, ni travaux, ni recherches.

Ces courses, dans l'intérieur du Brésil, firent découvrir la rivière das Mortes, qui prend sa source à l'ouest de Rio-Grande et forme ses branches supérieures. Elle court d'abord à l'est, puis au nord pendant un espace de cent cinquante lieues, jusqu'à ce qu'elle se jette dans l'Arcaya, le courant le plus considérable de la capitainerie de Matto-Grosso.

C'est ainsi que la soif de l'or fit connaître la presque totalité du Brésil intérieur, dans les trente premières années du dix-huitième siècle. Les mines d'or du Brésil furent au plus haut point de prospérité entre les années 1730 et 1750. Les droits de la couronne s'élevèrent, pendant quelques années de cette période, à 25,000,000 par an. Or ces droits n'allant qu'à un

cinquième, la totalité des produits montait à 125,000,000, et encore ne fait-on pas entrer dans ce calcul tout l'or que la fraude pouvait soustraire aux droits du roi de Portugal. Malgré les réglemens les plus stricts, on parvenait à en faire passer furtivement à Rio-Janeiro une grande quantité dans son état primitif. Le gouvernement Portugais, s'étant aperçu de ce commerce illicite, voulut y mettre un frein, et établit à cet effet des registres ou barrières sur les points principaux des routes ouvertes et connues. Là, on examinait scrupuleusement tous les voyageurs, tous les négocians, toutes les personnes enfin qui venaient des districts des Mines. Indépendammment de ces précautions locales, des détachemens et des patrouilles de soldats allaient en reconnaissance sur toutes les avenues et dans les chemins de l'intérieur, battaient l'estrade, saisissaient et confisquaient, au profit de la couronne, tout l'or qu'on portait en fraude.

On en fit rentrer ainsi une grande quantité dans les coffres du roi; les fraudeurs, pris en flagrant délit, perdaient non

seulement leurs propriétés, mais encore ils étaient envoyés en Afrique pour la vie. On attachait la plus grande infamie au nom de contrebandier; et telle était la rigueur des lois contre les délinquans, que toute personne qui sortait des districts des Mines était tenue de se munir d'un certificat constatant ce qu'elle portait et où elle allait, réglement rigoureusement observé et encore en vigueur.

Mais les mines qui produisaient ces immenses richesses n'étaient pas inépuisables: elles devinrent, par degrés, moins abondantes, et même on vit à la fin le précieux métal disparaître tout à fait sous la main des mineurs. Un grand nombre de propriétaires et de capitalistes abandonnèrent alors l'intérieur du Brésil; les uns retournaient, chargés de richesses, dans leur patrie, ce qui excitait de nouveaux aventuriers à se rendre dans le Brésil; les autres se retiraient ou à Rio-Janeiro, ou dans telle autre ville maritime du Brésil, où ils employaient leurs capitaux dans le commerce.

C'est ainsi que, sous le règne de Jean V,

le Brésil, prenant une nouvelle face, enrichit les domaines de la couronne et donna au commerce du Portugal plus d'activité et d'étendue. Malheureusement le système politique et l'administration intérieure adoptés et suivis par ce prince, étaient vicieux et contraires à la prospérité de ses Etats. La nation portugaise, qui avait pris successivement divers caractères analogues aux circonstances, et surtout au génie de ses différens souverains, était tombée dans une sorte d'avilissement depuis qu'elle ne montrait plus cette énergie qui l'avait rendue l'admiration de l'univers.

Ce changement devint sensible à dater de l'époque qui plaça le Portugal au rang des puissances de l'Europe. Le premier, Alphonse en fit un gouvernement guerrier; Jean Ier, Jean II et Emmanuel transformèrent la nation en un peuple navigateur; Sébastien en fit un peuple de héros. Après une assez longue éclipse, la nation portugaise reparut sous la dynastie de Bragance, qui lui redonna une nouvelle vie; mais ce ne fut pas sans peine que le Portugal put reprendre une sorte de consistance po-

litique et commerciale. La nation devint guerrière, à la vérité, mais la solide industrie, le génie du commerce et de la propriété ne purent reprendre leur empire. L'Angleterre profita de cet abâtardissement des Portugais pour s'emparer de leur commerce. La régence de Louise de Guzman, quoique signalée par une sage administration, n'obtint qu'une faible influence sur l'état politique des Portugais. Le règne extravagant d'Alphonse VI leur eut été fatal sans don Pedro qui, ramenant la paix dans l'Etat, put lui imprimer un mouvement salutaire; mais ce prince accoutuma la nation à l'influence anglaise. Le cabinet de Londres en profita pour obtenir un traité tout à son avantage. Jean V, dans des circonstances plus heureuses, montra d'abord des qualités dignes du diadême. Il raffermit la monarchie par des soins constans, et veillant sur le Brésil avec sagesse, il favorisa la découverte des mines et en retira des richesses immenses. Il ne leva point de troupes, épargna le sang de ses sujets, et regarda la guerre comme le plus grand fléau dont l'humanité pût avoir

à gémir; mais séduit par l'air de grandeur et d'opulence que Louis XIV avait imprimé à son règne et à son siècle, il encouragea les arts superflus et finit par donner un faux éclat à son trône.

Si l'Angleterre avait paru d'abord se contenter de l'or du Portugal, bientôt ce ne fut point assez pour elle; le commerce presque entier de ce pays dégénéré, devint sa proie. Elle obtint même tout le produit de ses mines; et le Portugal, qui avait donné dans l'Inde des lois à tout le commerce de l'univers, n'eut bientôt lui-même ni arts, ni commerce, ni manufactures, ou tout au moins l'étranger tira-t-il parti de tout ce qui pouvait lui rester. Les vaisseaux qui allaient au Brésil sortaient des chantiers de l'Angleterre; les Anglais firent alors tout le commerce du Portugal aux Indes, à la Chine, au Japon et en Afrique.

Pendant ce règne, le Brésil s'était accru de plusieurs districts intérieurs, où la découverte de riches mines avait fait naître de nouveaux établissemens et de nouvelles villes, telles que *Villa dos Principe*, bâtie en 1730 par les Paulistes, quand ils com-

mencèrent à émigrer de Villarica et des villages adjacens, où les mines devenaient moins productives.

La fameuse colonie du Saint-Sacrement, entièrement abandonnée depuis la première expulsion, avait été fortifiée et repeuplée, et faisait aussi partie du Brésil.

Pour s'y maintenir, les Portugais avaient fait alliance avec des Indiens restés idolâtres et qui étaient venus se placer entre les Réductions et la colonie. Ces sauvages reçurent de leurs alliés des armes à feu et toutes sortes de provisions. L'occupation de la colonie du Saint-Sacrement et l'alliance des sauvages limitrophes, encouragèrent les Portugais du Brésil, et ils ne gardèrent bientôt plus de mesures envers les Espagnols du Paraguay et de la Plata.

Mais en 1749, le cabinet de Madrid profitant de la faiblesse de Jean V, que menaçait une mort prochaine, fit adopter à la cour de Lisbonne le projet d'échange de quelques peuplades du Paraguay avec la colonie du Saint-Sacrement.

Le portugais Gomez Pereira, auteur de ce projet tout à l'avantage de l'Espagne,

entraîna le cabinet de Lisbonne et lui fit agréer ses idées chimériques sur la prétendue richesse de la portion du Paraguay qu'on offrait de céder. Jean V, livré aux pratiques d'une superstition puérile, abandonnait au moine Gaspard les rênes du gouvernement, et se montrait hors d'état d'apprécier un traité par lequel l'Espagne donnait en échange d'un territoire productif un terrain stérile et qui lui était à charge.

On se vit arrêté par des difficultés locales auxquelles on ne s'était pas attendu, quand on en vint à l'exécution d'un traité conclu en Europe, sans avoir consulté le vœu et les intérêts de la colonie. Les Portugais du Brésil s'aperçurent bientôt qu'ils ne pourraient jamais gouverner leurs nouveaux sujets sur un territoire où l'autorité des Jésuites était seule reconnue, et ils résolurent d'en venir à la mesure extrême de la transmigration des habitans; mais les Indiens opposèrent une résistance invincible, bien décidés à n'obéir qu'à leurs souverains spirituels.

D'un autre côté la colonie du Saint-Sa-

crement refusait de reconnaître le roi d'Espagne, et il fallut employer, sinon la force, du moins l'appareil des armes pour en obtenir la rétrocession.

Jean V venait de terminer sa carrière. Joseph Ier. lui succédait, prince malheureux et faible, dont le règne a été marqué par les plus terribles catastrophes et par la domination de Pombal, ministre absolu, impérieux et cruel. Pombal asservit son maître, tyrannisa la noblesse, et balança le pouvoir de l'inquisition. Tout pliait sous sa verge de fer : les tribunaux avaient cessé, en quelque sorte, d'être l'organe des lois pour devenir celui des volontés du ministre despote; les États-Généraux, auxquels la maison de Bragance avait eu de si constantes obligations, tombaient en désuétude.

Mais Pombal n'en était pas moins susceptible de concevoir de grandes idées, de mûrir des plans vastes, et d'en presser l'exécution. Il releva le commerce, et, sous ce rapport, le Portugal lui dut des avantages réels. Ce ministre, homme d'État, n'hésita point d'attaquer les traités

honteux conclus avec l'Angleterre ; il forma deux compagnies de commerce rivales du monopole anglais, il rédigea des ordonnances salutaires, et parvint à soustraire le Portugal à l'influence britannique, sous laquelle on l'a vu retomber depuis.

Le Brésil ne pouvait être négligé par un ministre occupé de si grands intérêts nationaux. Ce fut sous le ministère de Pombal que Saint-Sebastien de Rio-Janeiro devint la capitale de l'Amérique Portugaise. L'importance que donnait la métropole à cette principale ville du Brésil, sa rade magnifique, son voisinage des mines d'or, son étendue, son commerce et sa population, qui, à cette époque, s'élevait à plus de quarante mille ames, tout lui donnait le droit d'aspirer à devenir la capitale du plus vaste empire du moderne hémisphère.

Pombal crut devoir confier les affaires du Brésil à un autre lui-même, et il fit nommer son frère Carvalho gouverneur-général du Maranham et du Paraguay.

Carvalho partit de Lisbonne le 2 juillet 1753 sur une escadre de plusieurs bâtimens de transport, chargés de muni-

tions et de soldats, et avec des instructions très-détaillées. Il était muni de pleins pouvoirs pour régler les limites des deux couronnes d'Espagne et de Portugal en Amérique, suivant le traité qui venait d'être conclu.

Il avait reçu des mains du roi même une tente magnifique : ses instructions lui recommandaient surtout de ne rien négliger pour prévenir la révolte des Indiens, et de n'en venir aux hostilités qu'après avoir pris la plus exacte connaissance des choses et reconnu l'inutilité d'une médiation.

Le premier soin de Carvalho, en arrivant au Brésil, fut de rechercher la cause de cette antipathie que les sauvages du Paraguay montraient pour un changement de domination. Cette cause fut facilement découverte dans le plan que les missionnaires avaient habilement conçu, et non moins habilement exécuté. Ces religieux étaient devenus dans le Paraguay de véritables souverains : ils avaient un système politique, un cabinet, une constitution ; ils dominaient réellement au Paraguay, malgré la puissance de l'Espagne et celle du Portugal.

Toutes les dépêches de l'Amérique Espagnole et Portugaise confirmaient la domination des Jésuites. Le gouverneur du Maranham et du Paraguay (Carvalho) s'exprimait en ces termes, en écrivant au premier ministre : « Je ne puis venir à » bout de réprimer ces pères : leur poli- » tique adroite et fine brave mes efforts et » la puissance des armes. Tel est l'ascen- » dant des maximes gravées dans le cœur » de leurs nouveaux convertis, que ceux- » ci préféreraient la mort à un changement » de domination. Sans leur peindre comme » des tyrans les rois d'Espagne et de Por- » tugal, les Jésuites, par plus d'une insi- » nuation, leur ont persuadé que ces mo- » narques étaient de mauvais maîtres, » dont le pouvoir imposait nécessairement » la loi de l'esclavage. Avec de semblables » préventions, il devient impossible de » soumettre ces sauvages sans avoir sou- » mis leurs vainqueurs. Le premier coup » doit se frapper en Europe..... »

C'est ainsi que se préparait la disgrâce de ce corps célèbre, dont les lois paternelles avaient adouci, au Brésil et au Paraguay,

tant de tribus sauvages livrées à l'antropophagie.

L'édit qui chassa les Jésuites du Portugal et de l'Amérique Portugaise, causa peu de regrets au Brésil, où le système de civilisation adopté par ces apôtres du christianisme, n'avait trouvé parmi les colons, dont il froissait les intérêts, que des improbateurs malveillans.

LIVRE XLIV.

INFLUENCE *de l'administration de Pombal sur le Brésil. — Edits en faveur de la population et du commerce. — Les Brasiliens d'Ouctacaze font la guerre aux habitans Portugais de Minos Geraes. — Double pacification et alliance entre les Portugais et la nation Ouctacaze. — Mésintelligence entre l'Espagne et le Portugal au sujet des limites du Brésil et du Paraguay. — Les Paulistes envahissent les possessions espagnoles, voisines du Pérou. — Ils fondent la nouvelle Coimbra. — Un armement espagnol s'empare de l'île Sainte-Catherine et de la colonie du Saint-Sacrement. — Mort de Joseph Ier. — Avènement de Marie Ire. — Disgrâce de Pombal. — Traité de Saint-Ildefonse, qui règle les limites du Brésil. — Découverte des mines de diamans. — Description de Rejuco ou district du Diamant. — Histoire de la découverte du plus gros diamant du Brésil.*

1757 — 1780.

C'ÉTAIT par de sages réglemens et en vivifiant le commerce que Pombal faisait fleurir l'Amérique Portugaise. Les habi-

tans du Brésil, depuis la découverte des mines, avaient contracté les défauts et les vices communs aux nations enrichies. Le luxe et l'égoïsme commençaient à les endurcir. La plupart envoyaient leurs filles dans les couvens du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie, sous prétexte d'une vocation qu'elles n'avaient que rarement, et par le seul motif de s'en débarrasser. Pombal opposa l'autorité souveraine à cette barbare coutume, nuisible d'ailleurs à la population du Brésil. Un édit royal fit défense aux filles des colons de l'Amérique Portugaise d'entrer dans aucun monastère sans le consentement du roi.

Pombal tourna ensuite son attention et ses vues vers les améliorations dont le commerce du Brésil était susceptible. Celui de Maranham et du Gram-Para avait éprouvé les mêmes révolutions que le commerce des Indes et de la Chine. Aucun négociant du Portugal ne pouvait l'entreprendre, faute de capitaux ou de moyen d'exécution; une compagnie seule pouvait en prévenir la ruine totale; Pombal créa lui-même cette compagnie de commerce; et quoiqu'on

ait blâmé son établissement comme exclusif du commerce de l'Amérique Portugaise, le système en a prévalu et a passé d'un règne à l'autre.

Avant l'administration de Pombal, il était défendu aux navires portugais de se séparer des flottes : le commerce ne se faisait que par convois ; il fallait attendre qu'une centaine de vaisseaux fussent rassemblés à Rio-Janeiro. Il s'écoulait quelquefois deux ans avant qu'ils pussent partir, et le commerce était par-là dans un état continuel de gêne et de souffrance. Pombal voulut remédier à cet abus, et fit rendre un édit par lequel chaque armateur était autorisé à expédier en tout tems ses vaisseaux et ses marchandises, soit dans les ports du Brésil, soit dans tous ceux de la domination portugaise en Europe. On regarda cette ordonnance comme la plus salutaire de toutes celles qui avaient été rendues sur le commerce depuis l'établissement de la monarchie : elle influa singulièrement sur la prospérité et sur l'accroissement du Brésil.

Une seule nation indigène de l'intérieur

de ce vaste empire, se montrait encore redoutable aux colons Portugais; c'étaient les peuples d'Ouctacaze, les ennemis naturels des Européens et même de toutes les autres peuplades du Brésil. Les travaux pour la recherche et pour l'exploitation des mines avaient mis les aventuriers Paulistes en état d'hostilité avec cette puissante nation Brasilienne. Le pays qu'elle occupe est actuellement une des dépendances les plus riches et les plus fertiles du gouvernement de Rio-Janeiro : on pourrait la nommer les *Champs-Élysées* à cause de sa beauté et de sa magnificence.

A peines les Ouctacazes eurent-ils vaincu la nation voisine des Coropaque ou Coropée, qu'ils l'incorporèrent dans leurs propres états, de sorte que les deux nations n'en formèrent plus qu'une, comprise sous le nom de *cortados*, du verbe portugais *cortar*, qui signifie couper ou tondre, à cause de l'usage adopté par les deux nations réunies de se couper entièrement les cheveux.

Elles habitaient un pays spacieux, qui s'étend de deux cents lieues depuis les plai-

nes d'Ouctacaze, le long de la rive septentrionale de la Paradba jusqu'à la rive méridionale du Dipoto, dans les environs de Villarica.

Lorsque les Portugais de Minos Geraes commencèrent à fouiller les mines et à chercher des trésors dans leur voisinage, ils furent attaqués par ces Brasiliens, et malgré les plus grands efforts de courage, malgré l'effet terrible des armes à feu, ils ne purent ni repousser ni vaincre de si dangereux ennemis. Enfin, sous le ministère de Pombal, vers le milieu du dix-huitième siècle, Domingos Alvarez Pesanha, nommé gouverneur de la province des Ouctacazes, parvint à gagner ce peuple invincible par des bienfaits et par des priviléges, et surtout par une conduite à la fois bienveillante et affable.

A peine avait-il serré les nœuds de cette alliance amicale entre les colons Portugais de *Campos dos Ouctacazes* et ces fiers indigènes, qu'il accorda à ces derniers, pour se les attacher davantage et pour les engager à un commerce plus intime avec les Portugais, des habitations à Santa-

Cruz, sur la rive orientale de la Paraïba do Sul, éloignée de trois lieues de la ville de San-Salvador.

Le commerce de ces Brasiliens ne consiste qu'en un simple échange de marchandises telles que de la cire, du miel, des oiseaux et des quadrapèdes des forêts, et une espèce d'argile en terre glaise, dont ils font une poterie qui résiste au feu le plus violent. Quand ils n'ont pas assez d'objets d'échange pour se procurer des sabres, des outils, du sel, etc., ils abattent de grands arbres, travaux pour lesquels ils excellent.

Les hostilités recommencèrent toutefois entre ces Brasiliens et les Portugais de Minos Geraes, qui cherchaient toujours a empiéter sur le territoire des indigènes; mais, fatigués bientôt de cette guerre longue et terrible, les Colons implorèrent eux-mêmes la paix en 1757. Les Brasiliens hésitèrent, quoique les habitans Portugais de Campos dos Ouctacaze fussent déjà leurs amis et leurs alliés; ils ne voulurent rien conclure qu'avec le consentement du père Angelo Pesanha, qui, après la mort de son

père, le gouverneur Pesanha, était devenu le modérateur et le bienfaiteur de la nation Ouctacaze. Satisfaits de cette condition, les Portugais de Minos Geraes, et surtout Silveira Teixera, alors inspecteur de la chambre royale de Villarica, invitèrent le père Angelo à terminer promptement cette guerre par un traité de paix. Ce religieux partit sur-le-champ, accompagné d'une nombreuse députation d'Ouctacazes, qui lui servit de guide avec la plus grande fidélité dans des contrées où l'on n'apercevait pas même la trace d'un Portugais. Ils arrivèrent à Minos Geraes, où enfin une pacification générale fut définitivement conclue en 1758, pacification qui est encore observée aujourd'hui sans aucune altération de la part des sauvages.

En 1767, sous l'administration de Luiz Diego Lobo de Sylva, gouverneur de Minos Geraes, cette province fut attaquée par les Indiens de Cujeti, nommé Botocudos, qui firent d'horribles ravages sur la rive septentrionale de la Percicaba. Malgré les secours du gouvernement, les colons Portugais se virent dans l'impuissance

de chasser des ennemis qui venaient les assaillir de toutes parts ; mais à peine les Brasiliens d'Ouctacaze furent-ils appelés par leur gouverneur, le père Angelo Pesanha, pour courir à la défense de leurs alliés, qu'ils fondirent sur les Botocudos, en firent un grand carnage, et les forcèrent à la retraite jusqu'au pays des Amazones.

Cette guerre et ces exploits sont un monument honorable de la fidélité et de la reconnaissance des Brasiliens d'Ouctacaze, nation belliqueuse qui est devenue un rempart impénétrable pour ses voisins, les colons Portugais de Minos Geraes et de Campos dos Ouctacaze. Les habitans de ces provinces n'ont rien à craindre des attaques subites des autres peuplades ennemies, et ils peuvent se reposer sans inquiétude sur la protection des invincibles Ouctacazes, leurs alliés et leurs amis. On s'étonnera, sans doute, que cette nation Brasilienne, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, conserve encore aujourd'hui son indépendance entière.

Des hostilités plus sérieuses menaçaient le Brésil méridional. La mésintelligence

continuait à régner entre le Portugal et l'Espagne au sujet des nouvelles limites établies entre le Brésil et le Paraguay. Dans cette guerre coloniale le gouverneur de Rio-Janeiro eut recours aux fameux Paulistes, qui devinrent les plus redoutables auxiliaires et les plus fermes appuis des troupes Portugaises. Ils pénétrèrent dans la vaste étendue de la province intérieure de Matto Grosso, et formèrent des établissemens presque jusque dans le Pérou : ils avaient organisé une cavalerie pleine de stratagème, errante à la manière des Cosaques, qui ne connaissait aucune limite, renversait toutes les barrières, et si surprenante que les Espagnols, frappés d'une terreur panique, fuyaient à son seul aspect.

Dans cette même guerre, les Portugais, sous les ordres du capitaine Coimbra de Suara, enlevèrent en 1770, aux Espagnols, par un coup de main hardi, l'établissement important de Rio-Grande de San-Pedro, qu'ils ont encore, et ils fondèrent en 1775 la ville de la nouvelle Coimbra, le dernier et le plus sûr de leurs établissemens sur le

Paraguay. Ils menaçaient tout le territoire au nord de la Plata. Une guerre ouverte divisait les deux peuples dans cette partie du monde, sans toutefois que la paix en fût troublée en Europe. Ce n'était pas le premier exemple, il est vrai, de combats au-delà des mers entre deux nations qui, en Europe, conservaient les égards et les ménagemens de la paix.

La cour de Madrid s'apercevant enfin que la bonne foi ne présidait point à toutes les opérations du ministère portugais et que les agressions contre l'Espagne se multipliaient tous les jours en Amérique, arma une flotte imposante dont une division ne tarda pas à paraître à la vue de Lisbonne. Cette capitale ne s'en alarma point et fit au contraire, à l'escadre, l'accueil le plus ouvert et le plus amical.

Pombal cependant devenait guerrier avec les circonstances : il parut lui-même à la tête des armées, se porta ensuite sur les vaisseaux, visita l'artillerie, ne négligea rien pour animer, par ses exhortations et par sa présence, toutes les parties du service militaire ; il continua de faire passer

des secours au Brésil et de transmettre aux gouverneurs portugais des instructions dont le secret était impénétrable.

Au milieu de tous ces préparatifs, on parlait d'accommodement ; mais le Portugal se refusait à une réparation authentique réclamée par l'Espagne. Pour venger les offenses qu'elle disait avoir reçues, la cour de Madrid mit en mer cent vingt-deux voiles, chargées de dix mille hommes de troupes de terre, de deux mille soldats de marine, d'armes, de munitions en abondance et de vivres pour six mois.

Cette armée navale partit dans les premiers jours de novembre 1776, sous le commandement de don Pedro de Cevallos, que le roi Catholique avait nommé vice-roi et capitaine-général de toute la province de Buenos-Ayres, avec ordre de réprimer les insultes des Portugais.

L'armement réussit mieux en Amérique que les négociations en Europe. Les Espagnols eurent l'avantage, et reprirent sur les Portugais presque toutes les places que ceux-ci leur avaient enlevées : ils s'empa-

rèrent surtout de l'île Sainte-Catherine, la clef du Brésil méridional.

Elle avait servi long-tems de refuge à des vagabonds qui s'y rendaient de plusieurs endroits du Brésil, et qui, sans renoncer ouvertement à la qualité de sujets du Portugal, n'obéissaient qu'à un capitaine qu'ils nommaient entre eux : ils manquaient d'argent, mais la fertilité naturelle de l'île suffisait à leur subsistance. Le besoin, cependant, de s'ouvrir quelques communications, les portait à recevoir favorablement tous les vaisseaux étrangers qui abordaient dans l'île et avec lesquels ils faisaient des échanges utiles. Depuis ils s'étaient vus contraints de se soumettre à la domination commune et d'obéir à un capitaine Portugais qui avait rang de général et qui dépendait du gouverneur de Rio-Janeiro.

Pombal avait essayé vainement d'opposer quelques forces navales au grand armement de l'Espagne. L'état de maladie du roi Joseph et l'embarras de toutes les parties de l'administration avaient fait,

contre les intérêts du Brésil une diversion puissante.

Les Espagnols débarquèrent donc, sans obstacle, dans l'île Sainte-Catherine, qui ne fut que faiblement défendue. La colonie du Saint-Sacrement, reconquise et rétablie par les Portugais, éprouva bientôt le même sort. Mille hommes de troupes choisies et cent vingt-quatre canons ou mortiers ne purent la garantir des efforts de l'armement espagnol.

Le roi Joseph ne vit pas la fin de cette guerre peu honorable; il mourut en 1777, laissant le trône à la princesse Marie, sa fille unique, mariée à don Pedro son oncle, pour que la couronne du Portugal ne tombât pas entre les mains d'une famille étrangère.

La disgrâce de Pombal signala les premiers momens de ce nouveau règne; elle excita dans tout le royaume une joie générale; car les Portugais ne pardonnaient point, à ce grand politique, l'usage arbitraire qu'il avait fait de l'autorité; mais l'histoire impartiale doit reconnaître que ses mesures et ses projets avaient pour but

de tirer les Portugais de leur assoupissement, de raviver le commerce et d'exciter l'industrie nationale. En un mot, ce ministre fameux eut toujours en vue les véritables intérêts du Portugal. Sa constante sollicitude pour le Brésil fut marquée par des améliorations qui avaient porté l'Amérique Portugaise à un point de prospérité qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors.

Le nouveau règne mit un terme aux différens qui divisaient les deux nations en Amérique, au sujet des frontières des colonies Espagnoles et Portugaises. Le traité de Saint-Ildefonse, conclu en 1778, détermina les frontières du Brésil, à partir du trente-quatrième degré trente minutes au sud à la punta de Castillos; de là, sa ligne de démarcation traverse le lac Merin, jusqu'aux hautes terres; s'étend vers la Parana, suit le cours de cette rivière jusqu'à l'Uruguai, remonte ce fleuve pendant quelques lieues, se prolonge depuis l'Uruguay jusqu'à la rivière de la Plata, et par ce dernier fleuve jusqu'au lac Xarayes, et de là, par différentes rivières, jusqu'au-

près de l'embouchure du Suari. Au nord du fleuve des Amazones, le Brésil eut pour limites une ligne tirée de l'embouchure de l'Iça jusqu'à un point déterminé sur les bords du Supura, et par différentes lignes jusqu'aux montagnes qui versent leurs eaux dans la Guyane Hollandaise, etc.

Ce traité, en consacrant l'immense étendue de l'Amérique Portugaise, abandonnait irrévocablement à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement, et laissait ainsi à cette puissance la possession libre du bord septentrional de la Plata. Dès lors, les deux nations vécurent en paix en Europe et en Amérique. Les habitans du Brésil n'ayant plus à s'occuper que de l'amélioration de ce vaste empire, tirèrent un parti plus avantageux des richesses qu'il renferme.

Le Brésil ne possède pas seulement des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, mais une source de richesses plus précieuses que l'or, les mines de diamans, l'une des branches les plus lucratives des revenus de l'empire Brasilien.

Ce fut sous le règne de Marie I[re], et vers

la fin du dix-huitième siècle, que les explorateurs du Brésil en firent la découverte et en commencèrent l'exploitation dans la chaîne de montagnes de Cerro do Frio, faisant partie de la province de Minas Geraes. On trouva d'abord les diamans, comme on avait trouvé l'or, dans le lit de quelques rivières et dans quelques ravins; mais on fut long-tems à se persuader que ce qu'on n'avait regardé dans l'origine que comme de simples cailloux cristallisés, pût offrir une source immense de revenus. Leur lieu natal est la croûte même des montagnes; on préfère pourtant, pour la facilité du travail de l'exploitation, ceux qui se trouvent dans le lit des rivières et dans les atterrissemens voisins. Les rivières les plus abondantes en diamans, sont: le Riacho Fundo, le Rio de Peiz, le Rio Pardo, le Rio Velho et le Gigitonhonha. L'enveloppe des diamans, appelée *cascalhao* comme celle de l'or, est aussi une terre ferrugineuse, qui, dans les atterrissemens, est mêlée de cailloux roulés et réunis d'une manière compacte.

Le Cerro do Frio, qui recèle la plus grande masse des diamans du Brésil, consiste en

montagnes qui ont une direction nord et sud, et qui sont considérées comme les plus hautes de l'Amérique Portugaise. Là s'est formé, à près de cent lieues au nord de Rio-Janeiro et à cinquante lieues ouest de Porto Seguro, le fameux établissement de Tejuco, qu'on désigne sous le nom de district du Diamant, et dont l'étendue est de seize lieues du nord au sud, et d'environ huit lieues de l'est à l'ouest. Il y règne un climat doux et agréable; son sol, stérile pour l'agriculture, est arrosé par le Gigitonhonha, la plus riche rivière du monde, puisqu'elle roule sur un sol parsemé de diamans. Elle est formée par la jonction d'un grand nombre de ruisseaux, et à l'endroit même où sont les premières mines; sa largeur est égale à celle de la Tamise à Windsor. La vallée que parcourt le Gigitonhonha est bordée de montagnes rocailleuses dont la pente est fortement inclinée. Pour favoriser et opérer les fouilles on a établi sur sa rive droite, et à une assez grande distance de son cours, une espèce d'aquéduc assez large et d'un peu plus d'une lieue de long, dans lequel on dé-

tourne et l'on dirige les eaux de la rivière. Son lit reste alors presque découvert, et les eaux de l'aquéduc sont distribuées dans les différentes parties des ateliers occupés par des nègres travailleurs. Ce sont eux qui recueillent le *cascalhao*, ils le transportent dans des paniers sur leur tête, jusqu'à l'atelier du lavage. Là, on emploie les précautions les plus rafinées et la surveillance la plus stricte pour empêcher la fraude. Les nègres, rangés sur une ligne en présence de nombreux surveillans, sont placés individuellement dans des espèces d'auges contiguës et continuellement arrosées par les eaux du Gigitonhonha. C'est dans cet atelier qu'ils dépouillent et décrassent, pour ainsi dire, les diamans enveloppés dans le *cascalhao*. A peine se sont-ils assurés, par l'opération du lavage, que la pierre qu'ils présument être un diamant l'est en effet, qu'ils la prennent dans leurs doigts et la montrent à l'intendant de la couronne, présidant à l'opération, et qui met aussitôt le diamant dans un vase ostensible. On déplace souvent les nègres d'une auge à un autre, afin qu'ils ne puis-

sent pas cacher aisément, dans quelques coins de l'atelier, les diamans qu'ils auraient le projet de détourner à leur profit. Quand un nègre est assez heureux pour trouver un diamant de dix-sept carats et demi, il est couronné de fleurs, promené en triomphe, recouvre sa liberté et obtient, en récompense, une gratification avec des vêtemens neufs.

Les morceaux de terre plate de chaque côté du Gigitonhonha, sont également riches, et les officiers de la couronne peuvent calculer la valeur d'une pièce de terre qui n'a pas encore été travaillée, en la comparant aux endroits où l'exploitation a déjà eu lieu.

Un voyageur anglais (John Maw) le premier Européen qui ait été autorisé par le gouvernement portugais à visiter les mines d'or et de diamans du Brésil, a souvent entendu dire à l'intendant de la couronne, que telle pièce de terre donnerait dix mille carats, si le gouvernement lui ordonnait de fournir cette masse de diamans.

Dans le cours des vingt premières an-

nées qui suivirent la découverte des mines de Tejuco, le gouverneur de Rio-Janeiro envoya à Lisbonne une quantité de pierres précieuses qui excéda, dit-on, mille onces pesant.

Tous les débris attestent que l'opération des fouilles dure depuis près de quarante années à Tejuco; il doit naturellement arriver un terme où la mine sera épuisée; mais il paraît que dans le voisinage, particulièrement dans le Cerro de San-Antonio et dans les pays circonvoisins habités par les seuls indigènes, il existe des terres qui donneraient des diamans en aussi grande abondance, si on les exploitait avec soin.

Le gouvernement portugais, craignant que l'abondance même des diamans n'en diminuât le prix, établit une régie royale qui, seule, eut le droit d'en faire la recherche et l'exploitation dans toute l'étendue du Brésil. Pour mettre un frein à l'avidité des préposés royaux, on leur fit la plus rigoureuse défense d'employer plus de huit cents ouvriers à ce travail. Quelques-unes des contrées voisines des lieux où les dia-

mans se trouvent avec le plus d'abondance, furent dépeuplées d'après les mêmes craintes et par les mêmes motifs; mais depuis, la régie a eu plus de latitude et elle emploie un plus grand nombre de travailleurs.

Près de la riche mine de diamans du Gigitonhonha, fut bâtie très-irrégulièrement, sur le penchant d'une montagne, la ville de Tejuco, dont les rues sont inégales, quoique les maisons et les édifices soient mieux construits et en meilleur état que dans les autres villes de l'intérieur. Son nom, qui en langue portugaise signifie un endroit fangeux et boueux, lui vient des terres de son voisinage, qui sont telles et qu'on a rendues praticables en les couvrant de solives et de larges pièces de bois. La population de Tejuco est de six mille ames; mais les habitans sont sans industrie et ne s'adonnent pas même à l'agriculture. Cependant les terres pourraient y porter d'excellentes moissons, sans beaucoup de soins ni de peine, si on voulait la cultiver et l'enclore. Plusieurs parties de ce beau pays abondent en orangers, ananas, pêchers

et en fruits indigènes doux et acides. Le gingembre et le poivre y viennent spontanément, et plusieurs espèces d'épiceries pourraient y être cultivées avec succès. Les habitans, s'ils avaient plus d'industrie, tireraient aussi un parti avantageux des cotons de Minas Novas, établissement éloigné de trente à quarante lieues, et dont les chargemens de coton traversent Tejuco pour se rendre à Rio-Janeiro; mais le travail et l'industrie semblent inutiles dans un pays qui produit les plus beaux diamans de l'Amérique. Malgré la paresse des habitans de Tejuco, on peut dire que cette ville est florissante, soit par la circulation des propriétés provenant des mines, soit par celle des sommes payées chaque année par le gouvernement pour le salaire des nègres travailleurs, pour le traitement des officiers de la couronne, et pour d'autres branches de dépenses indispensables. La masse du numéraire circulant s'élève à plus de 800,000 francs, somme suffisante pour satisfaire aux demandes des habitans et pour alimenter le commerce; aussi les boutiques

de Tejuco sont-elles bien fournies de marchandises d'Europe et surtout d'Angleterre.

Cette ville sert de dépôt primitif, non seulement aux diamans du district, mais encore aux diamans qui proviennent des autres mines de l'intérieur. Ils sont renfermés dans ce qu'on appelle la trésorerie, qu'on ne peut voir que lorsque l'on assemble les officiers du trésor, lequel est dans des caisses fermées par trois clefs et gardées par trois officiers différens. On ne peut les ouvrir et les visiter qu'en leur présence. On y dépose les diamans trouvés dans les différens districts et reçus tous les mois des différens ateliers. Là, ils sont pesés avec soin ; les plus beaux sont mis à part. On en tire tous les ans depuis vingt mille jusqu'à vingt-cinq mille carats. On y voit des diamans trouvés au Tropero et à Concepçao, qui sont en général d'une plus belle eau que ceux tirés des mines travaillées par les agens du gouvernement. On y remarquait une très-belle pierre précieuse, d'environ onze carats, parfaitement cristallisée et de forme octaëdre, et un autre

diamant parfaitement rond et de plusieurs couleurs. Ceux dont la croûte est d'un vert obscur, sont de la plus belle eau quand ils sont taillés.

Tous les diamans réunis à la trésorerie de Tejuco, sont envoyés à la fin de l'année, sous une escorte de soldats, à Rio-Janeiro, et là, déposés dans la trésorerie de cette capitale de l'Amérique Portugaise, après avoir été mis dans des sacs de soie noire et enfermés dans de fortes caisses bien ferrées.

D'autres parties du Brésil, telles que le district de Cuiaba et les montagnes de Guara-Puara, dans la province de Saint-Paul, renferment aussi des mines de diamans, mais qui ne sont pas exploitées.

Le plus gros diamant que possède le prince régent de Portugal, fut trouvé en 1800, près d'un ruisseau nommé *Abacta*, situé a quelques lieues au nord de Rio de la Plata. L'histoire de cette précieuse découverte mérite une place dans le tableau historique des mines du Brésil. Trois hommes ayant été bannis pour crime d'état dans l'intérieur de ce vaste empire, avec

défense d'approcher d'aucune ville, ni de rester dans la société, sous peine d'emprisonnement perpétuel, errèrent long-tems, pour subir leur cruelle sentence, dans les parties les plus reculées et les plus sauvages du Brésil. Se croyant voués à la destinée la plus déplorable ils se laissent d'abord aller au découragement et au désespoir; mais bientôt l'un d'eux ouvre l'avis de se mettre à la recherche de nouvelles mines d'or et de diamans, dans l'espoir de faire quelque découverte importante qui pourrait leur mériter la révocation de leur sentence et leur réintégration dans la société. Ce rayon d'espérance les anime; ils parcourent tous les pays voisins de la Plata, à l'ouest du Brésil, et pendant six années consécutives ils font de continuelles recherches dans les affluens du fleuve, exposés sans cesse à être mangés par les hordes antropophages ou arrêtés par les soldats du gouvernement. A la fin ils font par hasard plusieurs essais dans la rivière *Abacta*, pendant que son lit se trouvait presque à sec par suite d'une grande sécheresse. Là, cherchant des mines d'or, ils sont assez

heureux pour trouver un superbe diamant à huit faces, pesant sept huitièmes d'une once. Ravis de cette découverte, qu'ils attribuent à un bienfait de la Providence, ils se mettent en marche pour l'établissement le plus voisin ; mais dans leur anxiété ils flottent encore entre la crainte des lois rigoureuses sur la recherche des diamans et l'espoir d'obtenir leur liberté s'ils font au gouvernement l'hommage de leur précieuse découverte. Pour dissiper leurs doutes ils s'adressent à un ecclésiastique portugais qui résidait dans une habitation voisine, et qui leur donne le conseil de se confier à la miséricorde du gouvernement. Ce bon prêtre les accompagne lui-même à Villa-rica, où il leur procure l'accès du gouverneur. Les criminels se jettent à ses pieds et lui présentent la pierre précieuse sur laquelle étaient fondées toutes leurs espérances : ils font en même tems l'exposé de toutes les circonstances de leur découverte. Le gouverneur, étonné du poids et de la grosseur de ce diamant, ne peut croire d'abord ce qu'il voit de ses propres yeux ; il fait appeler les officiers de l'établissement des

mines royales. Ceux-ci décident qu'il n'y a aucun doute, et que la pierre est un véritable diamant. Le gouverneur prend sur lui de suspendre la sentence des trois heureux criminels, comme une récompense due à leur découverte; elle mettait en sa possession le plus gros diamant qui eût jamais été découvert en Amérique et qu'il y ait peut-être au monde. Il l'envoie aussitôt au vice-roi de Rio-Janeiro. Là, une frégate est bientôt dépêchée à Lisbonne, et porte ce superbe diamant au prince du Brésil. Le pardon des trois criminels est confirmé par le prince, en faveur de leur offrande expiatoire, et une récompense est accordée au prêtre portugais qui leur avait conseillé de se confier à la clémence du gouvernement.

Le gouverneur de Rio-Janeiro reçut de la cour l'ordre d'envoyer une garde sur la rivière Abacta, qui fut bientôt explorée sous la direction d'un intendant de Cerro do Frio, lequel y fit passer un administrateur avec deux cents nègres. On y travailla depuis en différens tems et avec des succès variés. Les travaux aujourd'hui

sont abandonnés par le gouvernement ; mais beaucoup d'aventuriers s'y portent, et y trouvent parfois de quoi satisfaire leur impatiente avidité pour cette branche de richesses minérales.

LIVRE XLV ET DERNIER.

Don Juan de Bragance *devient prince du Brésil. — Son caractère. — Il prend les rênes de l'État sous le titre de régent. — État du Brésil au commencement de ce siècle. — Description des neuf grands gouvernemens qui le composent. — Organisation ecclésiastique et judiciaire du Brésil. — Ses revenus, son commerce, sa population. — Émigration de la famille royale de Bragançe. — L'empire brasilien devient le siége de la monarchie portugaise. — Amélioration du Brésil. — Ses destinées futures.*

1799 — 1813.

Don Pedro, époux et oncle de la reine de Portugal, n'avait eu que le titre de roi, et à sa mort, en 1786, il laissa le trône,

sans partage, à Marie Ire, à qui l'autorité avait toujours appartenu. De deux princes, fruit de cette union commandée par la politique, l'un donnait les plus belles espérances, tandis que le plus jeune, éloigné des affaires, suivait dans l'obscurité ses inclinations pacifiques et religieuses. La mort enleva l'héritier du trône, et don Juan de Bragance devint prince du Brésil. Appelé sur les marches d'un trône pour lequel on ne l'avait pas formé, sa timidité, son inexpérience, ses goûts simples le firent juger avec sévérité et avec défaveur. Bientôt cependant il se vit forcé de saisir les rênes de l'État, que laissait flotter la reine sa mère, dont l'esprit était aliéné. Don Juan gouverna d'abord sans aucun titre particulier que celui d'héritier présomptif de la couronne. Ami de l'État et de la paix, et doué de mœurs douces, il désirait sincèrement le bonheur de ses sujets; mais les révolutions qui troublaient l'Europe ne permettaient guère à un prince paisible de régner sans danger. Les circonstances devenant plus pressantes pour le Portugal, la marche du gouvernement pa-

rut entravée par l'insuffisance de l'autorité réelle du prince du Brésil. Alors ses plus sages conseillers lui persuadèrent de se déclarer régent du royaume. C'est sous ce titre que don Juan de Bragance règne, depuis 1799, sur le Portugal et sur le Brésil.

Le régent, soumis à l'influence de l'Angleterre par une sorte de respect pour la politique de ses ancêtres, se vit bientôt menacé d'une invasion de la part de l'Espagne et de la France réunies. Ce fut alors que ses regards se tournèrent vers le Brésil ! . . . . Suspendons encore le dénouement de cette histoire pour voir ce qu'était le Brésil au commencement du siècle où nous vivons ; siècle si fécond en événemens, et si favorable aux destinées de l'Amérique Portugaise.

Elle avait déjà changé entièrement de face. Ses divisions politiques comprenaient neuf grands gouvernemens indépendans les uns des autres, et dix gouvernemens du second ordre, plus ou moins subordonnés à ceux du premier. Ceux-ci se composaient

de Rio-Janeiro... portant le titre de vice-royauté.

Maranham,
Pernambuco,
Bahia, } sur la côte orientale.

San-Paulo,
Matto Grosso,
Goyas,
Minas Geraes, } dans l'intérieur.

La province de Rio-Grande et l'île de Sainte-Catherine sont subordonnées au gouvernement de Rio-Janeiro, le premier et le plus important de l'Amérique Portugaise, quoique le moins étendu sous le rapport du territoire. Il renferme le cap Frio et la baie dos Reyes, où les Portugais ont bâti une ville nommée Angra-dos Reyes, éloignée d'environ douze lieues de Saint-Sebastien de Rio-Janeiro, qui est aujourd'hui le siége de l'empire brasilien. Cette ville s'est prodigieusement agrandie depuis un demi-siècle. Sa population s'élève à plus de cent mille ames, y compris les noirs ; sa défense consiste dans un territoire montueux et boisé, dans des forts

bien disposés et nombreux qui garantissent la ville et la rade, et dans une force armée de douze mille hommes de troupes régulières et de quinze mille soldats de milices, sans compter les secours qui lui viendraient des capitaineries voisines.

Aucun port en Amérique n'est aussi bien situé pour le commerce : la commodité et la sûreté où s'y trouvent les bâtimens et les flottes, sa position heureuse et la fertilité des campagnes voisines, le rangent, à juste titre, au nombre des premières stations navales.

L'assiette où est bâtie la ville a été fort bien choisie. Presque toutes les hauteurs qui l'environnent sont couronnées ou d'un château, ou d'un fort, ou d'une redoute, ou d'une église, ou d'un couvent; il en est de même des îles de son immense rade, ce qui ajoute encore à l'effet pittoresque.

Rio-Janeiro est le grand marché du Brésil, principalement des provinces de Minas Geraes, de Saint-Paul, Goyas, Cuyaba et Corritiva. Des convois de mulets vont et viennent avec des charges de trois cents

livres pesant, qu'ils transportent à la distance incroyable de sept à huit cents lieues.

Le gouvernement de Para est plus étendu, et on le regarde même comme le plus vaste du Brésil; mais il n'est connu qu'imparfaitement. Les provinces de Rio-Negro, de Macapa et de Rio-Grande do Norte en dépendent; les deux dernières sont désignées aussi sous le nom de gouvernement de la Guyane Portugaise. Le gouverneur de la province réside à Belem, qui ne contient guère que dix mille habitans, son commerce étant presque nul; mais sa juridiction s'étend sur presque tout le cours de l'Amazone.

Le gouvernement de Maranham figure avantageusement dans les divisions politiques de l'Amérique Portugaise, par ses productions utiles au commerce, telles que le coton, le sucre, le riz et le bois de teinture. L'île contient vingt mille habitans, et la population est considérable sur les bords des différentes rivières qui se jettent du continent dans la baie principale. Le district de Pianhy, sur le continent, fait

aussi partie du gouvernement de Maranham, dont San-Luiz est le chef-lieu.

Le gouvernement de Pernambuco, l'un des plus salubres du Brésil, produit de la vanille, du cacao et une quantité considérable de sucre; mais le principal article de son commerce est le coton, qui, depuis plusieurs années, a la réputation d'être supérieur à tout autre. Olinda, sa capitale, est redevenue florissante; elle est ornée de plusieurs beaux édifices, et contient en proportion plus de riches négocians qu'aucune autre place du Brésil, quoique sa population ne s'élève guère qu'à douze mille ames. Les provinces de Ceara et Paraiba, qui entrent dans la circonscription de ce gouvernement, sont indépendantes au civil et au militaire, mais elles s'y rattachent pour le système de la défense générale.

Espiritu Santo, Seregipe et Porto-Seguro font partie du gouvernement de Bahia, qui s'étend à plus de cinquante lieues le long de la côte orientale. C'est un des plus fertiles, des plus peuplés et des plus florissans du Brésil. La ville de Ca-

choeria, située sur le bord d'une petite rivière, à quatorze lieues de Bahia, sert d'entrepôt aux mines d'or septentrionales. Amaro, Jocobina, Do-Sitio et San-Francisco sont des villes de la même province, à laquelle appartiennent aussi les îles d'Itaporica et de Saint-Paul. La ville de San-Salvador, nommée aussi Bahia, qui, pendant près de deux siècles, a été le siége du gouvernement supérieur du Brésil, est la capitale de toute la province, et renferme une population presque égale à celle de Rio-Janeiro. Elle fait de grands progrès dans la civilisation. Les dames adoptent tous les jours plus universellement le costume européen. Les églises de Bahia, très-richement ornées, sont des monumens publics remarquables. La ville ainsi que la baie sont défendues par des forts et par des redoutes.

Cette belle province est en général cultivée à une distance considérable dans l'intérieur; elle est divisée en plantations fort étendues, dont plusieurs ont deux ou trois cents esclaves, avec des chevaux en proportion, pour mettre en mouvement

des moulins à sucre qui ont depuis peu éprouvé de grandes améliorations, par les soins d'un émigré français. Les riches propriétaires de ces plantations possèdent de beaux châteaux où ils résident habituellement, excepté dans la saison pluvieuse.

Le gouvernement portugais a ouvert dans cette province des mines de salpêtre qui sont réputées les meilleures du monde ; elles sont situées à soixante lieues à l'ouest-sud-ouest de Bahia ; le salpêtre y est de la première qualité, et s'y trouve en abondance. Le sol de la province est estimé le plus favorable pour la culture de la canne à sucre. On exporte plus de sucre de Bahia que de toutes les autres parties du Brésil ensemble, et en général il y est d'une qualité supérieure. C'est la seule province du Brésil où la culture du tabac soit autorisée ; il y est indigène, et il a été la source d'un grand commerce ; il a enrichi un grand nombre de familles. Le café vient aussi en grande quantité à Bahia ; mais il ne vaut pas celui de Rio Janeiro ; le bois de teinture y est d'une qualité supérieure. Bahia fait un commerce considérable avec Sainte-Ca-

therine et avec d'autres ports sur la côte ; ses produits sont exportés à la rivière de la Plata, d'où les retours se font en cuirs et en suifs.

Le gouvernement de Saint-Paul, formé de la première province intérieure du Brésil, est moins important depuis qu'il est séparé des districts à mines. La population de sa ville principale s'est maintenue cependant ; on la porte à vingt mille ames, dont le clergé et les ordres religieux forment environ le quarantième. La petite vérole faisait autrefois de grands ravages dans cette province ; mais ses progrès ont été arrêtés par l'introduction de la vaccine. Il y a peu de manufactures à Saint-Paul ; l'occupation générale des femmes est de faire de la dentelle, et la plupart excellent dans ce genre de travail ; les créoles indiens qui habitent les dehors de la ville, font de la poterie ornée avec goût. Rien n'égale la fertilité des terres qui environnent Saint-Paul ; mais les Paulistes se sont livrés, plus par nécessité que par choix, à l'agriculture, à ce bel art dans lequel les autres nations trouvent des ressources inépuisables ; ils n'ont songé

à cultiver la terre, qu'après l'avoir dépouillée de l'or qu'elle renfermait dans son sein avec abondance, il y a environ un siècle; ils étaient alors si riches en or, qu'ils regardent aujourd'hui leurs nouvelles occupations comme viles et dégradantes; malheureusement, dans tout le Brésil les cultivateurs ont toujours été considérés comme formant une classe inférieure, et ce préjugé colonial subsistera jusqu'à ce que le Brésil n'ait plus ni or, ni diamans, et que le peuple soit forcé de chercher dans l'agriculture ses moyens d'existence. Santon et Saint-Vincent sont les deux villes secondaires les plus remarquables de ce gouvernement, surtout Santon, qu'on peut considérer comme le port de Saint-Paul, qui n'en est qu'à six ou sept lieues, et d'où les marchandises vont et viennent à dos de mulets.

La plus grande province centrale du Brésil est celle de Matto Grosso; elle est séparée des possessions voisines appartenant à l'Espagne, par les rivières du Paraguay, de la Madeira, du Mamoré et du Guaporé,

formant un large canal naturel de cinq cents lieues de circuit; aussi ce vaste gouvernement doit-il être regardé, par sa position géographique, comme le boulevard du continent brasilien; non seulement il couvre les divisions intérieures de cette immense possession, mais encore il est le berceau de ces grandes rivières qui se divisent en canaux innombrables, et par où les Portugais peuvent pénétrer facilement jusqu'au cœur du Pérou.

Au nord, la rivière de Topajos facilite la navigation et le commerce de la ville maritime de Para, avec les mines de MattoGrosso et de Cuyaba, par le moyen de ses grandes branches, le Jurnena et l'Arinas.

Les bords du Sypoteba sont habités par une nation brasilienne, appelée Barbados à cause de l'usage, inconnu des nations indiennes, et qui lui est propre, de porter de longues barbes. Les *Bariras Araviras* habitent les bords du Cabural. C'est un mélange de deux nations différentes, qui, en 1797, envoyèrent quatre chefs de leur tribu à Villabella, capitale de la province,

pour solliciter l'amitié des Portugais. La nation appelée *Pararioné* erre dans le voisinage du Sypoteba.

Dans l'intérieur de la province, on trouve le long des bords d'un large fond marécageux, les salines d'Almeida ; elles sont peu éloignées de la Jaura, et s'étendent à l'ouest jusqu'à un autre marais salant nommé *Pitos*.

La borne placée à l'embouchure de la Jaura, est une pyramide de beau marbre transportée de Lisbonne, portant une inscription qui rappelle le traité conclu en 1778, par lequel les limites des possessions espagnoles et portugaises d'Amérique furent définitivement reconnues.

Le gouvernement de Matto Grosso se subdivise en districts tels que ceux de Villabella, Cuyaba, Cabexis, Bororos et San Pedro del Rey. La ville de Cuyaba est située à quatre-vingt-dix lieues à l'est de Villabella, capitale de la province. A vingt lieues au sud-ouest de Cuyaba est la ville de San Pedro del Rey, le plus grand des établissemens voisins, et dont la population s'élève à vingt mille ames.

La province intérieure de Goyaz est bornée à l'est par celle de Minas Geraes, à l'ouest par celle de Matto Grosso, et au nord par le gouvernement de Para. Sa plus grande étendue en longueur est depuis le soixante-unième degré sud jusqu'au vingt-unième. Villaboa, sa capitale, est située par le seizième sud et à quatre-vingts lieues ouest de Paracatu. On y trouve beaucoup de mines d'or, et même des diamans dans quelques cantons, mais qui diffèrent de ceux provenant de *Cerro do Frio*, n'étant pas d'une eau aussi pure, quoique d'une grosseur très-raisonnable. Comme cette province est éloignée de la côte, son commerce est très-borné; il consiste en coton et en quelques articles particuliers qu'on expédie à Rio-Janeiro par les convois de mulets, qui rapportent en retour du sel, du fer, des toiles peintes, des laineries, des chapeaux, des armes à feu, de la poudre, du plomb et surtout des outils pour les ouvriers. La population est très-faible en comparaison de l'étendue de ce gouvernement, mais elle sera vraisemblablement augmentée par de nouveaux éta-

blissemens quand son territoire sera plus connu et plus fréquenté. C'est d'ailleurs un beau pays, arrosé de beaucoup de rivières poissonneuses, et couvert de belles forêts. Il est présumable que son sol contient la même variété de métaux que le gouvernement de Minas Geraes. Des rivières navigables, quoique leur cours soit souvent interrompu par des cataractes ou chutes d'eau, ouvrent des communications faciles entre cette province et celles de Matto Grosso, de Saint-Paul et de Para.

Le gouvernement de Minas Geraes, dont l'intérieur est bien plus connu, s'étend de trois cents lieues environ du nord au sud et de l'est à l'ouest. Il est borné au nord par la province de Bahia, à l'ouest par celle de Goyaz, et au sud par la rivière Paraibuna, qui le sépare de la vice-royauté de Rio-Janeiro. Il est séparé de la côte ou du district d'Espiritu Santo par une immense chaîne de montagnes qui, étant habitée par des antropophages, est peu fréquentée et peu connue.

On estime que sa population s'élève à

trois cent soixante mille personnes, dont deux cent mille nègres ou mulâtres. Les indigènes ne sont pas compris dans cette estimation, mais on les croit peu nombreux.

Ce grand gouvernement se subdivise en quatre camarcas ou districts, tels que San-Joao del Rey, Sabara, Villarica et Cerrao do Frio, dont trois ont produit beaucoup plus d'or, peu d'années après leur découverte, qu'à présent. La province entière rapporte au gouvernement, pour son cinquième de redevance annuelle, près de 150 arobes d'or permuté.

San-Joao del Rey, capitale du district de ce nom, contient cinq mille habitans. Elle est arrosée par la rivière das Mortes, qui coule au nord. Le pays environnant est très-fertile et produit d'excellens fruits exotiques et indigènes.

La célèbre Villarica, regardée comme la capitale de toute la province, est située sur une haute montagne qui fait partie d'une chaîne immense. La ville est divisée en deux paroisses et contient une population de vingt mille habitans, parmi les-

quels il y a plus de blancs que de noirs. Son climat est délicieux et peut être égalé à celui de Naples ; mais la température de l'air y est généralement modérée à cause de l'élévation du sol. Les jardins y sont disposés avec beaucoup de goût, en terrasses les unes au-dessus des autres, et ces terrasses semblent être le véritable royaume de Flore.

Mais Villarica, depuis que ses mines d'or sont presque épuisées, offre à peine une ombre de sa première splendeur. On y est frappé de la pauvreté qui y règne, et quand on rappelle aux habitans leur ancienne réputation d'opulence, ils disent que leur ville devrait être appelée maintenant *Villapobre* au lieu de *Villarica*. Cet état de décadence et de dégénération doit être imputé à la paresse des habitans. Ils négligent le beau territoire qui les entoure, et qui, s'il était cultivé, compenserait la perte des richesses que leurs ancêtres ont tiré de son sein. Leur éducation, leurs habitudes et leurs préjugés héréditaires, tout les rend incapables de se livrer à une vie active et agissante; ils se laissent aller

continuellement à des illusions de fortune subite, et s'imaginent être exempts de cette loi générale de la nature, qui ordonne que tout homme vivra à la sueur de son front. Cette vie paresseuse et indolente est un trait caractéristique parmi l'universalité des descendans des premiers explorateurs et des premiers occupans des mines du Brésil. Tout le commerce est tombé à Villarica entre les mains des nègres et des mulâtres, qui montrent plus d'activité et d'intelligence que leurs maîtres.

On a déjà parlé de la quantité d'or et de pierres précieuses que produit cette partie intéressante du Brésil : on y trouve aussi du fer, du soufre de plomb près d'Abaité, de l'antimoine dans le voisinage de Santarem, du bismuth natif près de Villarica, et du *chromate* de plomb près de Cocaes et à Tejuco. Les pyrites arsenicales et martiales y sont très communes; mais on n'y a point trouvé jusqu'ici de mines d'étain ni de mines d'argent, quoique les mines d'or contiennent de l'argent en grande proportion. L'argile y est très-belle et propre à la fabrication de la porcelaine, de la

faïence et de la poterie de toute espèce.

Cette belle province offre aussi une très-grande richesse de végétation, et serait très-favorable à l'agriculture. Les fruits d'Europe y viendraient très-bien si on les cultivait avec attention; mais le climat trop variable n'est pas assez chaud pour les fruits des tropiques. C'est un pays admirable pour les fleurs. La rose y est odorante toute l'année, et presque toutes les fleurs connues en Europe y viennent avec profusion.

Sous le rapport de la police des mines et de la sûreté intérieure, la province de Minas Geraes n'a rien à désirer; son établissement militaire de troupes réglées est très-respectable; il consiste en quatorze cents hommes de cavalerie, dont le quartier général est à Villarica : cette troupe à cheval veille à la garde des établissemens des mines, reçoit les péages, recueille les dîmes, fait les patrouilles sur les grandes routes, stationne aux différens postes des *registres*, se met à la poursuite des brigands, garde les prisons, est employée exclusivement dans les pays à mines, et ne

les quitte jamais, excepté quand il est question d'escorter des diamans et le trésor à Rio-Janeiro. Cette cavalerie est bien tenue et bien composée. Outre les forces régulières, il existe dans le gouvernement de Minas Geraes une milice dont toute la population virile fait partie. Le système politique du gouvernement consiste à exciter les Créoles à cultiver leurs terres, et à s'enrôler pour la défense du Brésil.

Considérons maintenant cette vaste possession sous le point de vue de son administration intérieure.

Le clergé se compose d'un archevêque primat de l'Amérique portugaise, siégeant à Bahia, et de six évêques dont les siéges sont à Belem, Maranham, Olinda, Rio-Janeiro et Mariana. On compte en outre deux diocèses sans chapitres, qu'on appelle *Prelacias*, administrés par les évêques *in partibus* de Goyaz et de Cuyaba. Le clergé du Brésil n'a point de revenus indépendans; toutes les dîmes appartiennent à la couronne, par plusieurs bulles du pape. Le roi paye les évêques, les chapitres et les curés: l'archevêque de Bahia jouit de 6,000 cru-

zades de revenu (15,000 fr.); les évêques ont 4,000 cruzades (10,000 fr.), et les curés 200,000 reis (1,250 fr.); les monastères qui sont en grand nombre, excepté dans les pays à mines, ont des dotations et des revenus.

La justice est administrée au Brésil par deux cours souveraines nommées *Relaçoès*; l'une siégeant à Bahia, et l'autre à Rio-Janeiro. Para, Maranham, Pernambuco et Goyaz sont du ressort de la première; Minas Geraes, Matto Grosso et Saint-Paul sont du ressort de la seconde. La cour supérieure de Bahia était composée en 1803, d'un chancelier et de treize conseillers, et celle de Rio-Janeiro, d'un chancelier et de onze conseillers: les gouverneurs de Bahia et de Rio-Janeiro en sont présidens nés.

Le Brésil est divisé en outre en vingt-quatre *comarcas*, dans chacune desquelles réside un *ovidor*, juge en seconde instance, duquel on appelle aux cours souveraines.

Ces *comarcas* sont:

Atagoas.
Bahia.
Ceara.
Espiritu Santo.
Goyaz.
Jocobina.

Ilheos.	Rio dos Mortes.
Maranham.	Rio Janeiro.
Matto Grosso.	Rio-Negro.
Para.	Sabara.
Paraiba.	Sainte-Catherine.
Peruagua.	San-Paulo.
Pernambuco.	Serro do Frio.
Piauhy.	Seregipe del Rey.
Porto Seguro.	Villarica.

Les branches des revenus de la couronne se composent :

1°. Du cinquième sur tout l'or découvert et exploité dans toutes les parties du Brésil, ce qui forme une masse de revenus de près de cinq millions, et des produits de la recherche des diamans, pour le compte de la couronne, et dont on estime le bénéfice à la même somme ;

2°. Du droit de 15 p. 100 sur toutes les marchandises qui entrent à la douane ;

3°. D'une taxe sur toutes les importations ;

4°. De la dîme ecclésiastique sur toutes les productions territoriales que le roi lève en sa qualité de grand-maître du Christ ;

5°. Des indulgences, dont le gouverne-

ment dispose comme de la dîme ecclésiastique ;

6°. D'un droit sur toutes les marchandises qui entrent dans le district des mines, et qu'on paye en passant aux différens *registres* ou barrières ;

7°. Du droit de péage pour le passage des bacs et des ponts.

De nouvelles taxes ont été établies récemment sur la vente des viandes dans les boucheries des principales villes, sur les liqueurs spiritueuses transportées à Rio-Janeiro, sur les loyers des maisons, sur toute la poudre d'or, dont la circulation est permise.

La ferme et la vente du sel, du savon, du mercure, des cartes à jouer, et l'estampille ou marque des piastres fortes, ont produit une somme considérable, de même que l'impôt sur chaque tête de nègre introduit au Brésil.

On doit ranger aussi dans les ressources de la couronne, un papier monnaie qui circule particulièrement dans le district des mines, et dont on fait monter la va-

leur à 100,000 livres sterling (environ 2,250,000 francs.)

On pense que les frais d'administration locale, civile, militaire et ecclésiastique prélevés, la couronne tire du Brésil 30 à 35 millions de francs de revenu net.

Tous ces produits sont susceptibles d'accroissemens et d'améliorations rapides.

Le commerce de cette vaste possession doit être envisagé sous un double point de vue. Les restrictions que Pombal y apporta pendant son administration, eurent les résultats les plus heureux pour la prospérité du Brésil et pour l'intérêt du Portugal. Les produits des manufactures étrangères et surtout anglaises, furent proscrits; et, grâce à la sévérité avec laquelle on surveilla l'exécution de ces mesures prohibitives, les Brasiliens achetèrent leurs draps et leurs toiles en Portugal, du moins en grande partie; mais ce système vient d'être abandonné à la suite des événemens qui ont mis le Portugal et le Brésil sous l'influence absolue du gouvernement Britannique. Le Brésil exporte plus de cent

cinquante mille quintaux de sucre, et on y convertit en rum une bien plus grande quantité de mélasse et de sirop. Le coton, le tabac, le café et l'indigo sont des cultures très-lucratives et qui prennent des accroissemens continuels. Il en est de même de la culture du riz, qui a été encouragée dans le gouvernement de Para, ce qui a fait cesser l'importation que la Caroline et la Georgie faisaient de cette denrée en Portugal. On est fondé à croire que le Brésil exporte tous les ans près de cinq cent mille quintaux de coton. Les tanneries font entrer dans l'exportation une quantité considérable de cuirs d'une qualité supérieure à ceux d'Europe.

La valeur totale des exportations de l'Amérique Portugaise ne saurait être estimée à une somme moindre de 120 à 130 millions. Le Portugal ne pouvant solder ces retours, reste de plus en plus débiteur du Brésil.

La marine royale du Portugal est construite en bois brasilien. Bahia et d'autres rades du Brésil font une branche de commerce de la construction des bâtimens

à voiles, et le Portugal en tire presque tous ses vaisseaux marchands.

Par la proximité de la rivière de la Plata, il se fait, entre les Portugais et les Espagnols, un grand commerce de contrebande, dont la principale branche consiste à échanger de l'or pour de l'argent. On peut évaluer le bénéfice de cet échange, qui se fait à Buenos-Ayres, à près d'un million.

La population du Brésil est susceptible d'accroissemens rapides comme ses revenus. Les évêques et les curés envoyaient à des périodes fixes le dénombrement des habitans de leurs diocèses et de leurs paroisses au tribunal de *Conciencia* de Lisbonne. A la fin du règne de Joseph I[er]., vers 1776, leurs listes ne donnaient encore que quinze cent mille ames, dont les deux tiers environ appartenaient aux quatre gouvernemens de Minas Geraes, Bahia, Rio et Saint-Paul; mais on ne comprenait dans ces démembremens que les personnes en âge de communier, desquelles le clergé retirait tous les ans, à Pâques, une petite rétribution. Les enfans au-dessous de dix ans n'étaient pas compris dans les listes de

population. En les faisant entrer pour un cinquième dans la masse, il en résulterait que le nombre des habitans du Brésil s'élevait à cette époque de dix-huit à dix-neuf cent mille personnes de toutes les races et couleurs.

Dans les trente années qui se sont écoulées depuis, l'émigration des Portugais a été encouragée ; l'introduction et le mariage des esclaves ont été favorisés, et la civilisation des Indiens a été continuée avec persévérance ; or, l'augmentation de la population a été sensible. Don Rodrigue de Sousa, ministre des colonies, fit faire, vers la fin du siècle qui vient de s'écouler, un dénombrement très-détaillé, par le concours des autorités civiles et ecclésiastiques ; mais ce cens n'a pas été publié par le gouvernement. Aujourd'hui on fait monter la population du Brésil à près de trois millions de personnes, dont la cinquième partie de race pure Portugaise ; le reste composé de nègres, mulâtres, Indiens et races natives ou mêlées.

L'état des nègres au Brésil fait honneur à l'humanité du gouvernement et des co-

lons Portugais. Le maître n'exige de l'esclave qu'une certaine somme de travaux par semaine, calculée de manière à ne nécessiter qu'une application modérée pendant quatre jours; les deux autres jours de la semaine et le dimanche l'esclave est libre, mais il est obligé de se nourrir et de se vêtir lui et sa famille du produit des travaux des jours libres. Dans ce système les coups de fouet sont superflus. L'esclave laborieux ramasse souvent de quoi racheter sa liberté. D'ailleurs les travaux, dans le Brésil, sont bien moins rudes que dans les Antilles. Le climat est infiniment plus doux, et les saisons pour planter, pour moissonner, ont une durée plus longue et plus égale.

Ce sont les nègres qui font la pêche sur les côtes du Brésil et qui composent presque tout l'équipage des bâtimens de Rio-Janeiro et de Bahia, employés au commerce de l'Afrique. Quelle preuve plus forte peut-on donner de la confiance des maîtres pour leurs esclaves ?

Quoique le mariage des noirs soit favorisé, l'accroissement de la culture exige

une importation de vingt mille individus de cette couleur. On les achète 480 ou 500 fr. par tête, ce qui fait monter la somme totale de cette branche d'importation à environ 10,000,000 de francs. Les esclaves du Brésil viennent principalement des colonies Portugaises d'Angola et de Banguela ; c'est une espèce de nègres robustes, très-dociles, fort actifs et très-gais.

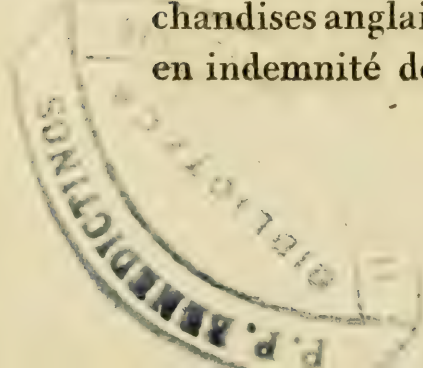
Récapitulation faite, on pouvait porter en 1806 la population du Brésil à huit cent mille Européens pleins d'ardeur et d'esprit, à quinze cent mille nègres très-attachés à leurs maîtres, et à huit à neuf cent mille Indiens soumis aux formes de la civilisation et dispersés dans les différentes provinces de cette vaste possession d'Amérique.

Tel était, à cette époque, l'état général du Brésil, qui égale les plus grands empires du monde et qui n'était alors qu'une colonie d'une des plus petites monarchies d'Europe.

Voyons comment cette possession coloniale est devenue tout à coup le siége

du gouvernement et la métropole de la monarchie portugaise.

En vain le Portugal s'efforçait de rester neutre dans la grande lutte qui venait de s'engager entre l'Angleterre et la France. D'anciens traités et des relations intimes faisaient pencher la cour de Lisbonne pour la cause de l'Angleterre. Une flotte britannique parut en 1806 à l'embouchure du Tage. Les ministres portugais eurent des conférences. Le Portugal recueillit, ravitailla, dans ses ports d'Europe et d'Amérique, les escadres anglaises destinées à agir contre l'Espagne et contre la France. Des protestations de neutralité voilaient mal la partialité de la cour de Lisbonne en faveur de l'Angleterre, et la France était devenue si prépondérante, que son ressentiment était à craindre. En effet, elle exigea bientôt que le régent de Portugal s'expliquât sans détour, et elle le somma en quelque sorte d'accéder au système continental, de faire arrêter les Anglais voyageant en Portugal et de saisir les marchandises anglaises pour les sujets français, en indemnité de leurs pertes. Le régent



fit des promesses ; mais il en retarda l'exécution sous divers prétextes. Il prenait alors avec la cour de Londres des engagemens réels, et avec la France des engagemens simulés, espérant tout du temps et des secours de l'Angleterre : conduite ordinaire des Etats faibles, qui ne peuvent maintenir leur indépendance entre deux grandes puissances rivales.

Embarrassée dans ses délais, la cour de Lisbonne se vit bientôt menacée par une invasion française. En vain, pour tromper la vigilance de la France, déclara-t-elle la guerre aux Anglais huit jours après que l'ambassadeur de France eut quitté le Portugal, en vain fit-elle armer une flotte, tantôt sous le prétexte de faire la guerre à l'Angleterre, tantôt pour transporter au Brésil le prince de Beyra, fils du régent, afin d'empêcher cette grande possession de se donner aux Anglais. Mais le péril devenait imminent. L'apparition d'une armée française sur les frontières du Portugal, excita une alarme soudaine. En même tems l'escadre du commodore Sidney Smith établit le blocus le plus rigoureux à l'embou-

chure du Tage. Lord Strangfort, ambassadeur anglais, ne laissa plus au régent que l'alternative de remettre sa flotte à l'Angleterre, ou de l'employer sur-le-champ à transporter la famille royale de Bragance au Brésil, afin de le soustraire à l'influence du gouvernement français. Le régent dirigea dès lors toute sa crainte vers l'armée française qui pénétrait par les montagnes du Beyra, et tout son espoir vers la flotte anglaise qui bloquait l'embouchure du Tage. Le moment était décisif, un parti vigoureux pouvait seul sauver la monarchie; il fallait opter entre le Portugal envahi et le Brésil intact. L'étendue, la population, le commerce de cette immense possession; ses mines d'or et de diamans, tout en faisait l'objet d'un intérêt majeur pour la nation portugaise. Effrayé d'avance des révolutions qui menaçaient l'Europe, le gouvernement avait jugé qu'un jour le Brésil pourrait devenir son plus sûr asile. Serré dans une étroite langue de terre, entre la mer et un peuple ennemi, le trône de Bragance était facile à précipiter dans l'Océan. Une bataille perdue sur la

frontière ne laissait que quarante lieues à traverser pour arriver à la capitale. Il ne restait au régent d'autre ressource que d'échanger une situation précaire en Europe, contre un vaste empire en Amérique. Déjà la proposition en avait été faite à Jean IV lors des circonstances critiques où s'était trouvé le Portugal sous ce monarque. Pombal lui-même, lorsque les Espagnols pénétrèrent dans le royaume, n'avait pas repoussé l'idée de l'émigration de la famille royale au Brésil. Les mêmes principes guidaient toujours le ministère portugais; mais on pensait en général que le caractère timide et circonspect du régent répugnerait à ordonner l'exécution d'une mesure si décisive. Tout à coup ce prince devient accessible, actif, et prenant une résolution digne d'un esprit élevé, il promulgue un décret royal qui annonce son intention de se retirer à Rio-Janeiro jusqu'à la conclusion d'une paix générale. Il nomme ensuite une régence pour administrer les affaires pendant son absence d'Europe, fait embarquer les archives, le trésor et les effets les plus précieux de la cou-

ronne. Tout étant disposé pour son départ il se dirige vers le port, accompagné de sa famille, d'une multitude de sujets et de partisans fidèles, escorté par ses meilleures troupes. Le peuple en lui baisant la main se jette sur son passage pour l'empêcher de s'embarquer; mais il l'écarte affectueusement avec une sorte de fermeté et de grâce, et monte à bord de sa flotte, consistant en huit vaisseaux de ligne, quatre grandes frégates, plusieurs bricks, sloops, corvettes et bâtimens du Brésil, s'élevant ensemble à trente-six voiles. Le 29 novembre au matin, la flotte royale passe à travers l'escadre anglaise, qu'elle salue de vingt-un coups de canon. Ce salut lui est rendu aussitôt, et les deux escadres se réunissent, offrant ainsi un spectacle imposant. La flotte royale gagne ensuite la haute mer, escortée par l'escadre britannique du commodore Moor, et transporte au Brésil l'espoir et la fortune de la monarchie portugaise. Après une heureuse navigation elle aborde le 19 janvier à Bahia, où le régent est reçu par ses sujets du Brésil avec les démonstrations de la plus vive allégresse.

Les illuminations et les feux d'artifice se succèdent. Les habitans de Bahia, pendant cette mémorable occasion de réjouissance, témoignèrent au régent leur attachement et leur loyauté par toute sorte de démonstrations de joie et par un étalage de toute la grandeur et de toute la magnificence que leurs moyens et leurs fortunes pouvaient leur fournir. Voulant donner au prince une preuve plus solide de leur dévouement et de leur respect, ils votèrent unanimement une somme égale à un demi-million sterling, afin de bâtir un palais pour la famille royale, si le prince daignait résider parmi eux ; mais la raison d'État ne permit pas au régent d'adhérer au vœu des habitans de Bahia. Ceux de Rio-Janeiro, plus heureux, reçurent au milieu de l'ivresse générale leur souverain, qui établit dans cette moderne capitale du Brésil le siége de l'empire et de la monarchie portugaise. Aucun port dans le monde n'est mieux situé pour le commerce : il est d'une entrée sûre et d'une sortie facile. Les communications de Rio avec l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, les Indes et les îles de la mer du Sud, sont

également faciles et sûres. Rio semble être destiné à former le chaînon qui lie, par le commerce, les différentes parties du globe; Rio commande les ressources d'un pays immense et fertile.

La présence d'un gouvernement actif et sage semblait seule manquer à tant d'avantages réunis. Neuf jours après son arrivée au Brésil (le 28 janvier) le régent publia une ordonnance royale qui ouvrait le commerce du Brésil à l'Angleterre et aux puissances en paix avec la couronne, moyennant 24 pour o/o de droit d'importation.

L'exportation des produits du Brésil fut également permise, à l'exception du bois de teinture et des autres articles déjà prohibés, en payant les droits établis. Cette ordonnance donnait l'accès du Brésil aux négocians britanniques.

Les espérances exagérées qu'on avait déjà conçues en Angleterre sur les effets de l'émigration de la cour au Brésil, venaient de déterminer les marchands et les spéculateurs de Londres à expédier des marchandises en quantité dix fois plus consi-

dérable que ne comportaient les demandes et les besoins de l'Amérique Portugaise. Les envois furent si considérables, que les facteurs et commissionnaires anglais se virent contraints de mettre leurs marchandises au rabais et à l'encan. Les prix tombèrent et furent tels qu'on ne les avait jamais vus. A mesure que les marchandises anglaises baissaient, les produits du Brésil haussaient en valeur. La demande en était énorme, parce que les nombreux vaisseaux qui attendaient une cargaison se trouvaient en concurrence les uns avec les autres. Un an après l'arrivée du prince royal, toutes les marchandises du pays avaient doublé de prix. L'or disparut promptement, parce que les riches Portugais, s'apercevant de l'empressement avec lequel les négocians offraient leurs marchandises, forcèrent ceux-ci à recevoir en échange, à un très-haut prix, les productions du Brésil.

Les Anglais se plaignirent, et les deux cours signèrent un traité de commerce et de navigation dans lequel les droits sur l'importation des marchandises anglaises fu-

rent réduits de 40 p. 100. Le régent nomma un juge-conservateur des droits de la nation britannique. Cette place délicate fut remplie, avec autant de lumières que d'intégrité, par le docteur Lisboa, de Rio-Janeiro.

L'ambassadeur du Brésil à Londres fut autorisé par sa cour à donner des permissions à tous les vaisseaux anglais ou brasiliens qui voudraient porter au Brésil des cotons manufacturés. Ces bâtimens recevaient à leur arrivée au cap Frio des instructions relatives au port où ils devaient se rendre; de riches négocians anglais vinrent alors former des établissemens au Brésil.

De grands intérêts politiques occupèrent aussi le prince régent, à son arrivée à Rio-Janeiro. Il déclara la guerre aux colons espagnols du Mexique et du Pérou, et fit mettre le séquestre sur les propriétés des sujets de l'Espagne; la conquête de la Guyane française fut résolue et effectuée. La cour de Rio-Janeiro profita des troubles qui agitaient les possessions espagnoles pour renouveler ses prétentions sur le bord septentrional de la Plata; mais les Anglais se présentèrent comme médiateurs.

La sollicitude et les soins éclairés du régent se portèrent principalement sur tout ce qui pouvait concourir à la prospérité de l'empire brasilien ; toutes les branches de l'administration furent restaurées; le prince prit des mesures pour le perfectionnement des établissemens d'éducation ; il créa une chaire de chimie, et favorisa tout ce qui pouvait tendre à favoriser les connaissances utiles.

L'émigration de la puissance portugaise à Rio-Janeiro, donne à l'empire brasilien les plus brillantes espérances ; cet empire semble appelé maintenant à jouir des plus hautes destinées. Qui pourrait calculer d'avance où s'arrêtera l'énergie d'une nation pour ainsi dire ressuscitée ? Le Brésil ne manque ni de vaisseaux, ni de ports, ni de marins ; ses nègres mêmes sont d'intrépides matelots. Cet empire, aussi puissant que magnifique, balancera bientôt la puissance croissante des États Unis ; il aura sur lui l'avantage d'un climat plus doux, d'un sol plus fertile en productions utiles et précieuses, d'une position géographique dominant le chemin des Deux-In-

des ; de toutes les grandes mers du globe, et formant comme le nœud des communications commerciales de toutes les parties du monde civilisé. Qu'il est riche, fort et inattaquable, cet empire de l'hémisphère austral ! que sa destinée est noble et indépendante ! Des flottes nombreuses ne sauraient l'investir, des armées formidables le menaceraient en vain ; tout lui garantit une prospérité croissante et une longue durée. Avec de la prudence et de l'énergie, le souverain du Brésil peut s'affermir, lui et ses descendans, sur un trône moins précaire et plus brillant que celui de Lisbonne.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATUM.

TOME DEUXIÈME,

LIVRE XXI, page 269, *lisez* livre XXII.

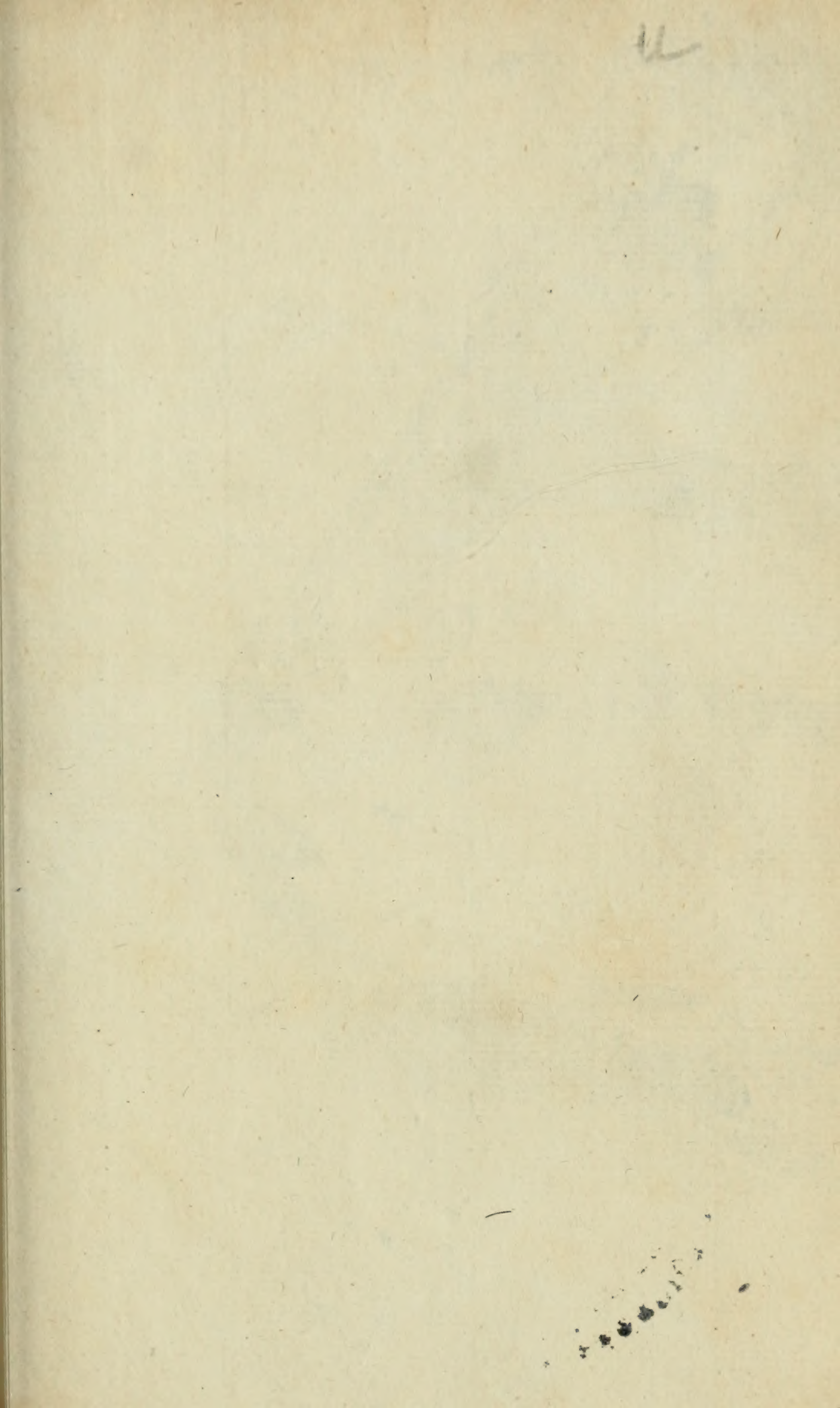
AVIS AU RELIEUR.

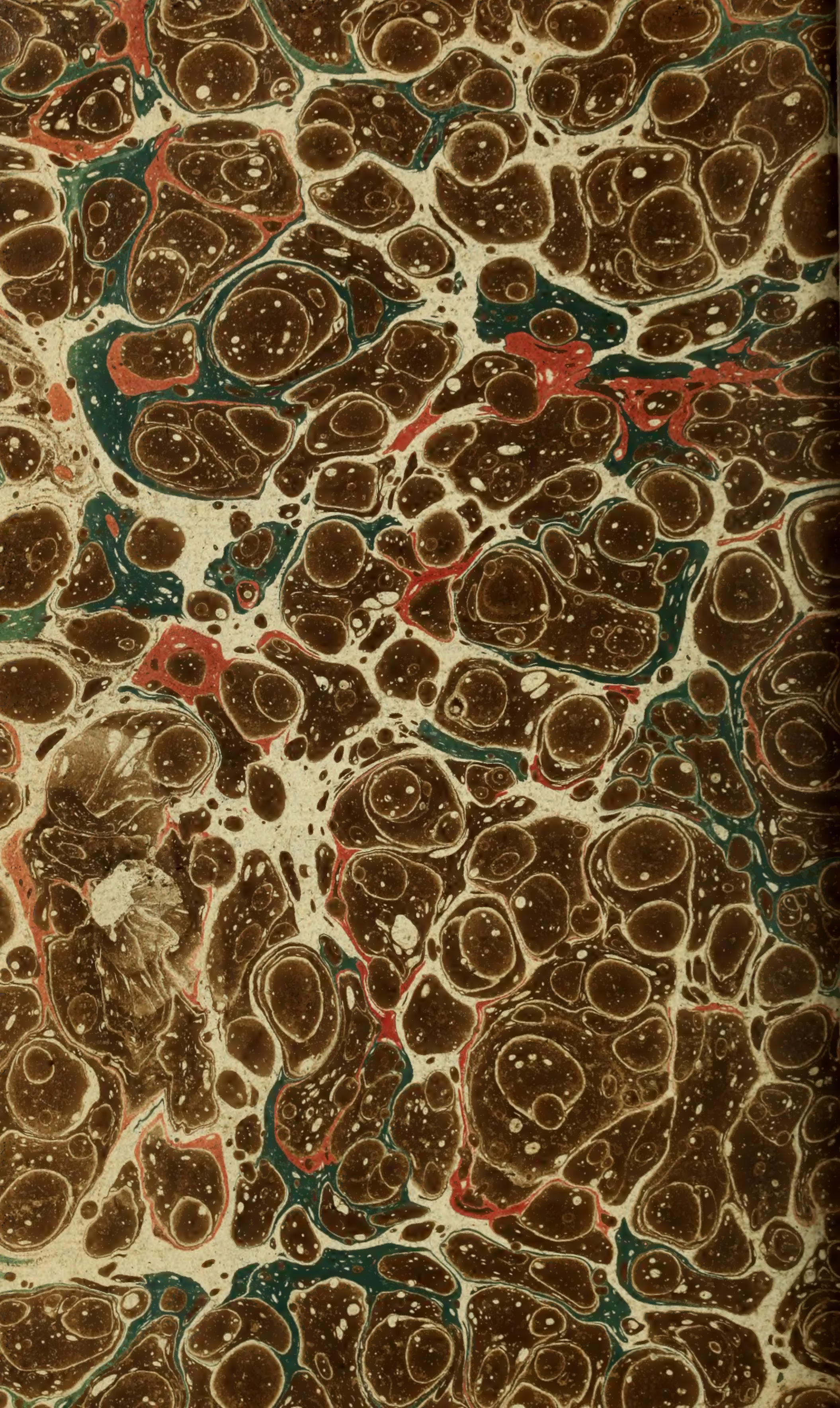
Frontispice du premier volume à placer en regard du titre.

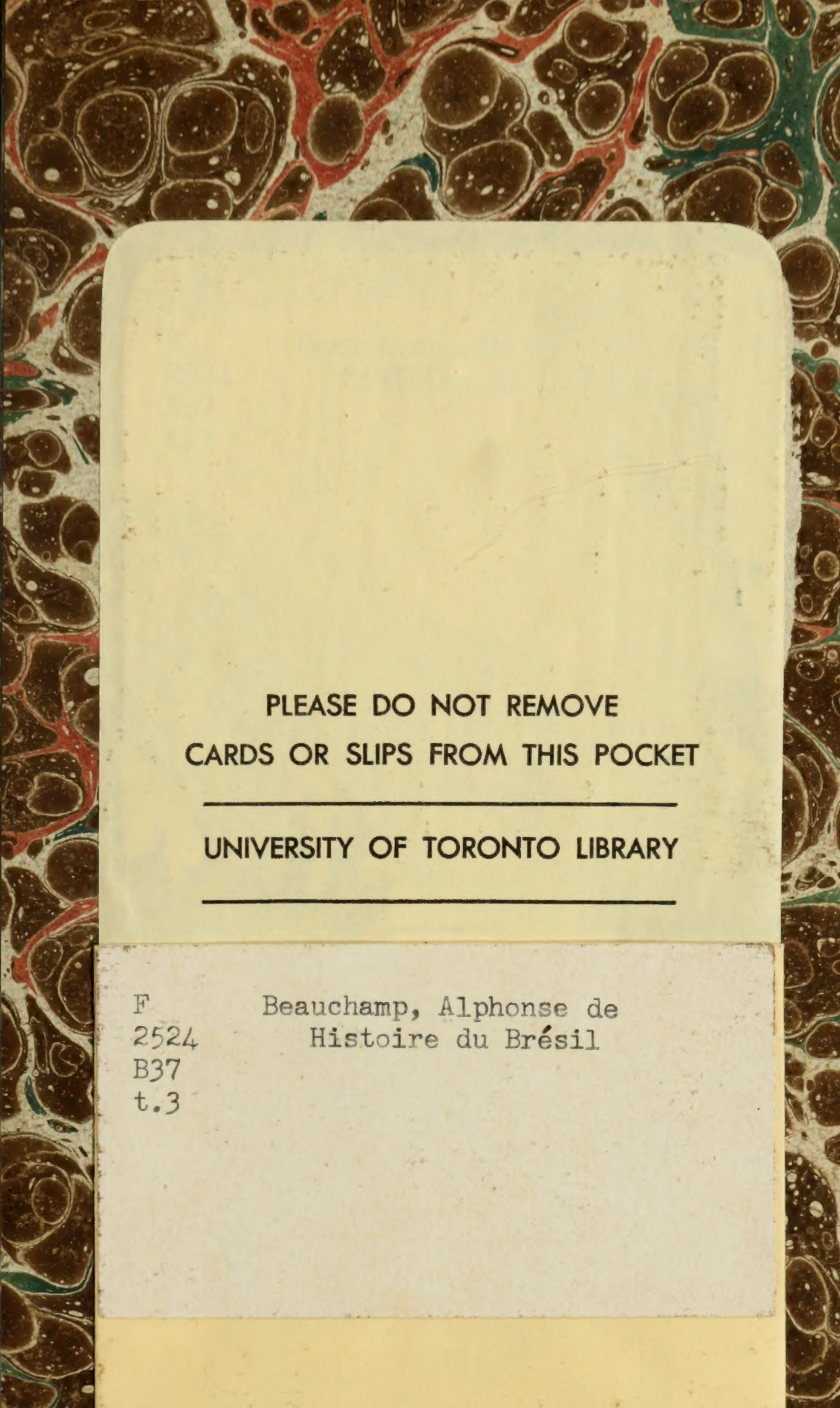
Frontispice du deuxième volume à placer en regard du titre.

Nouvelle carte du Brésil à placer en regard du titre du troisième volume.









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

